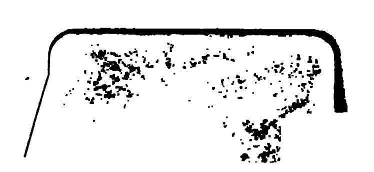






# LES MÉTAUX

# DANS L'ANTIQUITÉ

PARIS — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9

# LES MÉTAUX
# DANS L'ANTIQUITÉ

ORIGINES RELIGIEUSES

## DE LA MÉTALLURGIE

OU LES DIEUX DE LA SAMOTHRACE REPRÉSENTÉS COMME MÉTALLURGES
D'APRÈS L'HISTOIRE ET LA GÉOGRAPHIE

## DE L'ORICHALQUE

HISTOIRE DU CUIVRE ET DE SES ALLIAGES SUIVIE D'UN APPENDICE
SUR LES SUBSTANCES APPELÉES ÉLECTRE

PAR J. P. ROSSIGNOL

MEMBRE DE L'INSTITUT
PROFESSEUR DE LITTÉRATURE GRECQUE AU COLLÉGE DE FRANCE

PARIS
AUGUSTE DURAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE DES GRÈS, N° 7

1863


BIBLIOTHECA·BODLEIANA·
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

DES ORIGINES RELIGIEUSES

# DE LA MÉTALLURGIE

OU

## LES DIEUX DE LA SAMOTHRACE

LES DACTYLES, LES CABIRES

LES CORYBANTES, LES CURÈTES ET LES TELCHINES

REPRÉSENTÉS COMME DES MÉTALLURGES

D'APRÈS L'HISTOIRE ET LA GÉOGRAPHIE

# AVANT-PROPOS.

Lorsque je publiai mon *Traité sur l'orichalque*, j'avais déjà le dessein de le faire précéder des origines religieuses de la métallurgie. Les deux sujets, en effet, ainsi rapprochés, se préparaient et se complétaient; mais le dernier me parut encore embarrassé de tant de difficultés, que je dus en ajourner la publication. Toutefois, je puis dire que de prime abord j'avais été frappé de cette particularité remarquable, que tous les pays fréquentés de nos Génies métallurges étaient des pays féconds en métaux; je puis dire aussi que, presque en même temps, je distinguais dans la digression théologique de Strabon le problème que l'antiquité nous a laissé à résoudre. C'est la lumière qui a éclairé ma route, et qui m'a découvert, je l'espère, la vérité. Sans cela, je me serais bien gardé de m'engager en un pareil sujet, surtout pour y suivre l'exemple de mes devanciers. Je n'ai jamais été homme à ramasser de l'érudition pour préparer des matériaux à celui qui les saurait mettre

en œuvre, et je ne me suis jamais senti le goût des systèmes où l'imagination remplace la raison, et où les hypothèses tiennent lieu des faits.

Comme j'expose dans une courte introduction par quel ordre et quel développement d'idées je suis arrivé à ce que j'appelle ma découverte, en réduisant le mot à son sens le plus modeste, je m'occuperai ici à signaler quelques-unes des conséquences qui ressortent de mon travail.

Ce sujet, en effet, est très-complexe et touche aux points les plus divers et les plus importants. Il remonte jusqu'au berceau de la civilisation, puisqu'il traite de la découverte des métaux, l'instrument le plus actif et peut-être la cause première de la civilisation. Il remonte à l'origine des arts plastiques, puisque les métaux dont il s'occupe ne sont pas seulement travaillés par l'industrie, mais encore mis en œuvre par la main de l'artiste. Il intéresse surtout, et c'est là sa plus haute importance, l'histoire des religions antiques, en nous révélant dans le sanctuaire de la Samothrace une institution de mystères fondée sur la métallurgie, et en nous montrant comme dérivés de la même source les mystères fondés sur la découverte du blé et sur celle du vin. Il éclaire aussi d'une lumière inattendue l'histoire métallurgique de plusieurs contrées de la Grèce, et rattache ces peuples, par les rapports qu'ils eurent avec les Génies métallurges, à la religion du sanctuaire commun. Enfin, il proclame un des premiers cette leçon de sagesse et de bonne philosophie que nous donnent

les plus antiques traditions; toutes s'accordent, en effet, à rapporter à la Divinité les origines mystérieuses ainsi que les grandes découvertes qui sont le fondement de la vie sociale : la création de l'homme, l'invention du langage, la découverte des métaux, du blé et de la vigne. C'est là qu'aboutissent aussi tous les efforts de la raison, même de celle qui voudrait se pouvoir passer de Dieu.

Je veux encore aller au-devant d'une fausse opinion que l'on se pourrait faire de la nature de mon travail. En supposant que je n'aie point été assez heureux pour résoudre la question, serait-il possible de la reprendre dans un sens différent et de l'envisager sous une nouvelle face? Je réponds non, sans hésiter. Il ne sera possible désormais de traiter ce sujet qu'en se plaçant sur le terrain où je me suis établi moi-même, car ce terrain m'a été imposé par l'étude générale des faits et par les nécessités du sujet.

Si l'on a bâti jusqu'ici tant de chimériques hypothèses, qui pouvaient être renversées au même titre qu'elles avaient été élevées, c'est qu'on ne s'est appuyé que sur un petit nombre de faits, et que l'on ne s'est nullement préoccupé du problème que nous a légué l'antiquité, problème dont l'existence même n'a point été soupçonnée.

Sans doute la haute antiquité sut à quoi s'en tenir sur la nature et sur le rôle de nos métallurges; mais avec le temps cette notion s'obscurcit, et déjà les écrivains consultés par Strabon en étaient à soutenir, les uns que ces personnages composaient une même

famille, les autres qu'ils étaient parents entre eux, et séparés seulement par de légères différences.

Il s'agissait donc, en tenant compte du jugement de ces écrivains, de retrouver le caractère essentiel et véritable de nos métallurges. Voilà le problème qui nous a été transmis et que nous avons essayé de résoudre, mais dont on devra, dans tous les cas, respecter dorénavant les termes.

Et il ne faudrait pas maintenant s'étonner de voir l'antiquité posséder d'abord de telles vérités, les perdre ensuite, et ne savoir plus les découvrir de nouveau. La religion grecque manqua toujours d'un centre d'unité, parce qu'elle n'eut jamais ni suprématie ni livres canoniques; et par là le dogme, abandonné aux interprétations individuelles, s'éloigna de plus en plus de son vrai sens et finit par devenir tout à fait inintelligible.

C'est à la critique moderne à retrouver ces traditions primitives, en y appliquant son investigation méthodique et sa patiente sagacité. Il y a sous ces fouilles d'une nouvelle espèce toute une histoire à découvrir, qui sera le préambule des histoires ordinaires, et qui, après nous avoir restitué les titres et les archives de la civilisation, nous permettra de remonter de cette civilisation rudimentaire jusqu'à la vie agreste et sauvage et de toucher ainsi au début de l'humanité.

C'est là une grande et belle étude à faire, et d'où pourrait sortir pour l'histoire morale un tableau digne de rappeler celui que nous avons de l'histoire phy-

sique : le tableau des époques de l'humanité, après celui des époques de la nature.

Déjà, dans un article intitulé : *Des origines de la civilisation et de l'art*, nous avons donné, il y a peu d'années, un échantillon de la manière dont nous voudrions voir exécuter un pareil travail ; l'histoire que nous entreprenons offre un essai plus étendu, et qui pourra faire pressentir l'importance et l'intérêt de l'étude que nous recommandons.

Mais à quoi bon (car je veux prévenir toutes les difficultés qu'on pourrait élever), à quoi bon, penseront les esprits vulgaires, s'enfoncer ainsi dans les âges reculés ? A quoi bon, pensent-ils aussi sans doute, se préoccuper des temps à venir ? L'homme est le seul être qui ait le sentiment de la pérennité de son espèce, et, quand il remonte les âges, c'est pour se chercher dans le passé, de même qu'en se préoccupant de l'avenir il songe encore à soi. Il tient à connaître ce qu'il fut, afin de mieux savoir ce qu'il est, et, non content de se posséder dans le passé, il veut encore se prolonger dans l'avenir et vivre dans la mémoire de la postérité, embrassant ainsi son espèce dans toute sa durée. Mépriser ceux qui furent et ceux qui seront, c'est donc mépriser ses semblables, c'est se mépriser soi-même, c'est mépriser l'œuvre la plus divine de Dieu.

---

DES ORIGINES RELIGIEUSES

# DE LA MÉTALLURGIE

OU

## LES DIEUX DE LA SAMOTHRACE

LES DACTYLES, LES CABIRES
LES CORYBANTES, LES CURÈTES ET LES TELCHINES

REPRÉSENTÉS COMME DES MÉTALLURGES,
D'APRÈS L'HISTOIRE ET LA GÉOGRAPHIE.

---

Dans mes recherches pour l'histoire du cuivre, j'avais souvent rencontré sur ma route un ordre de personnages jouant le rôle de prêtres et adorés comme dieux, renommés surtout pour leur enthousiasme inspiré, pour leurs transports frénétiques et la fureur divine qui les saisissait, remplissant aussi auprès de certaines divinités des fonctions qui demandaient des mouvements violents et un grand bruit. Mais bientôt je m'aperçus que tous les lieux où la tradition faisait résider ces personnages étaient riches en métaux, et je constatai en même temps qu'il existait entre les personnages et les métaux la même relation qu'entre l'inventeur et la découverte, entre la matière et l'ouvrier qui la façonne. Ce n'est pas tout : à mesure que j'étudiais dans le détail chacun de ces personnages, je vis

s'établir entre eux une véritable gradation, qui figurait exactement le progrès de l'art métallurgique. D'abord, le minerai extrait de la terre et se purgeant, sous l'action du feu, des matières hétérogènes, et se convertissant en pur métal; ensuite ce métal devenant ductile sous les coups du marteau, et se pliant à divers usages de la vie; bientôt l'art naissant de l'industrie, et le cuivre se transformant en casques, en boucliers et en lances, et apprenant même, au moyen de l'alliage, à se rendre plus sonore; enfin, le métal recevant sa plus noble consécration, et cédant aux efforts de l'esprit pour représenter la forme humaine.

Il me parut dès lors avoir trouvé le caractère primitif de ces êtres équivoques envisagés sous tant d'aspects divers; il me parut que ceux qu'on avait pris tantôt pour des fanatiques suscités par la fureur divine, tantôt pour des initiateurs de mystères et des fondateurs de religions n'étaient que les premiers hommes qui avaient exploité la terre minérale et montré l'usage des métaux, et que c'était sur ce fondement qu'on avait édifié leur histoire religieuse. Enfin, j'acquis la conviction que nous n'avions ici qu'un même art symbolisé dans les divers degrés de son développement, depuis son premier départ jusqu'à son dernier terme, depuis l'extraction du minerai jusqu'au moment où le métal devient un monument sous la main de l'artiste.

Ceux qui savent ce qu'ont dit sur le sujet les symbolistes et les hiérologues, notamment Sainte-Croix et Creuzer, croiront que je viens aussi essayer mon hypothèse aventureuse et proposer mon roman mystique; mais, je le répète, mon guide est la géographie, mon garant est l'histoire, et je m'appuie partout sur

des textes bien compris. A la différence de ces hommes qui font hardiment, ou plutôt témérairement, penser et parler l'antiquité comme eux, je ne ferai que la citer et la traduire. J'appelle l'attention des lecteurs sérieux sur ce travail. Il ne s'agit de rien moins que de rallier dans une même religion des dieux jusqu'ici errants et sans culte, et que l'on a, faute de mieux, pêle-mêle logés dans la Samothrace. Il s'agit, en un mot, de montrer que, comme l'invention du blé et de la vigne, la découverte des métaux servit de fondement à une institution de mystères.

Chez les Grecs, toute découverte un peu importante se rattache à la théologie; c'est l'œuvre de l'admiration et de la reconnaissance des hommes. Ainsi, à l'origine des sociétés, nous voyons déjà diviniser les mortels qui les premiers maîtrisèrent le feu, domptèrent les métaux et les firent servir aux usages de la vie et aux plaisirs de l'esprit. De là les Dactyles, les Cabires, les Corybantes, les Curètes et les Telchines, ministres de divinités plus ou moins augustes, ou dieux eux-mêmes plus ou moins relevés, mais composant une même famille par la communauté de leur rôle et la nature des pays où ils s'étaient fixés. Les anciens ne paraissent pas s'en être fait une autre idée, et c'est le moment de dire un mot d'un passage de Strabon, dont nous étions loin de soupçonner la portée avant d'avoir pénétré la nature des Génies métallurges. L'historien nous apprend que parmi les écrivains savants qu'il consulta, « Ceux-ci déclaraient « que les Corybantes, les Cabires, les Dactyles Idéens « et les Telchines étaient les mêmes que les Curètes, « ceux-là prétendaient qu'ils étaient parents entre eux

« et séparés les uns des autres par quelques légères « différences. — Τῶν μὲν τοὺς αὐτοὺς τοῖς Κουρῆσι τοὺς « Κορύβαντας καὶ Καβείρους καὶ Ἰδαίους Δακτύλους, καὶ « Τελχῖνας ἀποφαινόντων· τῶν δὲ συγγενεῖς ἀλλήλων, καὶ « μικράς τινας αὐτῶν πρὸς ἀλλήλους διαφορὰς διαστελλόν- « των[1]. »

Ce n'était pas là donner l'explication de ces personnages, ce n'était pas non plus s'en écarter beaucoup; et il faut que ces écrivains aient recueilli quelques rayons d'une lumière qui se cachait à eux en partie. L'antiquité nous a donc légué ici un problème à résoudre, et nous étions obligé d'en tenir compte, soit pour montrer qu'elle s'était fait complétement illusion, soit pour achever de mettre la vérité dans son jour. Jusqu'à présent, malgré son importance, ce problème, il y a lieu d'en être surpris, n'avait pas même été remarqué; pour nous, nous en avons fait l'objet principal de notre travail, et si quelque chose nous pouvait faire croire que nous avons atteint le but ou trouvé la solution, c'est qu'en déterminant le caractère des Génies métallurges, c'est-à-dire en montrant qu'ils n'étaient que le développement symbolisé d'un même art, nous avons du même coup concilié les différentes opinions des écrivains consultés par Strabon.

Mettons d'abord en lumière le rôle qui fut commun à tous ces Génies, et qui forme leur caractère fondamental; nous les suivrons ensuite dans le sanctuaire de la Samothrace, pour y chercher le secret des attributions religieuses que la piété reconnaissante fit sortir

1. X, p. 466.

de ce rôle, et dont elle gratifia les divers membres de cette famille. Et à cette occasion nous tracerons une histoire succincte du célèbre sanctuaire, pour passer en revue les divinités qui se vinrent associer aux dieux métallurges, pour détruire plusieurs erreurs et tâcher de rétablir le peu de vérité qu'il est possible de savoir sur ce lieu vénéré.

Pour la première fois, j'introduis parmi ces personnages un ordre que l'on ne s'expliquera peut-être pas tout d'abord, mais qui m'était imposé par la nature des choses, et qui se justifiera à mesure que nous avancerons. La progression demande que nous commencions par les *Dactyles*, et elle appelle ensuite successivement les *Cabires*, les *Corybantes*, les *Curètes* et les *Telchines*.

---

# CHAPITRE PREMIER.

## DACTYLES.

Rivalité entre la Crète et la Phrygie. — Documents pour l'histoire des Dactyles : la Phoronide, les Theologoumena de Strabon. — La Crète et la Phrygie regardées tour à tour comme leur séjour primitif; avantage en faveur de la Phrygie. — Origine des Dactyles; l'allégorie commence à s'emparer d'eux. — Faux jugement de Lobeck redressé. — Les Dactyles sont des métallurges; on le prouve par l'histoire et par les lieux qu'ils habitèrent, tous féconds en métaux, tels que la Phrygie et les îles de Crète, de Chypre et de Samothrace. — Ils représentent les rudiments de la métallurgie.
Nouvelle histoire des Dactyles tout entière éclose de l'abus du nom. — Appelés magiciens.— Dactyles mâles et Dactyles femelles. — Ils peuvent envoyer des maléfices et les retirer.— Ils passent pour inventeurs des lettres éphésiennes. — On les confond avec les dieux lares; ils passent pour inventeurs de la musique instrumentale et les maîtres d'Orphée. — Explication de ces divers rôles. — Conclusion.

Dès le début, se fait jour une rivalité qui se reproduira très-souvent dans le cours de l'histoire que nous entreprenons, la rivalité entre la Crète et la Phrygie. Nous en devons dire ici un mot et en signaler la cause. A une époque reculée, il y eut entre les deux pays des rapports de colonisation. De quel côté étaient venus les fondateurs? Le plus grand nombre des témoignages se prononce en faveur de la Crète; je crois cependant que, si l'on poussait jusqu'à l'extrême origine, l'avantage resterait à l'Asie. Ce qu'il y a de sûr, ce sont

les antiques rapports; ils seraient déjà suffisamment attestés par les nombreux traits de ressemblance qui existèrent entre les deux contrées. Les colons cherchaient à retrouver sur la terre où ils s'étaient transplantés une image de celle qu'ils venaient de quitter, et redonnaient des noms connus aux lieux et aux objets nouveaux. C'est ce qui arriva dans cette circonstance, mais c'est ce qui devait aussi amener plus tard de fâcheuses confusions dans l'histoire des deux pays. Les anciens eux-mêmes ont signalé la ressemblance pour se plaindre des équivoques. Démétrius de Scepsis, reprochant à quelques critiques une confusion de ce genre, ajoute : « Il se peut aussi que l'homonymie des « lieux ait contribué, pour une égale part, à leur « erreur. Le mont *Ida* est, en effet, commun à la Troade « et à la Crète, et le lieu que l'on appelle Dicté, dans « la Scepsie, est aussi une montagne dans la Crète; « Pytna est une colline de l'Ida, d'où la ville d'Hiéra- « pytna en Crète. Il y a Hippocorona dans l'Adramyt- « tène, et Hippocoronium en Crète. Samonium est un « promontoire du côté oriental de l'île, et c'est une « plaine dans la Néandride et le pays des Alexan- « dréens. — Πρὸς τοῦτο δὲ καὶ τὴν τῶν τόπων ὁμωνυμίαν « συμπράξαι τυχὸν ἴσως αὐτοῖς. Ἴδη γὰρ τὸ ὄρος τό τε Τρωϊκὸν « καὶ τὸ Κρητικόν· καὶ Δίκτη τόπος ἐν τῇ Σκηψίᾳ καὶ ὄρος ἐν « τῇ Κρήτῃ· τῆς δὲ Ἴδης λόφος Πύτνα, ἀφ' οὗ Ἱεράπυτνα ἡ « πόλις. Ἱπποκόρωνά τε τῆς Ἀδραμυττηνῆς καὶ Ἱπποκορώνιον « ἐν Κρήτῃ· Σαμώνιόν τε τὸ ἑωθινὸν ἀκρωτήριον τῆς νήσου, καὶ « πεδίον ἐν τῇ Νεανδρίδι καὶ τῇ Ἀλεξανδρέων[1]. »

L'homonymie, qui embarrassait les anciens, nous

1. Ap. Strab., X, p. 472.

arrêtera aussi plus d'une fois dans ce travail, et nous allons la rencontrer en commençant. Il s'agit, en effet, de savoir quel fut le point de départ des Dactyles, et pour cela, il faut décider entre les prétentions de la Phrygie et de la Crète.

Nous possédons, pour l'histoire des Dactyles, deux documents d'une grande importance. Le premier est un fragment du poème intitulé la *Phoronide*, morceau de poésie d'un prix inestimable et d'une antiquité qui ne le cède qu'à celle d'Homère et d'Hésiode. Il nous a été conservé par le scoliaste d'Apollonius de Rhodes, qui, dans une note érudite sur les Dactyles Idéens, s'exprime ainsi : « C'étaient des enchanteurs « et des magiciens. On dit que les premiers ils tra- « vaillèrent le fer et exploitèrent les mines.... Voici « ce que le poëte, qui a composé la *Phoronide*, « écrit :

« Là les enchanteurs de l'Ida, les Phrygiens, hommes « montagnards, avaient fixé leur demeure : Celmis et « le grand Damnaménée et l'irrésistible Acmon, ser- « viteurs industrieux de la montagnarde Adrastée, qui « les premiers trouvèrent dans les bois des montagnes « l'art de l'ingénieux Vulcain, le fer noir, et le por- « tèrent au feu, et produisirent une œuvre des plus « remarquables. »

« Γόητες δὲ ἦσαν καὶ φαρμακεῖς. Καὶ δημιουργοὶ σιδήρου « λέγονται πρῶτοι καὶ μεταλλεῖς γενέσθαι.... Ὁ δὲ τὴν Φο- « ρωνίδα συνθεὶς, γράφει οὕτως·

.................... Ἔνθα γόητες
Ἰδαῖοι Φρύγες ἄνδρες ὀρέστεροι οἰκί' ἔναιον,
Κέλμις Δαμναμενεύς τε μέγας καὶ ὑπέρβιος Ἄκμων,
Εὐπάλαμοι θεράποντες ὀρείης Ἀδρηστείης,

Οἳ πρῶτοι τέχνην πολυμήτιος Ἡφαίστοιο
Εὗρον ἐν οὐρείῃσι νάπαις ἰόεντα σίδηρον·
Ἐς πῦρ τ' ἤνεγκαν καὶ ἀρίπρεπὲς ἔργον ἔδειξαν[1].

Le second document nous est fourni par Strabon. Dans un très-curieux chapitre intitulé Θεολογούμενα (*Recherches théologiques*), le savant géographe a résumé avec une brièveté substantielle, mais trop concise et aussi trop désordonnée, les traditions mythiques relatives aux Génies métallurges dont nous devons nous occuper. Toutefois, tandis qu'il mêle, qu'il enchevêtre, on pourrait dire, ces personnages, déjà fort peu distincts, comme s'il les voulait rendre dans toute leur équivoque, il a, par une exception unique, consacré un paragraphe particulier aux Dactyles. Nous ferons usage de tous ces détails, en les rétablissant à leur place convenable.

Interrogeons d'abord le fragment de la *Phoronide*. Il appelle les Dactyles *enchanteurs*, nous reviendrons plus bas sur cette qualification, et il les dit *Phrygiens*. La plus ancienne autorité se prononce donc en faveur de la Phrygie. Il est vrai que l'on oppose Hésiode : Hésiode avait composé un poëme *sur les Dactyles Idéens* dont il ne reste aujourd'hui aucun fragment, mais qui a été quelquefois allégué en témoignage de certains faits. Or, Pline nous dit : « Aristote pense que « Scythès le Lydien enseigna l'art de fondre et d'allier « l'airain; Théophraste pense que ce fut Délas le « Phrygien; quelques-uns attribuent le travail de « l'airain aux Chalybes, d'autres aux Cyclopes; Hésiode « pense que les Dactyles qu'on appela Idéens décou-

1. Ad *Argonaut.*, I, 1129.

« vrirent le fer dans la Crète. — Æs conflare et tem-
« perare Aristoteles Lydum Scythen monstrasse; Theo-
« phrastus Delam Phrygem putat; ærariam fabricam
« alii Chalybas, alii Cyclopas; ferrum Hesiodus in
« Creta eos qui vocati sunt Idæi Dactyli (1). »

Mais de là faut-il conclure qu'Hésiode faisait les Dactyles Crétois? C'est l'opinion de Lobeck, ou tout au moins voudrait-il infirmer le témoignage de Pline, en soupçonnant le compilateur d'avoir ajouté de son chef *in Creta:* « Nisi ille quos Hesiodus ambiguo nomine Idæos vocaverat, *suo arbitrio Idæ Creticæ assignavit* ut notiori [2]. » C'est un double tort. Absolument parlant, il ne s'ensuivrait point de la phrase de Pline que les Dactyles étaient Phrygiens; car avoir découvert une chose dans un pays ne prouve pas que l'on soit de ce pays. Mais, en outre, j'ai fait voir ailleurs[3] que très-fréquemment dans Pline *invenire* signifie *faire connaître*, *instituer le premier* une chose dans un endroit, et cela, en parlant d'un étranger qui a fait connaître la chose.

Après l'auteur de la *Phoronide* vient Sophocle, qui, au rapport non de Strabon, comme l'a écrit par inadvertance Lobeck[4], mais du scholiaste d'Apollonius de Rhodes, appelait aussi, dans un de ses drames, les Dactyles Phrygiens : « Σοφοκλῆς δὲ αὐτοὺς Φρύγας καλεῖ ἐν « Κωφοῖς Σατύροις [5]. »

1. *Nat. Hist.*, VII, 57.
2. *Aglaopham.*, p. 1156.
3. Dans un article sur *Gygès, Lydien qui passe pour avoir introduit la peinture en Égypte*, page 22. Paris, Paul Dupont, 1855.
4. *Aglaopham.*, p. 1157.
5. Ad *Argonaut.*, I, 1129.

A Sophocle doit succéder l'historien Éphore, qui fait également de la Phrygie le séjour primitif des Dactyles: « Il y en a, rapporte Diodore de Sicile, il y « en a, et parmi eux se trouve aussi Éphore, qui ra« content que les Dactyles Idéens habitaient autour de « l'Ida de la Phrygie, et qu'ils passèrent en Europe « avec Minos. — Ἔνιοι δ' ἱστοροῦσιν, ὧν ἐστι καὶ Ἔφορος, « τοὺς Ἰδαίους Δακτύλους γενέσθαι μὲν κατὰ τὴν Ἴδην τὴν « ἐν Φρυγίᾳ, διαβῆναι δὲ μετὰ Μίνωος εἰς τὴν Εὐρώπην[1]. »

Strabon rappelant les diverses traditions qui avaient cours sur les Dactyles: « Les uns, dit-il, font des ré« cits fabuleux d'une façon, les autres d'une autre, « joignant l'incertain à l'incertain ; ils se servent aussi « de noms et de nombres différents, et appellent ces « Dactyles Celmis, Damnaménée, Hercule et Acmon. « Il y a en a encore qui disent qu'ils sont originaires « de l'Ida ; d'autres, qu'ils s'y sont venus établir; mais « tous assurent que ce sont eux qui ont travaillé le fer « pour la première fois dans l'Ida ; tous ont présumé « qu'ils étaient des enchanteurs, employés au service « de la mère des dieux, et résidant dans la Phrygie, « autour de l'Ida. — Ἄλλοι δ' ἄλλως μυθεύουσιν, ἀπόροις « ἄπορα συνάπτοντες· διαφόροις δὲ καὶ τοῖς ὀνόμασι καὶ τοῖς « ἀριθμοῖς χρῶνται, ὧν Κέλμιν ὀνομάζουσί τινα, καὶ Δαμναμε« νέα, καὶ Ἡρακλέα καὶ Ἄκμωνα. Καὶ οἱ μὲν ἐπιχωρίους τῆς « Ἴδης, οἱ δὲ ἐποίκους· πάντες δὲ καὶ γόητας ὑπειλήφασι, καὶ « περὶ τὴν μητέρα τῶν θεῶν, καὶ ἐν Φρυγίᾳ ᾠκηκότας περὶ τὴν « Ἴδην. »

Clément d'Alexandrie déclare nettement que les Dactyles Idéens étaient Phrygiens et barbares, c'est-

1. V, 64.

à-dire non Grecs : « Φρύγες δὲ ἦσαν καὶ βάρβαροι οἱ Ἰδαῖοι « Δάκτυλοι[1]. »

Tous ces témoignages, toutes ces opinions, plus ou moins fondées, s'accordent à faire sortir les Dactyles de la Phrygie. Écoutons maintenant les partisans de la Crète.

Le plus ancien c'est Apollonius de Rhodes, qui caractérise ainsi les Dactyles : « Dactyles Idéens de la « Crète, que jadis la nymphe Anchialé fit naître dans « l'antre de Dicté, après avoir saisi de ses deux mains « la terre de l'Oaxus. »

Δάκτυλοι Ἰδαῖοι Κρηταιέες, οὕς ποτε Νύμφη
Ἀγχιάλη Δικταῖον ἀνὰ σπέος, ἀμφοτέρῃσιν
Δραξαμένη γαίης Οἰαξίδος, ἐβλάστησε[2].

Strabon, à la suite du passage cité, mentionne aussi les traditions relatives à la Crète, et il ajoute : « On « conjecture encore que les Curètes et les Corybantes « sont les descendants des Dactyles Idéens; ainsi l'on « dit que les cent premiers hommes nés en Crète furent « appelés Dactyles Idéens, et qu'il y eut neuf Curètes « issus d'eux, et que chacun de ces Curètes engendra « dix enfants appelés les Dactyles Idéens. — Ὑπονοοῦσι « δὲ τῶν Ἰδαίων Δακτύλων ἐκγόνους εἶναι τούς τε Κουρῆτας καὶ « τοὺς Κορύβαντας· τοὺς γοῦν πρώτους γεννηθέντας ἐν Κρήτῃ « ἑκατὸν ἄνδρας Ἰδαίους Δακτύλους κληθῆναι· τούτων δ' ἀπο- « γόνους φασὶ Κουρῆτας ἐννέα γενέσθαι· τούτων δ' ἕκαστον δέκα « παῖδας τεκνῶσαι τοὺς Ἰδαίους καλουμένους Δακτύλους[3]. »

1. *Stromat.*, I, p. 360, ed. Pott.
2. *Argonaut.*, I, 1129 sqq.
3. X, p. 473.

Ces derniers détails doivent avoir été tirés des historiens de la Crète; car Diodore de Sicile, qui les a reproduits, nous assure les avoir puisés à cette source. En commençant à parler de la Crète, il annonce qu'il exposera les faits conformément à ce qui a été dit par les plus renommés des auteurs qui ont rédigé les histoires de cette île. Puis il continue : « Ceux que l'on « appela les Dactyles Idéens habitèrent les premiers « autour de l'Ida de la Crète. Les uns ont rapporté « qu'ils furent au nombre de cent, les autres préten« dent qu'ils n'étaient que dix, et qu'ils reçurent ce « nom parce qu'ils étaient égaux en nombre aux doigts « des deux mains. — Πρῶτοι ᾤκησαν τῆς Κρήτης περὶ τὴν « Ἴδην οἱ προσαγορευθέντες Ἰδαῖοι Δάκτυλοι. Τούτους δ' οἱ μὲν « ἑκατὸν τὸν ἀριθμὸν γεγονέναι παραδεδώκασιν, οἱ δὲ δέκα « φασὶν ὑπάρχοντας, τυχεῖν ταύτης τῆς προσηγορίας, τοῖς ἐν « ταῖς χερσὶ δακτύλοις ὄντας ἰσαρίθμους[1]. »

Voilà toutes les autorités qui parlent en faveur de la Crète, et il n'y faut compter ni Strabon ni Diodore; car le premier ne prend point ici parti, et le second s'est prononcé ailleurs pour la Phrygie. A propos de l'Ida Phrygien, il dit : « On rapporte que c'est aussi « sur cette montagne qu'existèrent les Dactyles Idéens, « ceux qui travaillèrent les premiers le fer, ayant « appris cet art de la mère des dieux. — Γενέσθαι « δ' ἐν τούτῳ (τῷ ὄρει) λέγεται καὶ τοὺς Ἰδαίους Δακτύλους, « οὓς σίδηρον ἐργάσασθαι πρώτους, μαθόντας τὴν ἐργασίαν παρὰ « τῆς τῶν θεῶν μητρός[2]. »

Les plus anciens, les plus graves et aussi les plus

1. V, 64.
2. XVII, 7.

nombreux témoignages s'accordent donc à faire les Dactyles Phrygiens. C'était un point important à établir; car, en avançant, nous verrons tous les Génies métallurges partir de la même contrée, et suivre la même direction, c'est-à-dire ce grand mouvement de civilisation que constitue la connaissance de la métallurgie, s'opérer d'Orient en Occident, d'Asie en Europe.

Il s'agit maintenant de savoir de quels parents étaient issus les Dactyles. S'il en faut croire le grand Étymologique, Stésimbrote, dans son livre *sur les Mystères*, disait qu'ils étaient fils de Jupiter et de la nymphe Ida : « Στησίμβροτος δὲ, ἐν τῷ περὶ Τελετῶν, Διὸς « καὶ Ἴδης νύμφης αὐτοὺς λέγει[1], » sans s'inquiéter si les personnages qui avaient protégé l'enfance du dieu pouvaient être en même temps les enfants de ce dieu. Du reste, au sujet de ces contradictions, je dirai une fois pour toutes que nous en rencontrerons de pareilles, mais qu'elles n'infirment en rien le fond de l'histoire. Avec le temps, les traditions se multiplient, et ne se guidant plus par le fil des événements, se mettent en opposition les unes avec les autres et avec elles-mêmes. Ajoutons qu'en ce qui touche nos Génies métallurges, elles en ont admis de divers âges, et les ont regardés comme des familles qui se perpétuaient.

Apollonius de Rhodes, nous l'avons entendu, fait naître les Dactyles de la nymphe Anchialé. Mnaséas de Patare, historien géographe, dans son premier livre *sur l'Asie*, donnait les Dactyles pour fils de Dactylus et d'Ida : « Ὡς δὲ Μνασέας, ἐν πρώτῳ περὶ Ἀσίας, Ἰδαῖοι

1. V. Ἰδαῖοι.

« Δάκτυλοι λέγονται ἀπὸ τοῦ πατρὸς Δακτύλου καὶ τῆς μητρὸς « Ἴδης[1]. ».

Une origine plus autorisée et plus vraisemblable est celle qui donne Rhée pour mère aux Dactyles. Mais ici commence l'allégorie, qui a régné en souveraine sur toute la destinée de ces Génies. La signification du nom a joué, comme on sait, dans l'histoire et la mythologie des Grecs un rôle considérable; mais nulle part peut-être son action ne se montre plus sensible que dans l'histoire des Dactyles. Ce nom, qui signifie proprement les *doigts* de la main, va se prêter aux applications les plus détournées et parfois les plus étranges.

« Au dire d'une tradition, Ops ou Rhée, portée dans « sa fuite sur le mont Ida de l'île de Crète, appuya « ses mains sur cette montagne, et mit ainsi au jour « son enfant; et de l'impression de ses mains surgirent « les Curètes ou les Corybantes, que l'on appelle « Dactyles Idéens, du nom de la montagne et de la « nature de l'action. — Aiunt Opem in Idam montem « insulæ Cretæ fugiendo delatam manus suas impo- « suisse[2] memorato monti, et sic infantem ipsum edi- « disse, et ex manuum impressione emersisse Curetas « sive Corybantas, quos a montis nomine et a quali- « tate facti Idæos Dactylos appellant[3]. »

C'est un docte grammairien, Diomède, qui nous apprend cela, à propos du pied poétique appelé *dac-*

1. Ap. schol. Apollon. Rhod., ad *Argonaut.*, I, 1129.

2. Lobeck dit en note : « *Impressisse* Putschius edidit (*Aglaopham.*, p. 1159). » C'est une erreur; le texte de Putsch offre *imposuisse*.

3. Diomed., p. 474, Putsch.

*tyle.* Il devait puiser à bonne source : car Nonnus, poëte savamment versé dans ces antiquités mythiques, a dit aussi des Dactyles Idéens, en les confondant comme lui avec les Corybantes :

> ................Ὧν ποτε Ῥείη
> Ἐκ χθονὸς αὐτοτέλεστον ἀνεβλάστησε γενέθλην[1].

« Dont Rhée fit jadis pousser de la terre la race for-« mée de soi-même. » Αὐτοτέλεστον, *formée de soi-même*, née, à proprement parler, sans le secours d'un père et d'une mère : c'est sous l'impression des doigts de la déesse, en effet, qu'auraient poussé ces *doigts* personnifiés que l'on appela *Dactyles*.

Cette tradition nous ramène à celle d'Apollonius. On a généralement cru, et les anciens aussi bien que les modernes, que le poète, en disant d'Anchialé qu'elle avait saisi la terre de ses deux mains, avait voulu exprimer la douleur de cette mère, se prenant, dans le mal de l'enfantement, aux objets qui l'entouraient, comme autrefois Latone au palmier qui se trouvait à côté d'elle. Un ancien de grande autorité l'entendait même ainsi. Varron l'Atacin (de la Gaule Narbonnaise), qui traduisit en vers latins les *Argonautiques* d'Apollonius, rendait de la manière suivante le passage qui nous occupe :

> Quos magno Anchiale partus adducta dolore,
> Et geminis capiens tellurem OEaxida palmis,
> Edidit in Dicta[2].

On peut encore faire valoir à l'appui de ce sens l'explication d'un scholiaste d'Apollonius.

1. *Dionys.*, XIV, 25 sq.
2. *Poet. Lat. Min.*, t. V, P. II, p. 1412.

Mais une autre interprétation, proposée et soutenue aussi par les anciens, faisait dire au passage d'Apollonius que la nymphe Anchialé, ayant pris de la terre dans ses deux mains, en avait produit les Dactyles. Ecoutons un scholiaste des *Argonautiques*: « Ὅτι « δὲ νύμφη Ἀγχιάλη τις Οἰαξίδος γῆς δραξαμένη τοὺς καλου- « μένους Ἰδαίους Δακτύλους ἐποίησε, παρὰ Στησιμβρότου εἴληφε· « καὶ ὅτι διὰ τὸ ῥυῆναι αὐτοὺς διὰ τῶν χειρῶν Δάκτυλοι ἐκλή- « θησαν. — C'est de Stésimbrote que le poète a em- « prunté la tradition qui voulait qu'une nymphe « Anchialé, en prenant de la terre de l'Oaxus, eût « produit les Dactyles Idéens : on ajoute que c'est « parce qu'ils s'étaient écoulés à travers ses mains « qu'ils furent appelés *Dactyles*. »

Stésimbrote, à qui nous devons la tradition que nous avons citée plus haut sur la naissance des Dactyles, en avait aussi rapporté d'autres dans son ouvrage *sur les Mystères*, témoin la dernière, relative à Anchialé. C'est peut-être encore à lui qu'il faut attribuer celle qui, dans le grand Étymologique, vient immédiatement à la suite du passage que nous avons cité. « Il dit, continue le grammairien, que Jupiter ordonna « à ses propres nourrices de prendre de la poussière « et de la jeter en arrière, et que ce fut de cette pous- « sière que naquirent les Dactyles Idéens. — Φησὶν ὅτι « Ζεὺς ἐκέλευσε τὰς ἰδίας τροφοὺς λαβεῖν κόνιν καὶ ῥίψαι εἰς « τοὐπίσω, καὶ ἐκ τῆς κόνεως γενέσθαι τοὺς Ἰδαίους Δακτύ- « λους. »

Cette variété de traditions se ramène aisément à l'unité; et c'est cependant leur apparente opposition qui élevait dans l'esprit de Lobeck un essaim de soupçons et de doutes, dont pas un ne lui semblait

pouvoir être éclairci : « Verum hinc velut examen « quoddam suspicionum et dubitationum erumpit, « quarum nulla satis explicari potest[1]. » Mais Lobeck ne cherchait qu'à opposer des textes, non à les expliquer; son but est d'arriver à cette conclusion, que nous trouvons quelques lignes plus loin, et qui est son éternel refrain : « Adeo caduca sunt fundamenta « a quibus tota hæc nostra disputatio proficiscitur[2]! « — Tant sont ruineux les fondements d'où part toute « notre discussion actuelle! » Comment sait-il que ces fondements sont ruineux, s'il ne les a pas sondés, et comment les aurait-il sondés, s'il ne discute pas ? car il ne discute jamais. Au reste, je mettrai mes lecteurs à même d'estimer à son prix ce livre un peu surfait, beaucoup trop admiré et non encore jugé.

Pour nous le symbole est aussi sensible que l'allégorie explicable. C'est de l'Asie que sont envoyés ces Génies ; et par qui ? par Rhée, qui enverra tous leurs frères en Europe. Mais, instruments plus dociles encore que les autres, les Dactyles remplaceront en quelque sorte pour la déesse les *doigts* de sa main. C'est à ces serviteurs intimes qu'elle confiera le soin de Jupiter enfant sous la direction de la nourrice Adrastée ; et de là le titre de *serviteurs d'Adrastée*, θεράποντες Ἀδρηστείης, que la *Phoronide* leur donne. C'est par eux qu'elle fouillera, dans la Phrygie ou ailleurs, les entrailles de la terre, pour en extraire les métaux ; et de là cette poussière dont le rôle a paru si ridicule dans la fable, et qui n'est qu'un emblème expressif. Je ne

1. *Aglaopham.*, p. 1157.
2. *Aglaopham.*, p. 1159.

suis encore ici, comme je le serai partout, qu'un interprète de l'antiquité. Pollux avait dit avant moi : « Les uns prétendent que les Dactyles Idéens furent « ainsi appelés à cause de leur nombre, parce qu'ils « sont cinq ; les autres, à cause de leur absolue soumis- « sion aux volontés de Rhée, parce que les *doigts* de « la main sont à la fois et les artisans et les exécuteurs « de toutes choses. — Τοὺς Ἰδαίους Δακτύλους κεκλῆσθαι « λέγουσιν οἱ μὲν κατὰ τὸν ἀριθμὸν, ὅτι πέντε, οἱ δὲ κατὰ τὸ « τῇ Ῥέᾳ πάνυ ὑπουργεῖν, ὅτι καὶ οἱ τῆς χειρὸς δάκτυλοι « τεχνῖταί τε καὶ πάντων ἐργάται[1]. »

Les Dactyles furent avant tout, et par essence, des mineurs, représentant les rudiments de la métallurgie, ce qui les distingue des autres métallurges. Le scholiaste d'Apollonius de Rhodes nous a dit plus haut, avant de citer le fragment de la *Phoronide* : « On rap- « porte que les premiers ils travaillèrent le fer et ex- « ploitèrent les mines. » Et l'auteur du poème nous a dit ensuite : « Les premiers ils trouvèrent dans les « bois des montagnes l'art de l'ingénieux Vulcain, le « fer noir, et le portèrent au feu, et produisirent une « œuvre des plus remarquables. »

Les noms qu'on leur donnait, et que nous a fait connaître la *Phoronide*, indiquent la nature de leurs opérations ; ils s'appelaient *Celmis*, *Damnaménée* et *Acmon*. *Celmis*, en effet, doit signifier le *feu* : Hésychius interprète Κέλμας par θέρμη, *chaleur*, le dérivant de κήλεος, *chaud*, *brûlant*, épithète donnée au feu par Homère[2]; *Damnaménée*, de δαμνῶ et μένος, signifie

1. II, 156.
2. *Il.*, Σ', 346.

*qui dompte par sa vigueur ; Acmon*, de ἄκμων, désigne l'*enclume*.

Plus tard, on leur adjoignit un Hercule, comme nous l'avons vu par un passage de Strabon, et comme nous l'apprend Diodore de Sicile : « Ἱστοροῦσι δ' αὐτῶν « ἕνα μὲν προσαγορευθῆναι Ἡρακλέα[1] ; » mais cet Hercule n'eut de commun que le nom avec le fils d'Alcmène, comme le remarque Diodore au même endroit. Dans le temple de Mégalopolis, on voyait une statue d'Hercule aux pieds de celle de Cérès, et Pausanias rapporte qu'Onomacrite, dans ses poésies, assurait aussi que cet Hercule était l'un des Dactyles Idéens : « Τοῦ« τον τὸν Ἡρακλῆν εἶναι τῶν Ἰδαίων καλουμένων Δακτύλων, « Ὀνομάκριτός φησιν ἐν τοῖς ἔπεσι[2]. » Cicéron, parlant des différents Hercules, nous dit : « Tertius est ex Idæis « Digitis ; cui inferias afferunt[3]. — Le troisième est « un des Dactyles de l'Ida ; on lui offre des sacrifices « funèbres. »

C'est dans la Phrygie qu'eut lieu la découverte des métaux, et que se firent les premiers essais de l'art métallurgique ; les plus nombreux et les plus graves témoignages l'ont déjà établi. Strabon a même affirmé que les opinions, si divergentes sur les autres points de l'histoire des Dactyles, semblaient être d'accord sur celui-ci : « Mais tous assurent, dit-il, que ce sont « eux qui ont travaillé le fer pour la première fois « dans l'Ida ; tous ont présumé qu'ils étaient des en« chanteurs employés au service de la mère des dieux, « et résidant dans la Phrygie autour de l'Ida. »

1. V, 64.
2. VIII, 31, 1.
3. *De Nat. D.*, III, 16.

Dans le même passage, s'appuyant sur l'autorité de Sophocle, qui faisait les Dactyles Phrygiens, comme nous l'a appris plus haut le scholiaste d'Apollonius de Rhodes, Strabon nous dit : « Sophocle pense que ce « furent les cinq premiers Dactyles mâles qui décou« vrirent le fer et le mirent en œuvre les premiers, et « à qui l'on dut aussi beaucoup d'autres inventions « de celles qui sont utiles à la vie, et qu'ils eurent cinq « sœurs, et qu'à cause de ce nombre on les appela « Dactyles. — Σοφοκλῆς δὲ οἴεται πέντε τοὺς πρώτους « ἄρσενας γενέσθαι, οἳ σίδηρόν τε ἐξεῦρον καὶ εἰργάσαντο πρῶτοι, « καὶ ἄλλα πολλὰ τῶν πρὸς τὸν βίον χρησίμων· πέντε δὲ καὶ « ἀδελφὰς τούτων· ἀπὸ δὲ τοῦ ἀριθμοῦ Δακτύλους κληθῆναι. »

Nous avons entendu également Diodore de Sicile nous dire, à propos de l'Ida Phrygien : « On rapporte « que c'est aussi sur cette montagne qu'existèrent les « Dactyles Idéens, ceux qui travaillèrent les premiers « le fer, ayant appris cet art de la mère des dieux. »

Dans tout autre sujet, il suffirait, pour garantir la vérité, d'alléguer de pareils témoignages ; mais ici les faits ont une double relation : ils tiennent à l'histoire et à la géologie, et, pour les prouver, il faut montrer non-seulement qu'ils se sont passés en tel endroit, mais que cet endroit les a provoqués et les explique ; et cela, non pour avoir pu leur servir de théâtre par sa position et sa configuration, mais pour leur avoir fourni de son sein l'aliment et la matière. Par là sans doute la tâche de l'historien se complique d'une difficulté toute nouvelle ; mais, d'un autre côté, l'on sent quelle doit être la solidité d'une preuve que confirment à la fois la nature et l'histoire. Et peut-être jugera-t-on que ce n'est pas trop de ce nouvel auxiliaire, si l'on

songe que nous avons à établir des faits qui semblent trop souvent imaginaires, et n'avoir pu se passer que dans une région idéale. En suivant donc les Génies métallurges à la trace, après avoir appris de l'histoire les noms des lieux où ils firent leur résidence, nous demanderons à la géographie la raison physique du choix de ces lieux.

Ce serait le moment de faire voir combien la Phrygie, à cause de sa fertilité en métal, fut convenablement choisie pour être le berceau des Dactyles et de leurs frères; mais je renvoie ce développement à l'article des Cabires. Comme les mêmes circonstances se reproduisent dans l'histoire de nos métallurges, et qu'on les fait aussi résider dans les mêmes endroits, j'ai cru devoir répartir ces détails entre les divers articles, afin de n'en pas trop surcharger quelques-uns.

Après la Phrygie, le pays qui réclamait avec le plus de droit le privilége d'avoir donné naissance aux Dactyles, c'est la Crète, avons-nous vu ; mais la Crète disputait aussi à la Phrygie l'invention des métaux, et c'est aux Dactyles qu'elle faisait honneur de cette découverte. La découverte des métaux forme une date solennelle dans l'histoire de l'humanité, et l'on n'est point surpris de voir les chronographes de l'antiquité faire de cet événement une époque.

Le rédacteur de la *Chronique de Paros* nous dit : « Depuis que Minos, premier du nom, régna et fonda « Cydonie, et que le fer fut découvert sur l'Ida, les « inventeurs étant les Dactyles Idéens Celmis et Dam- « naménée, sous le règne de Pandion, roi d'Athènes, « il s'est écoulé onze cent soixante-huit ans. — Av. « J. C. 1432. — Ἀφ' οὗ Μίνως ὁ πρῶτος ἐβασίλευσε, καὶ

« Κυδωνίαν ᾤκισε, καὶ σίδηρος εὑρέθη ἐν τῇ Ἴδῃ, εὑρόντων « τῶν Ἰδαίων Δακτύλων, Κέλμιος καὶ Δαμναμενέως, ἔτη « ΧΗΙ͂ΔΙΔΠΙΙΙ, βασιλεύοντος Ἀθηνῶν Πανδίονος[1]. »

Eusèbe, dans sa *Chronique*, place les Dactyles Idéens sous le règne d'Erichthonius, ἐφ' οὗ Ἰδαῖοι Δάκτυλοι, environ 1500 ans avant l'ère chrétienne[2].

Hésiode, nous l'avons entendu, faisait inventer le fer par les Dactyles, dans la Crète.

Diodore de Sicile, parlant d'après les historiens de la Crète, poursuit ainsi, à la suite d'un passage déjà cité : « Ce qu'il y a de sûr, c'est que d'après la tradi- « tion, ce furent les Dactyles Idéens de la Crète, qui « découvrirent l'usage du feu et la nature du cuivre « et du fer, ainsi que l'opération par laquelle on obtient « les métaux. — Οἱ δ' οὖν κατὰ τὴν Κρήτην Ἰδαῖοι « Δάκτυλοι παραδέδονται τήν τε τοῦ πυρὸς χρῆσιν καὶ τὴν τοῦ « χαλκοῦ καὶ σιδήρου φύσιν ἐξευρεῖν, καὶ τὴν ἐργασίαν δι' ἧς « κατασκευάζεται[3]. »

Si les auteurs de l'antiquité, et surtout les historiens crétois, ont fait découvrir les métaux dans la Crète, c'est que cette île possédait nécessairement des mines. Cependant l'histoire ne nous apprend pas positivement que la Crète ait été riche en métaux; mais les traditions mythiques suppléent souvent à son silence. Une autre preuve que nous avons maintenant de l'existence de ces mines, et qui équivaut pour moi à une affirmation de l'histoire, c'est le séjour des Dactyles en Crète. Telle est l'affinité de nos métallurges avec les métaux que les mines produisent sur eux l'effet

1. Epoch. XI.
2. *Chronic.*, p. 135, ed. Mai et Zohr.
3. V, 64.

de l'aimant sur le fer, et que là où ils se trouvent on peut dire avec assurance : Là se trouvent des métaux. Cette règle s'étend à tous, et sera sans exception. C'est ainsi que ces courses vagabondes, et sans but en apparence, pourront désormais fournir d'utiles indications à l'histoire, à la géographie et à la science.

Les Dactyles allèrent-ils aussi à Chypre ? Clément d'Alexandrie est le seul qui nous l'assure. Parlant des principales inventions, il dit : « De leur côté, Celmis « et Damnaménée, deux des Dactyles Idéens, décou- « vrirent les premiers le fer à Chypre, et Délas, un « autre Idéen, trouva l'alliage du cuivre, ou, comme « le dit Hésiode, ce fut Scythès. — Κέλμις τε αὖ καὶ « Δαμναμενεὺς, οἱ τῶν Ἰδαίων Δάκτυλοι, πρῶτοι σίδηρον εὗρον « ἐν Κύπρῳ, Δέλας δὲ ἄλλος Ἰδαῖος εὗρε χαλκοῦ κρᾶσιν, ὡς δὲ « Ἡσίοδος, Σκύθης[1]. » Du reste, cette île avait tout à souhait pour les attirer et les retenir ; nous aurons occasion plus loin de le montrer.

Ce qui est plus certain, c'est la résidence des Dactyles en Samothrace, l'île sainte et vénérée, le rendez-vous mystérieux de tous nos métallurges. Diodore de Sicile, dans l'endroit cité plus haut, après nous avoir dit que les Dactyles avaient passé de la Phrygie en Europe, nous les montre dans la Samothrace étonnant par leur science merveilleuse les habitants de cette île : « Et, comme ils étaient magiciens, dit-il, ils s'adon- « nèrent aux enchantements, aux initiations et aux « mystères, et, s'étant arrêtés dans la Samothrace, « ils ne surprirent pas médiocrement les habitants de « ce pays par ces pratiques. — Ὑπάρξαντας δὲ γόητας,

1. *Strom.*, I, 16, p. 362, ed. Pott.

« ἐπιτηδεῦσαι τάς τε ἐπῳδὰς, καὶ τελετὰς καὶ μυστήρια, καὶ « περὶ Σαμοθρᾴκην διατρίψαντας, οὐ μετρίως ἐν τούτοις ἐκπλήτ- « τειν τοὺς ἐγχωρίους[1]. »

Nous ferons connaître le sol de la Samothrace quand nous en serons aux Cabires.

Ici finit chez les Dactyles le rôle de métallurges, pour faire place à d'autres rôles, tous différents entre eux et fort éloignés du premier, mais tous dérivés du mot *Dactyle*. C'est un curieux spectacle que celui de l'esprit grec, saisissant d'abord par sa subtilité les rapports les plus délicats, et prenant ensuite, par son amour de la fiction, ces rapports pour des réalités; puis, imaginant encore de nouvelles analogies à la suite des dernières, et se laissant sur cette pente entraîner quelquefois assez loin de son point de départ. Ce spectacle va nous être offert dans ce qui reste à dire des Dactyles.

On les appela *magiciens*, *enchanteurs*, et ce nom s'explique sans peine. Que l'on se représente, en effet, l'étonnement des premiers hommes, quand ils virent la terre ordinaire se transformer sous les *doigts* des premiers métallurges en une substance solide, brillante et sonore, et l'on concevra qu'ils aient supposé dans cet art quelque vertu surnaturelle.

Les doigts des deux mains ne sont ni d'une égale force ni d'une égale dextérité; c'est pourquoi l'on admit des doigts mâles et des doigts femelles, ou des frères et des sœurs. Les frères furent les doigts de la main droite et les sœurs ceux de la main gauche; et ce furent les frères, ou les plus adroits et les plus forts, qui trouvèrent le fer et le travaillèrent.

1. V, 64.

On n'en resta pas là ; comme la droite passait pour être de bon augure et la gauche de mauvais augure, on étendit cette vertu aux doigts, et ceux de la main gauche purent envoyer des maléfices, ceux de la droite les retirer.

Ne traitons pas légèrement ces croyances ; elles se recommandent à plus d'un titre : Sophocle est le garant des premières, Phérécyde et Hellanicus ont rapporté les autres. Nous avons déjà entendu le poète, écoutons les logographes : « On dit, nous apprend le « docte scholiaste d'Apollonius de Rhodes, que les « Dactyles Idéens sont au nombre de six et de cinq ; « que ceux qui sont à droite sont les mâles, que ceux « qui sont à gauche sont les femelles. Phérécyde dit « que ceux qui sont à droite sont au nombre de vingt, « que ceux qui sont à gauche sont au nombre de « trente-deux. C'étaient des enchanteurs et des magi- « ciens. Ils furent ainsi appelés de leur mère Ida, les « enchanteurs parmi eux se trouvant à la gauche, « comme dit Phérécyde, et ceux qui rompaient l'en- « chantement se trouvant à la droite, comme dit Hel- « lanicus. — Ἓξ καὶ πέντε φασὶ τούτους εἶναι· δεξιοὺς μὲν, « τοὺς ἄρσενας· ἀριστεροὺς δὲ, τὰς θηλείας. Φερεκύδης δὲ τοὺς « μὲν δεξιοὺς, εἴκοσι λέγει· τοὺς δὲ εὐωνύμους, τριάκοντα δύο. « Γόητες δὲ ἦσαν καὶ φαρμακεῖς. Ὠνομάσθησαν δὲ ἀπὸ τῆς « μητρὸς Ἴδης, ἀριστεροὶ μὲν, ὥς φησι Φερεκύδης, οἱ γόητες « αὐτῶν· οἱ δὲ ἀναλύοντες, δεξιοὶ, ὡς Ἑλλάνικος[1]. »

Ne nous inquiétons pas de la variété de ces chiffres ; elle prouve ce que disait plus haut Strabon, que les anciens ne s'accordaient ni sur les noms ni sur les

1. Ad *Argonaut.*, I, 1129.

nombres des Dactyles; mais elle laisse subsister le fait que nous voulions montrer.

Ces sortiléges, qu'ils pouvaient envoyer et rompre à volonté, firent attribuer plus tard aux Dactyles l'invention des *lettres Éphésiennes*. « On rapporte, « dit Clément d'Alexandrie, que parmi les Dactyles « Idéens il y en eut quelques-uns des premiers « qui furent habiles, auxquels on attribue l'inven- « tion des *lettres* dites *Éphésiennes*. — Τινὲς τῶν « Ἰδαίων Δακτύλων σοφούς τινας πρώτους γενέσθαι λέγουσιν, « εἰς οὓς ἥ τε τῶν Ἐφεσίων λεγομένων γραμμάτων εὕρεσις « ἀναφέρεται[1]. »

Les deux superstitions se valaient. Les lettres Éphésiennes étaient des caractères ou des mots magiques, dont la vertu détournait ou arrêtait les malheurs, et que l'on portait comme des amulettes. « Les magi- « ciens, dit Plutarque, ordonnent à ceux qui sont « possédés des mauvais Génies, de parcourir et de « nommer en eux-mêmes les *lettres Éphésiennes*. — « Οἱ μάγοι τοὺς δαιμονιζομένους κελεύουσι τὰ Ἐφέσια γράμ- « ματα πρὸς αὑτοὺς καταλέγειν καὶ ὀνομάζειν[2]. »

Hésychius, qui nous a conservé les six noms dont la réunion formait les *lettres Éphésiennes*, en cite un, qui est celui d'un Dactyle, Damnaménée, qu'il interprète par le *soleil* : « Δαμναμενεὺς δὲ, ἥλιος[3]. » La présence de ce nom est le cachet de la découverte. Pour ce qui est de l'interprétation, on conçoit que les symbolistes des âges postérieurs aient attribué, en vertu de l'étymologie, la qualification de *Damnaménée* au

1. *Strom.*, I, p. 360, ed. Pott.
2. *Sympos.*, VII, 5, t. VIII, p. 823, ed. Reisk.
3. V. Ἐφέσια γράμματα.

dieu du jour, qu'elle caractérisait encore mieux que le métallurge.

Mais si l'invention était invoquée comme un gage de salut, à plus forte raison devait-on réclamer le secours des inventeurs. Aussi implorait-on le secours des Dactyles, et leurs noms prononcés tout bas, ou même dits mentalement, passèrent pour de tout-puissants préservatifs. « Ceux qui ont appris par cœur, dit « encore Plutarque, les noms des Dactyles Idéens « s'en servent comme de préservatifs contre les ter- « reurs, en les parcourant tout bas l'un après l'autre. « — Οἱ ἐκμεμαθηκότες τὰ τῶν Ἰδαίων ὀνόματα Δακτύλων « χρῶνται πρὸς τοὺς φόβους αὐτοῖς ὡς ἀλεξικάκοις, ἀτρέμα « καταλέγοντες ἕκαστον[1]. »

Ce caractère protecteur les fit rapprocher plus tard, bien plus tard, des dieux Lares. Je dirai ici un mot, pour n'y plus revenir, d'une tradition purement latine, ou propagée par des Grecs latinisés. Comme les Dactyles, les Curètes et les Corybantes avaient été chargés de la garde de Jupiter enfant, et qu'en outre les Dactyles joignaient à ces fonctions leurs attributs magiques, on eut l'idée d'assimiler ces Génies aux Lares, qui étaient eux aussi les gardiens du foyer et les protecteurs de la maison. Arnobe nous montre ce rapprochement tiré des écrits de P. Nigidius : « In diversis Nigidius scriptis Lares dicit modo « tectorum domuumque custodes, modo Curetas « illos, qui occultasse perhibentur Jovis æribus ali- « quando vagitum, modo Digitos Samothracios, « quos quinque indicant Græci Idæos Dactylos nun-

1. *De Profect. virt.*, t. VI, p. 316, ed. Reisk

« cupari[1]. — Dans ses divers écrits, Nigidius dit, « tantôt que les Lares sont les gardiens des toits et « des maisons, tantôt qu'ils sont ces Curètes qui « passent pour avoir dissimulé jadis par le bruit de « leurs armes d'airain le vagissement de Jupiter, « tantôt qu'ils sont ces Doigts de Samothrace qui, « d'après les Grecs, se nomment les cinq Dactyles « Idéens. »

Dans le chapitre qu'Hygin a consacré aux Curètes, nous lisons: « Amalthea, Jovis nutrix, impuberes « convocavit, eisque clypeola ænea et hastas dedit, et « jussit eos circum arborem euntes crepare : qui « Græce Curetes sunt appellati; aliis Corybantes di- « cuntur; his autem Lares appellantur[2]. — Amalthée, « la nourrice de Jupiter, fit venir des adolescents, et « leur donna de petits boucliers d'airain et des lances, « et leur ordonna de les faire retentir, en tournant « autour d'un arbre. On a appelé en grec ces adoles- « cents Curètes (*impuberes* est en effet la traduction « de κούρητες); d'autres les nomment Corybantes; « ceux-ci Lares. »

Le grammairien Diomède, à la suite du passage que nous avons déjà cité, ajoute: « Quelques-uns pensent « qu'ils sont trois, que l'on croit être des Lares, Dam- « naménée, Acmon, Celmis. — Hos quidam tres pu- « tant, qui Lares esse creduntur, Damnameneus, « Acmon, Celmis. »

Nous voici arrivés au dernier rôle que fit jouer aux Dactyles la fortune si changeante et si variée de leur

1. III, 41.
2. *Fab*. CXXXIX.

nom. Les Dactyles passèrent non-seulement pour d'excellents musiciens, mais pour inventeurs de la musique instrumèntale; or, d'où leur vint cette nouvelle attribution? Ce ne fut pas seulement, comme on le pourrait croire, de ce qu'ils avaient frappé leurs armes en cadence autour du berceau de Jupiter; ce fut encore et surtout de ce qu'ils portaient le nom du pied poétique, ou du rhythme musical que l'on appelle *dactyle*. Plutarque, dans son dialogue *sur la Musique*, nous dit : « Alexandre (c'est le philologue qui fut « nommé *Polyhistor*, ou l'*Érudit*), dans le Recueil « des choses concernant la Phrygie, a assuré qu'Olym- « pus porta le premier chez les Grecs la musique « instrumentale, et que cette introduction fut due « aussi également aux Dactyles Idéens. — Ἀλέξανδρος « δὲ, ἐν τῇ Συναγωγῇ τῶν περὶ Φρυγίας, κρούματα Ὄλυμπον « ἔφη πρῶτον εἰς τοὺς Ἕλληνας κομίσαι, ἔτι δὲ καὶ τοὺς « Ἰδαίους Δακτύλους[1]. »

Solin, à propos de la Crète, dit de son côté : « Stu- « dium musicum inde cœptum, cum Idæi Dactyli mo- « dulos crepitu ac tinnitu æris deprehensos in versi- « ficum ordinem transtulissent[2]. — L'étude de la « musique commença du moment où les Dactyles « Idéens eurent transformé en rhythme de la versi- « fication (en rhythme dactylique principalement) les « cadences qu'ils avaient saisies dans le bruit et le « son perçant de l'airain. »

De ces deux érudits qui travaillèrent dans le même genre, l'un fait naître la musique en Phrygie, l'autre

1. T. X, p. 654, ed. Reisk.
2. *Polyhist.*, XI.

en Crète; c'est la même rivalité qui se continue, comme on voit, en tout et partout. Mais Solin s'est tenu plus près de l'étymologie, c'est-à-dire de la vraie raison qui fit les Dactyles inventeurs de la musique. Ce rapport va se trouver plus clairement encore indiqué par Clément d'Alexandrie et par le grammairien Diomède. Le premier : « Καὶ ἡ κατὰ μουσικὴν εὕρεσις « ῥυθμῶν, εἰς αὐτοὺς ἀναφέρεται· δι' ἣν αἰτίαν οἱ παρὰ τοῖς « μουσικοῖς δάκτυλοι τὴν προσηγορίαν εἰλήφασι[1]. — On leur « attribue aussi l'invention des rhythmes en musique; « et c'est de là que les dactyles, chez les musiciens, « ont pris leur nom. » Diomède, donnant l'étymologie du mot *dactyle :* « Ou bien encore, dit-il, le mot « vient des Dactyles Idéens, que les poètes appelaient « Curètes ou Corybantes. Ceux-ci, en effet, pendant « qu'ils gardaient Jupiter dans l'île de Crète, allant à « la rencontre les uns des autres avec de petits bou- « cliers d'airain, dissimulèrent la voix du jeune enfant « par le son bruyant de l'airain entre-choqué en « même temps que par l'exécution rhythmique du « pied qu'on appelle *dactyle.*—Vel ab Idæis Dactylis, « quos Curetas sive Corybantas poetæ appellabant. « Hi namque in insula Creta Jovem custodiendo, cly- « peolis æneis inter se concurrentes, tinnitu æris illisi, « rhythmica etiam pedis dactyli compositione cela- « vere vocem infantis[2]. »

Un autre grammairien, Marius Plotius, pense que c'était le pied appelé *amphimacre* ou *crétique,* composé d'une brève entre deux longues, que faisaient

1. *Strom.*, I, p. 360.
2. III, p. 474, ed. Putsch.

entendre les Dactyles ou Corybantes : « Ce pied, dit-il,
« a été aussi appelé *crétique*, parce que les Coryban-
« tes, dans l'île de Crète, pour cacher à Saturne le
« vagissement de Jupiter, qui venait de naître, pro-
« duisirent ce rhythme avec le son de leurs boucliers,
« une longue, une brève, une longue. — Dictus est
« hic pes etiam *creticus*, quoniam in Creta insula Co-
« rybantes, ut vagitum Jovis nati celarent Saturnum,
« scutis suis sic sonuerunt graviter, breviter, gra-
« viter[1]. »

C'est sans doute cette réputation d'inventeurs de la musique, plutôt encore que celle de fondateurs de mystères, qui valut aux Dactyles l'honneur d'être regardés comme les maîtres d'Orphée. « A l'époque
« précisément où ils passèrent en Europe, nous ap-
« prend Diodore de Sicile, et où ils émerveillaient les
« habitants de la Samothrace par leur science des
« enchantements et des mystères, on raconte qu'Or-
« phée, doué d'un génie supérieur pour la poésie et
« la mélodie, devint leur disciple, et qu'il transporta
« le premier chez les Grecs les initiations et les mys-
« tères. — Καθ' ὃν δὴ χρόνον καὶ τὸν Ορφέα, φύσει διαφόρῳ
« κεχορηγημένον πρὸς ποίησιν καὶ μελῳδίαν, μαθητὴν γενέσθαι
« τούτων, καὶ πρῶτον εἰς τοὺς Ἕλληνας ἐξενεγκεῖν τελετὰς
« καὶ μυστήρια[2]. »

Ceux qui ne connaissent les Dactyles que par les *Mystères* de Sainte-Croix s'étonneront peut-être de me voir passer sous silence un des titres qui honoreraient le plus nos Génies métallurges, s'il fallait en

1. *De Metr.*, p. 2625, ed. Putsch.
2. V, 64.

croire le docte baron. Il nous dit, en effet : « Assez « semblables aux jongleurs de l'Amérique, ces Dac- « tyles de l'Asie cherchèrent d'abord à se rendre né- « cessaires, en exerçant chez un peuple sauvage *la* « *médecine*. Ils y étaient devenus si habiles que *leur* « *nom* désigna longtemps en Grèce ceux qui profes- « saient cet art[1]. » Et, pour prouver ce qu'il avance, il nous renvoie à Hésychius, au mot Δακτύλιος ; or, voici ce que nous lisons à l'article indiqué : « Δακτύλιος « φαρμακίτης, ὃν οἱ φαρμακοπῶλαι εἰώθασι πιπράσκειν ἀντὶ « φαρμάκου. — Anneau médicinal, que les marchands « de drogues ont coutume de vendre en guise de « remède. »

Il s'agit de ces anneaux prétendus magiques si connus, et dont nous aurons nous-même occasion de parler un peu plus loin, anneaux que vendaient les charlatans comme ayant une vertu curative. Mais on voit la méprise du baron : l'excellent homme ! il a confondu δακτύλιος avec δάκτυλος, il a pris un *anneau* pour un *doigt*, et transformé ainsi nos *Dactyles* en médecins ou plutôt en droguistes.

Bien que le nom des Dactyles ait toujours été allégorique, je crois avoir mis en évidence le caractère fondamental de ces personnages, en m'appuyant sur les témoignages de l'histoire et de la géographie. Plus tard, à mesure que nous avancerons, il s'y joindra le signe de reconnaissance, commun à tous ces Génies, et, pour ainsi dire, l'air de famille. Les Dactyles sont

1. *Recherches sur les Mystères*, etc., p. 44 de la 1re édition, et t. I, p. 60 de la 2e. Dans la 2e édition, on a supprimé le renvoi en laissant subsister dans le texte le fait principal dénué d'autorité.

donc essentiellement des métallurges qui prirent l'art à son point de départ; toutes leurs autres attributions ne reposent que sur des interprétations arbitraires du nom, et qui pouvaient être variées à l'infini, comme les caprices de l'esprit qui les imagina.

---

# CHAPITRE II.

## CABIRES.

Leur descendance. — On en comptait trois; noms profanes et mystiques qui leur furent donnés. — Ils sortaient de la Phrygie, et furent soumis à Rhée. — Ils s'annoncent comme métallurges par la contrée d'où ils viennent et les îles où ils vont. — La Phrygie riche en mines. — Opinion des anciens sur une fusion primitive des métaux, due au hasard. Les uns plaçaient cet événement dans les Pyrénées; pourquoi? Les autres, dans la Phrygie; raisons sérieuses qui les y déterminaient. — De la Phrygie les Cabires passent dans la Samothrace; cette île dut posséder des mines de fer. — Ils se rendent à Lemnos, où tout les appelait, et de là à Imbros. — Les Cabires sont habiles dans la forge, et mettent en œuvre les métaux. — Un mot sur Vulcain et sur les Cyclopes. — Dans le progrès de l'art métallurgique, les Cabires s'élèvent au second degré.

Liaison intime des Dioscures avec les Cabires; d'où vinrent ces rapports? — Les Dioscures sont adorés dans la Samothrace comme les autres Génies métallurges. Explication du prodige et de l'oracle qui les firent entrer en partage de ces honneurs. — Ils obtiennent dans le sanctuaire la prépondérance que les Cabires y avaient usurpée.

De tous les membres de la famille qui nous occupe, les Cabires sont ceux dont l'histoire est la plus obscure, la plus embrouillée, et aussi la plus pauvre en renseignements. Toutefois, elle nous fournit quelques détails sur le caractère primitif que nous tenons à mettre en lumière.

« Phérécyde dit que de Cabira, fille de Protée, et « de Vulcain, naquirent trois Cabires et trois nym-

« phes Cabirides, et qu'il y eut un culte particulier « pour les frères et un pour les sœurs. C'est sans « doute à Lemnos et à Imbros, continue l'historien, « que l'on fut particulièrement dans l'usage d'hono- « rer les Cabires; mais ils reçurent aussi des honneurs « dans les différentes villes de la Troade. — Φερεκύδης « δὲ λέγει ἐκ Καβείρης τῆς Πρωτέως καὶ Ἡφαίστου Καβείρους « τρεῖς καὶ νύμφας τρεῖς Καβειρίδας· ἑκατέροις δ' ἱερὰ γενέσθαι. « Μάλιστα μὲν οὖν ἐν Λήμνῳ καὶ Ἴμβρῳ τοὺς Καβείρους τιμᾶ- « σθαι συμβέβηκεν· ἀλλὰ καὶ ἐν Τροίᾳ κατὰ πόλεις[1]. »

Hérodote fait également les Cabires fils de Vulcain. Après avoir dit que Cambyse à Memphis entra dans leur temple, et qu'il brûla leurs statues, l'historien ajoute : « Ἔστι δὲ καὶ ταῦτα ὁμοῖα τοῖσι τοῦ Ἡφαίστου· « τούτου δέ σφεας παῖδας λέγουσι εἶναι[2]. — Ces statues « ressemblent aussi à celles de Vulcain, et l'on dit que « les Cabires sont fils de ce dieu. »

Acusilas donnait une généalogie un peu différente; Strabon, au même endroit : « Acusilas d'Argos dit « que de Cabira et de Vulcain naquit Casmilus; de ce- « lui-ci, trois Cabires, et de ces derniers les nymphes « Cabirides. — Ἀκουσίλαος δ' ὁ Ἀργεῖος ἐκ Καβείρης καὶ « Ἡφαίστου Κάσμιλον λέγει· τοῦ δὲ τρεῖς Καβείρους, ὧν νύμ- « φας Καβειρίδας. »

Les plus imposants témoignages, celui des logographes et du père de l'histoire, s'accordent donc à faire descendre les Cabires de Vulcain.

D'après quelques auteurs, il semblerait, au rapport de Strabon, qu'on les eût faits aussi, comme les Cory-

1. Ap. Strabon., X, p. 472.
2. III, 37.

bantes, fils de Jupiter et de Calliope. « D'autres, dit-il, « prétendent que les Corybantes sont fils de Jupiter « et de Calliope, étant les mêmes que les Cabires. — « Ἄλλοι δὲ τοῦ Διὸς καὶ Καλλιόπης φασὶ, τοὺς αὐτοὺς τοῖς « Καβείροις ὄντας[1]. »

S'il fallait en croire une glose très-corrompue du Lexique de Photius, les Cabires auraient été pris encore pour des Titans : « Κάβειροι· δαίμονες.... Εἰσὶ δὲ « ἤτοι Ἥφαιστοι ἢ Τιτᾶνες[2]. »

Mais que signifie Ἥφαιστοι? Welcker s'imaginait que c'était le pluriel de Ἥφαιστος, et il traduisait le mot par *Génies de Vulcain*; Lobeck lui a très-justement répondu que la langue grecque ne se prêterait pas à cette fantaisie[3].

Pour tirer du passage un sens raisonnable, il faut lire Ἡφαίστου [παῖδες] : « Et ce sont ou des fils de Vul« cain ou des Titans. »

Quant à l'opinion qui voyait des Titans dans les Cabires, elle ne mérite pas plus de nous arrêter que celle qui a été conservée par le scholiaste d'Apollonius de Rhodes : « D'autres, dit-il, croient qu'il y a deux Ca« bires; que le plus âgé, c'est Jupiter, et le plus jeune, « Bacchus. — Οἱ δὲ δύο εἶναι τοὺς Καβείρους· πρεσβύτερον « μὲν, Δία· νεώτερον δὲ, Διόνυσον[4]. »

Ces Génies eurent des noms profanes et mystiques. Nonnus, dans des vers que nous citerons plus bas, a conservé deux des premiers; c'étaient Ἄλκων, *le vigoureux*, et Εὐρυμέδων, *le puissant souverain*. On leur

1. X, p. 472.
2. V. Κάβειροι.
3. *Aglaopham.*, p. 1249.
4. Ad *Argonaut.*, I, 917.

donna les noms mystiques, lorsque les mystères se furent emparés d'eux. « Leurs noms, dit Strabon, « sont mystiques. — Τὰ δ' ὀνόματα αὐτῶν ἐστὶ μυστικά[1]. » C'est-à-dire qu'on ne les révélait qu'aux seuls initiés. Mnaséas cependant nous les a fait connaître ; ces noms sont : Ἀξίερος, Ἀξιόκερσα et Ἀξιόκερσος. Plus tard, on joignit aux trois Cabires un quatrième assesseur, qui fut appelé Κάσμιλος. Mnaséas interprète le premier par Δημήτηρ, *Cérès* ; le second par Περσεφόνη, *Proserpine* ; le troisième par Ἅδης, *Pluton* ; le quatrième par Ἑρμῆς, *Mercure*[2].

Les métallurges avaient fait bien du chemin à cette époque, et ils étaient devenus bien différents d'eux-mêmes ; revenons à eux.

Le premier endroit où nous les voyons paraître, c'est la Phrygie. De là ils se rendirent dans la Samothrace, à Lemnos et à Imbros. « Les Cabires, dit le « scholiaste d'Apollonius de Rhodes, paraissent s'être « ainsi appelés des Cabires, montagnes de la Phry- « gie, puisque ce fut de là qu'ils se transportèrent « dans la Samothrace. — Κάβειροι δὲ δοκοῦσι προσηγορεῦ- « σθαι ἀπὸ Καβείρων τῶν κατὰ Φρυγίαν ὀρῶν, ἐπεὶ ἐντεῦθεν « μετηνέχθησαν εἰς Σαμοθρᾴκην[3]. »

Démétrius de Scepsis, cité par Strabon, dérive leur nom de la même source : « Καλεῖσθαι δέ φησιν αὐτοὺς « ἀπὸ τοῦ ὄρους τοῦ ἐν τῇ Βερεκυντίᾳ Καβείρου[4]. — Et il « dit que les Cabires furent ainsi appelés du mont Ca- « bire, dans la Bérécyntie. »

1. X, p. 473.
2. Ap. Schol. Apoll. Rh. ad *Argonaut.*, I, 917.
3. Ad *Argonaut.*, I, 917.
4. X, p. 472.

Pausanias vient corroborer ces témoignages : « On « rapporte, dit-il, que le pays que les Pergaméniens ha- « bitent fut anciennement consacré aux Cabires. — Ἣν « δὲ νέμονται οἱ Περγαμηνοὶ, Καβείρων ἱεράν φασιν εἶναι τὸ « ἀρχαῖον[1]. »

Aucune tradition n'est venue nous apprendre qu'ils fussent fils de Rhée, la déesse de la Phrygie; mais nous les voyons soumis à sa toute-puissance comme tous les autres métallurges. Un grammairien du Lexique de Gude, après avoir remarqué que l'on écrivait aussi leur nom avec un simple ι, au lieu de la diphthongue ει, ajoute : « Κάβιροι δέ εἰσι δαίμονες περὶ τὴν Ῥέαν « οἰκήσαντες τὴν Σαμοθράκην[2]. — Quant aux Cabires, « ce sont des Génies au service de Rhée, qui habitè- « rent la Samothrace. »

Reprenons ces détails. Les Cabires sont fils de Vulcain; cette descendance annonce déjà leur vocation : qu'était-ce, en effet, que Vulcain? « On dit, raconte « Diodore de Sicile, que Vulcain fut l'inventeur de « tout ce qui concerne le travail du fer et du cuivre et « de l'or et de l'argent et de toutes les autres matières « qui se mettent en œuvre à l'aide du feu. — Ἥφαιστον « δὲ λέγουσιν εὑρετὴν γενέσθαι τῆς περὶ τὸν σίδηρον ἐργασίας « ἁπάσης καὶ τῆς περὶ τὸν χαλκὸν καὶ χρυσὸν καὶ ἄργυρον, καὶ « τῶν ἄλλων ὅσα τὴν ἐκ τοῦ πυρὸς ἐργασίαν ἐπιδέχεται[3]. »

Ils tiraient leur nom de celui de leur mère, ou plutôt des montagnes de la Phrygie; et ce pays, d'où on les fait généralement sortir, va nous révéler encore leur aptitude et leur génie.

1. I, 4, 6.
2. V. Κάβιροι.
3. V, 74.

La Phrygie était riche en mines : « Au-dessus de la « contrée des Abydéniens, dans la Troade, dit Strabon, « se trouve la ville d'Astyra, possédant des mines d'or, « qui maintenant donnent peu, épuisées qu'elles sont. « — Ὑπέρκειται δὲ τῆς τῶν Ἀβυδηνῶν χώρας, ἐν τῇ Τρωάδι, « τὰ Ἄστυρα, χρυσεῖα ἔχοντα, ἃ νῦν σπάνιά ἐστιν, ἐξαναλω- « μένα[1]. »

« Au-dessus de Cisthène, ville de la Troade, dans « l'intérieur des terres, dit encore Strabon, est une « mine de cuivre. — Ὑπὲρ αὐτῆς, ἐν τῇ μεσογαίᾳ, τό τε « τοῦ χαλκοῦ μέταλλον[2]. »

C'est dans ce même pays, à Andira, que se trouvait la pierre calaminaire, dont nous nous sommes longuement occupé dans notre ouvrage *sur l'Orichalque*.

Enfin, c'est dans cette contrée que, selon la tradition, se produisit un événement d'une grande importance pour l'art de la métallurgie. On sait que les anciens attribuaient au hasard la première fonte des métaux. A la suite d'un incendie des forêts, le métal que la terre recélait avait d'abord coulé en ruisseaux de feu, et s'était ensuite figé en lingots, et l'homme, témoin de cet effet, avait du même coup découvert les métaux et l'art de les rendre fusibles. Lucrèce partageait cette opinion :

Quod superest, æs atque aurum ferrumque repertum est,
Æt simul argenti pondus, plumbique potestas,
Ignis ubi ingentes silvas ardore cremarat
Montibus in magnis[3]. . . . . . .

1. XIII, p. 591.
2. XIII, p. 607.
3. V, 1240 sqq.

Il en était de même de Posidonius : « Posidonius, « dit Strabon, assure qu'il ne refuse pas sa créance à « cette fable, que les forêts s'étant jadis embrasées, la « terre, qui se trouvait contenir de l'argent et de l'or, « se liquéfia, et mit ces métaux en évidence par l'é- « ruption qui s'en fit à sa surface. — Ποσειδώνιος οὐκ « ἀπιστεῖν τῷ μύθῳ φησὶν, ὅτι τῶν δρυμῶν ποτε ἐμπρησθέντων, « ἡ γῆ τακεῖσα, ἅτε ἀργυρῖτις καὶ χρυσῖτις, εἰς τὴν ἐπιφάνειαν « ἐξέζεσε[1]. »

Mais Strabon, en discréditant l'opinion qu'il rapporte, montre assez qu'il n'avait pas la même foi. Quoi qu'il en soit, la tradition faisait arriver l'accident en divers lieux. Elle le plaçait assez volontiers dans les Pyrénées, se laissant abuser par une fausse étymologie de ce nom, où elle croyait voir du *feu*, πῦρ, dans la première syllabe. Des bergers ayant mis le feu à une forêt de ces montagnes, raconte Diodore de Sicile, toute la contrée fut entièrement brûlée : « Et de « cet accident il résulta, continue l'historien, d'un « côté que ces montagnes furent appelées *Pyrénées ;* « d'un autre côté, que la surface du sol, qui avait été « tout à fait consumé, laissa couler une grande quan- « tité d'argent, et que la matière dont on tire ce métal « s'étant fondue, il se forma de nombreux ruisseaux « d'argent pur. — Καὶ τὰ μὲν ὄρη διὰ τὸ συμβεβηκὸς κλη- « θῆναι Πυρηναῖα, τὴν δ' ἐπιφάνειαν τῆς κατακεκαυμένης « χώρας ἀργύρῳ ῥυῆναι πολλῷ, καὶ χωνευθείσης τῆς φύσεως, ἐξ « ἧς ὁ ἄργυρος κατασκευάζεται, ῥύακας γενέσθαι πολλοὺς ἀργύρου « καθαροῦ[2]. »

1. III, p. 147.
2. V, 35.

La tradition plaçait aussi la fonte accidentelle des métaux dans la Phrygie. Clément d'Alexandrie, établissant un synchronisme entre les faits de l'histoire sainte et ceux de l'histoire grecque, nous dit : « Depuis « le déluge de Deucalion jusqu'à l'embrasement de « l'Ida, et à la découverte du fer, et aux Dactyles « Idéens, il s'est écoulé soixante-treize ans, comme le « dit Thrasylle : et depuis l'embrasement de l'Ida « jusqu'à l'enlèvement de Ganymède, soixante-cinq « ans. — Ἀπὸ δὲ τοῦ κατακλυσμοῦ ἐπὶ τὸν Ἴδης ἐμπρησμὸν « καὶ τὴν εὕρεσιν τοῦ σιδήρου καὶ Ἰδαίους Δακτύλους, ἔτη ἑβδο- « μήκοντα τρία, ὥς φησιν Θράσυλλος· καὶ ἀπὸ Ἴδης ἐμπρησμοῦ « ἐπὶ Γανυμήδους ἁρπαγὴν ἔτη ἑξήκοντα πέντε[1]. » Mais ici la tradition avait des raisons plus sérieuses qu'une fausse étymologie. Cette terre n'était pas seulement très-féconde en métal, c'était là que Rhée, la mère des dieux, la grande déesse de la Phrygie, avait fixé sa demeure, et qu'elle avait, dit-on, enseigné elle-même l'art de travailler le fer.

Suivons les Cabires à leur départ de la Phrygie. Ils se rendent dans la Samothrace, à Lemnos et à Imbros; c'était presque n'avoir pas changé de lieux; car ces trois îles ne faisaient, pour ainsi dire, qu'un avec la Phrygie, à cause de leur proximité et de la communauté d'origine de leurs habitants. Scymnus de Chio appelle très-justement la Samothrace une île troyenne :

Πέραν Σαμοθρᾴκη δ' ἐστι, νῆσος Τρωϊκή[2].

Et Homère semble avoir voulu montrer l'inséparable

1. *Strom.*, I, 21, p. 401, ed. Pott.
2. *Perieges.*, 678.

union de la Samothrace, d'Imbros et de Lemnos, en les groupant dans le même vers :

Ἐς Σάμον, ἔς τ' Ἴμβρον, καὶ Λῆμνον ἀμιχθαλόεσσαν[1].

Mais un rapport qui nous intéresse davantage, parce qu'il explique mieux le passage des Cabires dans leurs nouvelles demeures, c'est qu'elles étaient fécondes en métal comme la Phrygie.

L'histoire ne dit rien de positif à cet égard sur la Samothrace; mais je tire une induction d'un commerce particulier que fit anciennement cette île. Je veux parler de ces anneaux de fer qu'elle répandait dans tout le monde connu, anneaux magiques, espèces de talismans dont la superstition s'est continuée jusqu'à nous. Lucrèce, ayant à signaler un des effets de l'aimant sur le fer, a montré cette action sur les anneaux de Samothrace : « J'ai vu aussi bondir des « anneaux de fer de la Samothrace. »

Exsultare etiam Samothracia ferrea vidi[2].

Que le fer employé à ces amulettes sortît de cette terre sacrée, on n'en saurait douter; de là lui venait même, aussi bien que de la religion, sa vertu miraculeuse.

Quant à Lemnos, tout y appelait les Cabires. C'est dans Lemnos qu'était tombé Vulcain, précipité du ciel; de là l'attachement du dieu pour cette île, et la consécration de l'île tout entière à ce dieu. Mais ici comme ailleurs, la Fable n'avait fait que voiler ingé-

1. *Il.*, Ω', 753.
2. VI, 1042.

nieusement des raisons physiques et historiques. Les anciens l'ont remarqué; Eustathe, leur interprète, nous dit : « Ce lieu est, en effet, tout naturellement « propre à Vulcain, faisant jaillir du feu, et offrant « d'autres signes de chaleur, comme l'émission des « eaux chaudes qui s'y trouvent.... Quant à l'histoire, « elle approprie d'une autre façon Lemnos à Vulcain, « par cette raison que l'île produisit jadis des hommes « adonnés au travail des métaux, qui ayant les pre- « miers fabriqué des armes d'airain, furent pour cela « surnommés *Sintiens* (*pillards*), de ce qu'ils avaient « pillé ou endommagé par la découverte des armes. — « Προσφυὴς πάντως τῷ Ἡφαίστῳ τόπος, πῦρ τε ἀναβλύζων « καὶ ἄλλα σημεῖα ἔχων θερμότητος, οἷον τὴν τῶν ἐκεῖ θερμῶν « ὑδάτων ἀνάδοσιν.... Ἡ δὲ ἱστορία καὶ ἄλλως προσοικειοῖ τῷ « Ἡφαίστῳ τὴν Λῆμνον, διότι χαλκεῖς ἄνδρας ἤνεγκέ ποτε ἡ « νῆσος, οἳ πρῶτοι χαλκευσάμενοι βέλη, διὰ τοῦτο Σίντιες ἐπε- « κλήθησαν, διὰ τὸ σίνεσθαι ἤτοι βλάπτειν τῇ εὑρέσει τῶν « ὅπλων[1]. »

Eustathe ajoute que si les Lemniens et Vulcain se convenaient mutuellement, ce n'était pas seulement à cause du feu de l'île, car il se trouvait ailleurs du feu pareil, mais encore et surtout à cause de l'habileté des Lemniens dans le travail des métaux, habileté qui avait fait surnommer le dieu lui-même, Κλυτοτέχνης (*illustre dans son art*) : « Εἰ καὶ ἀλλαχόθι τοιαῦτά εἰσι « πυρὰ, ὅμως οἱ Λήμνιοι ᾠκείωνται τῷ Ἡφαίστῳ μάλιστα καὶ « διὰ τὴν χαλκευτικὴν τέχνην, δι' ἣν καὶ κλυτοτέχνης αὐτὸς « λέγεται. »

Nous pouvons encore indiquer la source où parais-

1. Ad *Il.*, A', 593, p. 157 sq.

sent avoir été puisés tous ces détails, c'est l'ouvrage d'Hellanicus *Sur la fondation de Chio*. Tzetzès nous dit : « C'est à Lemnos que l'on découvrit pour la pre« mière fois et le feu et la fabrication des armes, « comme le raconte même Hellanicus, dans son livre « *Sur la fondation de Chio*. — Ἐν Λήμνῳ πρώτως εὑρέθη « τό τε πῦρ καὶ αἱ ὁπλουργίαι, κάθως καὶ ἐν τῷ Περὶ Χίου « κτίσεως, Ἑλλάνικος ἱστορεῖ[1]. »

Les scholies sur l'*Odyssée* nous disent à leur tour : « Les Lemniens étaient appelés *Sintiens*, comme le ra« conte Hellanicus dans son livre *Sur la fondation de* « *Chio*.... Leurs voisins les appelaient *Sintiens*, parce « qu'il se trouvait parmi eux quelques artisans fabri« quant des armes de guerre. — Σίντιες ἐκαλοῦντο οἱ Λή« μνιοι, ὡς Ἑλλάνικος ἱστορεῖ ἐν τῷ Περὶ Χίου κτίσεως..... « Τούτους ἐκάλουν οἱ περίοικοι Σίντιας, ὅτι ἦσαν αὐτῶν δη« μιουργοί τινες πολεμιστήρια ὅπλα ἐργαζόμενοι[2]. »

Mais il est probable qu'Hellanicus ajoutait l'étymologie de *Sintiens*; car la phrase, telle que la donnent les scholies sur l'*Odyssée*, n'a pas de sens. Et, en effet, le scholiaste d'Apollonius de Rhodes, puisant à la même source, nous dit : « Hellanicus rapporte que « les Lemniens furent appelés *Sintiens*, à cause qu'ils « firent les premiers des armes de guerre pour *piller* et « endommager leurs voisins. — Ἑλλάνικος δέ φησι Σίντιας « ὀνομασθῆναι τοὺς Λημνίους, διὰ τὸ πρώτους ὅπλα ποιῆσαι « πολεμικὰ πρὸς τὸ σίνεσθαι τοὺς πλησίον καὶ βλάπτειν[3]. »

Lemnos, terre de feu, terre des métaux, peuplée des hommes qui les mettent en œuvre, devait être le

1. Ad *Lycophr.*, 227.
2. Ad *Odyss.*, Θ', 294.
3. Ad *Argonaut.*, I, 608.

séjour préféré des Cabires, comme elle l'était de Vulcain. Aussi avons-nous entendu le plus ancien prosateur de la Grèce, Phérécyde, nous dire qu'ils furent tout particulièrement honorés dans cette île. Hésychius nous dit de même : « Les Cabires sont absolu-« ment honorés à Lemnos comme des dieux, et on les « dit fils de Vulcain. — Πάνυ δὲ τιμῶνται οὗτοι ἐν Λήμνῳ « ὡς θεοὶ, λέγονται δὲ εἶναι Ἡφαίστου παῖδες[1]. »

Dans un passage plein de poésie et d'une sombre grandeur, que relève très-bien le rhythme anapestique, Lucius Attius nous montre le dieu et ses fils adorés dans Lemnos, et n'ayant leur temple séparé que par la hauteur d'une colline.

Dans le *Philoctète*, le personnage qui se fait l'exégète des endroits remarquables de l'île dit à l'autre : « Tout près sont les rivages déserts de Lemnos, et tu « es arrivé au temple élevé des Cabires, et au sanc-« tuaire de ces antiques mystères voilés sous de « saintes cérémonies. Le temple de Vulcain est au pied « même de la colline, à cet endroit où l'on dit que le « dieu tomba du haut de la demeure céleste. »

. . . . . . . Lemnia præsto
Litora rara, et celsa Cabirum
Delubra tenes, mysteriaque
Pristina, castis concepta sacris ;
.... Volcania templa sub ipsis
Collibus, in quos delatu' locos
Dicitur alto ab limine cœli[2].

Les Cabires, selon une tradition, abandonnèrent

1. V. Κάβειροι.
2. Varron. *De Lingua Lat.*, VII, 11.

Lemnos, à cause du crime dont s'étaient souillées les Lemniennes, lorsque, par suite de la vengeance de Vénus, dont elles avaient négligé les autels, ces femmes en vinrent à égorger les hommes de leur île. Photius, dans son Lexique, nous dit : « Κάβειροι· δαί-« μονες ἐκ Λήμνου διὰ τὸ τόλμημα τῶν γυναικῶν μετενε-« χθέντες[1]. — Cabires, Génies qui s'en allèrent de « Lemnos, à cause du crime audacieux des femmes. »

Pour ce qui est d'Imbros, Étienne de Byzance nous dit simplement qu'elle était consacrée aux Cabires et à Mercure, que les Cariens appellent *Imbramus*, ce qui fait songer au mystique assesseur des Cabires, appelé *Casmilus*, que Mnaséas a interprété plus haut par *Mercure* : « Ἴμβρος· νῆσος ἱερὰ Καβείρων καὶ Ἑρμοῦ, ὃν « Ἴμβραμον λέγουσιν οἱ Κᾶρες[2]. » Nul ne nous a parlé des productions d'Imbros ; mais la conformité du sol de cette île avec celui des deux îles voisines et, pardessus tout, la présence des Cabires nous autorisent à penser qu'il y avait là aussi des mines et des forgerons.

D'après leur descendance et la nature des pays où la tradition les faisait résider, les Cabires s'annoncent évidemment comme des hommes livrés au travail des métaux. Toutefois, nous n'avons encore produit aucun texte qui nous les montre formellement à l'œuvre ; mais Nonnus, dans son inépuisable répertoire de traditions mythologiques, va nous offrir ce que nous cherchons.

Lorsque Rhée lève l'armée que Bacchus doit conduire contre les Indiens, les premiers soldats qu'elle

1. V. Κάβειροι.
2. V. Ἴμβρος.

fait appeler, ce sont les Cabires : « D'abord, du roc « escarpé aux pointes de feu de Lemnos, la renommée « orageuse arma près du pin mystique de Samos deux « Cabires, fils de Vulcain, ayant le nom de famille de « leur mère, que Cabiro, de Thrace, enfanta tous deux « auparavant au céleste forgeron : c'était Alcon et Eu- « rymédon, habiles dans la forge. »

Πρῶτα μὲν ἐκ Λήμνοιο πυριγλώχινος ἐρίπνης
Φήμη ἀελλήεσσα, Σάμου παρὰ μύστιδι πεύκῃ
Υἱέας Ἡφαίστοιο δύω θώρηξε Καβείρους,
Οὔνομα μητρὸς ἔχοντας ὁμόγνιον, οὓς πάρος ἄμφω
Οὐρανίῳ χαλκῆϊ τέκε Θρήϊσσα Καβειρώ·
Ἄλκων, Εὐρυμέδων τε, δαήμονες ἐσχαρεῶνος[1].

*Habiles dans la forge!* Plus loin, ils seront dits *puissants par le feu* : « Habitants puissants par le feu de la « Samos de Thrace. »

Θρηϊκίης δὲ Σάμοιο πυρισθενέες πολιῆται[2].

Plus loin encore, nous les verrons établis dans la forge de leur père, et se livrant aux rudes travaux du métier, battant le métal sur l'enclume. Eurymédon va répondre aux bravades du pugile Mélissée, qui a insolemment défié tous les combattants : « Mais Eurymé- « don seul se leva contre lui, Eurymédon, fils de « Vulcain, qui, se tenant auparavant auprès de son « père, s'occupait constamment de la forge, battant la « solide enclume. »

Εὐρυμέδων δέ οἱ οἶος ἀνίστατο..... ὃς πάρος αἰεὶ
Πατρῴῳ μεμέλητο παρήμενος ἐσχαρεῶνι,
Ἡφαιστηϊάδης, σφυρήλατον ἄκμονα τύπτων[3]·

1. *Dionys.*, XIV, 17 sqq.
2. *Dionys.*, XXIX, 193.
3. *Dionys.*, XXXVII, 500 sqq.

Ce sont bien là maintenant des métallurges, ou il n'y aurait plus de signes pour les reconnaître.

Après les traditions mythiques, consultons une autorité plus positive, celle des médailles.

Lorsque les Cabires furent devenus les dieux prépondérants de la Samothrace, ils attirèrent d'abord à leur sanctuaire les peuples circonvoisins. Dès le quatrième siècle avant l'ère chrétienne, nous voyons la Macédoine y envoyer ses jeunes enfants pour être initiés. Plutarque nous apprend que Philippe, étant encore tout jeune homme, se fit initier dans l'île sainte avec Olympias, qui n'était alors qu'une enfant, et que ce fut pendant ces cérémonies secrètes qu'il s'éprit d'amour pour elle. « Λέγεται δὲ Φίλιππος, ἐν Σαμοθρᾴκῃ τῇ Ὀλυμ- « πιάδι συμμυηθεὶς, αὐτός τε μειράκιον ὢν ἔτι, κἀκείνης παιδὸς « ἐρασθῆναι[1]. » Quelques siècles après, la Macédoine importa le culte même des Cabires, et montra pour l'un d'eux une profonde vénération, nous dit Lactance : « Macedones summa veneratione coluerunt Cabirum[2]. » Une des principales villes de cette contrée, Thessalonique, se distingua par sa ferveur, et voulut perpétuer le souvenir de sa foi sur ses monnaies. Un grand nombre de médailles thessaloniciennes représentent sur la face une tête de femme tourelée, Cybèle ou Rhée, et pour type de leurs revers un Cabire avec la légende KABEIPOC ; or, quels sont les attributs que Thessalonique a donnés à son Génie de prédilection? On dirait qu'elle s'est inspirée du tableau que nous a offert Nonnus. Le

1. *Alex. Vit.*, t. IV, p. 2, ed. Reisk.
2. *Institut. divin.*, I, 15, 8.

Cabire tient de la main droite un objet que l'on a pris tantôt pour une enclume, tantôt pour un rhyton, mais qu'il est difficile de déterminer; et de la gauche, le signe de la profession qu'il exerça, l'outil du forgeron, un marteau. Une médaille représente le Cabire portant le marteau sur l'épaule gauche[1]. Du reste, ce culte et ces honneurs rendus à nos Génies métallurges et à la déesse leur souveraine s'expliquent de la part d'un pays aussi fertile en métaux que la Macédoine, surtout aux environs de Thessalonique[2].

J'ai dégagé les Cabires de l'entourage mystique qui s'épaissit autour d'eux pendant des siècles, et qui les refoula jusqu'à n'en faire que l'idéal support de cet amas de superstitions connues sous le nom de mystères de la Samothrace. Je les ai rattachés aux métallurges leurs frères par leur métier de forgeron, par les lieux qu'ils habitèrent et par leur soumission à la déesse de la Phrygie, c'est-à-dire par leurs liens de famille. Ils ont reparu tels que les envisagèrent les historiens critiques de l'antiquité, non plus ces augustes divinités que grandit successivement la superstition, mais de simples serviteurs, d'humbles ministres du culte de Rhée, mis sur le même rang que les Corybantes, comme le dit Strabon : Προπόλους, θεραπευτὰς τῶν ἱερῶν ἐκάλουν Καβείρους καὶ Κορύβαντας[3].

*Ministres du culte de Rhée ;* c'est là le grand signe

1. Eckhel, *Doctrina vet. num.*, t. II, p. 70-80; Mionnet, *Descript. des méd. ant.*, t. I, p. 490-505.
2. Voy. la monographie de Tafel, *De Thessalonica*, p. 267 sqq.
3. X, p. 470.

qui n'avait point échappé aux anciens. Par là les Cabires sont rattachés, ainsi que leurs frères, à la métallurgie terrestre et réelle dont la déesse de Phrygie daigna donner elle-même les premières leçons aux hommes. Par là, ils sont soustraits à l'autorité de Vulcain, et c'est le moment de revenir en quelques mots sur ce qui a été dit précédemment, afin de ne laisser subsister aucune incertitude.

Vulcain n'était point essentiellement le dieu des métaux ; c'était plutôt le dieu du feu intérieur de la terre, le dieu des *volcans*, auxquels il a donné son nom : aussi toutes les résidences qui lui sont assignées sont-elles volcaniques avant tout, la Sicile, les îles de Lipari, Lemnos. Mais l'Olympe avait besoin de son artiste métallurge, et ce fut Vulcain qui le devint naturellement, à cause de l'intime rapport du travail des métaux avec le feu. Il devait en même temps devenir le dieu qui préside aux opérations métallurgiques, et c'est ce qui arriva ; aussi son culte alla-t-il se mêler et se confondre avec ceux des dieux souterrains, avec ceux de la Samothrace, comme on le verra dans le résumé général que nous donnerons à la fin de ce travail.

Maintenant, si les traditions mythiques nous montrent les Cabires dans l'atelier de Vulcain, gardons-nous, je ne dirai pas seulement de les prendre pour des Cyclopes, mais même de les en rapprocher. Les Cyclopes, attachés aux mêmes officines que leur maître, ne travaillaient, comme lui, que pour le service de l'Olympe. Leurs noms indiquent la nature de leur travail le plus ordinaire, la fabrication des armes de Jupiter. Selon Hésiode, ils s'appelaient Βρόντης, de

βροντὴ, *tonnerre*, Στερόπης, de στεροπὴ, *eclair*, et Ἄργης, de ἀργὸς, *éblouissant :*

Βρόντην τε Στερόπην τε καὶ Ἄργην ὀμβριμόθυμον[1].

Virgile a remplacé Ἄργης par Pyracmon, *enclume brûlante :*

Brontesque Steropesque et nudus membra Pyracmon[2].

Les Cabires, au contraire, comme tous les autres métallurges, sont des missionnaires de Rhée, qui partent de la Phrygie, où ils ont dû se livrer auparavant aux travaux métallurgiques, pour aller à Imbros, à Lemnos, et de là se rendre et se fixer dans la Samothrace. Pourquoi cependant les a-t-on représentés dans la forge de Vulcain ? C'était une conséquence inévitable de la tradition, qui les faisait fils de ce dieu. On crut, en effet, qu'il était impossible que des Génies métallurges, regardés comme enfants de Vulcain, n'eussent pas exercé leur art dans l'atelier de leur père ; mais on le crut, sans les soustraire au pouvoir d'une déesse plus puissante que Vulcain, même sous le rapport de la métallurgie.

Quant à la tradition en elle-même, j'y vois un ingénieux symbole de la nécessité du feu dans la métallurgie, et je la supposerais accréditée par les habitants de Lemnos. Cette île avait fait de Vulcain sa grande divinité ; mais Phérécyde nous a dit plus haut que les Cabires y reçurent aussi des honneurs particuliers ; Hésychius a même ajouté qu'ils y étaient absolument adorés comme des dieux. Or, quelle fut la cause de

1. *Theogon.*, 140.
2. *Æn.*, VIII, 425.

ce double culte? Ce ne fut pas seulement le désir d'opposer un sanctuaire rival au sanctuaire de la Samothrace; ce fut encore le dessein secret et mystérieux de figurer par cette alliance la double nature de son sol, volcanique à la fois et métallique.

Dans le progrès de l'art métallurgique, les Cabires succèdent aux Dactyles. Ils n'ont plus à extraire le métal de la terre, à le fondre et à le purifier; ils le travaillent dans l'atelier, ils le plient aux divers usages.

J'arrive à deux divinités qui sembleraient devoir être tout à fait étrangères à nos métallurges, mais qui cependant se mêlent si intimement à leur histoire qu'il est impossible de les en séparer : ce sont les deux jumeaux éclos du même œuf, Castor et Pollux. D'où naquirent ces rapports et comment se forma cette association? La question est encore assez obscure, et je vais tâcher de l'éclaircir de mon mieux.

Descendons de quelques siècles au-dessous de l'époque où nous étions placés. Tous nos métallurges ont été divinisés, et sont devenus, dans la Samothrace, l'objet du culte le plus saint et des mystères les plus vénérés. Je dis tous nos métallurges, et non pas seulement les Cabires. Bien que ces derniers, en effet, aient tendu à usurper les adorations du sanctuaire, c'est une erreur de croire que les dieux de la Samothrace n'aient pas compris aussi tous les autres Génies dont nous écrivons l'histoire.

Le pseudonyme Orphée, qui est une grave autorité dans ces antiquités mystiques, s'adressant aux Curètes, leur dit :

Χαλκόκροτοι Κουρῆτες, Ἀρήϊα τεύχε' ἔχοντες,
Οὐράνιοι, χθόνιοί τε καὶ εἰνάλιοι, . . . . . .

Οἵ τε Σαμοθρήκην, ἱερὴν χθόνα, ναιετάοντες,
Κινδύνους θνητῶν ἀπερύκετε ποντοπλανήτων·
Ὑμεῖς καὶ τελετὴν πρῶτοι μερόπεσσιν ἔθεσθε,
Ἀθάνατοι Κουρῆτες. . . . . . . . . . . . . . .
Δαίμονες ἀθάνατοι, τροφέες τε καὶ αὖτ' ὀλετῆρες,
Κουρῆτες Κορύβαντες, ἀνάκτορες, εὐδύνατοί τε,
Ἐν Σαμοθρήκῃ ἄνακτες, ὁμοῦ Ζηνὸς κόροι αὐτοί[1].

« Curètes, qui faites retentir l'airain, qui portez des « armes martiales, Génies célestes, terrestres et marins, « et qui, habitant la Samothrace, terre sacrée, écartez « les dangers des mortels qui errent sur la mer; c'est « vous qui les premiers aussi avez établi parmi les « hommes l'initiation, Curètes immortels. Génies im- « mortels, nourriciers, et d'un autre côté destructeurs, « Curètes Corybantes, souverains et tout-puissants, « rois dans la Samothrace, en même temps que vous « êtes les fils de Jupiter. »

Dans sa Prière à Musée, le poète associe aux Cabires les Corybantes, les Curètes et les Dactyles :

Κουρῆτάς τ' ἐνόπλους, Κορύβαντάς τ', ἠδὲ Καβείρους,
Καὶ μεγάλους Σωτῆρας ὁμοῦ, Διὸς ἄφθιτα τέκνα,
Ἰδαίους τε θεούς[2].

« J'invoque les Curètes armés, et les Corybantes « ainsi que les Cabires, et les puissants Sauveurs en « même temps, fils impérissables de Jupiter, et les « dieux Idéens. »

Je ne ferai point valoir le suspect témoignage du prétendu Sanchoniathon, cité par Eusèbe, et d'où il résulterait cependant que nos Génies furent appelés

1. *Hymn.* XXXVIII, 1-21.
2. *Hymn.* I, 20 sqq.

Dioscures ou Cabires ou Corybantes ou Samothraces : « Ἐκ τοῦ Συδὺκ Διόσκουροι, ἢ Κάβειροι ἢ Κορύβαντες, ἢ Σα-« μόθρακες[1]. — De Sydyc naquirent les Dioscures ou « Cabires ou Corybantes ou Samothraces. »

Tous ces Génies, c'est-à-dire tous nos métallurges, passaient, nous venons de l'entendre, pour les protecteurs et les libérateurs de ceux qui les invoquaient sur terre ou sur mer, et on leur avait sans doute attribué ce rôle généreux de ce qu'ils furent les serviteurs de Rhée et les gardiens de Jupiter. Remarquons, en effet, que, si tous ne furent pas nourriciers de Jupiter, tous ils furent du moins ministres de Rhée, ou κοῦροι, selon l'acception particulière que donnaient les Grecs au mot, dans cette circonstance, comme il se verra quand nous en serons aux Curètes.

La puissance dont on les avait investis leur valut naturellement la qualification de *dieux puissants* ou *grands dieux*. Aussi, lorsque les Argonautes se rendent de la Troade dans la Samothrace, les voyons-nous acquitter pour la seconde fois les vœux qu'ils avaient adressés aux *grands dieux*, en consacrant dans le temple des coupes, qui y subsistent encore à présent, ajoute Diodore de Sicile : « Τοὺς δ' Ἀργοναύτας φασὶν « ἐκ τῆς Τρῳάδος ἀναχθέντας, εἰς Σαμοθρᾴκην κομισθῆναι, « καὶ τοῖς μεγάλοις θεοῖς τὰς εὐχὰς ἀποδόντας πάλιν, ἀνα-« θεῖναι τὰς φιάλας εἰς τὸ τέμενος, τὰς ἔτι καὶ νῦν διαμε-« νούσας[2]. »

Tels étaient le culte et les titres augustes que recevaient depuis longtemps les dieux de la Samothrace,

1. *Præpar. Evang.*, I, p. 36.
2. IV, 49.

lorsque deux héros vinrent s'asseoir parmi ces dieux, et s'associer à leurs honneurs. Grâce au récit de Diodore de Sicile, nous pouvons assister en quelque sorte à l'apothéose des Tyndarides et à leur intronisation dans l'île sacrée.

Les Argonautes ayant été assaillis d'une violente tempête, « On dit qu'Orphée, le seul de ses compa« gnons de navigation qui eût été admis à l'initiation, « fit des vœux pour leur salut aux dieux de la Samo« thrace. Et le vent s'étant aussitôt apaisé, et deux « étoiles s'étant posées sur la tête des Dioscures, tous « furent frappés du prodige, et pensèrent qu'ils avaient « été préservés du danger par la providence des « dieux. De là vient que, l'événement s'étant transmis « par la tradition aux générations suivantes, l'usage « s'est établi parmi les navigateurs battus de la tempête « d'adresser des vœux aux dieux de la Samothrace, et « d'attribuer l'apparition des étoiles à la manifestation « des Dioscures. — Φχσὶν Ὀρφέα τῆς τελετῆς μόνον τῶν « συμπλεόντων μετεσχηκότα, ποιήσασθαι τοῖς Σαμόθρᾳξι τὰς « ὑπὲρ τῆς σωτηρίας εὐχάς. Εὐθὺς δὲ τοῦ πνεύματος ἐνδόντος, καὶ « δυοῖν ἀστέρων ἐπὶ τὰς τῶν Διοσκούρων κεφαλὰς ἐπιπεσόντων, « ἅπαντας μὲν ἐκπλαγῆναι τὸ παράδοξον, ὑπολαβεῖν δὲ θεῶν « προνοίᾳ τῶν κινδύνων ἑαυτοὺς ἀπηλλάχθαι. Διὸ καὶ τοῖς « ἐπιγινομένοις παραδοσίμου γεγενημένης τῆς περιπετείας, ἀεὶ « τοὺς χειμαζομένους τῶν πλεόντων εὐχὰς μὲν τίθεσθαι τοῖς « Σαμόθρᾳξι, τὴν δὲ τῶν ἀστέρων παρουσίαν ἀναπέμπειν εἰς τὴν « τῶν Διοσκούρων ἐπιφάνειαν[1]. »

Examinons les circonstances du prodige. Des vœux sont adressés aux dieux de la Samothrace, pour obte-

1. IV, 43.

nir le calme de la mer, et ces vœux sont exaucés. Mais au même instant, une étoile brille sur la tête de chacun des deux héros, Castor et Pollux ; et ce signe va être désormais nécessaire pour annoncer la ratification divine en pareil cas. L'apparition des deux jumeaux devient donc une confirmation de l'accomplissement du vœu, un gage indispensable pour rassurer le navigateur sur le succès de sa prière. L'existence des Dioscures se trouve donc fatalement liée à celle des dieux qui pacifient les tempêtes.

Nous ne les avons pourtant pas encore vus déifiés, et les deux héros ne sont encore pour nous que les Tyndarides ; mais complétons le récit de Diodore, en nous transportant quelques chapitres plus loin.

Les Argonautes ont été de nouveau assaillis par la tempête : « Mais Orphée ayant adressé des vœux, « comme la première fois, aux dieux de la Samothrace, « les vents cessèrent, et celui qu'on appelle Glaucus « marin apparut auprès du vaisseau. Et il prédit d'a- « bord à Hercule ses travaux et son immortalité, et « ensuite aux Tyndarides, qu'ils seraient appelés Dios- « cures, et qu'ils obtiendraient auprès de tous les « hommes le même honneur que les dieux. — Τοῦ « δ' Ὀρφέως, καθάπερ καὶ πρότερον, εὐχὰς ποιησαμένου τοῖς « Σαμόθραξι, λῆξαι μὲν τοὺς ἀνέμους, φανῆναι δὲ πλησίον τῆς « νεὼς τὸν προσαγορευόμενον θαλάττιον Γλαῦκον. Τοῦτον δὲ « προειπεῖν μὲν Ἡρακλεῖ περὶ τῶν ἄθλων καὶ τῆς ἀθανασίας· « τοῖς δὲ Τυνδαρίδαις, ὅτι προσαγορευθήσονται μὲν Διόσκουροι, « τιμῆς δ' ἰσοθέου τεύξονται παρὰ πᾶσιν ἀνθρώποις[1]. »

L'oracle de Glaucus s'accomplit, et les Dioscures

1. IV, 48.

furent invoqués, comme les Corybantes, dans les moments critiques[1]. Et on les confondit tantôt avec ces derniers, tantôt avec les Curètes, quelquefois avec les Cabires. Pausanias ayant vu à Brasiæ, dans la Laconie, trois statuettes d'airain, ne savait si on les regardait comme les Dioscures ou les Corybantes[2]. A Amphissa, dans la Phocide, on célébrait des mystères en l'honneur des enfants Anaces, et Pausanias nous dit qu'au rapport des uns, ces Anaces désignaient les Dioscures, au rapport des autres, les Curètes : « Et ceux qui « croient savoir quelque chose de plus, ajoute-t-il, « disent que ce sont les Cabires. — Οἱ δὲ πλέον τι ἐπί- « στασθαι νομίζοντες, Καϐείρους λέγουσιν[3]. »

Voilà donc les Dioscures reçus dans le sanctuaire de la Samothrace, et nous connaissons maintenant le lien qui les rattache aux dieux qu'on y adore. Si la tradition les mit plus particulièrement en rapport avec les Cabires, la cause en est dans la prépondérance que ceux-ci avaient acquise ou plutôt usurpée sur leurs frères, prépondérance qu'il leur fallut, par une vicissitude dont les dieux mêmes ne sont pas affranchis, abandonner aux derniers venus, aux Dioscures.

Le baron de Sainte-Croix, qui a consacré aux Cabires le premier chapitre de son livre, et qui cependant n'a presque rien touché de ce que nous avons dit sur ces Génies, si ce n'est pour rappeler leurs noms mystiques, se borne à dire sur les Dioscures : « Les « Argonautes, battus d'une violente tempête, *firent*

1. Aristoph. *Eccles.*, 1069.
2. III, 24, 4.
3. X, 38, 3.

« *vœu de relâcher à Samothrace*. Aussitôt l'orage « s'apaisa, et on vit paraître *au bout des mâts* les « flammes que nos matelots appellent *feux Saint-Elme* : « elles indiquaient, suivant les anciens, l'*épiphanie*, « ou la présence des Dioscures, pris pour les divinités « cabiriques[1]. »

Les Argonautes qui *font vœu de relâcher à Samothrace* : singulier vœu, en vérité ! Et les Dioscures qui *sont pris pour des mâts* : quelle intelligence des textes et quel sentiment de l'antiquité !

Plus tard, je dirai un mot des mystères de nos Cabires; mais j'avertis ici que je viens de traiter toute la partie sérieuse de leur histoire, celle qui se recommande par l'importance des faits et l'autorité des témoignages, celle qui nous révèle le fondement même des mystères, et qui nous achemine à la solution que nous cherchons. Tout le reste est loin d'inspirer la même confiance et d'offrir le même intérêt; je ne parle pas des mystères, dont nous ignorons tout, mais des détails qui ont pu transpirer à travers les âges sur quelques formes extérieures du culte, sur quelques priviléges du sanctuaire et sur le rôle de quelques prêtres. Ces détails dérivent tous de sources relativement récentes et assez souvent suspectes, et datent d'une époque où le temple de Samothrace, après avoir reçu les affluents d'une multitude de religions, était devenu non plus seulement un Panhellenium, mais le sanctuaire commun de toute l'antiquité.

Je crois utile d'ajouter que nos Cabires ne visitèrent

1. *Recherches sur les Mystères*, etc., p. 31 de la 1re édit., et t. I, p. 45 de la 2e.

point, il s'en faut, tous les pays où nous les voyons adorés. Rien de plus court et de plus borné que l'itinéraire de ces Génies considérés comme métallurges. De la Phrygie ils se rendent à Imbros, à Lemnos, et passent en Samothrace, pour s'y arrêter. On peut assurer qu'ils ne poussèrent même pas jusqu'en Macédoine. Mais, en revanche, leur culte voyagea fort loin. Hérodote nous dit que Cambyse, après avoir profané le temple de Vulcain, à Memphis, entra aussi dans celui des Cabires, pour y porter la destruction avec l'irrévérence. « Bien qu'il ne fût permis, ajoute l'historien, à « nul autre d'entrer dans le temple, si ce n'est du moins « au prêtre. — Ἐς τὸ οὐ θεμιτόν ἐστι ἐσιέναι ἄλλον γε ἢ « τὸν ἱρέα[1]. »

Pausanias parle d'un temple consacré aux Cabires auprès du temple de Cérès et de Proserpine, à Anthédon, dans la Béotie[2]. Le Périégète signale aussi un autre temple élevé aux mêmes dieux, à une certaine distance d'un bois sacré de Cérès Cabiria et de Proserpine, qui se trouvait près de Thèbes[3].

Quoique l'établissement du culte des Cabires ne fût pas nécessairement subordonné à l'existence des métaux dans un pays, et qu'il pût dépendre de causes différentes, comme, par exemple, en Béotie, du culte de Cérès et de Proserpine, culte qui vint se joindre plus tard, ainsi que nous le verrons, à celui des dieux de Samothrace, il est cependant remarquable que tous les pays qui se montrèrent adorateurs de nos Génies métallurges se faisaient aussi distinguer par leur ri-

1. III, 37.
2. IX, 22, 5.
3. IX, 25, 5 sqq.

chesse métallique. Nous avons déjà parlé de la Macédoine; qui ne connaît la fertilité de l'Égypte en métaux? Diodore de Sicile, qui suivait ici d'autres historiens plus anciens, notamment Agatharchide de Cnide, en les contrôlant par ses propres renseignements, fait découvrir, à l'aurore de la civilisation égyptienne, les premières mines de cuivre et d'or dans la Thébaïde : « C'est pourquoi, dit-il, des mines de cuivre et d'or « ayant été découvertes dans la Thébaïde, on en fa- « briqua des armes, à l'aide desquelles on tua les bêtes « et on cultiva la terre. — Διόπερ ἐν τῇ Θηβαΐδι χαλκουρ- « γείων εὑρεθέντων καὶ χρυσείων, ὅπλα τε κατασκευάσασθαι, « δι' ὧν τὰ θηρία κτείνοντας καὶ τὴν γῆν ἐργαζομένους[1]. »

Quant à la Béotie, Denys le Périégète vante le fer de ce pays comme célèbre dans l'antiquité :

Ἀονίῳ τμηθεῖσα πολυγλώχινι σιδήρῳ[2].

« La mer divisée par le fer Aonien armé de plu- « sieurs pointes. » Il s'agit du trident de Neptune fait de fer Aonien ou Béotien. Eustathe explique ainsi ce vers, dans son commentaire de Denys le Périégète : « Le poète dit fer *Aonien* comme qui « dirait *Béotien;* car les Aoniens étaient un peuple « barbare, qui habita jadis la Béotie, où Neptune était « honoré : quant au fer Aonien, ce n'est assurément « pas le meilleur. — Ἀόνιον δὲ σίδηρον λέγει, ὡς ἂν τις « εἴποι Βοιώτιον. Ἄονες γὰρ ἔθνος βάρβαρον οἰκῆσάν ποτε ἐν « Βοιωτίᾳ, ἔνθα Ποσειδῶν ἐτιμᾶτο, καὶ οὐ δήπου κάλλιστός « ἐστιν ὁ Ἀόνιος σίδηρος. »

1. I, 15; conf. III, 11.
2. *Perieges.*, 476.

Cependant un des scholiastes du poète assure positivement que de la Béotie on tirait le meilleur fer : « Ἄριστος γὰρ ἔνθεν σίδηρος. »

Il y a ici un milieu à prendre, tout en reconnaissant que le poète a dû choisir un fer distingué pour fabriquer le sceptre du dieu des mers.

---

# CHAPITRE III.

## CORYBANTES ET CURÈTES.

Raisons qui ont obligé de réunir les Corybantes et les Curètes sous un même chapitre.

Corybantes; leur origine. — Primitivement établis dans la Troade. — Ils se rendent en Samothrace. — On les a fait venir aussi de la Bactriane et de la Colchide, contrées riches en métaux. — Ils séjournent en Eubée. — On les voit à Chypre, patrie du cuivre. — Ils visitent la Crète.

Curètes; leur origine. — Leur première résidence est-elle la Phrygie ou la Crète? Division des anciens sur ce point. — On prouve qu'ils étaient Phrygiens. — Rôle particulier qui les distingua des Corybantes. — Ils se rendent en Samothrace, dans la Crète et dans l'Eubée. — Fécondité de cette dernière île en fer et surtout en cuivre. — Les Corybantes et les Curètes firent les premiers des boucliers, des casques et des lances.

Les Corybantes et les Curètes confondus et donnés comme identiques par quelques auteurs. — Moyen de démêler leur ambiguïté indiqué par Strabon. — Ils marquent un perfectionnement dans l'art métallurgique.

Représentez-vous deux courants sortis d'une même source, allant d'abord parallèlement, réunissant ensuite leurs eaux, se séparant encore, et enfin se confondant une dernière fois pour disparaître ensemble, et vous aurez une image assez fidèle de l'histoire des Corybantes et des Curètes. Ce sont les membres les plus intimement unis de la famille que nous étudions, unis parfois jusqu'à ne pouvoir être divisés, parfois

assez distincts pour garder une sorte d'individualité. De là résultait l'impossibilité de les considérer séparément, comme aussi de les réduire à un même personnage. J'ai suivi leur existence dans tous ses accidents; j'ai réglé ma marche sur le cours de leur destinée.

### CORYBANTES.

Voici les plus populaires des Génies mystérieux dont nous cherchons à pénétrer le caractère primitif. Ils durent cette célébrité à la musique bruyante et aux danses fanatiques qu'on leur faisait exécuter : leurs mouvements devinrent des termes de comparaison, et leur nom une métaphore de la langue. Ces attributions finirent même par prévaloir à tel point qu'elles effacèrent presque le caractère primitif. Suivons cependant le guide que nous avons choisi. Ce sera la première fois sans doute que la géographie physique aura conduit, en indiquant les productions du sol, à la solution d'une question mythique et religieuse; mais, si elle nous conduit sûrement, l'exemple sera bon à suivre.

Phérécyde, selon Strabon, faisait les Corybantes fils d'Apollon et de Rhytie, et il en comptait neuf: « Φερεκύδης δ' ἐξ Ἀπόλλωνος καὶ Ῥυτίας Κορύβαντας « ἐννέα[1]. »

Au dire d'Apollodore, les Corybantes naquirent de Thalie et d'Apollon : « Θαλείας δὲ καὶ Ἀπόλλωνος ἐγένοντο « Κορύβαντες[2]. »

1. X, p. 472.
2. I, 3, 4.

. Tzetzès a reproduit cette opinion dans les mêmes termes[1].

Évidemment la musique des Corybantes, qui influa tant sur leur destinée, leur fit supposer cette origine. « Cependant, nous dit Strabon, quelques-uns encore « prétendent que les Corybantes sont fils de Saturne, « d'autres de Jupiter et de Calliope, étant les mêmes « que les Cabires. — Ἔτι δὲ Κρόνου τινὲς τοὺς Κορύβαντας, « ἄλλοι δὲ τοῦ Διὸς καὶ Καλλιόπης φασὶ, τοὺς αὐτοὺς τοῖς « Καβείροις ὄντας[2]. »

Ce dernier membre de phrase a paru embarrassant à Lobeck : « Quo loco et in tota Strabonis relatione « molestiam nobis facessit vox ambigua οἱ αὐτοί[3]. » Mais l'identité ne portait dans l'esprit des anciens critiques que sur le rôle principal et le caractère essentiel de ces personnages; or, à cet égard, ils étaient dans le vrai. C'est ce que nous voulons montrer, et ce que n'a pas vu ou n'a pas voulu voir Lobeck, guide peu sûr et peu sincère dans l'histoire des religions antiques.

Le lieu de leur première résidence fut la Troade; on le peut induire du passage suivant de Strabon : « Les lieux, dit-il, consacrés au culte de ces Génies-là « sont inhabités, comme, par exemple, le Corybantion, « dans l'Hamaxitie, actuellement du territoire des « Alexandréens, près de Sminthion, et Corybissa, dans « la Scepsie. Et il est vraisemblable, prétend Démé- « trius de Scepsis, que les Curètes et les Corybantes « sont les mêmes, qui, jeunes garçons et adolescents,

1. Ad *Lycophr.*, 78.
2. X, p. 472.
3. *Aglaopham.*, p. 1143.

« se trouvent chargés d'exécuter une danse en armes « pour célébrer les cérémonies religieuses de la mère « des dieux. Et, en effet, le mot *Corybantes* dérive de « κορύπτοντας βαίνειν, *marcher en se heurtant* avec un « mouvement de danse. — Ἔστι δ' ἀοίκητα τὰ χωρία « τῆς τῶν δαιμόνων τούτων τιμῆς· τό τε Κορυβάντιον τὸ ἐν τῇ « Ἀμαξιτίᾳ τῆς νῦν Ἀλεξανδρέων χώρας ἐγγὺς τοῦ Σμινθίου, καὶ « ἡ Κορύβισσα ἐν τῇ Σκηψίᾳ. Πιθανὸν δὲ, φησὶν ὁ Σκήψιος, Κου- « ρῆτας μὲν καὶ Κορύβαντας εἶναι τοὺς αὐτοὺς, οἳ περὶ τὰς τῆς « Μητρὸς τῶν θεῶν ἁγιστείας πρὸς ἐνόπλιον ὄρχησιν ἤΐθεοι καὶ « κόροι τυγχάνουσι παρειλημμένοι. Καὶ Κορύβαντες δὲ, ἀπὸ τοῦ « κορύπτοντας βαίνειν ὀρχηστικῶς[1]. »

Une preuve plus positive, c'est celle que nous fournit Plutarque, dans un passage qui nous apprend en même temps que l'on regarda nos métallurges comme ayant fait partie des Génies déchus de la vie divine, et condamnés à être emprisonnés dans un corps humain : « Ceux, dit-il, qui se tenaient autour de Saturne « ont assuré qu'ils étaient eux-mêmes du nombre des « meilleurs de ces Génies, et qu'ils furent d'abord les « Dactyles Idéens en Crète et les Corybantes dans la « Phrygie. — Ἐκ δὲ τῶν βελτιόνων ἐκείνων οἵ τε περὶ τὸν « Κρόνον ὄντες, ἔφασαν αὐτοὺς εἶναι, καὶ πρότερον ἐν τῇ Κρήτῃ « τοὺς Ἰδαίους Δακτύλους, ἔν τε Φρυγίᾳ τοὺς Κορύβαντας γε- « νέσθαι[2]. »

De la Troade les Corybantes passent en Samothrace. Strabon, après nous avoir parlé de leur généalogie, ajoute : « Et l'on dit qu'ils passèrent dans la Samo- « thrace, appelée auparavant Mélité. — Ἀπελθεῖν δέ

1. X, p. 473.
2. *De Fac. Lun.*, t. IX, p. 722, ed. Reisk.

« φασιν τούτους εἰς Σαμοθράκην, καλουμένην πρότερον Μελί-
« την[1]. » Et quelques lignes plus loin, continuant la citation de Phérécyde que nous avons rapportée : « Φερεκύδης δὲ λέγει οἰκῆσαι αὐτοὺς ἐν Σαμοθράκῃ. — Phéré-
« cyde dit qu'ils habitèrent en Samothrace. » Lycophron appelle la Samothrace l'*établissement bien fortifié des Corybantes*, ἐρυμνὸν κτίσμα Κυρβάντων, Σάον[2]; Priscien, *la haute Samothrace des Corybantes :*

. . . . . . . . . . . . . . Post Corybantum
Mœnibus antiquis Samothracia cernitur alta[3];

et Denys le Périégète, signalant la ville du même nom que l'île, la nommera *capitale des Corybantes :*

. . . . . Θρηϊκίη τε Σάμος, Κορυβάντιον ἄστυ[4].

Jusqu'ici, c'est le même itinéraire que celui des Cabires, et nous pouvons faire valoir les mêmes raisons minéralogiques pour les uns que pour les autres; suivons-les, et les métaux nous vont expliquer pourquoi on leur assigna telle résidence plutôt que telle autre.

Nous avons dit qu'ils avaient dû partir de la Troade; mais on leur assignait une origine plus lointaine : « D'après Strabon, selon quelques-uns, les Corybantes « furent donnés par les Titans à Rhée comme des « serviteurs armés venus de la Bactriane; selon d'au-« tres, de la Colchide. — Οἱ δ' ὑπὸ Τιτάνων Ῥέᾳ δοθῆναι « προπόλους ἐνόπλους τοὺς Κορύβαντας ἐκ τῆς Βακτριανῆς ἀφι-

1. X, p. 472.
2. *Alexandr.*, 78.
3. *Perieges.*, 546 sq.
4. *Perieges.*, 524.

« γμένους· οἱ δ' ἐκ Κόλχων φασίν[1]. » Or, pourquoi les avoir fait venir de la Bactriane et de la Colchide? La raison en est claire : ces deux pays étaient également renommés pour le nombre et la richesse de leurs mines.

Dans un extrait de l'*Histoire de l'Inde* de Ctésias, Photius nous dit : « Il y a dans ce pays de l'argent en « abondance et des mines d'argent non profondes ; « mais Ctésias assure que celles de la Bactriane sont « plus profondes. — Ἔστι δὲ αὐτόθι ἄργυρος πολὺς καὶ « ἀργύρεα μέταλλα, οὐ βαθέα, ἀλλὰ βαθύτερα εἶναί φησι τὰ ἐν « Βάκτροις[2]. »

Quant à la Colchide, ses mines d'or, d'argent et de fer étaient si productives qu'elles auraient suffi, au jugement de Strabon, pour justifier l'expédition que Phryxus et beaucoup d'autres après lui entreprirent contre cette terre : « Ὁ πλοῦτος τῆς ἐκεῖ χώρας, ἐκ τῶν « χρυσείων καὶ ἀργυρείων καὶ σιδηρείων, καὶ δικαίαν τινὰ ὑπα« γορεύει πρόφασιν τῆς στρατείας[3]. »

C'est encore la présence des métaux qui nous va donner le mot de quelques traditions regardées jusqu'ici comme des énigmes indéchiffrables.

Le scholiaste de Venise, interprétant le nom de Χαλκὶς donné par Homère à une espèce d'oiseau, nous dit : « Quelques-uns prétendent que Chalcis est la mère « des Corybantes. — Οἱ δὲ τὴν μητέρα τῶν Κορυβάντων « Χαλκίδα φασίν[4]. » Il ajoute que cet oiseau, selon les traditions, n'était qu'une héroïne métamorphosée,

1. X, p. 472.
2. *Biblioth.* cod. LXXII, p. 46, ed. Bekker.
3. I, p. 45.
4. Ad *Il.* Ξ', 291.

et que son nom lui venait ou de la couleur de son plumage *cuivré*, ou de ce que l'héroïne, pendant sa vie humaine, avait habité *Chalcis*, en Eubée.

L'allégorie est transparente; tout nous parle ici du *cuivre*, χαλκὸς, et nous y voyons une allusion manifeste aux armes et aux instruments d'*airain* dont se servaient les Corybantes, et dont ils étaient les inventeurs, comme il sera montré tout à l'heure. Nous y trouvons surtout une preuve que les Corybantes, aussi bien que les Curètes, séjournèrent dans l'Eubée, l'île la plus richement pourvue de cuivre après Chypre.

Ce nom de Chypre nous conduit à une tradition moins connue et plus curieuse encore que la précédente. Servius, dans son Commentaire sur Virgile, rapportant les étymologies que l'on donnait du mot *Corybantes*, dit que les uns le dérivent de κόρη (*jeune fille*), surnom de Proserpine; « D'autres, continue-« t-il, prétendent que les Corybantes sont ainsi nom-« més du cuivre, parce qu'à Chypre il y a une mon-« tagne riche en cuivre, que les Chypriens appellent « *Corium*[1]. — Alii Corybantes ab ære appellatos, quod « apud Cyprum mons sit æris ferax, quem Cyprii *Co-« rium* vocant[2]. »

De cette dernière opinion il faut conclure que les Corybantes furent regardés comme ayant habité Chypre; car autrement on ne concevrait pas que, le cuivre se trouvant si abondamment dans tant d'autres pays, on eût précisément songé à tirer leur nom d'une montagne de Chypre parce qu'elle était abondante en

1. Lisez plutôt *Corion*, du grec κόριον (*petite fille*), diminutif de κόρη.

2. Ad *Æn.*, III, 111.

cuivre. La tradition nous dit à demi-mot, mais assez clairement, que, comme dans l'Eubée, les Corybantes forgèrent à Chypre leurs armes et leurs instruments d'airain, et que cette terre leur en fournit amplement la matière.

Voilà ce qui sort du passage de Servius, et ce qui nous rend cette phrase de son Commentaire si précieuse. Que penser, après cela, du jugement si dédaigneux et si peu critique de Lobeck, qui, après avoir condamné quelques gloses de grammairiens et de lexicographes, ajoute : « Nec Servii ratio habenda ad « *Æn.* III, 111, etc.?[1] » Sans doute Lobeck ne se préoccupait point de l'idée générale qui nous sert de guide dans ce travail; mais de quel droit dire absolument d'un texte, qui peut être si diversement utile, *qu'on n'en doit tenir aucun compte : Nec ratio habenda ?* Pour moi, je suis heureux du renseignement inespéré qui m'est venu apprendre le séjour des Corybantes à Chypre, cette terre, patrie du cuivre, appelée *cuivreuse* par excellence, *ærosa*[2], et dont le nom est devenu celui du cuivre même.

Que les Corybantes aient visité aussi la Crète, c'est une conséquence inévitable de leur inséparable union avec les Curètes. Mais du reste Nonnus le dit expressément, en appelant cette île *Corybantide*, séjour des Corybantes :

Οὐ δύναμαι Κρήτης Κορυβαντίδος ἄστυ περῆσαι[3].

1. *Aglaopham.*, p. 1156.

2. Festus nous dit, en effet : « *Ærosam* appellaverunt antiqui « insulam Cyprum, quod in ea plurimum æris nascatur. (V. *Ærosam.*) »

3. *Dionys.*, XXXV, 381.

« Je ne puis traverser la cité de la Grète, séjour des « Corybantes. »

Ainsi, tous les pays où l'on a fait résider les Corybantes nous les signalent déjà comme des métallurges; et les deux traditions que nous venons de rapporter nous les montrent comme s'occupant du travail des métaux. L'antiquité croyait qu'ils avaient fabriqué eux-mêmes les armes et les instruments dont ils se servaient; on le verra plus clairement au sujet des Curètes. Euripide, nous transportant à une époque où les Corybantes étaient attachés au culte de Bacchus, les représente armés d'un triple casque et les fait inventeurs du tambour, *du cercle couvert de cuir tendu :* Τρικόρυθες βυρσότονον κύκλωμα Κορύβαντες εὗρον[1].

CURÈTES.

Passer des Corybantes aux Curètes, c'est à peine changer de sujet; nous dirons cependant aussi ce que ces derniers semblaient avoir de particulier.

D'après Strabon, Hésiode, dans quelqu'un de ses ouvrages, faisait les Curètes fils des filles d'Hécatée et de la fille de Phoronée, et les appelait *dieux amis de la gaieté*, *dieux danseurs :* « Ἡσίοδος Ἑκαταίου καὶ τῆς « Φορωνέως θυγατρὸς πέντε γενέσθαι θυγατέρας φησὶν, ἐξ ὧν

« Κουρῆτές τε θεοὶ, φιλοπαίγμονες ὀρχηστῆρες[2]. »

J'accepte le vers; mais je ne puis admettre cette singulière généalogie, qui pousse jusqu'à la troisième gé-

1. *Bacch.*, 123.
2. X, p. 471.

nération, sans nommer ni la mère, ni le père, ni la grand'mère; le passage est évidemment altéré. Quant au grand-père Hécatée, autre altération à laquelle ne remédie point Welcker, en lisant Ἑκάτου, épithète d'Apollon; il n'est guère admissible, quoi qu'en ait dit Lobeck[1], que l'on eût désigné le dieu, dans ce cas, par une épithète seule.

Toutefois, le même Apollon, d'après d'autres témoignages, leur est donné pour père: « Les Curètes, « rapporte Tzetzès, étaient fils de Danaïs, nymphe « crétoise, et d'Apollon; et les Corybantes, fils de « Thalie et d'Apollon. — Οἱ μὲν Κουρῆτες Δαναΐδος νύμ- « φης Κρήσσης καὶ Ἀπόλλωνος παῖδες· οἱ δὲ Κορύβαντες Θα- « λείας καὶ Ἀπόλλωνος[2]. » Cette fraternité expliquerait naturellement leur ressemblance historique.

Il y en avait aussi qui les disaient fils de la Terre, et armés de boucliers d'airain: « Ἄλλοι δὲ Γηγενεῖς καὶ « χαλκάσπιδας[3]. »

Les Curètes eurent-ils le même berceau que les Corybantes? Les anciens se sont vivement partagés sur ce point, les uns faisant les Curètes Crétois, les autres, Phrygiens.

L'auteur de la *Phoronide*, au rapport de Strabon, faisait les Curètes joueurs de flûte, et Phrygiens: « Ὁ « δὲ τὴν Φορωνίδα γράψας, αὐλητὰς καὶ Φρύγας τοὺς Κουρῆτας « λέγει[4]. »

« Ceux-là, continue le géographe, prétendent que « ce ne sont pas les Curètes, mais les Corybantes, qui

1. *Aglaopham.*, p. 1116.
2. Ad *Lycophr.*, 78.
3. Strab., X, p. 472.
4. X, p. 472.

« sont Phrygiens, et que les premiers sont Crétois. — « Οἱ δ' οὐ τοὺς Κουρῆτας, ἀλλὰ τοὺς Κορύβαντας Φρύγας, ἐκεί-« νους δὲ Κρῆτας. »

Démétrius de Scepsis, autorité grave en toute rencontre, mais particulièrement ici, où il parlait de l'histoire de son propre pays, étant de Scepsis, dans la Mysie, et qui avait en outre recueilli les traditions mythiques dont nous nous occupons, comme l'atteste Strabon[1], Démétrius plaçait les Corybantes et les Curètes dans la Phrygie, auprès de Rhée; nous l'avons vu plus haut. Il faisait naître aussi Jupiter dans la même contrée, nous le savons par le scholiaste d'Apollonius de Rhodes : « Les Troyens, nous dit-il, revendiquent « aussi la naissance de Jupiter, ainsi que l'assure Dé-« métrius de Scepsis. — Ἀντιποιοῦνται καὶ Τρῶες τῆς τοῦ « Διὸς γενέσεως, καθά φησι Δημήτριος ὁ Σκήψιος[2]. »

Comme Démétrius, Ovide met les Corybantes et les Curètes près du berceau de Jupiter en Phrygie :

Pars clypeos sudibus, galeas pars tundit inanes;
Hoc Curetes habent, hoc Corybantes opus[3].

« Une partie frappe des boucliers avec des pieux, « une partie des casques vides; les Curètes sont char-« gés de l'un de ces exercices, les Corybantes, de « l'autre[4]. »

1. X, p. 472.
2. Ad *Argonaut.*, III, 134.
3. *Fast.*, IV, 209.
4. Sainte-Croix, dans ses *Mystères*, rappelant ces deux vers d'Ovide, nous dit : « Ovide représente les Corybantes occupés « avec les Curètes *à fabriquer des armes défensives.* (P. 57, « 1re édit., et t. I, p. 79, 2e édit.). »

Que nous parle-t-il là d'armes *à fabriquer?* elles sont *fabriquées*

Sénèque, au contraire, place la même scène et les mêmes personnages dans la Crète :

Fleat Alciden cærula Crete;
Nunc Curetes, nunc Corybantes,
Arma Idæa quassate manu [1].

« Que la Crète, baignée de la mer azurée, pleure « Alcide ; maintenant, Curètes, maintenant, Coryban- « tes, de votre main Idéenne agitez vos armes. »

Aristide, on le conçoit, revient à l'Asie Mineure et fait de sa ville de prédilection le théâtre de l'événement : c'est à Smyrne qu'il place les Curètes, qu'il fait naître Jupiter. Parlant de l'ancienne Smyrne sur le mont Sipyle : « C'est là certainement, dit-il, que l'on « rapporte que sont et les demeures des dieux et les « chœurs de danse des Curètes autour de la mère de « Jupiter. — Οὗ δὴ τάς τε θεῶν εὐνὰς εἶναι λέγουσι καὶ τοὺς « Κουρήτων χορούς περὶ τὴν τοῦ Διὸς μητέρα[2]. » Et ailleurs, s'adressant à Commode, qui faisait son entrée à Smyrne : « Tu te souviens donc, dit-il à l'empereur, « d'avoir entendu les antiques récits touchant notre « ville, cette naissance de Jupiter et les chœurs de « danse des Curètes. — Τὰ μὲν οὖν παλαιὰ μέμνησαι ἀκού- « σας, Διός τινα γένεσιν καὶ χορείας Κουρήτων[3]. »

Cet antagonisme d'exemples qu'il serait aisé de pro-

depuis longtemps ces armes ; il a pris *tundit* pour *fabriquer*. Est-ce que le baron de Sainte-Croix n'aurait pas mieux su le latin que le grec par hasard ? Dans tous les cas, je le demande, quelle confiance méritent des recherches où l'on trouve de pareilles méprises ?

1. *Hercul. OEt.*, 1877.
2. T. I, p. 372, ed. Dind.
3. T. 1, p. 440, ed. Dind.

longer, et que l'on pourrait compliquer des prétentions de plusieurs peuples[1], aboutit à ce résultat : le plus grand nombre des témoignages fait naître et élever Jupiter dans l'île de Crète, et lui donne les Curètes seuls pour serviteurs.

De là on serait porté à conclure que vraisemblablement les Curètes furent Crétois ; mais ce serait une illusion. Je crois pouvoir établir, et par un témoignage qui ne sera pas suspect, que ces serviteurs étaient Phrygiens. Il n'est pas de peuple assurément qui fût plus intéressé que les Crétois à faire naître les Curètes aussi bien que Jupiter dans leur île ; voici cependant ce que nous lisons dans Strabon : « Dans les histoires « crétoises, les Curètes sont dits nourriciers et gar- « diens de Jupiter, qui furent appelés par Rhée de la « Phrygie en Crète. — Ἐν δὲ τοῖς Κρητικοῖς λόγοις οἱ Κου- « ρῆτες Διὸς τροφεῖς λέγονται καὶ φύλακες εἰς Κρήτην ἐκ Φρυ- « γίας μεταπεμφθέντες ὑπὸ τῆς Ῥέας[2]. »

Après avoir donné le jour à Jupiter dans la Crète, Rhée fit donc venir de la Phrygie, du siége principal de sa puissance, des Curètes pour élever et protéger son jeune fils, et lui aider à elle-même à déjouer la voracité de Saturne. Rappelons-nous maintenant l'imposant témoignage de l'auteur de la *Phoronide*, et nous aurons tout droit de conclure que, comme les Corybantes, les Curètes étaient Phrygiens.

1. « Il serait impossible, dit Pausanias, à celui-là même qui s'y « appliquerait avec soin, d'énumérer tous les peuples qui pré- « tendent que Jupiter est né et a été élevé chez eux. — Πάντας « καταριθμήσασθαι καὶ προθυμηθέντι ἄπορον, ὁπόσοι θέλουσι γενέσθαι « καὶ τραφῆναι παρά σφισι Δία (IV, 33, 2). »

2. X, 472.

Ici je ne dois pas négliger de rappeler une tradition peu connue, qui voulait que Rhée, après avoir donné le jour à Jupiter en Crète, eût chargé trois Crétois assermentés de transporter le divin enfant dans la Phrygie ; nous trouvons cette tradition chez un poète sibyllin. « Rhée, dit-il, mit au monde un « enfant mâle, qu'elle envoya promptement en Phry- « gie, afin qu'on l'y élevât en secret et à l'écart, après « avoir choisi pour cette mission trois Crétois engagés « par serment. »

. . . . . . . . 'Ρέη τέκεν ἄρσενα παῖδα,
Τὸν ταχέως διέπεμψε λάθρη ἰδίη δὲ τρέφεσθαι,
'Ες Φρυγίην, τρεῖς ἄνδρας ἐνόρκους Κρῆτας ἑλοῦσα[1].

Cette précaution de la déesse ressemble beaucoup à la défiance, et fait songer au proverbe qui avait cours contre les Crétois : Κρῆτες ἀεὶ ψεῦσται : *Les Crétois sont toujours menteurs*[2].

Mais si les Corybantes et les Curètes eurent une même patrie, jouèrent-ils aussi le même rôle auprès de Jupiter ? Nous avons avancé que le plus grand nombre des témoignages donnait au dieu enfant les Curètes seuls pour serviteurs ; c'est un point que nous sommes tenus, avant d'aller plus loin, de mettre pleinement en lumière, car il constitue une des principales différences qui séparent ces Génies entre eux.

Déjà nous avons entendu Aristide nous parler à deux reprises des Curètes comme seuls chargés de veiller sur l'enfance de Jupiter ; écoutons Apollodore.

1. *Oracula Sibyll.*, III, 138 sqq.
2. Callimachi *Hymn. in Jov.*, 8.

Il raconte que Rhée, indignée de voir Saturne lui dévorer tous ses enfants, se retira dans l'île de Crète, lorsqu'elle fut enceinte de Jupiter, et que là, après lui avoir donné le jour dans l'antre de Dicté, elle le confia aux Curètes et aux nymphes Adrastée et Ida : « En « conséquence, ajoute le mythographe, les nymphes, « de leur côté, nourrissaient l'enfant du lait de la « chèvre Amalthée, et, de leur côté, les Curètes en « armes, gardant le petit dieu dans l'antre, frappaient « leurs boucliers de leurs lances, afin que Saturne « n'entendît pas la voix de l'enfant. — Αὗται μὲν οὖν τὸν « παῖδα ἔτρεφον τῷ τῆς Ἀμαλθείας γάλακτι· οἱ δὲ Κούρητες « ἔνοπλοι, ἐν τῷ ἄντρῳ τὸ βρέφος φυλάσσοντες, τοῖς δόρασι τὰς « ἀσπίδας συνέκρουον, ἵνα μὴ τοῦ παιδὸς φωνῆς ὁ Κρόνος « ἀκούσῃ [1]. »

Aratus nous dit aussi : « Lorsque les Curètes de l'an- « tre de Dicté trompaient Saturne. »

Δικταῖοι Κούρητες ὅτε Κρόνον ἐψεύδοντο [2].

Et semblablement Apollonius de Rhodes : « Lorsque « Jupiter était encore élevé sous l'antre de Crèté, au « milieu des Curètes Idéens. »

. . . . . . Ὁ δὲ Κρηταῖον ὑπ' ἄντρον
Ζεὺς ἔτι Κουρήτεσσι μετετρέφετ' Ἰδαίοισιν [3].

Et Lucrèce, les yeux sur les modèles grecs :

Dictæos referunt Curetas, qui Jovis illum
Vagitum in Creta quondam occultasse feruntur [4].

1. I, 1, 3.
2. *Phænom.*, 35.
3. *Argonaut.*, II, 123 sqq.
4. II, 633 sq.

Je ne multiplierai pas davantage les exemples ; il est cependant encore un ordre de témoins que nous devons écouter, ce sont ceux qui parlent aux yeux à l'aide des images matérielles et contemporaines du passé ; aussi bien l'érudition pourra éclaircir ici une question d'art.

L'éducation de Jupiter et les circonstances qui l'accompagnèrent formaient une scène d'un intérêt touchant et dramatique, que les arts du dessin reproduisirent souvent.

Le bas-relief qui décore la troisième face de l'autel quadrilatère du *Musée Capitolin*[1] représente deux Curètes coiffés du casque, frappant leurs boucliers de leurs épées en présence de Rhée, tandis qu'entre ces serviteurs Jupiter est allaité par la chèvre Amalthée.

Mais on demandera peut-être s'il ne serait pas loisible de voir ici des Corybantes. Je réponds non, en me fondant sur les passages que je viens de citer. Je pourrais alléguer encore un vers de Claudien, où, sans décrire la scène de l'antre de Dicté, le poëte nous représente, comme le bas-relief, la mère de Jupiter regardant complaisamment les épées dégainées des Curètes.

...... Seu strictos Curetum respicis enses[2].

Deux médailles précieuses, publiées pour la première fois par Ch. Patin[3], nous offrent le même tableau.

Sur la première, frappée par les Laodicéens, sous

1. T. IV, tab. 7.
2. *Rapt. Proserp.*, II, 270.
3. *Thesaur. Numism. a Petr. Mauroceno*, p. 74 et 82.

Caracalla, on voit Rhée tenant Jupiter dans ses bras, et autour d'elle trois Curètes qui la protégent du bruit de leurs boucliers.

Sur la seconde, frappée sous Maximin, Rhée est aussi entourée de trois Curètes, qui font retentir leurs armes.

Je ne dois point omettre de signaler une troisième et rare médaille qu'a publiée P. Séguin[1]. Frappée par les Apaméens, sous Dèce, cette monnaie reproduit, avec quelques détails de moins, le revers de celle des Laodicéens : trois Curètes armés couvrant de leur protection la mère, qui tient son enfant dans ses bras. Je dis *Curètes* pour les raisons apportées plus haut, et sans laisser, comme le savant numismatiste Séguin, la faculté de voir ici des *Corybantes*, si mieux on aimait : « Quis non videat viros illos tres Curetes « esse aut Corybantes ? »

Remarquons encore au sujet de ces médailles qu'elles appartiennent à la Phrygie, et que ce sont par conséquent autant de voix qui réclament pour cette contrée le privilége d'avoir servi de berceau à Jupiter. Toutefois, ces nouveaux témoignages n'enlèvent point à la Crète la supériorité que nous avons constatée en sa faveur.

C'est donc un fait bien établi que l'antiquité confia généralement aux Curètes seuls la garde de Jupiter enfant. Et puisque nous en sommes sur les différences qui les pouvaient distinguer des Corybantes, disons aussi que les Curètes figurent généralement au nombre de trois.

1. *Select. Numism.*, p. 188.

Comme les Corybantes, les Curètes passèrent-ils de la Phrygie en Samothrace ? Lors même qu'aucun texte ne le dirait explicitement, le silence n'autoriserait point ici la négative; car rien n'assure que l'affirmation, qui a été si positive relativement aux Corybantes, ne comprend point les Curètes : nous avons vu, et nous verrons plus clairement encore, que, pour beaucoup d'écrivains, ces deux noms désignaient absolument les mêmes personnages. Mais je puis heureusement alléguer un témoignage positif. Dans l'hymne orphique adressé aux Curètes, on leur décerne comme titres à la vénération de faire retentir l'airain, de porter des armes martiales et d'être les habitants de la Samothrace, terre sacrée :

Οἵ τε Σαμοθρήκην, ἱερὴν χθόνα, ναιετάοντες[1].

Et quelques vers plus bas, le poète, confondant lui-même les Curètes avec les Corybantes, va jusqu'à les appeler *rois de la Samothrace :* Κουρῆτες Κορύβαντες, ἐν Σαμοθρήκῃ ἄνακτες.

Suivons maintenant les Curètes où la tradition leur faisait jouer leur plus grand rôle, dans la Crète. Après ce qui a été dit de la richesse métallique de cette terre, avons-nous besoin d'ajouter qu'ils durent s'y trouver non pas seulement comme gardiens de Jupiter, mais comme métallurges ? Suivons-les donc dans une autre île, dont le sol devait exercer sur eux une attraction encore plus puissante que la Crète, dans l'île d'Eubée.

Le sol de la Grèce fut riche en mines de cuivre,

1. *Hymn.* XXXVIII, 1-4.

témoin les noms si fréquents de *Chalcé*, de *Chalcis*, de *Chalcitis*, donnés à des îles et à des villes, et qui ne peuvent dériver que de χαλκὸς, *cuivre*, et indiquer que ce métal abondait en ces différents endroits. Le nom de *Chalcis*, en Eubée, n'a pas d'autre origine. Étienne de Byzance, passant en revue les étymologies que l'on donnait de ce nom, arrive à la véritable et dit : « Mais quelques-uns assurent que les Chalci-« diens furent appelés de ce nom à cause que l'on vit « chez eux pour la première fois des fonderies de « cuivre. — Τινὲς δὲ Χαλκιδεῖς φασι κληθῆναι διὰ τὸ χαλ-« κουργεῖα πρῶτον παρ' αὐτοῖς ὀφθῆναι[1]. »

Il n'y a qu'une voix, en effet, dans l'antiquité pour célébrer l'Eubée comme fertile en cuivre. Le même Étienne de Byzance y ajoute ailleurs le fer : « Il y « avait, dit-il, dans l'Eubée des mines de fer et de « cuivre ; car les Eubéens excellaient à travailler le « fer et le cuivre. — Ἦν δὲ καὶ σιδηρᾶ καὶ χαλκᾶ μέταλλα « κατὰ Εὔβοιαν· οἱ γὰρ Εὐβόεις σιδηρουργοὶ καὶ χαλκεῖς ἄρι-« στοι[2]. » Quel séjour convenait mieux aux divins métallurges dont nous faisons l'histoire ? Aussi est-ce là qu'on raconte qu'ils se montrèrent les premiers sous des armes d'airain ; Strabon nous dit : « D'au-« tres rapportent que les Curètes revêtirent les pre-« miers des armes d'airain dans l'Eubée, et que ce « fut pour cela qu'on les appela aussi *Chalcidéens* « (*cuivrés*). — Οἱ δὲ λέγουσι περιθέσθαι τοὺς Κουρῆτας ὅπλα « χαλκᾶ πρώτους ἐν Εὐβοίᾳ· διὸ καὶ Χαλκιδέας αὐτοὺς κλη-« θῆναι[3]. »

1. V. Χαλκίς.
2. V. Αἴδηψος.
3. X, p. 472.

Eustathe, dans son commentaire sur Denys le Périégète, confirme ainsi la tradition : « On raconte « qu'il y a aussi dans la Chalcis d'Eubée des mines de « fer et de cuivre, et que l'on trouve en cet endroit « d'excellents forgerons. On dit encore que non-seu- « lement là furent découvertes les premières mines de « cuivre, mais que les Curètes y revêtirent encore « pour la première fois le cuivre avec Jupiter. — Ἱστο- « ρεῖται δὲ καὶ σιδήρου καὶ χαλκοῦ μέταλλα εἶναι κατὰ τὴν « Εὐβοϊκὴν Χαλκίδα, καὶ ὅτι ἄριστοι ἐκεῖ σιδηρουργοί· καὶ ὅτι « οὐ μόνον ἐκεῖ πρῶτον ὤφθη χαλκεῖα, ἀλλὰ καὶ πρῶτοι χαλκὸν « ἐκεῖ ἐνεδύσαντο Κουρῆτες μετὰ Διός[1]. »

Nonnus fait de l'Eubée la principale résidence des Corybantes et des Curètes, et il les représente, lorsque Bacchus prépare son expédition contre l'Inde, levant pour lui un corps d'Eubéens. Le poète, après les avoir appelés *Corybantes*, les nomme un peu plus bas *Curètes*, et caractérise ainsi le genre de vie de ces Génies, « Pour qui la vie était le chant des flûtes, le bruit « des épées agréablement retentissantes, et qui avaient « pour exercice de mouvoir leurs pieds en cercle avec « un certain rhythme, et d'exécuter des danses armées « de boucliers. »

. . . . . . . . . . . Οἷς μέλος αὐλῶν,
Οἷς βίος εὐκελάδων ξιφέων κτύπος, οἷς τινι ῥυθμῷ
Κύκλα ποδῶν μεμέλητο, καὶ ἀσπιδόεσσα χορείη[2].

Maintenant, quels furent les auteurs de ces armes, telles que boucliers, casques et lances? Les Corybantes et les Curètes, sans contredit; car il n'est pas

1. Ad *Perieges.*, 764.
2. *Dionys.*, XIII, 155 sqq.

possible d'admettre que ces Génies aient recouru à de plus habiles qu'eux. Du reste, Diodore de Sicile l'affirme expressément; parlant des Curètes : « On ra-« conte, dit-il, qu'ils imaginèrent et les épées et les « casques et les danses armées; au moyen de quoi, « faisant de grands bruits, ils trompèrent Saturne. — « Εὑρεῖν δὲ (ἱστοροῦσι) καὶ ξίφη καὶ κράνη καὶ τὰς ἐνοπλίους « ὀρχήσεις, δι' ὧν ποιοῦντας μεγάλους ψόφους, ἐξαπατᾶν τὸν « Κρόνον[1]. »

CORYBANTES ET CURÈTES CONFONDUS.

Ce passage de Nonnus nous sert de transition à la dernière phase sous laquelle se montrent les Corybantes et les Curètes. Ici les deux courants, toujours rapprochés jusqu'à se toucher, vont se confondre. Nous avons cité l'opinion de plusieurs anciens, qui pensèrent que les Corybantes et les Curètes ne différaient nullement entre eux ; il nous reste à citer quelques exemples de cette confusion.

Nonnus, on vient de le voir, les a déjà donnés dans le passage précédent comme les mêmes personnages sous deux noms différents. Ailleurs, après avoir montré les Corybantes s'élançant au combat avec fureur, il ajoute : « Et la population Indienne des pasteurs « habitants des montagnes était taillée en pièces par « le fer du Curète. »

. . . . . . . . . . . . Ὀρεσσαύλων δὲ νομήων
Ἰνδῴη δεδάϊκτο γονὴ Κουρῆτι σιδήρῳ[2].

Il était difficile d'exprimer une identité plus com-

1. V, 65.
2. *Dionys.*, XXIX, 216.

plète. Longtemps auparavant Callimaque avait donné l'exemple de cette intime assimilation dans l'*Hymne à Jupiter*, où il appelle *Curètes*, au vers 52, ceux qu'il vient d'appeler *Corybantes*, au vers 46. Plus haut, nous avons déjà cité le vers où le pseudonyme Orphée semble ne plus faire qu'un mot composé des noms des Curètes et des Corybantes : Κουρῆτες Κορύϐαντες.

Faut-il donc se résigner à laisser les Corybantes et les Curètes comme des personnages dont rien ne pourra jamais préciser l'équivoque et démêler l'ambiguïté ? L'antiquité elle-même vient à notre secours. Strabon nous offre une distinction qui pourra tout concilier : « Dans la Crète, dit-il, se célébraient parti« culièrement des fêtes en l'honneur de Jupiter, avec « orgies et concours de ministres, tels que sont les « Satyres des fêtes de Bacchus. On les nommait *Cu« rètes*, sortes de jeunes gens exécutant en dansant « des mouvements sous les armes. Et pour expliquer « ces usages, on rappelait la fable relative à la nais« sance de Jupiter, fable où l'on représente, d'un « côté, Saturne, habitué à dévorer ses enfants aussitôt « après leur naissance, et, de l'autre, Rhée, s'effor« çant de cacher ses enfantements et de faire dispa« raître le nouveau-né, et de le sauver autant qu'il « était en elle. Ils ajoutaient que c'était à cause de « cela qu'elle avait pris pour aides les Curètes, les« quels, entourant la déesse avec des tambours et « d'autres bruits semblables, et une danse en armes « et du tumulte, cherchaient par là à troubler Sa« turne, et à lui soustraire l'enfant, sans qu'il s'en « aperçût : et que c'était avec la même précaution « que Jupiter leur avait été remis, et qu'il avait été

« élevé par eux ; de sorte que les Curètes furent ho-
« norés de cette qualification, soit pour avoir rempli
« leur ministère étant *adolescents* et *jeunes garçons*
« (κοῦροι), soit pour avoir élevé le *jeune* (κοῦρον) Jupiter
« (car on donne les deux explications), jouant en
« quelque sorte le rôle d'espèces de Satyres auprès de
« ce dieu. — Ἐν τῇ Κρήτῃ τὰ τοῦ Διὸς ἱερὰ ἰδίως ἐπετελεῖτο
« μετ' ὀργιασμοῦ καὶ τοιούτων προπόλων, οἷοι περὶ τὸν Διόνυ-
« σόν εἰσιν οἱ Σάτυροι· τούτους δ' ὠνόμαζον Κουρῆτας, νέους
« τινὰς, ἐνόπλιον κίνησιν μετ' ὀρχήσεως ἀποδιδόντας, προστη-
« σάμενοι μῦθον τὸν περὶ τῆς τοῦ Διὸς γενέσεως· ἐν ᾧ τὸν μὲν
« Κρόνον εἰσάγουσιν εἰθισμένον καταπίνειν τὰ τέκνα ἀπὸ τῆς
« γενέσεως εὐθύς· τὴν δὲ Ῥέαν πειρωμένην ἐπικρύπτεσθαι τὰς
« ὠδῖνας, καὶ τὸ γεννηθὴν βρέφος ἐκποδὼν ποιεῖν, καὶ περισώ-
« ζειν εἰς δύναμιν· πρὸς δὲ τοῦτο συνεργοὺς λαβεῖν τοὺς Κουρῆ-
« τας, οἳ μετὰ τυμπάνων, καὶ τοιούτων ἄλλων ψόφων καὶ ἐνο-
« πλίου χορείας, καὶ θορύβου, περιέποντες τὴν θεὸν, ἐκπλήξειν
« ἔμελλον τὸν Κρόνον, καὶ λήσειν ὑποσπάσαντες αὐτοῦ τὸν
« παῖδα· τῇ δ' αὐτῇ ἐπιμελείᾳ καὶ τρεφόμενον ὑπ' αὐτῶν παρα-
« δίδοσθαι· ὥσθ' οἱ Κουρῆτες, ἤτοι διὰ τὸ νέοι καὶ κόροι
« ὄντες ὑπουργεῖν, ἢ διὰ τὸ κουροτροφεῖν τὸν Δία (λέγεται
« γὰρ ἀμφοτέρως) ταύτης ἠξιώθησαν τῆς προσηγορίας, οἱονεὶ
« Σάτυροί τινες ὄντες περὶ τὸν Δία. »

Ensuite, après avoir ajouté que les Phrygiens offraient à Rhée le même culte que les Crétois à Jupiter, Strabon continue : « Et les Grecs appellent les
« ministres de la déesse *Curètes*, du même nom que
« les ministres de Jupiter ; non toutefois en vertu de
« la même fable, mais à un autre titre, comme qui di-
« rait des espèces de serviteurs ayant du rapport avec
« les Satyres. Les Grecs appellent encore ces mêmes
« ministres *Corybantes*. — Οἱ δ' Ἕλληνες τοὺς προπόλους

« αὐτῆς ὁμωνύμως Κουρῆτας λέγουσιν, οὐ μήν γε ἀπὸ τῆς « αὐτῆς μυθοποιΐας, ἀλλ' ἑτέρους, ὡς ἂν ὑπουργούς τινας, « τοῖς Σατύροις ἀνάλογον. Τοὺς δ' αὐτοὺς καὶ Κορύβαντας κα- « λοῦσι[1]. »

Remarquons que les Grecs auraient pu à la rigueur appeler *Curètes* les serviteurs de Rhée, en dérivant aussi le mot de κουροτροφεῖν, puisque Jupiter était fils de Rhée; mais il paraît d'après Strabon que, dans ce cas, ils faisaient venir le nom de κοῦρος, en donnant simplement à ce dernier substantif le sens de ὑπουργὸς, *aide*, *serviteur*. On peut encore induire de ce passage que les ministres de Rhée s'appelaient indifféremment *Curètes* et *Corybantes*, et ceux de Jupiter, *Curètes*. Et par là s'expliquera comment le plus ordinairement on attribua les Corybantes à Rhée et les Curètes à Jupiter, bornant ceux-ci à la Crète, ceux-là à la Phrygie, et comment aussi assez souvent on confondit ou l'on doubla les deux rôles dans les deux cas. La lumière se fait : les *Curètes* et les *Corybantes* formaient une même classe de personnages chargés des mêmes fonctions, mais qui servaient des divinités différentes, et qui prirent, pour distinguer ce service, un nom particulier.

Le point de départ de ces Génies subalternes est la Phrygie, et la souveraine qui les envoie est la mère des dieux.

Ainsi, par les pays où ils faisaient leur habituelle résidence, par le goût naturel qui les portait à fabriquer et à manier des armes d'airain, les Corybantes et les Curètes appartiennent essentiellement à la métal-

1: X, p. 468 sq.

lurgie. Ils marquent aussi un progrès sensible dans cet art. Jamais jusqu'ici nos métallurges n'avaient rien exécuté de si délicat ni de si élégant; et même l'on pourrait induire de la sonorité des armes que faisaient retentir les Corybantes et les Curètes, qu'ils connaissaient déjà l'alliage du cuivre avec l'étain. Clément d'Alexandrie nous a dit : « Celmis et Damnaménée, « deux Dactyles Idéens, découvrirent les premiers le « fer à Chypre, et Délas, un autre Idéen, trouva l'al« liage du cuivre. » Quel est ce Délas? Il désigne sans doute un Corybante ou un Curète; dans tous les cas, on doit voir en lui un membre de cette famille[1].

Si quelque lecteur, curieux des matières que nous traitons, jetait les yeux, après avoir parcouru cet article, sur de certains ouvrages où l'on s'est occupé du même sujet, il trouverait sans doute que nous avons appauvri le rôle de nos métallurges, des Curètes surtout, de plusieurs attributions importantes. On les a transformés, en effet, en cultivateurs, en civilisateurs et même en astronomes; mais par quels moyens? Par des moyens qui ne sont pas à notre usage : en confondant les Curètes peuple avec les Curètes missionnaires de Rhée, bien que Strabon eût mis en garde contre cette confusion, ainsi qu'on le verra à l'article des Telchines; en donnant des inductions arbitraires pour des faits positifs; enfin, en prêtant aux auteurs ce qu'ils n'ont dit ni voulu dire.

1. Dans le traité *sur l'Orichalque*, je prouve, d'après des textes historiques, que l'alliage du cuivre avec le zinc doit remonter au moins au milieu du quatrième siècle avant l'ère chrétienne; du passage de Clément d'Alexandrie il résulterait que l'alliage du cuivre avec l'étain doit remonter à la plus haute antiquité.

Si nous ouvrons, par exemple, le livre de Sainte-Croix, nous y lisons : « Il paraît certain que les Curètes « défrichèrent les premiers l'île de Crète et travaillè« rent à en civiliser les habitants. On leur attribuait « même des connaissances en astronomie[1]. » Ne lui demandons compte que des *connaissances en astronomie;* où a-t-il fait cette découverte ? Il nous renvoie, dans sa note, aux scholies de Théon sur les *Phénomènes* d'Aratus, au vers 35. Je m'adresse d'abord au poète, et j'y vois que Jupiter, reconnaissant des soins dévoués de ses deux nourrices, les plaça dans le ciel, où elles formèrent les deux constellations de la grande et de la petite Ourse. J'interroge ensuite le scholiaste, et j'y vois le développement de la fable mythologique, et j'y retrouve quelques-uns des détails que nous avons donnés, d'après des autorités plus compétentes, sur le rôle de nos métallurges auprès de Jupiter enfant. Mais, pour ce qui est des *connaissances en astronomie*, pas un mot qui les rappelle de près ou de loin. Quelle idée se faire d'une pareille érudition ? Elle ressemble beaucoup à une tromperie, et il faudrait la caractériser durement, si l'on ne nous assurait que l'érudit fut un galant homme.

Ici je dois à mes lecteurs une petite explication. Si je relève de temps en temps, dans les *Mystères* de Sainte-Croix, quelques-unes des erreurs qui s'y trouvent en foule, c'est qu'elles ont passé de là dans beaucoup d'autres livres, et notamment dans un ouvrage qui aurait suffi pour les mettre en crédit, la *Symbolique* de Creuzer. Creuzer, en effet, a pris dans les

1. P. 51 de la 1re édit., et t. I, p. 69 de la 2e.

*Mystères* de Sainte-Croix le fond de sa doctrine; ce n'est pas moi qui le dis, c'est un Allemand, qui fait sans détour ce reproche à son compatriote, c'est Lobeck : sa haine pour le symbolisme a été plus forte que la prévention nationale, qui n'a pas habituellement tant de franchise. En commençant à parler des mystères d'Éleusis, il annonce qu'il se dispensera dorénavant de citer sur ce sujet le nom de Creuzer, *qui ne fait que suivre partout pas à pas Sainte-Croix :* « Kreuzerum, qui in omnibus Sancrucium pedetentim sequitur, in hac causa postea « non nominabo[1]. »

Ailleurs, il va jusqu'à transformer ce même Creuzer en *pedisequus* de Sainte-Croix, l'esclave qui marche à la suite du maître : « Creuzerus, Sancrucii pedise« quus[2]. »

Mais croyez-vous que Sainte-Croix à son tour n'ait pas *suivi pas à pas* quelque prédécesseur ? Écoutez un autre Allemand, qui l'appelle tout crûment *un pillard :* « Voyez, dit Boettiger, Sainte-Croix, qui *pille* « Fréret. — Siehe Sainte-Croix, der den Freret plün« dert[3]. »

Et admirez ensuite l'équité de Lobeck ! Comme il détestait Boettiger plus fortement encore que le symbolisme, il ferme les yeux sur le flagrant délit et repousse avec indignation bien loin de Sainte-Croix cette accusation de plagiat, la plus offensante qui se puisse diriger contre un homme d'honneur : « Ab hoc crimine plagii, quo homini ingenuo ni-

1. *Aglaopham.*, p, 8.
2. *Ibid.*, p. 141.
3. *Vasengem.*, t. I, fasc. II, 98.

« hil gravius objici potest, Sancrucius longe ab-
« horret[1]. »

Voilà pourtant l'esprit qui a constamment animé l'auteur de l'*Aglaophamus!*

1. *Aglaopham.*, p. 1259.

# CHAPITRE IV.

## TELCHINES.

Confusion des Telchines, habitants primitifs de Rhodes, avec les Telchines métallurges. — Ceux-ci étaient partis de la Crète; de là ils se rendent à Chypre, à Rhodes et à Sicyone. — Ce sont des métallurges et des artistes; leurs œuvres et leur renommée comme artistes. — Cette supériorité les fait jalouser et calomnier; on leur attribue des méfaits qui doivent rester à la charge de leurs homonymes; détails sur ces premiers habitants de Rhodes. — Pourquoi nos métallurges furent appelés enchanteurs et envieux. — Erreurs graves de Lobeck relevées. — Nos Telchines formaient une corporation de métallurges et d'artistes. — On en distingua trois principaux dans le commencement. — On prouve que tous les lieux qu'ils visitèrent les avaient attirés par des causes physiques ou des circonstances locales relatives à leur industrie. — Ils n'ont pas dû construire le temple de Minerve Telchinienne en Béotie; réfutation de Pausanias sur ce point. Ils ont dû se rendre en Samothrace.

En commençant à parler des Telchines, il faut d'abord, pour éviter une confusion où sont tombés non-seulement les anciens, mais les modernes, faire une distinction entre les primitifs habitants de l'île de Rhodes et les personnages dont nous avons à nous occuper. Le nom de *Telchines* leur fut commun aux uns et aux autres; mais il y eut entre eux la différence qui se doit trouver entre tout un peuple et une classe d'individus. De là des entreprises qui ne peuvent convenir qu'aux premiers, des qualités et des défauts qu'on ne

peut attribuer qu'aux seconds. Les Telchines, en un mot, réclament la même distinction que Strabon a si judicieusement faite entre les Curètes. Lorsque le critique historien passe des Curètes, peuple de l'Étolie et de l'Acarnanie, aux Curètes, serviteurs de Rhée, il fait remarquer la confusion commise par ses prédécesseurs pour l'éviter lui-même, en prouvant que l'on ne saurait voir de synonymie possible entre ces homonymes[1]. Ici sans doute la ligne de démarcation sera souvent difficile à poser; mais nous tâcherons du moins de l'indiquer le plus exactement qu'il se pourra.

Nous n'avons aucun témoignage bien ancien de l'existence historique des Telchines, de sorte qu'on serait tenté de les prendre pour des membres nouveaux venus dans la famille des métallurges. Stésichore est le premier qui en ait fait mention; or, Stésichore florissait vers l'an 530 avant l'ère chrétienne. Mais disons tout : Stésichore a fait allusion à une très-ancienne réputation des Telchines, et qui était, nous le verrons plus bas, devenue proverbiale, d'où l'on peut induire un passé très-reculé. Dans la pénurie de documents où nous nous trouvons aujourd'hui, on doit étudier ainsi l'antiquité : tirer parti de tout et ne donner à rien une valeur idéale.

De qui ferons-nous descendre les Telchines? Diodore les appelle *fils de la mer*: « Ceux qui habitèrent, « dit-il, les premiers l'île nommée Rhodes furent les « hommes qu'on appela Telchines; ceux-ci étaient fils « de Thalassa, comme la fable l'a rapporté. — Τὴν δὲ « νῆσον τὴν ὀνομαζομένην Ῥόδον πρῶτοι κατῴκησαν οἱ προσα-

1. X, p. 466.

« γορευόμενοι Τελχῖνες· οὗτοι δ' ἦσαν υἱοὶ μὲν Θαλάσσης, ὡς ὁ
« μῦθος παραδέδωκε[1]. »

Nonnus les dira *fils de Neptune*. Dériades, dans sa harangue, s'écrie :

. Σώματα Τελχίνων τυμβεύσατε γείτονι πόντῳ
Πατρὶ Ποσειδάωνι μεμηλότα[2].

« Ensevelissez dans la mer voisine les corps des
« Telchines, qui seront l'objet des soins de Neptune,
« leur père. »

Déjà la confusion commence entre les deux espèces. Nos Telchines ne furent pas des marins, c'étaient des métallurges; ceux de Rhodes, au contraire, pouvaient être métaphoriquement appelés *fils de la mer*. La supériorité de cette île résida principalement dans son goût et son génie pour la navigation ; de là vient que les fables qui enveloppent l'origine de son histoire sont presque toutes des allégories désignant symboliquement un peuple issu de la mer et fait pour elle.

L'extraction de nos métallurges n'est donc pas connue. Mais de quel pays sortaient-ils? Nonnus les fait naître à Rhodes, car il appelle cette île, nous le verrons plus bas, *leur nourrice*, τιθήνην. Une opinion rapportée par Strabon semble aussi leur avoir assigné le même lieu de naissance. Le géographe, après nous avoir dit que, selon les histoires crétoises, ce furent les Curètes mandés de la Phrygie en Crète par Rhée qui servirent de nourriciers à Jupiter, ajoute : « D'autres « prétendent que, comme il se trouvait neuf Telchines

1. V, 55.
2. *Dionys.*, XXVII, 107; XIV, 40.

« à Rhodes, ceux d'entre eux qui accompagnèrent « Rhée en Crète, et qui élevèrent l'enfance de Jupiter, « furent appelés Curètes (κοῦρον τροφήσαντες). — Οἱ δὲ, « Τελχίνων ἐν Ῥόδῳ ἐννέα ὄντων, τοὺς Ῥέᾳ συνακολουθήσαντας « εἰς Κρήτην, καὶ τὸν Δία κουροτροφήσαντας, Κουρῆτας ὀνομα- « σθῆναι[1]. »

A cette opinion se vient joindre une tradition qui la confirme pleinement, sans toutefois nous assurer que les Telchines fussent venus de Rhodes en Crète. Aglaosthènes, qui avait fait une histoire de l'île de Naxos, où paraissent avoir joué un grand rôle les traditions mythiques, disait, au rapport du scholiaste de Germanicus : « Que Cynosura, nourrice de Jupiter, « avait habité en Crète dans un certain endroit avec « les Telchines, que l'on appelle Curètes Idéens. — « Aglaosthenes, in Naxiacis carminibus, Cynosuram « dicit, Jovis nutricem, circa eum locum fuisse cum « Telchiniis, qui dicuntur Curetes Idæi[2]. »

Arrêtons-nous un moment sur cette complète assimilation, qui fait des Telchines et des Curètes les mêmes personnages sous deux noms différents, et, d'un autre côté, rappelons-nous ce qu'a dit plus haut Strabon : « Que, selon l'affirmation de quelques-uns, les « Corybantes, les Cabires, les Dactyles Idéens et les « Telchines étaient les mêmes que les Curètes[3]. » C'est un rapprochement d'une grande importance pour notre étude, et qui suffirait seul pour faire justice de l'étrange assertion de Lobeck, assertion qui n'a pu être inspirée que par un dépit aveugle et sans critique,

1. X, p. 472.
2. Ad *Arat. Phænom.*, 39.
3. X, p. 466.

à savoir, que les Telchines ne ressemblaient en rien à aucun des autres personnages, mais qu'ils formaient une classe entièrement distincte : « Telchines nullis « priorum similes, *sed prorsus sui generis* fuisse vi« dentur[1]. »

Faut-il donc supposer la première résidence des Telchines à Rhodes ? Je n'en crois rien ; des témoignages plus nombreux et d'une gravité prépondérante nous les montrent fixés d'abord en Crète. Strabon parlant de Rhodes, et sans doute d'après les historiens rhodiens, ce qui donne ici un double poids à ses paroles, nous dit : « Rhodes s'appelait d'abord « Ophiussa et Stadia ; ensuite elle s'appela Telchinie, « du nom des Telchines, qui habitèrent l'île.... On « assure qu'ils se rendirent de Crète à Chypre, puis à « Rhodes. — Ἐκαλεῖτο δὲ ἡ Ῥόδος πρότερον Ὀφιοῦσσα καὶ « Σταδία, εἶτα Τελχινὶς, ἀπὸ τῶν οἰκησάντων Τελχίνων τὴν « νῆσον..... Ἐλθεῖν δέ φασιν ἐκ Κρήτης εἰς Κύπρον πρῶτον, « εἶτ' εἰς Ῥόδον[2]. »

Nicolas de Damas, qui s'était naturellement occupé des Telchines dans son *Histoire universelle*, nous dit encore aujourd'hui dans un fragment conservé de cet ouvrage : « Ceux que l'on nomme Telchines, fixés en « Crète dès la plus haute antiquité, et qui habitèrent « ensuite à Chypre, et qui se transportèrent de là à « Rhodes, et qui s'établirent les premiers dans cette « île, furent des hommes violemment fascinateurs et « envieux. — Τελχῖνες ἄνθρωποι ὀνομαζόμενοι τὸ ἀνέκαθεν « Κρῆτες, οἰκήσαντές τε καὶ ἐν Κύπρῳ, μεταναστάντες δ' εἰς

1. *Aglaopham.*, p. 1181.
2. XIV, p. 653.

« Ῥόδον, καὶ πρῶτοι τὴν νῆσον κατασχόντες, βάσκανοί τε σφό-
« δρα ἦσαν καὶ φθονεροί[1]. »

Eustathe : « Il est beaucoup question, dit-il, des « Telchines, et dans beaucoup d'écrivains. Il y en a, « en effet, qui assurent qu'ils sont Crétois et qui les « appellent *Thelgines*, de θέλγειν (*charmer*, *fasciner*), « et qui disent qu'ils sont charlatans et enchanteurs. « — Πολὺς δὲ ὁ περὶ Τελχίνων λόγος καὶ παρὰ πολλοῖς. « Εἰσὶ γὰρ οἳ καὶ Κρῆτας αὐτούς φασι, καὶ Θελγῖνας ὀνομάζουσι, « παρὰ τὸ θέλγειν, καὶ γόητας εἶναι φασὶ καὶ φαρμακεῖς[2]. »

On le voit, c'est bien en Crète que les Telchines font leur première apparition. Ajoutons même qu'ils y laissèrent des traces si profondes, que la Crète s'en appela *Telchinie*, et les Crétois, *Telchines*, au rapport d'Étienne de Byzance : « Καὶ ἡ Κρήτη Τελχινία ἐλέγετο, καὶ « οἱ Κρῆτες Τελχῖνες[3]. » Maintenant, étaient-ils véritablement Crétois? Malgré l'affirmation d'Eustathe, j'inclinerais à leur donner la Phrygie pour berceau, non-seulement à cause de leur identification avec les Curètes, mais encore et surtout à cause de leur soumission à Rhée, la souveraine de tous les métallurges. Quoi qu'il en soit, et en l'absence de tout renseignement positif, admettons simplement la Crète comme point de départ des Telchines. De là ils se rendent à Chypre et à Rhodes; mais ils visiteront encore une autre contrée des plus anciennement célèbres. Étienne de Byzance nous apprend que Sicyone s'appelait aussi *Telchinie*: « Τελχινία δὲ καὶ ἡ Σικυὼν ἐκαλεῖτο[4]. » D'où lui

1. Nicolai Damasc. *Fragm.*, p. 146. ed. C. Orell.
2. Ad *Il.* Ι', 525, p. 771 sqq.
3. V. Τελχίς.
4. V. Τελχίς.

venait ce nom ? Eustathe répond : « Sicyone fut aussi « jadis appelée *Telchinie*, à cause que les fameux Tel- « chines habitèrent aussi en cet endroit. — Ἐκλήθη δέ « ποτε καὶ Τελχινία, διὰ τὸ τοὺς ᾀδομένους Τελχῖνας καὶ αὐτόθι « οἰκῆσαι [1]. »

Tous ces noms sont significatifs, on le verra bientôt ; passons au rôle que jouèrent les Telchines. Diodore de Sicile nous dit : « D'après les traditions mythi- « ques, les Telchines élevèrent Neptune avec Caphira, « la fille de l'Océan, Rhée leur ayant confié le dépôt « du petit enfant. — Μυθολογοῦνται δὲ μετὰ Καφείρας τῆς « Ὠκεανοῦ θυγατρὸς ἐκθρέψαι Ποσειδῶνα, Ῥέας αὐτοῖς παρακα- « ταθεμένης τὸ βρέφος [2]. »

Cette tradition est assurément plus vraisemblable que celle qu'a suivie Nonnus, si le poète n'a pas voulu faire une pure métaphore, en faisant les Telchines fils de Neptune. Mais une tradition plus autorisée, c'est celle qui donne les Telchines pour nourriciers de Jupiter, et non de Neptune. Strabon nous a déjà dit : « D'autres prétendent que, comme il se trouvait neuf « Telchines à Rhodes, ceux d'entre eux qui accompa- « gnèrent Rhée en Crète, et qui élevèrent l'enfance de « Jupiter, furent appelés Curètes. » Aglaosthènes nous a dit de son côté, selon le scholiaste de Germanicus, « Que Cynosura [3], nourrice de Jupiter, avait habité en « Crète, dans un certain endroit, avec les Telchines, « que l'on appelle Curètes Idéens. »

1. Ad *Il.* B', 572, p. 291.
2. V, 55.
3. *Cynosura* et *Capheira* sont le même personnage, et ne forment peut-être qu'un seul nom, Κυνόσουρα ayant pu dégénérer facilement en Κάφειρα ou Κάφειρνα, selon quelques manuscrits.

Ce qui résulte avec certitude de tous ces témoignages, c'est que les Telchines furent regardés comme les *nourriciers* (κουροτρόφοι) des fils de Rhée; or, c'était là un point important à constater.

Si les membres de la famille dont nous écrivons l'histoire furent tous sans exception des métallurges, on peut dire que les Telchines le furent doublement. Ils ne découvrirent pas, en effet, seulement les métaux, ils les travaillèrent encore avec une véritable supériorité, et les premiers ils firent sortir des produits de l'industrie les œuvres de l'art, comme une fleur de sa tige. Eustathe nous apprend qu'ils passaient pour avoir découvert les métaux et la statuaire : « Καὶ ἀγαλματο-« ποΐαν δὲ εὑρεῖν ἐδόκουν καὶ μέταλλα. » Et un peu plus bas il ajoute : « Ceux qui ont dit qu'ils étaient trois « leur donnent les noms de l'or, de l'argent et du « cuivre, le nom de la matière que chacun découvrit. « — Οἱ δὲ εἰπόντες τρεῖς αὐτοὺς εἶναι, ὀνόματα κομίζουσιν αὐ-« τοῖς χρυσὸν, καὶ ἄργυρον, καὶ χαλκὸν, ὁμωνύμως ὕλῃ ἣν « ἕκαστος εὗρε[1]. » Remarquons la présence de l'or, qui se montre pour la première fois parmi les découvertes de nos métallurges. « On dit, rapporte Strabon, que « les Telchines mirent les premiers en œuvre et le fer « et le cuivre. — Πρώτους δ' ἐργάσασθαί φασι σίδηρόν τε καὶ « χαλκόν[2]. »

Voilà pour les métallurges. Ici peut-être plus d'un lecteur demandera comment il se fait que, l'art de la métallurgie avançant toujours, et touchant même en ce moment à un dernier progrès qui les doit couron-

1. Ad *Il.* I', 525, p. 772 sq.
2. XIV, p. 653 sq.

ner tous, il revienne encore à son point de départ. La tradition, ou plutôt les traditions, qui ne faisaient de tous nos métallurges qu'une même famille, tout en chargeant les divers membres de cette famille de représenter les perfectionnements successifs de l'art, ne s'inquiétèrent pas souvent de leur attribuer aux uns et aux autres l'invention primitive. Songeons que nous avons affaire ici non à une histoire critique, suivie et conséquente, mais à une simple transmission de souvenirs plus ou moins effacés des anciens âges. Il ne faut donc pas s'arrêter à la mesquine chicane de Lobeck, qui, pour infirmer le témoignage d'Eustathe, allègue que les autorités les plus considérables n'ont jamais fait les Telchines inventeurs des métaux : « Verum locupletiores auctores Telchines metalla invenisse nesciunt[1]. » Étaient-elles mieux fondées ces autorités à dire que les Telchines travaillèrent les premiers le fer et le cuivre? Non, sans doute; et cependant nous venons d'entendre Strabon, qui a mis ainsi les Telchines en concurrence avec les Dactyles, car il avait dit précédemment : « Sophocle « pense que ce furent les cinq premiers Dactyles « mâles qui découvrirent le fer, et *le mirent en œuvre* « *les premiers.* »

Voyons les Telchines artistes. Leur gloire fut grande dans l'antiquité, et leurs œuvres admirées et vénérées. Ce sont eux qui fabriquèrent la fatale faux de Saturne et le puissant trident de Neptune. Strabon, après leur avoir fait honneur de l'invention du fer et du cuivre, continue : « Et l'on dit notamment qu'ils fabriquèrent

1. *Aglaopham.*, p. 1199.

« même la faux de Saturne. — Καὶ δὴ καὶ τὴν ἅρπην φασὶ « τῷ Κρόνῳ δημιουργῆσαι. » Eustathe : « On leur attribue « aussi la fabrication de la faux qui servait à Saturne. « — Ἀνατίθεται δὲ αὐτοῖς καὶ ἡ κατασκευὴ τῆς κατὰ τὸν Κρό- « νον ἅρπης[1]. » Quant au trident, Callimaque nous peint le dieu des mers frappant les montagnes « Avec l'arme « à trois pointes que lui fabriquèrent les Telchines. »

Ἄορι τριγλώχινι, τό οἱ Τελχῖνες ἔτευξαν[2].

A propos des deux dernières citations, Lobeck s'est permis de dire que ce sont là des fictions de fraîche date, vu que l'antiquité chargea les Cyclopes de la fabrication des armes des dieux : « Novitio utrique com- « mento; nam antiquitas fabricandis deorum armis « Cyclopes præfecit[3]. »

Pourquoi ne pas citer aussi Strabon? Lobeck n'a point parlé de Strabon. N'est-ce pas ensuite chose curieuse que de lui voir donner une leçon de mythologie à Callimaque? Quelle irrévérence y avait-il donc à mettre les Telchines sur la même ligne que les Cyclopes? Un poète latin, véritable Alexandrin pour l'érudition mythologique, a sans scrupule, nous le verrons bientôt, savamment associé nos métallurges non-seulement aux Cyclopes, mais à Vulcain lui-même.

Les Telchines ne se bornèrent pas à fabriquer ces armes divines, ils firent encore les statues de plusieurs dieux. « On dit, au rapport de Diodore de Sicile, qu'ils

1. Ad *Il.* I', 525, p. 771.
2. *Hymn. in Del.*, 31.
3. *Aglaopham.*, p. 1184.

« furent les inventeurs de certains arts, et qu'ils in-
« troduisirent parmi les hommes d'autres découvertes,
« de celles qui sont utiles à la vie, et que les premiers
« ils firent des statues de dieux, et que parmi les an-
« ciens monuments consacrés on en désigne quelques-
« uns de leur nom; que l'on a, par exemple, appelé
« chez les Lyndiens un Apollon Telchinien, chez les
« Jalysiens, une Junon et des nymphes Telchiniennes,
« et chez les Camiréens, une Junon Telchinienne. —
« Γενέσθαι δ' αὐτοὺς καὶ τεχνῶν τινων εὑρετὰς, καὶ ἄλλα τῶν
« εἰς τὸν βίον χρησίμων εἰσηγήσασθαι τοῖς ἀνθρώποις, ἀγάλ-
« ματά τε θεῶν πρῶτοι κατασκευάσαι λέγονται, καί τινα τῶν
« ἀρχαίων ἀφιδρυμάτων ἀπ' ἐκείνων ἐπωνομάσθαι· παρὰ μὲν
« γὰρ Λινδίοις Ἀπόλλωνα Τελχίνιον προσαγορευθῆναι, παρὰ δὲ
« Ἰαλυσίοις Ἥραν καὶ Νύμφας Τελχινίας, παρὰ δὲ Καμιρεῦσιν
« Ἥραν Τελχινίαν[1]. »

Nicolas de Damas, dans le fragment déjà cité, complète ces détails : « Et les Telchines, dit-il, étant aussi « des artistes et ayant imité les œuvres de leurs devan- « ciers, consacrèrent les premiers une statue de Mi- « nerve Telchinienne, comme qui dirait de Minerve « envieuse. — Τεχνῖται δὲ ὄντες καὶ τὰ τῶν προτέρων ἔργα « μιμησάμενοι, Ἀθηνᾶς Τελχινίας ἄγαλμα πρῶτοι ἱδρύσαντο, « ὥσπερ εἴ τις λέγοι Ἀθηνᾶς βασκάνου. »

De pareilles œuvres les firent aisément passer aux yeux des anciens pour un type de la supériorité dans les arts et pour des modèles d'après lesquels on pouvait estimer le mérite. On les plaça sur le même rang que les Cyclopes, et l'on alla jusqu'à les comparer à Vulcain. Stace, voulant donner une

1. V, 55.

haute idée d'une statuette d'Hercule exécutée par Lysippe, dira :

Tale nec Idæis quidquam Telchines in antris,
Nec solidus Brontes, nec qui polit arma deorum
Lemnius, exigua potuisset ludere massa[1].

« Ni les Telchines, dans les antres de l'Ida, ni le ro-
« buste Brontès, ni le Lemnien qui fabrique avec per-
« fection les armes des dieux, n'eût pu, par un jeu de
« l'art, produire rien de pareil avec un si petit volume
« de matière. »

Ailleurs le poète associe encore les mêmes personnages à un même travail, à la fabrication du collier d'Harmonie :

Hoc. . . . . . laborant
Cyclopes; notique operum Telchines amica
Certatim juvere manu[2].

« A cette parure travaillent les Cyclopes; et les Tel-
« chines, connus par leurs œuvres, prêtèrent à l'envi
« le concours d'une main amicale. »

Mais il est difficile d'exceller par tant de qualités sans humilier ses rivaux et sans exciter l'envie : ce fut le sort des Telchines. On leur prodigua d'abord les épithètes déjà données aux Dactyles d'*enchanteurs* et de *magiciens*. Nous avons entendu Eustathe nous dire :
« On les appelle Θελγῖνες (*Thelgines*), de θέλγειν, et on
« prétend qu'ils sont *enchanteurs* et *magiciens* (γόητες
« καὶ φαρμακεῖς). »

Cette étymologie nous conduit à parler de la ques-

1. *Silv.*, IV, 6, 47.
2. *Theb.*, II, 274.

tion qui divisa les anciens sur le sens et l'orthographe du mot. Les uns le dérivaient de τήκω, *consumer*, *faire dépérir*, et écrivaient Τελχῖνες; les autres le dérivaient de θέλγω, *charmer*, *fasciner*, et écrivaient Θελγῖνες, en transposant l'aspiration. Hésychius : « Τελχῖνες· ἢ παρὰ « τὴν τῆξιν, ἢ παρὰ τὸ θέλγειν[1]. » C'est à ce dissentiment grammatical que doit, selon moi, faire allusion Plutarque dans la phrase suivante : « Personne ne peut « dire non plus qu'il soit arrivé du trouble dans un « État au sujet d'une question de prononciation, sur la « manière dont il convient de lire le mot Τελχῖνες. — « Οὐδὲ περὶ προσῳδίας ἔχει τις εἰπεῖν στάσιν ἐν πόλει γινομέ- « νην πότερον Τελχῖνας ἀναγνωστέον[2]. » Bien que la forme Τελχῖνες ait prévalu, un grand nombre de lexiques grecs donnent les deux orthographes, comme équivalentes. Hésychius interprète Θελγῖνες par Τελχῖνες[3]; et Eustathe nous dit : « De θέλγειν dérive aussi Τελχῖνες.... De là « vient que dans un lexique de rhétorique, qui suit « l'ordre alphabétique, il est écrit : Thelgines, *enchan-* « *teurs*, *magiciens*. — Ἐκ τοῦ θέλγειν καὶ Τελχῖνας.... Ἐν « γοῦν ῥητορικῷ λεξικῷ κατὰ στοιχεῖον προϊόντι, γράφεται· « Θελγῖνες· γόητες, φαρμακοί[4]. »

On ne se borna pas pour les Telchines à ces épithètes d'*enchanteurs* et de *magiciens;* on les accusa d'être encore des Génies envieux et malfaisants, et l'esprit grec, obéissant à sa double tendance vers l'association des idées et vers la fiction, imagina les imputations les plus bizarres et les fables les plus chimé-

1. V. Τελχῖνες.
2. *De virt. doc.*, t. VII, p. 728, ed. Reisk.
3. V. Θελγῖνες.
4. Ad *Il.* N', 435, p. 940, et ad *Odyss.* A', 54, p. 1391.

riques. Toutefois, gardons-nous d'une confusion où l'on est tombé jusqu'à présent; gardons-nous de mettre toutes ces accusations à la charge de nos métallurges : une bonne part doit rester à leurs homonymes, aux Telchines, qui peuplèrent les premiers l'île de Rhodes. Mais, pour tâcher d'éclaircir un peu une obscurité qui sera trop souvent indébrouillable, essayons de donner quelques détails historiques sur ces primitifs habitants de l'île.

Ceux-ci paraissent être venus du Péloponnèse. Ils y étaient établis, lorsque Phoronée entreprit de les chasser. Les Telchines résistèrent avec un courage opiniâtre; mais, vaincus, ils furent contraints d'abandonner la presqu'île, et allèrent fonder Rhodes. Ces détails nous sont donnés par la *Chronique* d'Eusèbe, et confirmés par Paul Orose : « Telchines, dit la *Chronique*, et Caryatæ adversum Phoroneum et Parrhasios instituunt bellum. — Telchines victi Rhodum « condiderunt, quæ prius Ophiussa vocabatur[1]. » Paul Orose, avec une variante de nom propre et l'addition d'une épithète destinée à caractériser la résistance des Telchines (pervicax, *opiniâtre*), nous dit semblablement : « Telchines et Carpathii pervicax prælium adversus Phoroneum et Parrhasios gesserunt. Iidemque Telchines et Carpathii post paululum bello victi, patria profugi, Rhodum insulam, quæ Ophiussa antea vocabatur, quasi tutam possessionem ceperunt[2]. »

Au bout d'un certain temps, mais qui paraît avoir été assez court, si l'on peut tirer cette induction des

1. *Chronic.*, p. 273 sq., ed. Mai et Zohrab.
2. I, 7.

dernières paroles d'Orose : « Ils prirent l'île de Rhodes, « comme une possession qui leur semblait sûre, » les Telchines éprouvèrent le sort qu'ils avaient eu dans le Péloponnèse. Les Héliades, peuple dont l'origine est inconnue, s'emparèrent de Rhodes et en expulsèrent les possesseurs. « Après les Telchines, nous dit Stra« bon, les Héliades, selon les traditions mythiques, « occupèrent l'île. — Μετὰ δὲ τοὺς Τελχῖνας οἱ Ἡλιάδαι « μυθεύονται κατασχεῖν τὴν νῆσον[1]. »

Mais cette fois encore, les Telchines ne cédèrent le terrain qu'après une opiniâtre résistance. Il paraît même qu'exaspérés par leur défaite, ils cherchèrent à rendre inhabitable la terre qu'ils ne pouvaient plus habiter. Je démêle ces particularités dans le récit équivoque des auteurs; et celui qui me laisse entrevoir la réalité historique le plus distinctement, ce n'est pas, comme on le pourrait croire, un historien ou même un scholiaste, c'est le poète le plus essentiellement ami de la fiction, c'est Nonnus.

Parmi les auxiliaires de Bacchus pour l'expédition de l'Inde, les Telchines tiennent une place considérable. Le poète les fait originaires de Rhodes, et il en nomme trois, qui sont nos métallurges; mais il leur a prêté des actions qui ne conviennent évidemment qu'aux Telchines du Péloponnèse. Voici ce qu'il dit :

Ἦλθε Λύκος, καὶ Κέλμις ἐφέσπετο Δαμναμενῆϊ,
Τληπολέμου μετὰ γαῖαν ἁλιπλανέες μετανάσται,
Δαίμονες ἀγρονόμοι, μανιώδεες, οὓς πάρος αὐτοὶ,
Πατρῴης ἀέκοντας ἀποτμήξαντες ἀρούρης,
Θρίναξ σὺν Μακαρῆϊ, καὶ ἀγλαὸς ἤλασεν Αὔγης,

1. XIV, p. 654.

Υἱέες Ἠελίοιο. Διωκόμενοι δὲ τιθήνης[1],
Χερσὶ βαρυζήλοισιν ἀρυόμενοι Στυγὸς ὕδωρ,
Ἄσπορον εὐκάρποιο Ῥόδου ποίησαν ἀλωήν,
Ὕδασι Ταρταρίοισι περιῤῥαίνοντες ἀρούρας[2].

« Arriva Lycus et Celmis, qui suivait Damnaménée, « errant sur la mer, après avoir été bannis de la terre « de Tlépolème; Génies habitants des champs, sem« blables à des frénétiques; eux qu'auparavant expul« sèrent, après les avoir arrachés, malgré leur résis« tance, à leurs champs paternels, les fils du Soleil, « Thrinax et le brillant Augé avec Macarée. Mais ainsi « expulsés de la terre nourricière, puisant de leurs « mains funestement envieuses de l'eau du Styx, ils « rendirent stériles les champs de la fertile Rhodes, « en arrosant partout les campagnes de ces eaux in« fernales. »

Si ce récit n'indiquait une lutte de deux races ou de deux peuples, se disputant la conquête d'un pays et possédant les forces nécessaires pour se faire la guerre, ce récit serait d'une choquante invraisemblance; or, jamais nos métallurges n'eurent l'ambition ni les moyens de jouer un pareil rôle.

Strabon, dans un passage qui sera cité plus loin, et où les Telchines de Rhodes sont confondus avec nos métallurges, a rappelé aussi la résistance désespérée des premiers.

1. Bien que l'on puisse et que l'on doive, en laissant τιθήνης, construire ce mot avec Ῥόδου, j'aimerais cependant mieux lire τιθήνην, et traduire : « Poursuivant leur propre nourrice, » tournant leur fureur contre la terre même qui les éleva. La phrase serait plus correcte et la pensée plus poétique.

2. *Dionys.*, XIV, 45 sqq.

Il en est de même de Suidas dans l'article suivant : « Καὶ Τελχῖνες Θελγῖνες τινές εἰσι· τὰ γὰρ θάλλοντα, φασὶ, « βασκαίνοντες τοῖς ὕδασι τῆς φύσεως[1] αὖα ἐποίουν, ἕως φυτῶν « βασκαίνοντες[2]. — Les Telchines sont des espèces de « Thelgines (*enchanteurs*) : ensorcelant, en effet, « dit-on, ce qui florissait, ils le rendaient sec avec « les eaux du Styx, étendant leurs sortiléges jusqu'aux « plantes. »

Diodore de Sicile rapporte une tradition d'après laquelle les Telchines auraient quitté Rhodes dans la prévision d'une inondation, et se seraient dispersés de divers côtés. L'un d'entre eux notamment, nommé Lycus, s'étant dirigé vers la Lycie, y aurait élevé un temple en l'honneur d'Apollon Lycien, sur les bords du fleuve Xanthus : « Λύκον δ' ἐκ τούτων παραγενόμενον εἰς « τὴν Λυκίαν, Ἀπόλλωνος Λυκίου ἱερὸν ἱδρύσασθαι παρὰ τὸν « Ξάνθον ποταμόν[3]. » Plus tard, Hélios (le soleil) aurait desséché le sol de l'île et l'aurait rendue de nouveau habitable. Ce n'est là qu'une allégorie voulant figurer le fait que nous cherchons à établir. Diodore ne parle des Héliades qu'au chapitre suivant, mais dans un autre récit allégorique où il n'est plus question des Telchines, et qui prouve seulement la prétention des Rhodiens à passer pour des autochthones éclos sous l'influence du soleil.

Cette distinction entre les Telchines peuple et les Telchines corporation de métallurges nous sera d'une

1. Junius, dans son *Catalogus artificum*, au mot *Telchines*, a proposé Στυγὸς, au lieu de φύσεως. La correction me paraît certaine.

2. V. Θέλγει.

3. V, 56.

grande utilité pour expliquer bon nombre d'assertions dont on ne pouvait se rendre compte, et pour accorder beaucoup de contradictions qui paraissaient inconciliables. Nous voyons déjà maintenant comment on a pu confondre la vengeance exercée par les premiers avec la rivalité envieuse attribuée aux seconds. Cette confusion se concevra mieux par les détails qui vont suivre.

Les Telchines, avons-nous dit, offusquaient l'envie, et l'envie se vengeait à sa manière, en déprimant la supériorité, en noircissant les intentions et en imaginant des calomnies. « Les fables, dit Eustathe, repré« sentent les Telchines comme des Génies malfaisants, « et qui séduisent, non avec des intentions favorables. « — Πλάττουσιν οἱ μῦθοι δαίμονάς τινας κακοποιούς, καὶ οὐκ « ἐπὶ καλῷ θέλγοντας[1]. »

Les formes variées qu'ils donnaient à la matière, la vie dont ils savaient animer leurs œuvres, les firent prendre pour des magiciens qui se transformaient eux-mêmes, ou qui transformaient les autres à leur gré par des vertus occultes. Écoutons encore Eustathe : « Καὶ οἱ μέν φασι Θαλάσσης παῖδας αὐτοὺς εἶναι, οἱ δὲ ἐκ « τῶν τοῦ Ἀκταίωνος κυνῶν μεταμορφωθῆναι εἰς ἀνθρώπους, « τοῦτο δὲ διὰ τὸ ἀγρίως ἔχειν ὡς καὶ μυθεύεσθαι σκηπτοὺς « ἀφιέναι, καὶ ποτήριον δοκεῖν ἔχειν ἐν ᾧ ῥίζας κυκῶντες « ἐφάρμασσον γοητευτικῶς. Καὶ ἀμφίβιοι ἐδόκουν εἶναι, καὶ « ἔξαλλοι ταῖς μορφαῖς, ὡς ἐμφεφεῖς τὰ μὲν δαίμοσι, τὰ δὲ « ἀνθρώποις, τὰ δὲ ἰχθύσι, τὰ δὲ ὄφεσι. — Les uns assu« rent qu'ils sont fils de Thalassa, les autres qu'ils « sont le produit de la métamorphose des chiens

1. Ad *Il.* N', 435, p. 940.

« d'Actéon en hommes, et cela, à cause de la dureté « de leur naturel, qui allait jusqu'à faire dire par « la fable qu'ils envoyaient des fléaux et qu'ils pas- « saient pour posséder une coupe dans laquelle, mê- « lant des racines, ils préparaient des breuvages ma- « giques. On les regardait aussi comme des êtres « amphibies et étranges par leurs formes, les croyant « semblables en partie à des divinités, en partie à des « hommes, en partie à des poissons, et en partie à « des serpents. »

Cette assimilation des Telchines à des poissons nous conduit à une autre fiction qui vient immédiatement après dans Eustathe, et qui ne me paraît plus convenir à nos métallurges, mais bien aux Telchines, habitants primitifs de Rhodes; la voici : « Μῦ- « θος δὲ καὶ ἄχειρας αὐτῶν ἐνίους εἶναι καὶ ἄποδας καὶ ἀνὰ « μέσον τῶν δακτύλων δέρματα ἔχειν κατὰ χῆνας. — La « fable veut encore que quelques-uns d'entre eux « aient été sans mains et sans pieds, et qu'ils aient eu « entre le milieu des doigts des membranes comme « des oies. »

Cette allégorie, en effet, qui transforme les hommes en oiseaux aux pieds palmés, n'a rien d'injurieux et peut caractériser métaphoriquement un peuple créé par la nature pour voguer sur les mers; mais nos métallurges, nous l'avons dit, n'étaient point des marins et n'y prétendaient pas. Du reste, notre distinction va nous servir à expliquer plus sûrement quelques traditions que l'on n'a pas encore essayé d'éclaircir, et dont Lobeck cherche à tirer parti pour répandre sur nos études une incertitude décourageante.

Dans Ovide, il est dit que Jupiter, en haine des Tel-

chines et de leurs maléfices, les submergea ainsi que l'île de Rhodes avec les ondes de son frère :

> Phœbeamque Rhodon et Ialysios Telchinas,
> Quorum oculos ipso vitiantes omnia visu
> Jupiter exosus, fraternis subdidit undis[1].

S'il s'agit de nos métallurges, comment croire que ces Génies, chargés, dit-on, nous l'avons entendu, de protéger l'enfance de Jupiter ou de Neptune, aient précisément péri de la main de ces dieux? Cette haine ne se concevrait pas; mais tout s'explique, s'il s'agit des autres Telchines. Jupiter est venu en aide aux Héliades, à la race privilégiée d'Apollon, et l'a mise sans lutte en possession de l'île.

Une tradition rapportait que les Telchines, anciens possesseurs de Rhodes, avaient, en prévision d'une inondation, abandonné leur île, comme l'a raconté Diodore, ou qu'ils avaient péri submergés par un cataclysme, comme vient de le dire Ovide.

Une autre tradition admettait qu'ils avaient péri sous les traits d'Apollon. Eustathe, au même endroit, continue : « Et les Telchines périrent, dit-on, inondés « de pluie par Jupiter, ou percés de flèches par Apol- « lon. — Κατομβρηθέντες δὲ, φασὶν, ὑπὸ Διὸς, ἢ τοξευθέντες « ὑπὸ Ἀπόλλωνος ὤλοντο[2]. »

Nous n'avons ici, chacun le voit, que la lutte victorieuse des Héliades sous une autre forme. Que devient alors l'argument de Lobeck, s'appuyant principalement sur cette mort violente pour exclure nos Tel-

1. *Metam.*, VII, 365 sqq.
2. Ad *Il.* Γ', 525, p. 771 sqq.

chines de la société de leurs frères? « Hoc autem « dempto, omnis fere Telchinum et ceterorum simili« tudo evanescit. Illi enim violenta morte perempti, « nec in consortium deorum, quos vivi coluerunt, « admissi, etc.[1]. » Nos métallurges n'ont eu à souffrir aucune sorte de mort; ce sont les Telchines peuple qui passent pour avoir été exterminés.

Mais nous n'en sommes pas quittes avec les chicanes de Lobeck, qui trouve des contradictions partout, parce qu'il étudie partout des faits isolés et souvent mal compris. Nous venons de voir que, selon Diodore de Sicile, un des Telchines qui avaient quitté Rhodes dans la prévision du cataclysme, Lycus, s'était rendu en Lycie et y avait élevé un temple à Apollon Lycien; mais, d'un autre côté, Servius, exposant les différentes raisons qui avaient pu faire donner le surnom de *Lycius* à Apollon, dit : « Ou bien encore ce surnom lui vient « de ce que, sous l'extérieur d'un loup, il tua les Tel« chines. — Sive quod in lupi habitu Telchinas occi« derit[2]. »

Comment serait-il possible qu'Apollon, sous la forme d'un loup, eût tué les Telchines, et que les Telchines lui eussent érigé un temple sous le surnom qui rappelait cette forme de loup? Pures imaginations des mythographes, qui s'inquiètent peu de se contredire! Ainsi a raisonné Lobeck : « Hos ab Apolline inter« emptos esse aperte tradit Servius, et quidem in lupi « formam converso; nempe ad explicandum Apollinis « Lycii nomen, cui alii *e contrario, ut sunt mythogra-*

1. *Aglaopham.*, p. 1200.
2. Ad *Æn.*, IV, 377.

« *phorum commenta*, sacrum a Lyco Telchine constitutum esse voluerunt[1]. »

Le docte grammairien n'a pas remarqué qu'il s'agit ici de deux traditions complétement distinctes, et qui, loin de se contredire, ne portent pas sur le même fait. Dans celle de Diodore, les Telchines n'éprouvent aucun mal ; ils préviennent une inondation, donnée par l'historien comme un événement naturel, que pouvait prévoir l'observation et qu'explique le sol de l'île, peu élevé au-dessus du niveau de la mer. Quant au temple consacré par Lycus à Apollon Lycien, dans la Lycie, le Telchine surnomme ainsi le dieu ou du nom de la province ou de son nom propre. Dans la tradition de Servius, au contraire, les Telchines sont tués par Apollon sous la forme d'un loup ; mais y est-il dit que les Telchines aient surnommé Apollon *Lycien ?* qu'ils lui aient érigé un temple ? Non assurément. Il y a plus : dans cette tradition, on ne prétend dériver le surnom du dieu ni de Lycus, le nom d'homme, ni de Lycie, le nom de la province, mais de λύκος, *loup*.

Bien que nos métallurges ne fussent pas ici en cause, j'ai cru devoir discuter les deux traditions, pour apprendre à se défier des jugements erronés de Lobeck et de ses fausses préventions.

Je ne m'arrêterai pas à l'interprétation d'un grammairien de basse époque, Lactance Placide, qui a laissé des arguments plus ou moins courts pour les *Métamorphoses* d'Ovide, et qui, à propos du passage que nous avons cité du poète latin, nous dit, non comme

1. *Aglaopham.*, p. 1197.

son auteur, que ce fut en haine de leurs maléfices, mais à cause de la haine de Junon, son épouse, que Jupiter submergea les Telchines : « Telchinas Ialysios, « quos Jupiter propter odium conjugis suæ Junonis « subjecit mari[1]. »

Je ne signalerai aussi qu'en passant la glose explicative de l'épithète Ἀνταία donnée à Rhée. Le scholiaste d'Apollonius de Rhodes nous dit : « Ἀνταία· « ἡ Ῥέα οὕτω λέγεται, διότι ἐναντία τοῖς Τελχῖσιν ἐγένετο[2]. « — Ἀνταία : Rhée est ainsi appelée parce qu'elle « fut *opposée* aux Telchines. » L'allusion aujourd'hui nous échappe; dans tous les cas, elle ne saurait s'adresser à nos métallurges, serviteurs absolument soumis à la déesse. Reprenons les traditions qui les concernent.

Ces reproches si souvent adressés aux Telchines de n'être que des Génies envieux et malfaisants finirent par rendre leur nom synonyme de l'envie et de la méchanceté. Eustathe, dans le passage si souvent cité, ajoute : « Ἡ δὲ παροιμία τοὺς φθονεροὺς καὶ ψογεροὺς « Τελχῖνας ὡς ἐκ τῶν εἰρημένων καλεῖ. Στησίχορος δὲ, φασὶ, « τὰς Κῆρας καὶ τὰς σκοτώσεις Τελχῖνας προσηγόρευσε. — « Et le proverbe, comme par suite des choses qui « viennent d'être dites, appelle Telchines les gens en- « vieux et enclins à blâmer. Aussi, dit-on, Stésichore « a-t-il appelé Telchines les Parques et les ténèbres « infernales. »

Mais cette réputation, si méchamment ternie, était-ce la voix publique qui l'avait faite? Ou bien des enne-

1. Ad *Fab.* X, libr. VII.
2. Ad *Argonaut.*, I, 1141.

mis, plus intimes et particulièrement intéressés à ce décri, avaient-ils diffamé les Telchines? Nous pouvons répondre à cette question, grâce aux renseignements que nous fournissent les anciens.

Boeckh, dans ses notes sur Pindare[1], a comparé les Telchines de Rhodes aux Dédalides d'Athènes, familles d'artistes où l'art se transmettait de père en fils comme une sorte de sacerdoce. Les Telchines furent, en effet, des artistes, mais moins hommes que les Dédalides; Boeckh les a trop humanisés. Après lui, Ottfr. Müller a dit: « Les Telchines paraissent avoir formé une ancienne « corporation de forgerons et de statuaires[2]. » Telle est aussi mon opinion, et par là j'explique une expression très-embarrassante de Nicolas de Damas. Il nous a dit plus haut : « Les Telchines ayant imité les œuvres « de leurs devanciers. — Τὰ τῶν προτέρων ἔργα μιμησά- « μενοι. » Si les Telchines étaient des créateurs de l'art, de quels devanciers s'agit-il? Des membres de leur propre corporation, qui s'imitaient et se perfectionnaient successivement. Lobeck a suspecté l'expression, et, à côté de προτέρων, il a mis *sic*[3]; c'est à tort[4].

Mais ces Telchines, si admirés, eurent sans doute des imitateurs; il se forma des corporations rivales, et par conséquent des jalousies, des inimitiés et des

1. Ad *Olymp.* VII, 53, t. III, p. 172.
2. *Manuel d'Archéol.*, § 70, 4.
3. *Aglaopham.*, p. 1188.
4. Dans une inscription rapportée par Pausanias, il est dit simplement d'Eutélidès et de Chrysothémis, sculpteurs argiens, *qu'ils ont appris leur art de leurs devanciers*, τέχναν εἰδότες ἐκ προτέρων (VI, 10, 2).

haines. C'est l'histoire de tous les temps : déjà le vieil Hésiode disait : « Le potier porte envie au po-« tier, et le constructeur au constructeur. »

Καὶ κεραμεὺς κεραμεῖ κοτέει καὶ τέκτονι τέκτων[1].

De là ces accusations, quelquefois très-violentes, qui ont retenti jusqu'à nous. Les anciens ne leur attribuèrent pas une autre origine. Strabon, dans un passage où la vengeance des Telchines de Rhodes contre les Héliades se trouve un peu confondue avec les attaques dirigées contre nos métallurges par les corporations rivales, s'exprime ainsi : « Les uns affir-« ment que ce furent des envieux et des enchanteurs, « qui répandirent de l'eau du Styx mêlée avec du « soufre pour faire périr les animaux et les plantes. « Mais d'autres assurent qu'au contraire, étant supé-« rieurs dans les arts, ils furent enviés de leurs rivaux « et en éprouvèrent cette diffamation. — Οὓς οἱ μὲν « βασκάνους φασὶ καὶ γόητας, θείῳ[2] καταῤῥαίνοντας τὸ τῆς « Στυγὸς ὕδωρ, ζώων τε καὶ φυτῶν ὀλέθρου χάριν· οἱ δὲ τέχναις

1. *Oper. et D.*, 25.

2. J'avais d'abord songé à lire πεδίου, *le champ*, *la terre*, au lieu de θείῳ; mais je sous-entends σὺν devant θείῳ, et ne m'arrête pas à la correction proposée par Lobeck : λῃίων, *moissons*. Ce mot se trouve déjà compris dans φυτῶν, et ferait ici tautologie. Le docte grammairien, qui rudoie les traducteurs latins pour avoir traduit : *Sulfure admixtam Stygis aquam*, prétendant que Strabon n'a pas dit cela : « Sed hoc non dicitur a Strabone (*Aglaopham.*, « p. 1192), » le docte grammairien ne s'est pas souvenu que le soufre avait une vertu surnaturelle aux yeux des anciens, et que le nom qu'ils lui avaient donné prouvait la céleste origine qu'ils lui attribuaient, θεῖον. Il ne s'est pas souvenu que, dans Homère, toutes les fois que Jupiter lance sa foudre, elle n'est si redoutable

« διαφέροντας τοὐναντίον ὑπὸ τῶν ἀντιτέχνων βασκανθῆναι καὶ « τῆς δυσφημίας τυχεῖν ταύτης[1]. »

Ce passage me semble prouver que les anciens faisaient quelquefois à leur insu la différence des deux espèces de Telchines; car des deux opinions que cite le géographe comme se rapportant aux mêmes personnages, la première évidemment, sauf quelques expressions, ne saurait atteindre nos métallurges. Cette fureur, qui dévaste et dépeuple la terre, ne peut rappeler que la vengeance des Telchines Rhodiens; mais la confusion était si aisée qu'elle a dû être inévitable.

Nous tenons donc, et sur l'indication même des anciens, la source des injures passionnées et des calomnies qui ont poursuivi les Telchines à travers toute l'antiquité. Mais une cause de haines non moins vives et non moins ardentes entre les hommes qui exercent la même industrie ou le même art, c'est la possession de secrets, de procédés ou de méthodes, qui passent pour en rendre quelques-uns supérieurs à leurs rivaux. Les Telchines eurent ce tort aux yeux des corporations rivales; nous le savons par Diodore de Sicile : « On « dit encore, rapporte l'historien, que ces hommes-là « furent des enchanteurs, et qu'ils faisaient arriver à « volonté et les nuages et les pluies et les grêles, et

que par la présence du soufre : Jupiter a lancé sa foudre, « Et « une terrible flamme s'est élevée du soufre embrasé. »

Δεινὴ δὲ φλὸξ ὦρτο θεείου καιομένοιο (*Il.* Θ', 135).

Jupiter a lancé sa foudre, « Et une terrible odeur de soufre se « répand. »

Δεινὴ δὲ θεείου γίγνεται ὀδμή (*Il.* Ξ', 415).

1. XIV, p. 653 sqq.; cf. Eustath. *ad Dionys. Perieg.*, 504.

« qu'ils attiraient aussi de même la neige; qu'ils chan-
« geaient encore leurs propres figures et qu'ils se mon-
« traient envieux dans l'enseignement des arts. — Λέ-
« γονται δ' οὗτοι καὶ γόητες γεγονέναι, καὶ παράγειν, ὅτε
« βούλοιντο, νέφη τε καὶ ὄμβρους καὶ χαλάζας, ὁμοίως δὲ καὶ
« χιόνα ἐφέλκεσθαι. Ἀλλάττειν δὲ καὶ τὰς ἰδίας μορφὰς, καὶ
« εἶναι φθονεροὺς ἐν τῇ διδασκαλίᾳ τῶν τεχνῶν[1]. »

*Ils se montraient envieux dans l'enseignement des arts;* ils gardaient le secret de leur supériorité et de leur génie : voilà leur crime, et aussi, n'en doutons pas, la source d'où dérivent toutes ces accusations de magie, d'enchantements et de sortiléges.

Nous n'avons pas encore parlé du nombre des Telchines. Il dut être considérable, à les prendre dans toute la succession de leur durée; mais ils paraissent avoir eu au commencement trois principaux représentants. Eustathe nous a déjà dit qu'on leur avait donné les noms de l'or, du cuivre et du fer, du métal que chacun d'eux découvrit. Strabon nous a parlé, il est vrai, de neuf Telchines qui se trouvaient à Rhodes; mais Nonnus est revenu au nombre trois. Il est vrai aussi qu'il leur donne les noms des Dactyles, sauf le nom d'Acmon, changé en celui de Lycus, confusion qui montre même, pour le remarquer en passant, la proche parenté, sinon l'identité de ces personnages. Un grammairien de peu d'autorité, il est vrai, Lactance, le commentateur de Stace, nous dit, à propos du passage de la *Thébaïde* précédemment cité, que nos Telchines étaient trois frères, minés par l'envie, qui, voyant prospérer les champs de leurs voisins, y répandirent la

1. V, 55.

stérilité avec les eaux du Styx, et qui, après ce méfait, forcés de s'exiler, se retirèrent auprès des Cyclopes : « Telchines tres fratres dicuntur fuisse invidia lividi, qui « quum vicinorum agros viderent proventu fertiles, « natura felices, hos sparsisse dicuntur aquis Stygiis, ut « redderent infecundos. Qua culpa pœnam metuentes, « solum verterunt, seque ad Cyclopas contulerunt. »

Je ne discuterai point cette note, et ne m'arrêterai pas à montrer que l'idée de la retraite des Telchines auprès des Cyclopes a été suggérée par le travail que leur fait exécuter en commun le poète latin; je ne veux que signaler les trois frères.

On peut donc admettre comme probable qu'il exista dans le principe trois Telchines dont les noms nous sont inconnus; car le Lycus de Nonnus n'est pas autre que celui de Diodore de Sicile, et celui-ci appartenait aux Telchines Rhodiens.

Je viens de dire que ces noms sont inconnus, et cependant Tzetzès va nous en nommer jusqu'à six. « Ils faisaient, dit-il, assurément partie des Génies en- « vieux les Telchines, Antée, Mégalésius, Hormène et « Lycus, ainsi que Nicon et Mimon, et les autres réu- « nis à ceux-ci. Ces Telchines, arrosant la terre avec « l'eau du Styx, la rendaient inféconde, cherchant à « ne laisser absolument se produire aucun aliment « pour les hommes. »

Τελχῖνες ἦσαν δή τινες τῶν φθονερῶν δαιμόνων,
Ἀνταῖος, Μεγαλήσιος, Ὁρμενός τε καὶ Λύκος,
Καὶ δὴ Νικών τε καὶ Μιμὼν, καὶ ἕτεροι σὺν τούτοις.
Οὗτοι Στυγὸς τῷ ὕδατι ῥαίνοντες γῆν ἠκάρπουν,
Τροφὰς ἀνθρώποις σπεύδοντες μὴ γίγνεσθαι μηδόλως[1].

1. *Chiliad.* VII, 123 sqq.

Mais où a-t-il pris tous ces noms-là? Outre Lycus, on ne connaissait que Nicon et Mimon, ou plutôt Simon, d'après Zénobius, qui, sous sa responsabilité, en fait deux chefs des Telchines : « Τελχίνων δύο ἐγένοντο « ἡγεμόνες, Σίμων καὶ Νίκων[1]. »

Si nous ne cherchions qu'à prouver et à établir historiquement que nos Telchines travaillèrent les métaux en forgerons et en artistes, et qu'ils embrassèrent toute la métallurgie, à prendre le mot dans sa grande acception, nous aurions assez dit. Mais le sujet que nous traitons est soumis à des conditions exceptionnelles : nous devons compte de tous les pas que font nos métallurges, et nous sommes tenu de montrer que tous les lieux qu'ils visitèrent devaient les attirer par des causes physiques ou des circonstances locales relatives à leur industrie. C'est donc maintenant à la géographie à confirmer par ses indications les témoignages de l'histoire, et à nous faire voir à sa manière que nos Telchines furent des métallurges et des artistes.

Nous les avons rencontrés pour la première fois en Crète, et déjà nous avons suffisamment expliqué d'où venait l'attraction exercée par cette île sur nos métallurges, qui s'y rendirent tous, à l'exception des Cabires. De là ils ont passé à Chypre; qu'ajouter encore à ce qui a été dit précédemment de cette riche et inépuisable minière?

Mais nos Telchines étaient aussi des artistes, et, à ce titre, ils se distinguaient de leurs frères. N'est-ce pas chose remarquable qu'à ce titre encore ils s'en soient distingués par les pays qu'ils visitèrent? On

1. *Proverb.*, V, 41.

nous les a montrés à Rhodes et à Sicyone; or, ces lieux furent toujours inconnus aux autres métallurges; mais ils devaient naturellement attirer nos Telchines artistes; car les métaux y affluaient, et le génie plastique y résidait.

Je ne dirai pas que du temps de Pline il y avait, au rapport de Mucianus, trois mille statues à Rhodes, la plupart, sinon toutes, d'airain. « Rhodi etiamnum tria « millia signorum esse, Mucianus, ter consul, prodi- « dit[1]. » Je ne rappellerai pas même que quatre cents ans auparavant cette île était le siége d'une célèbre école de sculpture, un foyer d'art, qui rayonnait déjà avec éclat; car cette date est encore récente par rapport à l'antiquité des Telchines. Mais Pindare, le poète si intéressé à bien connaître les plus vieilles traditions de la Grèce, nous fait remonter, par une succession non interrompue, jusqu'au berceau de la civilisation et de l'art des Rhodiens. Célébrant la naissance de Minerve, événement qui arriva sous les Héliades, il dit : « De son côté, la déesse aux yeux d'azur accorda « elle-même aux Rhodiens de l'emporter sur les autres « habitants de la terre en toute espèce d'art avec leurs « mains excellemment industrieuses. Et les routes por- « taient des œuvres semblables à des êtres vivants qui « marchent. Et la gloire était immense. Chez le vrai « savant la science est encore plus grande quand elle « est sans prestige. »

. . . . . . . . . . . . . . . Αὐτὰ
Δέ σφισιν ὤπασε τέχναν
Πᾶσαν ἐπιχθονίων
Γλαυκῶπις ἀριστοπόνοις χερσὶ κρατεῖν.

1. *Nat. Hist.*, XXXIV, 17.

Ἔργα δὲ ζωοῖσιν ἑρπόν —
τεσσί θ' ὁμοῖα κέλευθοι
Φέρον. Ἦν δὲ κλέος
Βαθύ. Δαέντι δὲ καὶ σοφία
Μείζων ἄδολος τελέθει [1].

Ces derniers vers renferment une allusion délicate et savante, qui n'a point échappé à l'érudition de Heyne. Pindare oppose certainement l'habileté des Héliades à celle des Telchines. Des deux parts elle fut grande; mais les Telchines passaient pour appeler la magie au secours de leur art, tandis que les Héliades demandaient au seul mérite le succès de leurs œuvres. De là la pensée du poète, que le prestige, qui semblerait devoir rehausser un grand talent, le rabaisse plutôt et l'amoindrit. Confirmant et développant les idées de son auteur, le scholiaste nous dit : « Αὐτοὶ πρῶτοι οἱ « Ῥόδιοι τὴν τῶν ἀνδριάντων ἐξεῦρον δημιουργίαν, τὸ πρότερον « οὐχ οὕτω τιμωμένων. — Ce furent les Rhodiens qui les « premiers trouvèrent l'art de faire des statues que l'on « estima au-dessus de toutes celles qu'on eût vues « jusque-là. »

Malgré cette antique illustration de Rhodes, Sicyone était peut-être encore un séjour plus digne d'attirer et de fixer nos Telchines. Siége illustre d'une école de peinture et de sculpture, Sicyone possédait le génie complet des arts d'imitation, et, ce que nous tenions surtout à savoir, Pline nous apprend qu' « Elle fut « longtemps la patrie des ateliers de tous les métaux. « — Sicyonem, quæ diu fuit officinarum omnium me- « tallorum patria [2]. »

1. *Olymp.* VII, 91-99.
2. *Nat. Hist.*, XXXVI, 4.

De Sicyone les Telchines passèrent-ils en Béotie? Écoutons Pausanias : « Il y a, dit-il, à Teumesse, ville « de la Béotie, un temple consacré à Minerve Telchi- « nienne, qui n'a pas de statue. Au surnom de la « déesse, on peut conjecturer qu'une partie des Tel- « chines, qui habitèrent jadis à Chypre, étant venue « én Béotie, construisit un temple en l'honneur de « Minerve Telchinienne. — Καὶ Ἀθηνᾶς ἐν Τευμησσῷ « Τελχινίας ἐστὶν ἱερὸν, ἄγαλμα οὐκ ἔχον· ἐς δὲ τὴν ἐπίκλη- « σιν αὐτῆς ἔστιν εἰκάζειν, ὡς τῶν ἐν Κύπρῳ ποτὲ οἰκησάντων « Τελχίνων ἀφικομένη μοῖρα ἐς Βοιωτοὺς, ἱερὸν ἱδρύσατο Ἀθη- « νᾶς Τελχινίας[1]. »

Comme il est très-loisible d'opposer sa conjecture à celle de Pausanias, je dirai d'abord qu'il me paraît peu probable que les Telchines aient visité la Béotie, bien que cette terre donnât du fer d'une qualité supérieure, ainsi qu'on l'a vu à l'article des Cabires. J'objecterai en second lieu que nos artistes ne s'occupèrent jamais que de reproduire les images des dieux ou des objets symboles de leur toute-puissance, la faux de Saturne, le trident de Neptune.

Une objection beaucoup plus grave, et la remarque s'étend à tous les membres de la famille dont nous faisons l'histoire, c'est que ni les Telchines ni les autres métallurges ne touchèrent jamais à la pierre, mais travaillèrent exclusivement les métaux.

Quant au surnom de *Telchinienne* donné à la déesse, je l'explique ainsi. A l'origine, nos métallurges ont un itinéraire inflexiblement tracé, dont ils ne s'écartent pas, nous l'avons vu. Mais lorsque la piété reconnais-

1. IX, 19, 1.

sante en eut fait des dieux, et qu'elle les eut voilés d'une institution de mystères, leur culte s'étendit. Qu'il ait passé dans la Béotie, on n'en saurait douter. J'en vois un signe dans le surnom de Minerve, et j'en trouve des traces mieux marquées dans ce que Pausanias rapporte un peu plus loin. Le Périégète nous apprend qu'à Anthédon, non loin de Teumesse, on avait élevé un temple aux Cabires[1]. Un peu plus loin encore nous rencontrons un bois sacré de Cérès Cabirique et de Proserpine, et, à une certaine distance, un temple consacré aux Cabires. Maintenant, faudrait-il conclure de là que les Cabires allèrent en Béotie? Assurément non. Et cependant les Thébains cherchaient à le faire accroire, et Pausanias ne fut pas très-éloigné d'ajouter foi aux contes des exégètes[2].

Une dernière question : les Telchines allèrent-ils en Samothrace? Je n'ai découvert aucun texte qui le déclarât positivement; mais nous avons des témoignages indirects. Comment admettre, en effet, qu'ils aient manqué au rendez-vous général des métallurges, lorsque nous voyons les Génies auxquels l'antiquité les associa, et ceux avec qui elle les confondit plus particulièrement, les Curètes, s'y trouver?

Les Telchines furent donc des métallurges comme tous les membres de leur famille, et, de plus, des artistes renommés; tels nous les ont montrés de concert l'histoire et la géographie. Les métaux ont rendu tout ce qu'ils peuvent produire, et la métallurgie a dit son dernier mot à nos Telchines.

1. IX, 22, 4.
2. IX, 25, 5-7.

# CHAPITRE V.

## CONCLUSION DE L'HISTOIRE DES GÉNIES MÉTALLURGES.

## SANCTUAIRE DE LA SAMOTHRACE.

**Énoncé du problème que l'antiquité nous a légué sur les Génies métallurges ; l'avons-nous résolu ? — Jugement sur Lobeck et sur son *Aglaophamus*. — Origine des mystères de la métallurgie ; ils passent de la Phrygie en Samothrace. — Nos Génies, d'abord simples ministres de Rhée, sont associés à son culte. — Divinités qui se joignent à eux, à cause de l'affinité qu'elles ont avec les métaux. — Comment peut-on rattacher la métallurgie à ces mystères ? — Mort cabirique ; qu'était-ce que cette mort tant célébrée ? Erreurs graves où l'on est tombé à ce sujet. — La mort cabirique n'est explicable que par l'histoire de nos métallurges. — La commémoration n'en avait pas lieu dans le sanctuaire de Samothrace. — Autres usages que l'on croit faussement avoir été pratiqués dans ce sanctuaire. Particularités connues de la religion de Samothrace : le Koiès en était un des principaux prêtres. — Détails sur la ceinture de pourpre que le myste s'attachait autour des reins. — Les dieux samothraces invoqués dans les dangers. — A quelle époque furent institués les mystères de la Samothrace ? — A quelle époque ont-ils cessé ? — Comment se sont-ils propagés dans le monde ? — Leurs rapports avec les mystères de la Phrygie et d'Éleusis.**

J'ai fini cette histoire, en tâchant de mettre quelque ordre et un peu de clarté dans la matière la plus confuse peut-être et la plus embarrassée que l'antiquité nous ait donnée à débrouiller. Aurais-je trouvé, je n'ose m'en flatter, la solution d'un problème que les anciens eux-mêmes agitèrent tant de fois sans le ré-

soudre? Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'explication que je propose concilie naturellement leurs différentes opinions.

Nous avons vu qu'au dire des uns les Dactyles, les Cabires, les Corybantes, les Curètes et les Telchines ne différaient que par le nom, et formaient une même classe de Génies; que, selon d'autres, ils étaient parents entre eux, et présentaient seulement de légères différences : or, en montrant que nous n'avions ici qu'une même industrie symbolisée dans ses développements progressifs, j'ai embrassé tout à la fois l'identité et les différences, j'ai fait ressortir dans le même sujet l'unité et la variété. Comme métallurges, les Dactyles, les Cabires, les Corybantes, les Curètes et les Telchines furent identiques; comme représentants du progrès de leur industrie, ils offrirent les différences signalées par les anciens.

Il paraît que de bonne heure la notion de leur rôle primitif, c'est-à-dire du rôle de simples métallurges, se perdit ainsi que la connaissance de leurs premiers rapports avec le sanctuaire de Samothrace. Les autorités consultées par Strabon, les historiens de la Crète, de la Phrygie et de Rhodes l'ignoraient. Strabon lui-même ne semble pas s'en être douté; je l'infère d'un passage de cette savante et curieuse digression, sur laquelle nous nous sommes si souvent appuyé et qui a servi de fondement à notre travail.

Au commencement de ses *Theologoumena*, le géographe dit : « Telle est la diversité qui règne dans ces « traditions : ceux-ci déclarent que les Corybantes, les « Cabires, les Dactyles Idéens et les Telchines étaient « les mêmes que les Curètes; ceux-là prétendent qu'ils

« étaient parents entre eux, et séparés les uns des « autres par quelques légères différences; mais qu'à « dire la chose en somme et en général, tous sans ex« ception étaient des espèces de fanatiques et de Bac« chants qui, sous forme de serviteurs sacrés, frap« paient les esprits pendant la célébration des sacrifices, « en se livrant à des danses armées avec tumulte et « avec bruit, et en faisant retentir des cymbales, des « tambours et des armes, ainsi que la flûte et des cris. « Aussi ces cérémonies, et celles de Samothrace, et « celles de Lemnos, et beaucoup d'autres encore, sont« elles regardées comme ayant une sorte de commu« nauté entre elles, par la raison que ceux qui y exer« cent les fonctions de ministres sacrés sont désignés « sous un même nom. — Τοσαύτη δ' ἐστὶν ἐν τοῖς λόγοις « τούτοις ποικιλία, τῶν μὲν τοὺς αὐτοὺς τοῖς Κουρῆσι τοὺς Κο« ρύβαντας, καὶ Καβείρους, καὶ Ἰδαίους Δακτύλους, καὶ Τελ« χῖνας ἀποφαινόντων, τῶν δὲ, συγγενεῖς ἀλλήλων, καὶ μικράς « τινας αὐτῶν πρὸς ἀλλήλους διαφορὰς διαστελλόντων· ὡς δὲ « τύπῳ εἰπεῖν καὶ κατὰ τὸ πλέον, ἅπαντας ἐνθουσιαστικούς « τινας καὶ Βακχικοὺς, καὶ ἐνοπλίῳ κινήσει μετὰ θορύβου καὶ « ψόφου, καὶ κυμβάλων, καὶ τυμπάνων, καὶ ὅπλων, ἔτι δ' αὐ« λοῦ, καὶ βοῆς ἐκπλήττοντας κατὰ τὰς ἱερουργίας ἐν σχήματι « διακόνων· ὥστε καὶ τὰ ἱερὰ τρόπον τινὰ κοινοποιεῖσθαι ταῦτά « τε καὶ τῶν Σαμοθρακῶν καὶ τὰ ἐν Λήμνῳ, καὶ ἄλλα πλείω, « διὰ τὸ τοὺς προπόλους λέγεσθαι τοὺς αὐτούς[1]. »

De là il suit en effet que les écrivains dont Strabon nous offre ici l'extrait ne connurent pas le caractère qui seul pouvait leur expliquer les ressemblances et les différences des Génies qu'ils étudiaient, ce carac-

1. X, p. 466.

tère qui en faisait les représentants personnifiés des progrès successifs de la métallurgie, depuis son point de départ jusqu'à son dernier terme. Mais ils virent fort justement qu'un rôle qui leur avait été commun à tous, c'était celui de *ministres sacrés*, πρόπολοι; tous furent en effet, nous l'avons constaté, les serviteurs de Rhée. Cependant ces mêmes écrivains se trompèrent, en croyant que ces serviteurs avaient tous été des *fanatiques et des Bacchants*, ἐνθουσιαστικοὺς καὶ Βακχικούς[1]. Ce caractère ne leur fut pas essentiel ni commun à tous, car il paraît très-indécis chez les Telchines, et ne se montre point du tout chez les Cabires.

Parmi les écrivains modernes, le nombre est grand de ceux qui se sont occupés de nos Génies, soit pour en étudier une classe séparément, soit pour les considérer toutes ensemble. Je ne m'arrêterai pas, comme on le pense bien, à exposer leurs différentes opinions, encore moins à les examiner; ce serait un travail aussi

1. C'est la thèse qu'a développée Heyne, en étendant ce caractère de furieux enthousiasme à la célébration de plusieurs autres cultes, dans une dissertation intitulée : *Religionum et Sacrorum cum furore peractorum origines et caussæ* (*Comment. Societ. Gotting.*, t. VIII, p. 3-24).

Heyne était certainement un homme d'un savoir étendu et varié, et, ce qui est encore plus rare, un homme de goût; mais c'était aussi un de ces esprits faciles, qui courent en restant à la surface et qui pénètrent peu avant dans l'intérieur de leur sujet. Ici, par exemple, il a pris pour un caractère essentiel et fondamental un signe extérieur et tout superficiel. Ce n'est cependant pas le cas de juger son travail avec la dure sévérité de Lobeck, qui n'a pas craint de dire : « Cette dissertation de Heyne est louée par beaucoup de « monde; à moi, elle me paraît écrite en chaise de poste. — Lau« datur hæc Heynii commentatio a multis; mihi in cisio scripta vi« detur (*Aglaopham.*, p. 1130). »

long qu'inutile. Je me bornerai à dire que presque tous semblent avoir cru que l'antiquité nous avait laissé fort peu de renseignements sur les personnages en question, ou que du moins ils n'étaient pas obligés d'en tenir compte. De là des systèmes plus aventureux les uns que les autres, où ces écrivains n'hésitent pas à nous donner leurs pensées pour des faits et les rêves de leur imagination pour des croyances de l'antiquité.

Le premier qui ait senti la nécessité de recueillir les divers passages relatifs à nos Génies, c'est Lobeck, dans cet ouvrage un peu prétentieusement intitulé du nom d'*Aglaophamus*, l'initiateur de Pythagore à la doctrine des mystères; mais il a fait de son érudition un emploi qui ne prouve ni une grande rectitude de jugement, ni beaucoup d'élévation d'esprit, ni des vues très-étendues. Lobeck s'indigna de voir une foule de romanciers déguisés sous les noms de mystiques, de symbolistes et d'hiérologues, s'emparer de la doctrine des mystères de l'antiquité, et la traiter comme un champ libre aux hypothèses, sans s'inquiéter de ce qu'avait pu penser et dire l'antiquité elle-même; et il entreprit de leur montrer qu'ils affirmaient sans preuve, qu'ils bâtissaient sans fondement, et que leurs spéculations n'avaient pas même le mérite d'être d'innocentes fantaisies, mais qu'elles pouvaient encore calomnier l'antiquité. Jusqu'ici j'approuve son dessein et le sentiment qui l'inspira. Mais Lobeck est allé plus loin; il a prétendu non-seulement que l'on avait parlé jusqu'à présent sur la matière sans savoir, mais qu'il était impossible de rien savoir sur la matière. Cette assertion, un peu téméraire dans tous les cas, deve-

nait présomptueuse, si elle ne s'appuyait sur une discussion solide et concluante; or, comment l'érudit a-t-il établi ce qu'il avance? Il a mis en regard les passages dont le sens lui paraissait incertain, équivoque ou contradictoire, et, les balançant les uns par les autres, il lui a semblé que cette opération ne donnait qu'un résultat négatif, que le plus souvent c'était de part et d'autre une obscurité impénétrable, que ce qu'on affirmait ici on le niait là, et que partout régnait l'incertitude. Si ce jugement était fondé en effet, il ne condamnerait pas seulement toutes les vaines hypothèses que l'on a imaginées jusqu'à présent, il interdirait encore toute étude des religions antiques. Mais par quelles raisons Lobeck l'a-t-il motivé? Le plus souvent par des affirmations gratuites, et quelquefois par une tentative d'impuissante discussion. Avec un esprit plus pénétrant et plus critique, il eût vu que ce qui lui a semblé équivoque et contradictoire s'explique et se concilie, que les ténèbres qu'il a épaissies à plaisir s'éclaircissent ou même se dissipent entièrement. Avec un esprit un peu plus généralisateur, il eût remarqué que ce qui lui a paru vague, incertain et sans liaison, présente des analogies et se laisse rattacher à des causes et ramener à un principe. Mais Lobeck manquait de philosophie; on ne peut lui contester sans doute un savoir étendu et varié, mais il est avant tout l'homme du détail, descendant jusqu'à la minutie. Il accumule les passages sans en chercher ou en saisir les rapports: c'est une érudition à la Meursius, avec une connaissance plus approfondie des sources, mais moins de candeur et de sincérité que n'en montre partout le grand compilateur. Son dépit, tout légitime qu'il était,

l'a mal servi, en le poussant à un sujet, qui était hors de ses moyens et au-dessus de son aptitude.

Toutefois, il lui faut savoir gré d'avoir senti que l'histoire des religions antiques doit reposer sur les témoignages de l'antiquité. Tel est, en effet, le fondement qu'il lui faudra donner désormais, à la condition de féconder ces recherches, c'est-à-dire de combiner les faits, d'en montrer les rapports généraux, et de se laisser ensuite mener aux résultats par une logique de bonne foi. Par là sans doute on ne sera plus libre de créer des systèmes à son gré; mais le devoir de l'historien est de constater, non d'inventer les faits. Ici donc la gêne deviendra tout profit, et, s'il nous est donné d'arriver à quelque vraisemblance en un pareil sujet, ce ne sera que par la méthode que nous venons d'indiquer.

Mais, dira-t-on, lorsque les faits manquent ou qu'on en est réduit à de douteuses et suspectes traditions, comme pour la doctrine intérieure des mystères, n'est-il pas loisible et même nécessaire de recourir aux conjectures? Je réponds non sans hésiter; où les faits manquent, l'historien se tait; au delà commencerait l'œuvre du romancier. Il faut savoir ignorer en une matière qui nous restera toujours inconnue. Les anciens ne nous ont rien révélé de ce qui se passait entre l'initiateur et l'initié, et le secret a été bien gardé. Voici, je pense, tout ce qu'il est loisible de faire. Ces religions avaient une histoire vulgaire, et, s'il est permis de dire, profane; on connaissait aussi leur établissement, leur culte et leurs pratiques extérieures; or, en s'autorisant de ces faits connus et en s'aidant des vagues rumeurs qui passaient pour avoir transpiré

du sanctuaire, on peut sinon dévoiler tous les secrets de l'initiation, du moins en interpréter quelques sens allégoriques. C'est ce sage principe d'induction que nous allons appliquer à l'histoire religieuse de nos métallurges.

En remontant dans l'histoire mythologique la longue chaîne des effets et des causes secondaires, nous arrivons à deux causes génératrices, le Ciel et la Terre. « Salut, s'écrie l'hymnographe homérique, mère des « dieux, épouse du Ciel étoilé : »

Χαῖρε, θεῶν μήτηρ, ἄλοχ' Οὐρανοῦ ἀστερόεντος[1].

C'est le couple primitif, en effet, qui passe pour avoir produit l'innombrable multitude de dieux, qui finit par envahir tous les éléments. Bientôt le vaste empire de la Terre se partage entre plusieurs divinités, ou plutôt c'est la même mère régnant sous des noms différents, dont la Fable a fait sa nombreuse postérité. Cérès, sa fille, et Proserpine, la fille de cette dernière, président à la germination et à la fructification des plantes. On pense bien que parmi ces plantes, celle qui valut aux deux déesses le plus de reconnaissance et de vénération de la part des hommes, c'est le blé. Nourricier des hommes, en effet, le blé devint une des causes les plus effectives de la civilisation, et le souvenir de son invention et de sa culture fut consacré par l'institution d'une religion et des mystères les plus célèbres de l'antiquité. Après le blé, la plante qui eut le plus d'action sur la vie des hommes, c'est la vigne. Aussi fonda-t-on un culte et des mystères en l'honneur

1. *Hymn.* XXX, 17.

du dieu qui avait fait connaître le vin, en l'honneur de Bacchus, le fils de Jupiter et de Proserpine.

Mais les métaux furent aussi un instrument de civilisation non moins efficace que le blé, et dont la découverte doit être plus ancienne. C'est à la Terre elle-même, c'est à Rhée que les hommes rapportaient ce bienfait, et ils le reconnurent en établissant dès la plus haute antiquité dans la Phrygie un culte en l'honneur de la déesse qui avait enseigné l'usage des métaux.

Le culte des métaux fut d'abord sans mélange, ayant nos métallurges pour ministres, les mêmes que la déesse était censée avoir formés de ses mains. De bonne heure il passa dans la Samothrace, et s'y arrêta comme à une première halte au sortir de la Phrygie; mais l'établissement devint permanent et dura pendant plusieurs siècles. C'est qu'en effet le lieu était heureusement situé : la Samothrace, ayant l'Asie à l'orient, l'Europe à l'occident, touchait à la Thrace par le nord, et commandait du côté du midi toutes les îles dont est peuplée la Méditerranée; on l'eût dite choisie pour servir de réunion aux peuples de l'antiquité, comme elle devint en effet le rendez-vous général de leur dévotion. Ajoutons que, pour servir de sanctuaire au culte de la métallurgie, nul endroit ne semblait encore plus convenablement choisi qu'une île entourée de la Phrygie, de la Thrace et de la Macédoine, c'est-à-dire des pays les plus fertiles en métaux.

Toutes les religions de l'antiquité avaient leurs cérémonies secrètes : les anciens connaissaient l'empire du mystère sur l'esprit de l'homme, et savaient de quels liens puissants enchaîneraient la foi des croyants ces espérances et ces craintes. Le culte de Rhée eut donc

aussi ses mystères, dont la célébrité balança presque celle des mystères de Cérès. Le scholiaste de Clément d'Alexandrie, interprétant le passage où son auteur rapporte qu'Étion fonda les Orgies et les initiations de la Samothrace, nous dit : « Ἠετίων, ὄνομα κύριον τοῦ « ἱστορουμένου πρώτου κατάρξαι τῶν ἐν Σαμοθράκῃ τῇ Ῥέᾳ τε« λουμένων μυστηρίων[1]. — Éétion est le nom propre de « celui que l'on raconte avoir institué le premier dans « la Samothrace les mystères célébrés en l'honneur de « Rhée. » Le scholiaste d'Aristide interprétant le passage suivant de son auteur : « Σαμοθρᾷκες ἀγάλλονται τοῖς « ἱεροῖς, καὶ ταῦτα πάντων ὀνομαστότατά ἐστι, πλὴν τῶν « Ἐλευσινίων[2]. — Les Samothraces se glorifient de leurs « mystères, qui sont, en effet, les plus renommés de « tous après ceux d'Éleusis, » nous dit : « Οὗτοι μυστήρια « εἶχον φοβερὰ τῆς Ῥέας[3]. — Ces Samothraces étaient en « possession des redoutables mystères de Rhée. »

Mais avec le temps la bonne déesse abandonna aussi ce sanctuaire à ses enfants, et sembla s'effacer elle-même. Les ministres associés à sa religion reçurent les honneurs divins, et à ce culte se vinrent joindre Cérès, Proserpine, Pluton et Mercure, toutes divinités souterraines, c'est-à-dire habitant les entrailles de la terre.

Plus tard, nous l'avons vu, lorsque les Cabires se furent emparés à peu près exclusivement du sanctuaire de Samothrace, ils représentèrent Cérès, Proserpine, Pluton et Mercure sous les noms mystiques d'*Axiérus*, d'*Axiocersa*, d'*Axiocersus* et de *Casmilus*.

A ces divinités s'en ajoutèrent successivement d'au-

1. *Ad Rom. Protrept.*, p. 12, ed. Pott.
2. *Aristid. Oper.*, t. I, p. 308, ed. G. Dindorf.
3. T. III, p. 324.

tres dont nous devons dire un mot, car toutes elles furent attirées au sanctuaire par leur affinité commune avec la cause première de cette religion, avec la découverte des métaux.

A côté de Proserpine se trouvait naturellement une déesse que l'histoire mythique en a rapprochée jusqu'à les confondre : c'est Hécate, la même qui s'appelait Diane sur la terre et Lune dans le ciel. Indépendamment de sa participation au culte des divinités réunies de la Samothrace, Hécate recevait des adorations particulières dans un antre de cette île appelé Zérinthe, et on immolait des chiens en son honneur, comme nous l'apprend Lycophron. Parlant de Dardanus, il dit qu'il passa dans la Phrygie, « Après avoir quitté Zérinthe, « l'antre de la déesse à laquelle on immole des chiens, « et Saos (Samothrace), l'établissement bien fortifié « des Corybantes. »

Ζήρινθον ἄντρον τῆς κυνοσφαγοῦς θεᾶς
Λιπὼν ἐρυμνὸν κτίσμα Κυρβάντων Σάον[1].

Nonnus nous représente Harmonie faisant ainsi ses adieux à la Samothrace : « Antres des Cabires, adieu; « adieu, rochers élevés des Corybantes, je ne verrai « plus la torche nocturne des fêtes d'Hécate, adorée « comme mère. »

. . . . . . . . . . . Ἄντρα Καβείρων,
Χαίρετε, καὶ σκοπιαὶ Κορυβαντίδες· οὐκέτι λεύσσω
Μητρῴης Ἑκάτης νυχίην θιασώδεα πεύκην[2].

Mais si Hécate se trouvait par là deux fois adorée

1. *Alexandr.*, 77.
2. *Dionys.*, IV, 183 sqq.; cf. XXIX, 214.

dans la Samothrace, faut-il croire qu'il en ait été de même de Cérès et de Proserpine ? Strabon nous dit : « Le géographe Artémidore assure que près de la Bre-« tagne est une île où l'on offre à Cérès et à Proser-« pine un culte semblable à celui qui leur est rendu « dans la Samothrace. — Φησὶν εἶναι νῆσον πρὸς τῇ Βρε-« ταννικῇ, καθ' ἣν ὁμοῖα τοῖς ἐν Σαμοθράκῃ περὶ τὴν Δήμητραν « καὶ τὴν Κόρην ἱεροποιεῖται[1]. »

Je pense qu'il n'y a qu'une conséquence possible à tirer de la phrase de Strabon : c'est que Cérès et Proserpine, indépendamment des honneurs qu'elles partageaient avec les autres divinités du sanctuaire, en recevaient encore de particuliers ; car on ne peut supposer que les insulaires dont il parle aient rendu à ces déesses un culte qui rappelât les mystères de la Samothrace.

Un dieu qui avait sa place marquée dans le temple où se célébraient des mystères fondés sur la métallurgie, c'était assurément Vulcain, dieu du feu et des métaux, Vulcain, qui présidait aux travaux de la forge. Aussi lui en ouvrit-on les portes : toutefois, aucun texte ne le déclare expressément ; mais il y a des indications qui font foi.

Il suffirait déjà des rapports mystérieux que l'histoire mythologique établit entre Vulcain et la Terre au sujet de la naissance d'Érichthonius. Nonnus, faisant savamment allusion à la production incomplète et partagée de cet enfant, à cette paternité commencée avec Minerve et consommée avec la Terre, fait dire à Vulcain par Jupiter : « Et toi, Vulcain, amoureux d'une

1. IV, p. 198.

« Vierge, fiancé de la Terre, qui acheva ta progéni-
« ture. » :

> Καὶ σὺ, τελεσσιγόνου φιλοπάρθενε νυμφίε Γαίης,
> Ἥφαιστε . . . . . . . . . . . . . . . . [1].

L'histoire mythologique nous montre en second lieu Vulcain assistant dans la Samothrace avec les autres dieux aux noces d'Harmonie, et faisant un riche présent à la jeune épouse de Cadmus.

Enfin la prépondérance que les Cabires avaient acquise dans le sanctuaire de Samothrace ne permet point de supposer qu'ils n'y aient pas attiré le dieu qui passait pour être leur père.

Mais on demandera peut-être s'il n'y eut point alors conflit d'attributions entre Rhée et Vulcain au sujet de l'invention des métaux. L'opposition n'est qu'apparente; Vulcain n'envahit pas le sanctuaire, il y fut reçu. On reconnaissait plusieurs Vulcains, au rapport des théologiens cités par Cicéron, et le plus ancien passait pour fils du Ciel [2]. Mais en admettant le plus anciennement autorisé, celui d'Homère et d'Hésiode, né de Junon et de Jupiter, il s'ensuivra toujours que nous n'avons en lui qu'un fils ou un petit-fils de Rhée, c'est-à-dire une divinité subalterne, qui tenait peut-être son industrie de la grande mère phrygienne, et qui ne put entrer qu'accessoirement en partage des mystères de la Samothrace.

J'ai encore à signaler une différence essentielle entre les deux espèces de métallurgie que représentaient les

1. *Dionys.*, XXVII, 317.
2. *De Nat. D.*, III, 22.

deux divinités, différence qui a été déjà touchée à l'article des Cabires. Celle de Rhée fut d'abord tout élémentaire, et s'éleva ensuite progressivement; celle de Vulcain se révèle tout d'un coup, comme une inspiration que le dieu envoie aux mortels. Vulcain ne quitte pas l'Olympe pour enseigner son art, et il n'exécute que des travaux destinés aux dieux ou commandés par les dieux; la déesse se fait l'institutrice des hommes, et suit pas à pas le développement de leur intelligence, donnant à la fois l'exemple et le précepte, comme le fera Cérès en enseignant la culture du blé.

Le voisinage de Vulcain semblait devoir à son tour attirer Minerve, non-seulement à cause de l'aventure que nous venons de rappeler, mais encore parce que l'antiquité les associait dans l'invention des arts : « La « plupart, dit Phurnutus, attribuent à Minerve et à « Vulcain l'invention des arts. — Οἱ πλείους τῇ Ἀθηνᾷ « καὶ τῷ Ἡφαίστῳ τὰς τέχνας ἀνατιθέασι[1]. » Mais Minerve ne fut jamais comprise parmi les divinités souterraines, et jamais elle ne s'occupa des arts qui concernent la métallurgie.

Une déesse plus étrangère encore en apparence aux dieux de la Samothrace, et qui cependant fut admise au milieu d'eux, c'est Vénus; mais ce ne sera pas sans discussion que nous lui pourrons assurer sa place au sanctuaire.

Dans le temple de Vénus, à Mégare, on voyait de la main de Scopas les statues d'Éros (l'*Amour*), d'Himéros (la *Passion* amoureuse), et de Pothos (le *Désir*), nous apprend Pausanias : « Σκόπα δὲ Ἔρως καὶ Ἵμερος καὶ

1. *De Nat. D.*, XIX.

« Πόθος[1]. » De son côté, Pline, qui n'a point parlé de ces statues, nous dit : « Scopas fit Vénus et Pothos et « Phaéthon, qui sont adorés à Samothrace avec les « plus saintes cérémonies. — Is fecit Venerem et Po- « thon et Phaethontem, qui Samothrace sanctissimis « cærimoniis coluntur[2]. »

Pline aurait-il commis là quelque confusion ? Après y avoir mûrement réfléchi, je n'en crois rien. Vénus était solennellement adorée à Lemnos, l'île de Vulcain ; la vengeance qu'elle tira des Lemniennes, qui avaient négligé ses autels, suffirait pour le prouver. Elle était aussi adorée dans la Thrace, et de là l'épithète de *Zérinthienne*, Ζηρυνθία, qui lui est donnée deux fois par Lycophron[3], du nom de Zérinthe, ville de Thrace, située près de l'embouchure de l'Hèbre, et qu'il ne faut pas confondre avec l'antre de Zérinthe, qui se trouvait dans la Samothrace, et dont nous avons parlé à propos d'Hécate. Que de la Thrace ce culte ait passé dans la Samothrace, rien de plus naturel; il y était appelé par Vulcain et par les Cabires eux-mêmes. Le temoignage de Pline confirme donc la vérité d'un fait déjà très-vraisemblable.

Que faire cependant de Phaéthon? Un manuscrit de Pline l'a supprimé, et, sur cette autorité, M. Sillig, dans son *Catalogue des Artistes*, à l'article *Scopas*, a réduit à deux les trois statues du sculpteur. C'est un grand tort. Pour respecter ce nom, il suffisait de se rappeler l'ancienne tradition consacrée par Hésiode. Parlant de Phaéthon, non le fils du Soleil et de Cly-

1. I, 43, 6.
2. *Nat. Hist.*, XXXVI, 4, 7.
3. *Alexandr.*, 449 et 958.

mène, mais le fils de l'Aurore et de Céphale, Hésiode nous apprend que Vénus, éprise de cet adolescent, ou plutôt de cet enfant, qui n'avait encore que les goûts de son âge (παῖδ' ἀταλὰ φρονέοντα), « S'élança dans les « airs, après l'avoir enlevé, et en fit pour son temple « merveilleux un ministre nocturne, un Génie divin. »

Ὦρτ' ἀνερειψαμένη, καί μιν ζαθέοις ἐνὶ νηοῖς
Νηοπόλον νύχιον ποιήσατο, δαίμονα δῖον[1].

Mais la difficulté n'est pas encore par là tout à fait résolue. Comment est-il arrivé que Scopas se soit exercé deux fois sur le même sujet? Pausanias nous suggère la réponse. Après avoir donné quelques détails sur le temple de Minerve à Tégée, qui remplaça celui qu'un incendie avait détruit, il ajoute : « J'ai appris « que l'architecte de ce nouveau temple fut Scopas de « Paros, qui fit aussi des statues en beaucoup d'en- « droits de l'ancienne Grèce, ainsi que dans l'Ionie « et dans la Carie. — Ἀρχιτέκτονα δὲ ἐπυνθανόμην Σκό- « παν αὐτοῦ γενέσθαι τὸν Πάριον, ὃς καὶ ἀγάλματα πολλαχοῦ « τῆς ἀρχαίας Ἑλλάδος, τὰ δὲ καὶ περὶ Ἰωνίαν τε καὶ Καρίαν « ἐποίησε[2]. » C'est probablement dans un de ces voyages que, s'étant arrêté à Samothrace, et déjà connu par les statues qu'il avait faites pour le temple de Mégare, il aura été prié par les insulaires de leur faire aussi une Vénus et ses deux acolytes; et comme rien n'empêche de supposer ce séjour à Samothrace, après la reconstruction du temple de Tégée, reconstruction qui dut être postérieure à la deuxième année de la XCVI[e] Olym-

1. *Theogon.*, 990 sq.
2. Pausan., VIII, 45, 3 et 4.

piade, avant J.-C. 395, puisque ce fut cette année-là même que brûla le premier temple, nous sommes libres de placer la date approximative des nouvelles statues dans l'Olympiade suivante, entre les années 392 et 390 avant l'ère chrétienne.

Enfin, pour avoir terminé la liste des divinités qui se rattachèrent successivement aux dieux de la Samothrace, deux héros divinisés, que l'on s'attendait peu à voir figurer dans le sanctuaire, les Dioscures, y furent introduits par ordre du destin et sur la décision des oracles, ainsi que nous l'avons exposé à l'article des Cabires.

La religion de Samothrace ne fut donc dans le principe qu'une simple institution de mystères fondés sur la métallurgie, et présidés par Rhée, qui eut nos métallurges pour ministres. Ces prêtres, ayant transmis le bienfait de la déesse aux autres hommes, furent divinisés par la reconnaissance. L'antiquité elle-même l'a déclaré. Diodore de Sicile nous dit, en parlant des Dactyles, qui furent les premiers instituteurs : « Et comme « ils s'étaient montrés les auteurs de grands bienfaits « envers l'espèce humaine, ils reçurent des honneurs « immortels. — Δόξαντας δὲ μεγάλων ἀγαθῶν ἀρχηγοὺς γεγενῆσθαι τῷ γένει τῶν ἀνθρώπων, τιμῶν τυχεῖν ἀθανάτων[1]. »

A une époque qu'il serait impossible de déterminer, mais dans tous les cas, à une époque fort ancienne, le sanctuaire de cette île forma des diverses religions qu'il avait accueillies un mélange plus ou moins intime, une sorte de syncrétisme mystique, et, à la tête de cette confusion, il plaça les Cabires, en leur adjoignant par-

1. V, 64.

fois les Corybantes, et plus tard substitua les Dioscures aux Cabires.

Maintenant, comment rattacher la métallurgie à ces mystères ? Le fait pourrait n'être pas explicable qu'il n'en serait pas moins certain, car il y a des preuves qui le confirment. Mais n'aurions-nous pas aussi quelques raisons pour l'expliquer ? Si je ne me trompe, nous n'en sommes pas tout à fait dépourvus.

Nous avons vu quel emploi firent nos métallurges, surtout les Corybantes et les Curètes, des métaux qu'ils avaient travaillés; ils fabriquèrent des armes offensives et défensives. Des armes, tel fut le premier usage du premier métal, c'est-à-dire du cuivre. Le coutre de la charrue viendra plus tard avec la découverte du blé. Il faut d'abord des armes pour se défendre contre les animaux et contre les hommes, ou pour les attaquer : c'est la marche de la nature. Lorsqu'on découvre dans la Thébaïde les premières mines de cuivre et d'or, on en fait, nous a dit Diodore de Sicile, à l'article des Cabires, des armes pour tuer les animaux et des instruments pour travailler la terre : « Ὅπλα τε κατασκευά-« σασθαι, δι' ὧν τὰ θηρία κτείνοντας, καὶ τὴν γῆν ἐργαζομέ-« νους[1]. » La déesse qui donna les premières leçons de leur industrie à nos métallurges leur a suggéré aussi le premier emploi du métal, et bientôt elle a recours elle-même aux armes fabriquées par ses serviteurs. Nous connaissons l'artifice qu'elle imagina pour soustraire ses enfants à la voracité de Saturne, et elle veut aussi les protéger contre tout autre danger. Or, d'où venaient le bruit des cymbales et le cliquetis des bou-

1. I, 15.

cliers et des lances entre-choqués, et les danses armées dont les pas retentissaient comme l'airain? D'où venaient ces démonstrations extérieures, qui caractérisèrent non-seulement le culte de Rhée, mais toutes les religions issues de la sienne? J'y vois un souvenir symbolique et figuré des premiers travaux de l'industrie métallique et de l'invention des armes et de l'usage sacré qu'en firent nos Génies métallurges. Gardons-nous d'y chercher simplement, comme on l'a voulu faire, des marques de joie : ces cultes différaient trop entre eux pour avoir une manifestation identique, et ils ne se prêtaient pas tous assurément à l'expression de la joie. Aussi n'est-ce pas à ce signe superficiel que s'arrêtait Varron, lorsque, dans son grand ouvrage *sur les Dieux*, expliquant le bruit des cymbales et des instruments de fer qu'on agitait aux fêtes de Rhée, il disait que l'on produisait ce bruit pour signifier que les instruments de culture de la terre avaient été primitivement d'airain, avant l'invention du fer : « Cymbalo-« rum sonitus, ferramentorum jactandorum ac ma-« nuum, et ejus rei crepitus in colendo agro qui fit, « significat quod ferramenta illa ideo erant ex ære, « quod antiqui illam colebant ære, antequam ferrum « esset inventum[1]. » Explication qui présente la plus grande analogie avec celle que nous proposons.

Le rapprochement qu'établit le savant Romain entre les deux rôles du même métal, dans les cérémonies du culte et dans le labourage de la terre, indique un rapport plus intime entre Rhée et Cérès, et nous autorise à supposer que, dans l'initiation, on révélait l'identité

1. *Fragm.*, t. I, p. 226, ed. Bipont.

des deux déesses. Aussi bien est-ce la doctrine des théologiens, qui confondent ensemble Rhée, Cérès et Proserpine. On devait encore montrer l'étroite dépendance de l'invention des métaux et de l'invention de la culture du blé, dépendance telle que la seconde pouvait être considérée comme l'effet de la première. Mais, s'il en est ainsi, toutes les religions associées dans le sanctuaire de Samothrace reposaient en réalité sur le culte des métaux; car toutes ces religions se réduisent à deux, celle de Rhée et celle de Cérès et de Proserpine, ou plutôt elles se réduisent à une, celle de Rhée. Aucune des traditions relatives à ce qui se pouvait passer dans l'intérieur du sanctuaire ne contrarie ces inductions; loin de là, tout les seconde et les autorise.

Hérodote avait été initié aux mystères de la Samothrace, dont il attribue l'institution aux Pélasges. Dans un endroit, il raconte que c'est de ces peuples que les Athéniens avaient emprunté l'usage de représenter Mercure ithyphallique, et, à ce propos, il nous apprend qu'il était question du dieu ainsi représenté dans les initiations de la Samothrace. Mais ici, comme ailleurs, le dévot historien s'est réfugié dans sa réserve scrupuleuse. « L'homme, dit-il, qui est initié aux mystères « des Cabires que célèbrent les Samothraces, qui les « ont reçus des Pélasges, celui-là sait ce que je dis. — « Ὅστις δὲ τὰ Καβείρων ὄργια μεμύηται, τὰ Σαμοθρήϊκες ἐπι- « τελέουσι, παραλαβόντες παρὰ Πελασγῶν, οὗτος ὡνὴρ οἶδε τὸ « λέγω[1]. » — « Les Athéniens, continue-t-il, sont donc « les premiers entre les Grecs qui ont fait les statues « de Mercure dans l'attitude ithyphallique (*erectis pu-*

1. II, 51.

« *dendis*), l'ayant appris des Pélasges. Quant aux Pé-
« lasges, ils donnent une raison mystique de cette
« attitude, conforme à ce qui est exposé dans les mys-
« tères de Samothrace. — Ὀρθὰ ὦν ἔχειν τὰ αἰδοῖα τὰ-
« γάλματα τοῦ Ἑρμέω Ἀθηναῖοι πρῶτοι Ἑλλήνων, μαθόντες
« παρὰ Πελασγῶν, ἐποιήσαντο. Οἱ δὲ Πελασγοὶ ἱρόν τινα λόγον
« περὶ αὐτοῦ ἔλεξαν, τὰ ἐν τοῖσι ἐν Σαμοθρηΐκῃ μυστηρίοισι
« δεδήλωται. »

Quelle était cette raison mystique des Pélasges ? Nous la trouvons sans doute dans Cicéron, qui, parlant de Mercure, non le fils de Jupiter et de Maïa, mais le plus ancien des Mercures, fils du Ciel et de la Lumière, nous dit qu'à la vue de Proserpine il se sentit si violemment épris, qu'il trahit sa passion par une attitude obscène : « Mercurius unus Cœlo patre, Die matre na-
« tus, cujus obscœnius excitata natura traditur, quod
« adspectu Proserpinæ commotus sit[1]. »

Quelle était cette doctrine exposée dans les mystères? On peut conjecturer que le prêtre disait à l'initié que Proserpine avait d'abord repoussé Mercure en *frémissant de colère*, et que le dieu avait abandonné sa tentative. C'est en effet ce que nous apprennent les anciens : « *Brimo*, nous dit Tzetzès, désigne Proserpine,
« parce qu'elle *frémit de colère* contre Mercure qui
« cherchait, dans une partie de chasse, à lui faire vio-
« lence; et le dieu cessa même alors sa tentative. —
« Βριμὼ, ἡ Περσεφόνη, ὅτι τῷ Ἑρμῇ βιάζοντι αὐτὴν ἐν κυνη-
« γεσίῳ ἐνεβριμήσατο, καὶ οὕτως ἐκεῖνος ἐπαύθη τοῦ ἐγχειρή-
« ματος[2]. » Mais le prêtre devait ajouter que plus tard

1. *De Nat. D.*, III, 22.
2. Ad *Lycophr.*, 698.

la déesse se rendit aux désirs persévérants du dieu, et que l'union mystérieuse s'accomplit sur les bords du lac de Bœbé, dans la Thessalie. Properce a recueilli et consacré la tradition :

Mercurio et sanctis fertur Bœbeïdos undis
Virgineum Brimo composuisse latus[1].

Ensuite, s'élevant jusqu'au symbole, peut-être l'initiateur disait-il à l'initié que Proserpine portait le germe, que Mercure possédait la vertu fécondante, et qu'à un moment donné leur concours devenait fatalement nécessaire pour opérer la génération des plantes.

Je viens de donner le seul détail qui se rattache directement aux mystères de la Samothrace, et encore a-t-il fallu recourir à une conjecture pour sonder cet unique secret de l'initiation. Mais ici j'entends les symbolistes et les hiérologues se récrier et me rappeler la *mort cabirique* dont ils ont tant parlé, cette mort cabirique qui semble s'être établie comme un fait incontesté dans l'érudition et l'archéologie. Je suis donc obligé de dire aussi mon sentiment sur ce point.

Et d'abord, qu'était-ce que la mort cabirique? Il s'en faut que l'on ait consulté tous les textes, et qu'on les ait interrogés comme ils demandent à l'être.

A une certaine époque, qui sera précisée plus bas, il s'établit une tradition au dire de laquelle l'un des trois Cabires avait été tué par ses deux frères.

« Si tu veux, dit Clément d'Alexandrie, être admis « aussi à la contemplation des mystères des Cory- « bantes : ceux-ci, ayant tué leur troisième frère, en-

1. *Eleg.*, II, 2, 11.

« veloppèrent la tête du mort d'un voile de pourpre, « et, après l'avoir couronnée, l'ensevelirent, la trans- « portant sur un bouclier d'airain au pied du mont « Olympe. Et leurs prêtres, les Anactotélestes, appe- « lant les Corybantes Cabires, nomment aussi le mys- « tère *cabirique*. — Εἰ θέλεις δ' ἐποπτεῦσαι καὶ τὰ Κορυ- « βάντων ὄργια· τὸν τριτὸν ἀδελφὸν ἀποκτείναντες οὗτοι, τὴν « κεφαλὴν τοῦ νεκροῦ φοινικίδι ἀπεκαλυψάτην, καὶ καταστέ- « ψαντε ἐθαψάτην, φέροντες ἐπὶ χαλκῆς ἀσπίδος ὑπὸ τὰς ὑπω- « ρείας τοῦ Ὀλύμπου. Οἱ δὲ ἱερεῖς οἱ τῶνδε, οἱ Ἀνακτοτελεσταὶ, « Καβείρους τοὺς Κορύβαντας καλοῦντες, καὶ τὴν τελετὴν Καβει- « ρικὴν καταγγέλλουσιν[1]. »

« Livrons aussi à l'oubli, dit Arnobe, le culte des « Corybantes, dans lequel on transmet ce saint mys- « tère : un frère massacré par ses frères. — Oblivioni « etiam Corybantia sacra donentur, in quibus sanctum « illud mysterium traditur : frater trucidatus a fratri- « bus[2]. »

« Dans le culte des Corybantes, dit à son tour Fir- « micus, le fratricide est honoré ; car un frère a été tué « par ses deux frères, et dans la crainte que quelque « indice ne décelât le meurtre commis par les mains « fraternelles, les meurtriers consacrent la dépouille « du mort au pied du mont Olympe. C'est ce même « Corybante qu'adore la folle croyance des Macédo- « niens. C'est là le Cabire sanglant que les Thessalo- « niciens invoquaient autrefois avec des mains en- « sanglantées. — In sacris Corybantum parricidium « colitur; nam unus frater a duobus interemptus est,

1. *Protrept.*, II, 20, p. 16, ed. Pott.
2. *Adv. Nat.*, V, 19.

« et ne quod indicium necem fraternæ mortis aperiret,
« sub radicibus Olympi montis a parricidis fratribus
« consecratur. Hunc eundem Macedonum colit stulta
« persuasio. Hic est Cabirus cui Thessalonicenses quon-
« dam cruento, cruentis manibus supplicabant[1]. »

Enfin le pseudonyme Orphée, s'adressant à un Corybante-Curète, l'appelle Curète nocturne, Corybante qui erre seul, « Corybante ensanglanté, déchiré par « ses deux frères. » Νυκτερινὸν Κούρητα, ἐρημόπλανον Κορύβαντα,

Φοίνιον, αἱμαχθέντα κασιγνήτων ὑπὸ δισσῶν[2].

Voilà ce que l'antiquité rapporte de la *mort cabirique*. Mais où se faisait la commémoration de ce tragique événement? Était-ce dans le sanctuaire de Samothrace, comme le croient fermement les mystériographes? Était-ce même dans l'enceinte de cette île? Évidemment non : il suffit de lire avec quelque attention les passages que nous venons de citer pour se convaincre que la scène avait lieu en Macédoine. Lactance, dans un passage qui a été déjà rapporté plus haut, fait une évidente allusion au même événement, lorsqu'il dit : « Macedones summa veneratione coluerunt Cabirum[3]. — Les Macédoniens adorèrent un « Cabire avec une profonde vénération. »

Ainsi l'on dut supposer de violentes dissensions élevées entre ces Génies, et, par suite, le meurtre de l'un d'eux accompli par les deux autres. C'est à cette occasion sans doute que les Macédoniens eurent l'idée d'at-

1. *De Error. prof.*, p. 15, ed. Wower.
2. *Hymn.* XXXIX.
3. *Instit. divin.*, I, 15, 8.

tirer dans leur pays le Cabire proscrit, et de lui rendre le temple et les adorations que ses frères lui avaient ravis. . . . . . . . .

Mais quelle fut la première origine, la cause primitive de cette tradition ? Je vais dire ma conjecture, et, si je me trompe, j'aurai du moins l'avantage d'appeler l'attention sur un fait remarquable de l'histoire de nos métallurges, et qui a passé inaperçu.

Il existe un proverbe, qui remonte à une haute antiquité, sur l'un des Dactyles, sur Celmis, le premier des trois Génies célébrés par l'auteur de la *Phoronide*, et qui s'appelaient, comme nous l'avons dit, Celmis, Damnaménée et Acmon. Ce proverbe est ainsi conçu : Κέλμις ἐν σιδήρῳ, *Un Celmis dans le fer*, c'est-à-dire dans l'art de travailler le fer. Zénobius, qui nous l'a conservé, l'explique de la manière suivante : « Ce « proverbe s'applique à ceux qui ont une extrême « confiance en eux-mêmes, parce qu'ils sont naturel- « lement forts et difficiles à vaincre. Celmis, en effet, « fut un des Dactyles Idéens qui outragea Rhée la « mère, et qui n'accueillit pas la déesse, reçue avec « une hospitalité bienveillante par ses frères dans « l'Ida ; c'est par lui que fut forgé le fer le plus dur. « Sophocle fait mention de l'histoire dans ses drames « satyriques. — Αὕτη τάττεται ἐπὶ τῶν σφόδρα ἑαυτοῖς πι- « στευσάντων, ὅτι ἴσχυροι καὶ δυσχείρωτοι πεφύκασι. Κέλμις « γὰρ [ἦν] εἷς τῶν Ἰδαίων Δακτύλων τὴν μητέρα Ῥέαν ὑβρί- « σας, καὶ μὴ ὑποδεξάμενος [τὴν θεὸν ξενισθεῖσαν][1] ὑπὸ τῶν

1. Les derniers éditeurs de Zénobius, Leutsch et Schneidewin, ont mis ici le signe de la lacune. Il y manque, en effet, plusieurs mots. Je ne sais si je les ai heureusement rétablis ; je pense du moins être resté fidèle au sens et avoir complété la pensée de l'auteur.

« ἀδελφῶν εὐμενῶς ἐν τῇ Ἴδῃ· ἀφ' οὗ ὁ στερεώτατος ἐγένετο
« σίδηρος. Μέμνηται τῆς ἱστορίας Σοφοκλῆς ἐν Σατύροις[1]. »

Le commencement de cette histoire nous a été conservé, si je ne me trompe, par le scholiaste d'Apollonius de Rhodes, qui écrit : « D'autres disent qu'ils « furent appelés *Dactyles Idéens* de ce qu'ayant ren- « contré Rhée dans l'*Ida*, ils accueillirent amicalement « la déesse et lui touchèrent *les doigts*. — Οἱ δέ φασιν « ὅτι Ἰδαῖοι Δάκτυλοι ἐκλήθησαν, ὅτι ἐντὸς Ἴδης ἐντυχόντες « τῇ Ῥέᾳ, ἐδεξιώσαντο τὴν θεὸν, καὶ τῶν δακτύλων αὐτῆς « ἥψαντο[2]. »

Il résulterait donc de cette tradition que l'un des Dactyles se sépara de la société de ses frères par un sentiment d'orgueilleuse supériorité et par le refus impie des égards qu'il devait à la mère des dieux. Jusqu'où cette discorde alla-t-elle? on ne le sait; mais il est fort naturel que plus tard on s'en soit souvenu pour supposer entre des membres de la même famille une discorde qui alla cette fois jusqu'à l'homicide, surtout si l'on admet que la superstition ait été intéressée à cette division.

Voilà quelle fut, je pense, l'origine de la *mort cabirique*. Il ne faut en chercher l'idée ni dans la mort d'Attis ni dans le meurtre de Bacchus massacré par les Titans, bien que ces traditions aient été associées et mêlées ensemble. Le même Clément d'Alexandrie, après nous avoir raconté le meurtre du Cabire, ajoute que les deux fratricides s'étant emparés de la ciste où avaient été enfermées les parties mutilées, non de leur

1. IV, 80.
2. Ad *Argonaut.*, I, 1129.

frère, mais du jeune Bacchus, s'enfuirent en Tyrrhénie, et offrirent cette ciste et son contenu à la vénération de ce peuple, αἰδοῖα καὶ κίστην θρησκεύειν παραθεμένω. Τυῤῥηνοῖς. « Et voilà pourquoi, ajoute-t-il, quelques-uns « veulent, non sans vraisemblance, que Bacchus, ainsi « mutilé, soit appelé Attis. — Δι' ἣν αἰτίαν οὐκ ἀπεικότως « τὸν Διόνυσόν τινες Ἄττιν προσαγορεύεσθαι θέλουσιν, αἰδοίων « ἐστερημένον. »

Ces fables étaient très-distinctes; mais on voit comment le sort commun des victimes a pu les rapprocher.

Je veux me faire encore une question sur cette mort cabirique. A quelle époque devint-elle un objet du culte des Macédoniens? A une époque qui ne peut remonter, ceci soit dit avec la paix des mystériographes, au delà du premier siècle de l'ère chrétienne. Remarquons, en effet, que ce sont seulement des écrivains ecclésiastiques qui rappellent ce meurtre; je le dis en songeant au pseudonyme Orphée, dont la date ni la qualité ne m'embarrassent. Or, comment concevoir que l'antiquité païenne, mythique et historique, eût passé sous silence un pareil événement? Mais, dans ce cas, les chrétiens l'auraient-ils imaginé? Loin de là; voici, je crois, la vérité.

Les Thessaloniciens paraissent avoir les premiers accrédité la tradition relative à la mort cabirique, et offert un asile à l'ombre errante du Cabire massacré. De là ce Génie représenté sur leurs médailles, seul, debout, dans un temple. Après un laps d'environ deux siècles, ce culte tomba chez eux en désuétude, et passa dans d'autres villes de la Macédoine, où il était encore en pleine vigueur au quatrième siècle. C'est ce que Firmicus a positivement attesté quand il a dit : « C'est

« ce même Génie qu'*adore*, *colit*, la folle croyance des « Macédoniens. C'est là le Cabire sanglant que les « Thessaloniciens *invoquaient autrefois*, *quondam sup-* « *plicabant*. »

Mais il y a plus, en marquant l'époque où le culte subsistait encore dans certaines villes de la Macédoine, Firmicus nous met aussi à même de conjecturer à quelle époque il dut être pratiqué par les Thessaloniciens. En effet, ce présent, *colit*, *adore*, date de l'époque de l'écrivain, du milieu du quatrième siècle; et, si ce passé *quondam*, *autrefois*, ne se détermine pas rigoureusement, il nous autorise du moins à remonter deux siècles plus haut.

Maintenant, pourquoi les écrivains ecclésiastiques surtout se sont-ils attachés à relever ce meurtre d'un Cabire ou d'un Corybante par ses deux frères? Ils l'ont fait, je crois, par représailles. On sait que les païens reprochaient aux premiers chrétiens de célébrer un affreux sacrifice, d'immoler un enfant et d'en dévorer les membres sanglants. C'est ce que nous apprennent les apologistes de la religion chrétienne, en repoussant avec une éloquence indignée cette horrible calomnie[1].

Ainsi, la mort cabirique est étrangère aux mystères de la Samothrace, et elle appartient exclusivement à la religion macédonienne. Son introduction dans le culte ne date pas d'une antiquité fabuleuse, comme on a paru le croire, mais seulement des premiers siècles de l'ère chrétienne, et, pour en expliquer vraisemblable-

1. Tertull. *Apologet.*, VII, p. 77. — Minuc. Fel. *Oct.* IX, p. 52, ed. Lindner.

ment la première origine, c'est à l'histoire de nos métallurges qu'il se faut adresser.

Cependant, si nous enlevons la mort cabirique au sanctuaire de la Samothrace, nous lui devrons ôter aussi tout ce qui tient inséparablement à cette commémoration. Et d'abord les prêtres qui présidaient aux mystères, les *Anactotélestes*, et ensuite leurs prescriptions, notamment la plus sévère de toutes, l'exclusion de la plante appelée *ache*, parce que cette plante passait pour être le produit du sang du Cabire mis à mort. Clément d'Alexandrie nous dit : « Οἱ δὲ « ἱερεῖς οἱ τῶνδε Κορυβάντων ὀργίων, οὓς Ἀνακτοτελέστας, οἷς « μέλον καλεῖν, καλοῦσι, προσεπιτερατεύονται τῇ συμφορᾷ, « ὁλόριζον ἀπαγορεύοντες σέλινον ἐπὶ τραπέζης τιθέναι· οἴονται « γὰρ δὴ ἐκ τοῦ αἵματος τοῦ ἀποῤῥυέντος τοῦ Κορυβαντικοῦ τὸ « σέλινον ἐκπεφυκέναι...... Καβείρους δὲ τοὺς Κορύβαντας κα- « λοῦντες, καὶ τελετὴν Καβειρικὴν καταγγέλλουσιν[1]. — Les « prêtres qui président aux mystères des Corybantes, « prêtres que nomment *Anactotélestes* ceux qui ont « le soin de les nommer, ajoutent encore un prodige « à la funeste aventure, en défendant de mettre la « plante tout entière du sélinon sur la table ; car ils « croient positivement que c'est du sang qui coula du « corps du Corybante qu'est venue cette plante...... « Et comme ils appellent les Corybantes Cabires, ils « donnent aussi au mystère le nom de cabirique. »

Arnobe, raillant la même superstition, nous dit, comme Clement, après avoir rappelé le meurtre du Cabire : « Interempti ex sanguine apium natum, pro- « hibitum mensis olus illud apponi, ne a manibus

1. *Protrept.*, II, p. 16, ed. Pott.

« mortui inexpiabilis contraheretur offensio[1]. — L'ache « née du sang du Corybante mis à mort, plante pota« gère qu'il était interdit de servir sur les tables, dans « la crainte qu'en y touchant on ne s'attirât la haine « irréconciliable du mort. »

Mais là ne s'arrêtent point les suppressions que demande le sanctuaire de la Samothrace. On a dit que les mystes se présentaient à l'initiation avec une couronne d'olivier, et qu'on les faisait asseoir sur un trône autour duquel les assistants formaient un cercle en chantant et en dansant. C'est le grand pourvoyeur des érudits improvisés, c'est Meursius qui a dit cela[2]. Mais sur quoi s'est-il fondé? Pour la couronne d'olivier, il allègue un passage de Proclus, d'après lequel les premiers Curètes auraient été généralement soumis à la direction de Minerve, et se seraient couronnés aussi d'une branche d'olivier : « Καὶ γὰρ οἱ πρώτιστοι Κουρῆτες « τά τε ἄλλα τῇ τάξει τῆς Ἀθηνᾶς ἀνεῖνται, καὶ περιεστέφθαι « λέγονται τῷ θαλλῷ τῆς ἐλαίας[3]. »

Cette tradition, postérieure de plusieurs siècles à l'époque de nos métallurges, ne nous apprend autre chose, sinon que l'on donna des Curètes pour serviteurs à Minerve, et que la déesse guerrière dirigea elle-même leurs danses armées; elle nous apprend encore que ces Curètes se couronnaient avec les branches de l'arbre que Minerve fit éclore du sol attique dans sa dispute avec Neptune. Or, quel rapport tout cela peut-il avoir avec les mystères et un sanctuaire quelconque?

1. *Adv. Nat.*, IV, 19.
2. *Græcia Fer.*, v. Καβείρια.
3. *In Plat. Polit.*, p. 387.

Venons à l'*intronisation*. Ici on s'appuie d'un passage de Platon et de Dion Chrysostome.

Dans l'*Euthydème*, Socrate, voyant Clinias déconcerté par les subtilités sophistiques d'Euthydème et de Dionysodore, l'encourage en lui disant que ces étrangers n'ont voulu que lui faire subir les épreuves de l'initiation aux mystères des Corybantes : « Ils font « absolument, dit-il, la même chose que ces prêtres « dans l'initiation des Corybantes, lorsqu'ils soumet- « tent à la cérémonie de l'intronisation celui qu'ils « vont initier. Là aussi, en effet, il y a un chœur de « danse et un jeu, si du moins tu as été toi-même « initié. — Ποιεῖτον δὲ ταὐτὸν ὅπερ οἱ ἐν τῇ τελετῇ τῶν Κο- « ρυβάντων, ὅταν τὴν θρόνωσιν ποιῶνται περὶ τοῦτον ὃν ἂν μέλ- « λωσι τελεῖν. Καὶ γὰρ ἐκεῖ χορεῖα τίς ἐστι καὶ παιδιά, εἰ ἄρα « καὶ τετέλεσαι[1]. »

Le passage de Dion Chrysostome fait une simple allusion à la même cérémonie[2].

Maintenant, de quels mystères peut-il être ici question ? Il faut avoir examiné fort légèrement la phrase de Platon pour ne s'être pas aperçu que le philosophe parle ici non des augustes mystères de la Samothrace, mais des ridicules cérémonies que pratiquèrent les indignes successeurs de nos métallurges, les Galles ou Corybantes, race la plus vile comme la plus abjecte. Les termes mêmes dont il se sert ne dissimulent pas son intention : il appelle ces pratiques *une plaisanterie*, παιδιά, et un peu plus bas il va jusqu'à mettre les jongleries de ces initiateurs sur la même ligne

1. T. I, p. 271, ed. H. St.
2. *Orat*. XII, t. I, p. 388, ed. Reisk.

que les artifices des sophistes, τὰ πρῶτα τῶν ἱερῶν τῶν σοφιστικῶν.

Ainsi, point de mort cabirique, point d'Anactotélestes, point d'exclusion de l'ache, point de couronnes d'olivier, point d'intronisation dans le sanctuaire de Samothrace, et, par conséquent, resteront désormais au compte des compilateurs sans critique ces descriptions imaginaires qui abusent depuis si longtemps les esprits.

« Un autre objet des mystères de Samothrace, nous « dit Sainte-Croix, était la *mort cabirique*, célébrée en « quelque sorte par les pleurs et les gémissements des « initiés...... Plusieurs rites allégoriques avaient rap- « port à la mort cabirique. On connaît celui par lequel « il était défendu de mettre sur la table de l'ache, parce « que cette plante, suivant les mystagogues, avait été « produite par le sang du jeune Cabire, Cadmille, ré- « pandu sur la terre[1]. » — « Dans l'âge mûr, le myste, « ou récipiendaire, se présentait couronné de branches « d'olivier[2]. »

Ici venait, dans la première édition des *Mystères*[3], l'intronisation; mais, dans la seconde édition de son livre, Sainte-Croix transporta cette cérémonie à l'article des Corybantes, guidé par le nom seul. Jamais il ne s'est fait une idée juste de cette pratique superstitieuse, et il en a tour à tour profané le sanctuaire de la Samothrace et celui d'Éleusis. Dans la première édition, à l'article des Petits Mystères, il disait : « Quand « le myste avait rempli les pratiques requises et satis-

1. *Recherches sur les Myst.*, t. I, p. 55.
2. *Ibid.*, p. 49.
3. P. 37 sq.

« fait à toutes les questions, il était placé sur un trône, « et on dansait autour de lui, *comme dans l'île de Samothrace, d'où cet usage était venu*[1]. » Dans la seconde édition, il a reproduit la même phrase, avec cette variante : « On dansait autour de lui, comme dans « l'initiation phrygienne[2]. »

Il existe cependant quelques particularités ou circonstances extérieures de la religion de Samothrace, qui ont des garants plus ou moins respectables, et dont il convient de dire un mot, parce qu'elles sont dignes d'intérêt et qu'elles n'ont pas toujours été présentées avec l'exactitude désirable.

Le temple dut être desservi par plusieurs prêtres, dont un des principaux paraît avoir été celui qu'on appelait Koiès, qui eut la fonction de purifier du meurtre, ainsi que nous l'apprend Hésychius : « Κοίης· « ἱερεὺς Καβείρων, ὁ καθαίρων φονέα. Οἱ δὲ Κόης[3]. — Koiès, « prêtre des Cabires, celui qui purifiait un meurtrier. « Quelques-uns écrivent Koès. »

Nous voyons, en effet, par Tite-Live que, dès la plus haute antiquité, on avait établi dans l'île un tribunal chargé de prononcer des peines contre ceux qui pénétraient dans l'enceinte sacrée du temple, souillés de quelque meurtre[4]. De là l'usage de demander à tous ceux qui se présentaient pour l'initiation s'ils avaient commis un homicide, et, dans ce cas, de les adresser au Koiès, qui les purifiait. Toutefois, comme une question directe à ce sujet eût pu pa-

1. P. 186.
2. T. I, p. 305.
3. V. Κοίης.
4. XLV, 5.

raître offensante, on leur demandait quel était l'acte qu'ils jugeaient le plus répréhensible dans leur vie. Je l'induis de deux exemples rapportés par Plutarque, et qui méritent d'être cités tous deux.

Le premier est relatif à Lysandre. « Comme il con- « sultait l'oracle dans la Samothrace, le prêtre lui or- « donna de déclarer quel était l'acte le plus coupable « qu'il eût commis dans sa vie. Faut-il donc faire cette « déclaration, demanda Lysandre, sur ton ordre per- « sonnel ou sur celui des dieux ? Et le prêtre lui ayant « répondu : Sur celui des dieux : Eh bien ! donc, reprit « Lysandre, délivre-moi de ta présence, toi ; c'est à « eux-mêmes que je le dirai, s'ils m'interrogent. — « Ἐν δὲ Σαμοθράκῃ χρηστηριαζομένῳ αὐτῷ ὁ ἱερεὺς ἐκέλευσεν « εἰπεῖν, ὅ τι ἀνομώτατον ἔργον αὐτῷ ἐν τῷ βίῳ πέπρα- « κται· πότερον οὖν, σοῦ τοῦτο κελεύσαντος, ἢ τῶν θεῶν, « τοῦτο δεῖ ποιεῖν, ἐπηρώτησε. Φαμένου δέ· τῶν θεῶν· Σὺ τοί- « νυν, ἔφη, ἐκποδών μοι κατάστηθι· κἀκείνοις ἐρῶ, ἐὰν πυν- « θάνωνται[1]. »

Si le texte n'est pas altéré dans le mot χρηστηριαζομένῳ, Plutarque s'est trompé : il ne s'agit point ici de *consulter un oracle;* car, dans ce cas, on n'eût pas exigé de confession préalable. Mais, d'ailleurs, le temple de Samothrace n'était pas le siége d'un oracle ; c'était un sanctuaire d'initiation.

Dans le second exemple, relatif à Antalcidas, Plutarque s'est exprimé plus justement. « Antalcidas se « faisant initier en Samothrace, et le prêtre lui ayant « demandé ce qu'il avait fait de plus répréhensible « dans la vie : Si j'ai fait quelque chose de semblable,

1. *Lacon. Apophth.*, t. VI, p. 856, ed. Reisk.

« répondit-il, les dieux eux-mêmes le sauront. — Ἀνταλ-
« κίδας ἐν Σαμοθρᾴκῃ μυούμενος, ἐρωτηθεὶς ὑπὸ τοῦ ἱερέως, τί
« δεινότερον δέδρακεν ἐν τῷ βίῳ· Εἴ τι μοι πέπρακται τοιοῦτον,
« εἴσονται, εἶπεν, αὐτοὶ οἱ θεοί[1]. »

Cette réponse rentre dans celle de Lysandre ; mais il n'en serait pas du tout de même, s'il fallait en croire la version latine ; elle fait dire à Antalcidas : « Les dieux mêmes le savent. — Norunt ipsi « dii, » comme s'il y avait ἴσασι, au lieu de εἴσονται. Et Sainte-Croix, qui ne traduisait point le grec, fait dire à son tour au général lacédémonien : « Les dieux le « savent[2]. »

Une fois introduit dans le sanctuaire, le myste, avant d'être admis à l'initiation, devait s'attacher autour des reins une ceinture couleur de pourpre. Cette ceinture, que l'on conservait ensuite religieusement, possédait des vertus miraculeuses, celles surtout de calmer les tempêtes et les séditions, d'apaiser les flots de la mer et ceux de la multitude. Nous l'apprenons par la savante et précieuse note que nous avons si souvent consultée, la note du scholiaste d'Apollonius de Rhodes; on y lit : « Et l'on rapporte qu'Ulysse, « initié dans la Samothrace, se servit d'une bandelette « de tête au lieu d'une ceinture, et qu'il fut sauvé des « vagues de la mer, après avoir placé sa bandelette « sous le ventre. C'est autour du ventre, en effet, que « ceux qui se font initier s'attachent des ceintures de « pourpre. Et l'on assure qu'Agamemnon, qui avait « été initié, se trouvant au milieu d'un grand soulève-

1. *Lacon. Apophth.*, t. VI, p. 814.
2. *Recherches sur les Myst.*, t. I, p. 49.

« ment à Troie, par suite d'une révolte des Grecs, « apaisa la sédition, en portant sa ceinture de pourpre. « — Καὶ Ὀδυσσέα δέ φασι μεμυημένον ἐν Σαμοθρᾴκῃ, χρήσασθαι τῷ κρηδέμνῳ ἀντὶ ταινίας, καὶ σωθῆναι ἐκ τοῦ θαλασσίου « κλύδωνος, θέμενον ὑπὸ τὴν κοιλίαν τὸ κρήδεμνον. Περὶ γὰρ « τὴν κοιλίαν οἱ μεμυημένοι ταινίας ἅπτουσι πορφυρᾶς. Καὶ « Ἀγαμέμνονα δέ φασι μεμυημένον ἐν ταραχῇ ὄντα πολλῇ κατὰ « Τροίαν, δι' ἀκαταστασίαν τῶν Ἑλλήνων, παῦσαι τὴν στάσιν, « πορφυρίδα ἔχοντα [1]. »

J'ai voulu citer en entier ce passage, et le traduire littéralement, avant de montrer ce qu'en a fait Sainte-Croix : « Le myste, dit-il, se présentait avec un voile « couleur de pourpre dont Ulysse, disait-on, s'était « servi le premier. Avant lui, on faisait usage seule- « ment de bandelettes de la même couleur. Agamem- « non, qui avait été initié, s'étant montré avec cette « marque distinctive aux yeux de ses soldats mutinés, « apaisa leur sédition [2]. »

Il serait difficile de commettre en si peu de mots plus d'inexactitudes. Il ne s'agit point d'abord d'*un voile*, mais d'*une bandelette* de tête (κρήδεμνον) employée par Ulysse, et il n'est nullement dit que cette bandelette fût *couleur de pourpre*. Il n'est point dit ensuite que le héros ait fondé cet usage; il est affirmé seulement qu'en se servant d'*une bandelette*, au lieu d'*une ceinture de pourpre*, il dérogea à l'usage établi, ce qui ne signifie point du tout qu'il ait changé cet usage et en ait fondé un nouveau. Enfin ταινία désigne ici une *ceinture*, et non une *bandelette*; ce sens est clai-

1. Ad *Argonaut.*, I, 917.
2. *Recherches sur les Myst.*, t. I, p. 53.

rement déterminé. Quant au fait relatif à Agamemnon, rien ne dit que le roi *se soit montré avec cette marque distinctive;* tout indique, au contraire, qu'il portait sur le corps sa ceinture invisible, et qu'elle exerça secrètement son influence mystérieuse.

Un mot encore, avant de quitter la note du scholiaste. Les lecteurs érudits auront remarqué sans peine que la légende n'a pu faire initier Ulysse et même Agamemnon aux mystères de la Samothrace, qu'en souvenir du passage de l'*Odyssée*, où la nymphe Ino donne à Ulysse, battu de la tempête, une *bandelette*, κρήδεμνον, qu'il appliquera *sous sa poitrine*, ὑπὸ στέρνοιο, et qui le sauvera de la fureur des flots [1]. Nous trouvons même ici la raison très-probable du choix que le héros dut faire d'une *bandelette*, au lieu de la *ceinture*, ταινία, que prescrivaient les rites du sanctuaire.

Mais il se faut bien garder de chercher dans les vers d'Homère la moindre allusion aux pratiques de l'initiation; le poète ne connut point l'existence de ces mystères. Tout ce que l'on est en droit de soupçonner, c'est qu'il n'ignora pas la vertu des amulettes ou tout au moins l'influence occulte de certaines ceintures, notamment de celle de Vénus, du ceste, au charme irrésistible; c'est la remarque d'Eustathe : « Le poète, « dit-il, paraît avoir connu aussi la vertu des amu- « lettes, comme le montre même le ceste chez ceux « qui le portaient. — Ἔοικεν εἰδέναι καὶ τὴν φύσιν τῶν « περιάπτων ὁ ποιητής, ὡς δηλοῖ καὶ τὸ φόρημα τοῦ κεστοῦ [2]. »

1. *Odyss.*, E', 346 sqq.
2. Ad *Odyss.*, E', 346, p. 1544.

Tous ces dieux, collectivement adorés dans la Samothrace, étaient invoqués dans les dangers, et bien que les Cabires aient été quelquefois spécialement désignés, nous en avons expliqué plus haut la raison, c'était d'ordinaire sous le nom de *Samothraces* que l'on implorait leur secours, renfermant dans cette appellation tous nos métallurges. Il serait aisé de multiplier les exemples.

Le scholiaste d'Apollonius de Rhodes, dans la note si féconde en renseignements précieux, nous dit : « Ce « n'est pas seulement au milieu des dangers qui les « menacent sur mer que sont sauvés les initiés; mais « chacun d'eux peut encore obtenir tout ce qu'il peut « souhaiter de posséder. — Οὐ μόνον δ' ἐν τοῖς κατὰ θά- « λατταν κινδύνοις οἱ μυηθέντες διασώζονται, ἀλλὰ καὶ τύχοι « ἂν παντὸς, οὗ ἂν τυχεῖν εὔξαιτο ὁ μυηθείς[1]. »

Dans la *Paix* d'Aristophane, Trygée s'écrie : « Al- « lons, si quelqu'un d'entre vous se trouve avoir été « initié dans la Samothrace, c'est maintenant qu'il est « à propos de faire ce vœu. »

> Ἀλλ' εἴ τις ὑμῶν ἐν Σαμοθρᾴκῃ τυγχάνει
> Μεμυημένος, νῦν ἐστὶν εὔξασθαι καλόν[2].

Dans une épigramme de Callimaque, Eudème acquitte son vœu par une offrande aux dieux Samothraces : « Εὔδημος θῆκε θεοῖς Σαμόθρᾳξι[3]. »

Dans une épigramme fort gaie, attribuée à Lucien, Lucillius, sauvé du naufrage, offre aux dieux de la

1. Ad *Argonaut.*, I, 917.
2. V. 277 sq.
3. *Epigr.* 51.

mer et aux dieux Samothraces l'unique bien qui lui reste, les cheveux de sa tête :

Γλαύκῳ καὶ Νηρῆϊ καὶ Ἰνώῳ Μελικέρτῃ,
Καὶ βυθίῳ Κρονίδῃ καὶ Σαμόθρηξι θεοῖς,
Σωθεὶς ἐκ πελάγους, Λουκίλλιος ὧδε κέκαρμαι
Τὰς τρίχας ἐκ κεφαλῆς· ἄλλο γὰρ οὐδὲν ἔχω[1].

« En l'honneur de Glaucus et de Nérée et de Méli-
« certe, fils d'Ino (Palémon), et du fils de Saturne,
« qui habite les profondeurs des eaux (Neptune), et
« des dieux Samothraces, moi Lucillius, sauvé de la
« mer, je me suis coupé ici les cheveux de la tête ; car
« je ne possède pas autre chose. »

Nous avons entendu Diodore de Sicile, à l'article des Cabires, nous parler à deux reprises des vœux que les Argonautes adressèrent aux Samothraces; ailleurs il dit : « On célèbre l'apparition de ces dieux Samo-
« thraces et l'étonnant secours qu'ils apportent à ceux
« des initiés qui les ont invoqués. — Διαβεβόηται δ' ἡ
« τούτων τῶν θεῶν ἐπιφάνεια, καὶ παράδοξος ἐν τοῖς κινδύνοις
« βοήθεια τοῖς ἐπικαλεσαμένοις τῶν μυηθέντων[2]. »

Ces dernières paroles de l'historien nous amènent à faire une remarque qui n'est pas sans importance : c'est que, pour adresser des vœux aux Samothraces, ou tout au moins des vœux susceptibles d'être exaucés, il fallait avoir été initié à leurs mystères.

En nous disant que l'initié pouvait obtenir tout ce qu'il souhaitait, le scholiaste d'Apollonius a singulièrement agrandi la puissance de l'initiation ; aussi

1. *Epigr*. 34.
2. V, 49.

voyons-nous qu'elle s'étendait sur le monde moral comme sur le monde physique.

Les dieux du sanctuaire passaient pour découvrir le parjure au fond des consciences ; et c'est pourquoi ils présidaient à la sainteté des serments, et en étaient regardés comme les garants les plus redoutables. Juvénal fait allusion à cette foi, lorsqu'il dit :

....... Jures licet et Samothracum
Et nostrorum aras............[1].

« Lors même que tu jurerais et par les autels des « dieux Samothraces et par ceux des nôtres. »

Suidas, dans un passage remarquable dont il n'a pas indiqué la source, représente une femme demandant à nos dieux de la venger d'un homme qui s'est parjuré envers elle : « Ἡ δὲ εὐμηχάνως διαλαμβάνει, καὶ « δεῖται τῶν Καβείρων τιμωρῆσαι αὐτῇ καὶ μετελθεῖν τὸν « ἐπίορκον[2]. — Mais la femme pénètre habilement la « chose, et prie les Cabires de la venger et de pour- « suivre le parjure. »

On promettait à l'initié l'affranchissement et la purification des fautes commises. Le scholiaste d'Aristophane, interprétant le mot μεμυημένος des vers que nous avons cités plus haut, fait la remarque suivante : « Il « s'agit des mystères des Cabires. Ceux qui y sont ini- « tiés croient être justes et n'avoir rien à craindre des « dangers et des tempêtes. — Τὰ μυστήρια τῶν Καβείρων. « Δοκοῦσι δὲ οἱ μεμυημένοι ταῦτα, δίκαιοί τε εἶναι καὶ ἐκ δει- « νῶν σώζεσθαι καὶ ἐκ χειμώνων. »

1. *Sat.*, III, 144 sq.
2. V. Διαλαμβάνει.

Telle était même la vertu purificative attribuée aux dieux de la Samothrace, que les dieux de l'Olympe, et le plus grand de tous, Jupiter, y recouraient. Nous en trouvons la preuve dans un passage du scholiaste de Théocrite, qui mérite de fixer l'attention à plus d'un titre. Ce passage, en effet, nous a probablement conservé le canevas d'un poème de Sophron, de l'écrivain qui fit les délices des plus grands esprits de l'antiquité, et dont tous les ouvrages ont péri.

Interprétant le mot Ἑκάτα, le scholiaste nous dit : « On assure qu'Hécate est une divinité souterraine, et « qu'elle règne sur les morts, ainsi que l'atteste So- « phron, quand il raconte : Que Junon, ayant eu « commerce avec Jupiter, donna naissance à une fille, « et qu'on lui imposa le nom d'Angélos ; que cette « fille, après sa naissance, fut remise de la part de « Jupiter aux Nymphes pour qu'elles l'élevassent ; que « devenue grande, Angélos déroba à Junon l'essence « dont se servait la déesse pour colorer son teint « bruni, et en fit présent à Europe, la fille du Phéni- « cien (Agénor) ; que Junon s'étant aperçue du larcin, « s'élança à la poursuite de sa fille, la voulant punir ; « mais qu'alors Angélos se réfugia d'abord dans la « maison d'une femme qui venait d'accoucher, et de « là auprès d'hommes qui portaient un mort ; que « cette circonstance força Junon de cesser sa pour- « suite ; et que Jupiter ordonna aux Cabires de pren- « dre la jeune fille, et de la purifier ; et que ceux-ci « l'ayant conduite auprès du lac Achérusie, lavèrent « sa souillure. Et de là vient, dit-on, le rôle qui lui a « été attribué de déesse des morts et le titre de sou- « terraine. — Τὴν Ἑκάτην χθονίαν φασὶ θεὸν καὶ νερτέρων

« πρύτανιν, καθὰ καὶ Σώφρων· Ἥραν μιχθεῖσαν Διὶ γεννῆσαι
« παρθένον· ὄνομα δὲ αὐτῇ θέσθαι Ἄγγελον. Ταύτην δὲ μετὰ
« τὴν γέννησιν ὑπὸ[1] ταῖς νύμφαις δοθῆναι παρὰ τοῦ Διὸς τρέ-
« φεσθαι. Αὐξανθεῖσαν δὲ κλέψαι τὸ τῆς Ἥρας μύρον, ᾧ τὸ
« πρόσωπον αὐτῆς αἶθον ἦν χριόμενον, καὶ δοῦναι Εὐρώπῃ τῇ
« Φοίνικος θυγατρί. Αἰσθομένην τὴν Ἥραν καὶ ἐφορμῆσαι βου-
« λομένην αὐτὴν κολάσαι[2]· τηνικαῦτα μὲν τὸ πρῶτον εἰς γυναι-
« κὸς τετοκυίας οἶκον καταφυγεῖν, ἐκεῖθεν δὲ πρὸς ἄνδρας νεκρὸν
« φέροντας. Ὅθεν τὴν μὲν Ἥραν ἀποστῆναι, τὸν δὲ Δία τοὺς
« Καβείρους κελεῦσαι ἀναλαβόντας καθάραι· ἐκείνους δὲ ἐπὶ
« τὴν Ἀχερουσίαν λίμνην ἀπαγαγόντας ἁγνίσαι. Ὅθεν τὴν θεὸν
« ἀποκεκληρῶσθαι τοῖς τεθνεῶσι, καὶ καταχθονίαν φασίν[3]. »

On n'en finirait pas de relever les fautes que commet Sainte-Croix; je ne puis cependant ne pas montrer encore ce qu'il a fait de cette relique du passé, dont il ne soupçonna jamais l'origine et l'importance. Voici ce qu'il en dit : « S'il arrivait que l'on eût négligé dans « l'enfance ou pendant le reste de la vie de se faire « purifier, cela n'était pas sans remède. Cette céré- « monie, qu'on croyait nécessaire pour jouir d'une « félicité sans bornes après la mort, pouvait encore

1. On a regardé cette phrase comme incorrecte; je mets ὑπὸ sous la dépendance de τρέφεσθαι, et j'entends comme s'il y avait ὑπὸ τῶν νυμφῶν, quoique ce complément de la préposition appartienne plutôt à la poésie qu'à la prose. Qui nous dit que ce ne sont pas les termes mêmes de Sophron?

2. J'ai cherché à corriger un peu l'irrégularité de construction de cette phrase, en mettant un point en haut après κολάσαι; car c'est Ἄγγελον, et non plus Ἥραν, qui est le sujet de καταφυγεῖν.

3. Ad *Idyll.* II, 12. — Sophron nous a conservé ici une tradition de son pays; Hésychius nous apprend que les Syracusains appelaient Diane Ἄγγελος : « Ἄγγελον Συρακούσιοι τὴν Ἄρτεμιν λέ- « γουσι (V. Ἄγγελον). »

« se pratiquer sur le cadavre du défunt. On trouve cet « usage clairement indiqué dans la fable d'Angélos, « fille de Junon. Cette déesse cherchant à punir sa « fille de ce qu'elle lui avait dérobé son fard, celle-ci « se réfugia auprès de gens qui portaient en terre un « mort. Jupiter, son père, l'ayant su, ordonna aussitôt « aux Cabires de la purifier; ce qu'ils exécutèrent, « après l'avoir conduite sur les bords de l'Achéron, « c'est-à-dire quand elle fut morte[1]. »

Le récit du scholiaste n'est pas seulement ici écourté, mutilé, mais altéré profondément dans son sens et dans sa portée.

Et d'abord, il n'est nullement dit qu'Angélos fût morte; tout prouve, au contraire, qu'elle était en vie avant et après la cérémonie des Cabires. Angélos avait été souillée par l'approche d'une femme nouvellement accouchée et d'un cadavre; et elle se trouvait soumise à la nécessité de tout mortel vivant, qui contractait cette double souillure : il fallait alors recourir aux purifications, sous peine d'être repoussé des autels et proscrit par la religion. « Si, parmi les mortels, dit « Euripide, quelqu'un a commis un meurtre, ou tou« ché de ses mains une nouvelle accouchée ou un « cadavre, la déesse le repousse de ses autels, jugeant « qu'il a contracté une odieuse souillure. »

......Βροτῶν μὲν ἤν τις ἅψηται φόνου,
Ἢ καὶ λοχείας, ἢ νεκροῦ θίγῃ χεροῖν,
Βωμῶν ἀπείργει, μυσαρὸν ὡς ἡγουμένη[2].

Mais c'est surtout la conséquence que le baron de

1. *Recherches sur les myst.*, t. I, p. 54 sq.
2. *Iphig. Taur.*, 382 sqq.

Sainte-Croix a tirée de cette première erreur, qui est pernicieuse; car elle établit un usage imaginaire, et que tout désavoue, dans la religion antique. Il n'est pas vrai que l'on purifiât les cadavres; et lorsque Électre dit du corps de sa mère, qu'*il est purifié par le feu*, πυρὶ καθήγνισται δέμας[1], elle veut seulement signifier qu'il a été brûlé, abstraction faite de toute cérémonie purificative.

Pourquoi cependant le soin de purifier Angélos est-il confié aux Cabires, et pourquoi ces derniers emploient-ils l'eau du lac Achérusie? Angélos était une déesse, et il convenait à nos Génies divinisés de lui rendre sa pureté première. Angélos devait être la souveraine des enfers, et si pour sa lustration, on ne pouvait se servir de l'eau d'un fleuve comme l'Achéron, puisqu'elle n'était pas encore dans le royaume souterrain, il convenait du moins, en considération de sa dignité future, d'employer une eau qui rappelât celle de l'enfer par le nom et par la vertu : et voilà pourquoi Angélos fut conduite auprès du lac Achérusie. Il y avait, en effet, plusieurs marais de ce nom, qui tous passaient pour être en communication plus ou moins directe avec l'enfer ou avec l'Achéron. Il s'en trouvait un dans le voisinage de Cumes, et que quelques-uns, au rapport de Strabon, confondaient avec l'Averne[2]. Il y en avait un autre dans l'Épire, où se déchargeait le

1. *Orest.*, 40. — J'ai cité cet exemple, et expliqué ce vers, parce que Lomeier s'y est trompé, et a cru pouvoir en induire que l'on *purifiait les cadavres par le feu* : « Ipsa quoque cadavera « igne lustrari credebant » (*De Lustrationibus veter.*, XXVII, p. 256).

2. V, p. 245.

fleuve Achéron, qui fut confondu avec l'Achéron infernal[1].

Angélos fut donc purifiée sur la terre, et l'on voit maintenant comment le baron de Sainte-Croix, ayant pris le marais Achérusie pour le fleuve Achéron et l'Achéron souterrain, a dû s'égarer à la suite de cette méprise, et perdre entièrement le sens du passage.

Je laisserais mon travail incomplet, si je n'essayais maintenant de répondre à quelques questions que le sujet provoque naturellement. Peut-on savoir à quelle époque furent institués les mystères de la Samothrace, à quelle époque ils cessèrent d'être célébrés et comment s'en fit la propagation dans le monde? Peut-on savoir quels rapports ils eurent avec les mystères de la Phrygie et d'Éleusis?

Pour reculer dans un passé inaccessible à toute conjecture l'établissement de ce culte, l'antiquité s'y prit assez habilement. Diodore de Sicile nous dit, en parlant de la Samothrace : « C'est là que naquirent, dit-« on, de Jupiter et d'Électre, Dardanus et Iasion et « Harmonie. Dardanus, étant passé le premier en Asie « sur un radeau, y fonda la ville de Dardanus et en « appela le peuple Dardanien, de son nom même. Mais « Jupiter, voulant que son second fils, Iasion, obtînt « aussi un honneur, lui enseigna l'initiation de ces « mystères, qu'il n'est permis qu'aux initiés d'en-« tendre; initiation établie, à la vérité, anciennement « dans l'île, mais qui fut alors transmise en quelque « sorte comme une tradition. — Λέγουσι παρ' αὐτοῖς ἐκ « Διὸς καὶ Ἠλέκτρας γενέσθαι Δάρδανόν τε καὶ Ἰασίωνα καὶ

1. Thucyd., I, 40.

« Ἁρμονίαν. Ὧν τὸν μὲν Δάρδανον πρῶτον εἰς τὴν Ἀσίαν ἐπὶ
« σχεδίας διαπεραιωθέντα, κτίσαι πόλιν Δάρδανον, καὶ τοὺς
« λαοὺς ἀφ' ἑαυτοῦ Δαρδάνους ὀνομάσαι. Τὸν δὲ Δία βουληθέντα,
« καὶ τὸν ἕτερον τῶν υἱῶν τιμῆς τυχεῖν, παραδεῖξαι αὐτῷ τὴν τῶν
« μυστηρίων τελετὴν, πάλαι μὲν οὖσαν ἐν τῇ νήσῳ, τότε δέ πως
« παραδοθεῖσαν, ὧν οὐ θέμις ἀκοῦσαι πλὴν τῶν μεμυημένων[1]. »

De là il suit, en effet, qu'à l'époque de Dardanus Jupiter ne fonda pas, mais restaura les mystères, dont la célébration avait été interrompue, et renoua au temps présent la chaîne d'un passé indéfini.

Quant à la cessation de ces mystères, le moment n'en saurait être fixé; mais nous voyons qu'ils étaient encore célébrés vers la fin du quatrième siècle de l'ère chrétienne. Libanius, dans le discours qu'il adressa à l'empereur Julien en faveur d'un proscrit du nom d'Aristophane, l'atteste positivement : « Τὰ ἀπόῤῥητα « τῶν δαιμόνων, τὰ Καβείρων, τὰ Δήμητρος[2]. »

Poursuivons le récit de Diodore de Sicile; il va peut-être nous mettre en état de répondre aux questions qui nous restent à résoudre.

Vers le temps de la restauration des mystères de Samothrace, Cadmus arrive dans cette île, se fait initier et épouse Harmonie. A ces noces tous les dieux assistèrent. « Et Cérès fit présent à la jeune épouse du « fruit du blé, Mercure d'une lyre, Minerve du fameux « collier, Électre des mystères de la déesse qu'on ap- « pelle la grande mère des dieux. Après son mariage, « Cadmus, selon l'oracle qui lui avait été rendu, alla « fonder Thèbes en Béotie. Et l'on dit qu'Iasion, ayant

1. V, 48.
2. T. I, p. 448, ed. Reisk.

12

« épousé Cybèle, engendra Corybas; mais qu'étant « passé au rang des divinités, Dardanus[1], Cybèle et « Corybas transportèrent en Asie les mystères de la « mère des dieux, et partirent ensemble pour la Phry- « gie; et que ce fut Corybas qui donna son nom aux « Corybantes, lesquels célébraient les orgies de cette « mère avec une fureur divine. — Καὶ Δήμητραν τὸν « καρπὸν τοῦ σίτου δωρήσασθαι, Ἑρμῆν δὲ λύραν, Ἀθηνᾶν δὲ « τὸν διαβεβοημένον ὅρμον, Ἠλέκτραν δὲ τὰ τῆς μεγάλης κα- « λουμένης μητρὸς τῶν θεῶν ἱερά. Μετὰ δὲ ταῦτα τὸν μὲν Κάδ- « μον κατὰ τὸν παραδεδομένον χρησμὸν κτίσαι Θήβας τὰς ἐν « Βοιωτίᾳ. Φασὶ δὲ τὸν Ἰασίωνα γήμαντα Κυβέλην γεννῆσαι « Κορύβαντα. Ἰασίωνος δὲ εἰς θεοὺς μεταστάντος, Δάρδανον καὶ « Κυβέλην καὶ Κορύβαντα μετακομίσαι εἰς τὴν Ἀσίαν τὰ τῆς « μητρὸς τῶν θεῶν ἱερὰ, καὶ συναπᾶραι εἰς Φρυγίαν. Τὸν δὲ « Κορύβαντα τοὺς ἐπὶ τοῖς τῆς μητρὸς ἱεροῖς ἐνθουσιάσαντας ἀφ' « ἑαυτοῦ Κορύβαντας προσαγορεῦσαι. »

Diodore de Sicile fait offrir par Minerve le célèbre collier que reçut Harmonie; mais il ne faudrait pas s'y tromper, ce collier était l'œuvre de Vulcain : la tradition est unanime sur ce point.

Dans la *Thébaïde* de Stace, nous assistons à la fabrication du bijou merveilleux, et nous voyons y travailler de concert Vulcain, les Cyclopes et nos Telchines[2]. Dans les *Dionysiaques*, Nonnus l'a décrit avec l'extravagante prodigalité d'ornements qui lui est ordinaire, et il l'appelle l'*œuvre savante de Vulcain*, Ἡφαίστου σοφὸν ἔργον[3].

1. Il était revenu de l'Asie en Samothrace pour assister aux noces d'Harmonie.

2. *Theb.*, II, 270 sqq.

3. *Dionys.*, V, 144-187.

Mais le même accord ne règne pas sur celui ou celle qui offrit cette parure.

Dans un des *Mythographes latins*, c'est Vulcain qui présente lui-même le collier à Harmonie : « Aureum « monile Vulcani accepit dono[1]. » Dans les *Dionysiaques*, Vulcain pose sur les cheveux de la jeune épouse une couronne de pierres précieuses, et c'est Vénus qui attache l'ornement du cou. Apollodore, au contraire, nous dit que le collier fut donné par Cadmus, mais qu'il le tenait de Vulcain, qui l'avait fabriqué, τὸν Ἡφαιστότευκτον ὅρμον[2].

Quelle est cette mère des dieux dont Cybèle, accompagnée de Corybas et de Dardanus, transporte les mystères en Asie? Évidemment c'est Rhée, que Diodore distingue de Cybèle. Et quel rapport ont ces mystères avec ceux que Jupiter a restaurés? Ils n'en diffèrent point, et ce sont absolument les mêmes; les anciens ont affirmé l'identité, nous l'avons vu un peu plus haut. Maintenant, d'où venaient-ils? Certaines traditions ont placé le berceau des mystères de Rhée dans la Samothrace, les plus nombreuses nous le montrent dans la Phrygie. L'opinion suivie par Diodore ne contredit point ces dernières; l'historien remarque expressément que Jupiter ne fit que restaurer des mystères déjà anciennement établis dans l'île, et il laisse indécis le point de départ primitif. Or, ce point, c'est l'Asie. Hérodote nous dit que ce furent les Pélasges qui enseignèrent ces mystères aux Samothraces : « Ces Pé- « lasges-là, qui vinrent habiter avec les Athéniens,

1. I, 151, t. I, p. 48, ed. Bode.
2. III, 4, 2.

« habitaient auparavant la Samothrace, et c'est d'eux « que ces insulaires reçurent leurs mystères. — Τὴν « Σαμοθρηΐκην οἴκεον πρότερον Πελασγοὶ οὗτοι, οἵ περ Ἀθη- « ναίοισι σύνοικοι ἐγένοντο, καὶ παρὰ τούτων Σαμοθρήϊκες τὰ « ὄργια παραλαμβάνουσι[1]. »

Mais d'où sortaient les Pélasges eux-mêmes ? Étaient-ils autochthones de l'île ? Non, ils sortaient de l'Asie, et l'histoire de nos métallurges, qui éclaire tant de points de l'antiquité, apporte aussi un élément de solution à la question si obscure et si controversée de l'origine des Pélasges.

La Samothrace a rendu à la Phrygie la lumière qu'elle en avait reçue, et la restauration de Jupiter a servi à rallumer le flambeau éteint des deux contrées. Mais ici se présente une seconde tradition que nous sommes tenus d'examiner avant de passer outre. C'est Denys d'Halicarnasse qui la rapporte[2], se fondant sur les plus graves témoignages, parlant, nous dit-il, sur la foi d'Arctinus, poète cyclique, le plus ancien des poètes après Homère, de Callistrate, auteur d'une histoire de la Samothrace, et de Satyrus, qui avait fait un recueil de fables anciennes.

Selon cette tradition, Dardanus, originaire d'Arcadie, épousa Chrysé, fille de Pallas, qui lui apporta comme dot qu'elle avait reçue de Minerve deux Palladiums et le culte des grands dieux, dont elle avait appris les mystères. Ayant quitté le Péloponnèse, et s'étant rendu dans la Samothrace, il y éleva un temple aux grands dieux, « Et y institua en leur honneur,

1. II, 51.

2. *Antiquit. Rom.*, I, 58, t. I, p. 172 sqq., ed. Reisk.

« poursuit Denys d'Halicarnasse, les mysteres que cé-
« lèbrent encore de notre temps des insulaires. — καὶ
« τὰς τελετὰς αὐτοῖς, τὰς καὶ εἰς τόδε χρόνου γινομένας ὑπὸ
« Σαμοθράκων ἐπιτελεῖν. » De là il passa en Asie, mais en laissant aux Samothraces le culte et les mystères des grands dieux, et se bornant à emporter avec lui les images des dieux et les deux Palladiums, simulacres qu'Énée transportera plus tard en Italie, à l'exception du Palladium enlevé par Diomède et par Ulysse, et qui deviendront les dieux tutélaires de Rome.

Il est aisé de saisir entre la tradition de Diodore et celle de Denys une opposition que je suppose même calculée. Dans la première, c'est Iasion qui reçoit des mains de Jupiter le dépôt des mystères; dans la seconde, c'est Dardanus qui le reçoit de Minerve par l'entremise de sa femme. Dans la première, c'est Iasion qui institue les mystères en Samothrace; dans la seconde, c'est Dardanus qui les y transplante. Dans la première, enfin, c'est Cybèle qui transporte en Asie le sacré dépôt; dans la seconde, Dardanus laisse ce dépôt en Samothrace, et n'emporte en Asie que les images des dieux présidents des mystères.

Cette opposition, ai-je dit, me paraît calculée, et j'attribue la fraude à la vanité romaine, qui prit pour complice l'adulation grecque. Le souci de Rome, devenue maîtresse du monde, fut d'assortir son origine à sa fortune, et elle trouva dans la servilité ingénieuse des Grecs l'instrument propre à son dessein. Je soupçonne donc Denys d'Halicarnasse de s'être fait ici le flatteur de cette faiblesse orgueilleuse, et d'avoir disposé son récit en vue de rattacher le berceau des Romains à la religion de Samothrace, et de mettre leur

empire, sinon sous la protection des mystères eux-mêmes, qu'on ne pouvait établir en Italie, du moins sous la sauvegarde des images des dieux qui présidaient à ces mystères.

C'est dans une intention semblable, je présume, que les écrivains qui s'occupèrent des origines de Rome, assuraient que Tarquin l'Ancien avait été initié aux mystères de la Samothrace. Macrobe, rapportant l'opinion de certains critiques, qui dérivaient le mot *Penates* de *penitus*, c'est-à-dire dieux présidant *aux fonctions intimes* de la vie physique et morale, et qui désignaient par là l'éther d'en haut, l'éther du milieu et l'air inférieur, divinisés, le premier sous le nom de Minerve, le second sous celui de Jupiter, et le troisième sous celui de Junon, nous apprend que ces critiques se fondaient principalement sur ce que Tarquin, qui était initié aux mystères de la Samothrace, avait réuni dans un même temple et sous une même adoration les trois divinités allégoriques : « Qui diligentius « eruunt veritatem, *Penates* esse dixerunt, per quos « *penitus* spiramus, per quos rationem animi posside« mus : esse autem medium æthera Jovem, Junonem « vero imum aera cum terra, et Minervam summum « ætheris cacumen ; et argumento utuntur quod Tar« quinius, Demarati Corinthii filius, Samothracicis re« ligionibus mystice imbutus, uno templo ac sub eo« dem tecto numina memorata conjunxit[1]. »

Rien ne saurait mieux montrer, selon moi, d'un côté, l'ambitieuse préoccupation des Romains, et de l'autre, le zèle obséquieux des écrivains à la flatter.

1. *Saturnal.*, III, 4.

Du reste, le seul rapprochement de ces deux traditions suffit pour expliquer comment on put voir des Cabires dans Iasion et Dardanus. « Athénion, nous dit « le scholiaste d'Apollonius de Rhodes, assure qu'il y « a deux Cabires, qui sont fils de Jupiter et d'Électre, « fille d'Atlas, Dardanus et Iasion. — Ἀθηνίων φησὶ δύο « εἶναι τοὺς Καβείρους, γεγονότας υἱοὺς Διὸς καὶ Ἠλέκτρας, τῆς « Ἄτλαντος, Δάρδανον καὶ Ἰασίωνα[1]. »

Mais si les mystères de Samothrace ne furent point portés en Italie, allèrent-ils en Égypte ? Hérodote nous a dit, à l'article des Cabires, que ces Génies avaient un temple vénéré à Memphis ; de là faudrait-il conclure que dans ce temple on célébrait aussi les mystères de la Samothrace ? Non certainement. J'ajoute qu'Hérodote, initié lui-même à ces mystères, et qui en a parlé avec un respect superstitieux, n'aurait pas manqué de relever une circonstance si propre à rehausser la dignité du temple de Memphis et à aggraver la profanation de Cambyse.

Je trouve des signes plus certains du culte cabirique associé à la reproduction des mystères samothraces sur le continent de la Grèce, et c'est encore le passage de Diodore qui me les fournit.

Il est dit dans le récit qu'Électre fit présent à sa fille Harmonie des mystères de la grande mère des dieux, et qu'après son mariage, Cadmus, suivi de sa jeune épouse, alla fonder Thèbes en Béotie. Aurions-nous ici l'explication tant cherchée de l'établissement de ces mystères cabiriques à Thèbes, mystères dont a parlé Pausanias en même temps que d'un peuple ca-

1. Ad *Argonaut.*, I, 917.

biréen ? Je laisse au Périégète la responsabilité de ce peuple cabiréen ; mais je ne puis m'empêcher de voir dans les mystères cabiriques le présent de noces d'Électre, et ce qui achève de me confirmer dans cette idée, c'est l'espèce de communauté que signale Pausanias entre ces mystères et ceux de Cérès. « A une « certaine distance de Thèbes, dit-il, se trouve le bois « sacré de Cérès Cabirienne et de Proserpine. Le « temple des Cabires est distant de ce bois sacré d'en- « viron sept stades. Quels sont ces Cabires, et quels « sont les sacrifices qu'on leur offre à eux et à la mère ? « Que ceux qui désireraient le savoir me pardonnent « de garder le silence sur un pareil sujet. — Δήμητρος « Καβειρίας καὶ Κόρης ἐστὶν ἄλσος. Τούτου δὲ τοῦ ἄλσους ἑπτά « που σταδίους τῶν Καβείρων τὸ ἱερὸν ἀφέστηκεν. Οἵ τινες δέ « εἰσιν οἱ Κάβειροι, καὶ ὁποῖά ἐστιν αὐτοῖς καὶ τῇ μητρὶ τὰ « δρώμενα, σιωπὴν ἄγοντι ὑπὲρ αὐτῶν συγγνώμη παρὰ ἀνδρῶν « φιληκόων ἔστω μοι[1]. »

Ce voisinage, cette association, cette alliance, pourrait-on dire, car le surnom de *Cabirique* donné à Cérès y autorise, nous amènent à parler des rapports qui unissaient les mystères de Cérès et ceux des Cabires.

Il n'y avait point d'identité entre eux, sans doute, mais une affinité des plus étroites, la dépendance de la cause et de l'effet ; car, si la découverte des métaux fut le premier pas vers la civilisation, la culture du blé en fut le second, dirigé et affermi par le premier. Aussi l'antiquité a-t-elle souvent cité conjointement les deux initiations, et Cicéron les confondait si bien qu'il leur suppose un seul et même objet.

1. IX, 25, 5.

« Je laisse, dit-il, Éleusis de côté, je ne m'arrête « point à la Samothrace....... Si l'on interprète ces « mystères, et qu'on les ramène à un sens conforme « à la raison, on apprend plutôt à connaître la nature « des choses que celle des dieux. — Omitto Eleusina, « prætereo Samothraciam..... Quibus explicatis, ad « rationemque revocatis, rerum magis natura cogno- « scitur quam deorum[1]. »

La même personne se faisait initier aux deux sanctuaires, comme l'atteste Galien : « Εἴ ποτε μυούμενος Ἐλευ- « σίνια καὶ Σαμοθρᾴκια[2] ; » et le secret était aussi sévèrement imposé pour les mystères de Samothrace que pour ceux d'Éleusis, comme l'affirme Tertullien : « Samothracia et Eleusinia reticentur[3]. » De là le double sacrilége de Diagoras, qui révéla les deux espèces de mystères, comme nous l'apprend Athénagoras : « Διαγόρᾳ τὰ ἐν Ἐλευσῖνι καὶ τὰ τῶν Καβείρων δημεύοντι μυ- « στήρια[4]. »

Et à propos de ce sacrilége, rappelons un mot impie du même philosophe, ne fût-ce que pour montrer de combien d'offrandes et d'ex-voto avait orné le temple de Samothrace la piété reconnaissante. Un jour, raconte Cicéron, que Diagoras se trouvait en Samothrace, un de ses amis lui montrant les tableaux votifs d'un grand nombre de personnes qui avaient échappé au naufrage, lui dit : « Toi, qui penses que les dieux ne « s'occupent point des choses humaines, ne remar- « ques-tu pas, à tous ces tableaux peints, combien de

1. *De Nat. D.*, I, 43.
2. *De Usu Part.*, t. VII, p. 469.
3. *Apologet.*, VII, p. 81, ed. Haverc.
4. *Legat.*, V, p. 19, ed. Dechair.

« gens ont dû à leurs vœux d'échapper à la violence
« de la tempête, et d'arriver au port sains et saufs ?
« Si bien, je le remarque, répondit le philosophe ; car
« on n'a peint nulle part ceux qui ont fait naufrage,
« et qui ont péri dans la mer. — Tu, qui deos putas
« humana negligere, nonne animadvertis ex tot tabu-
« lis pictis, quam multi votis vim tempestatis effuge-
« rint, in portumque salvi pervenerint ? Ita sit, inquit ;
« illi enim nusquam picti sunt, qui naufragia fecerunt,
« in marique perierunt[1]. »

Mais ce que l'on n'a pas suffisamment remarqué, c'est qu'il existe encore aujourd'hui des preuves sensibles de la parenté que les anciens établissaient entre la religion d'Éleusis et celle de Samothrace, des monuments où l'union de ces mystères paraît avoir été clairement symbolisée. Jetez les yeux, en effet, sur ce magnifique bas-relief du *Musée Pie-Clémentin*, représentant l'enlèvement de Proserpine, et vous y verrez figurer précisément toutes les grandes divinités que vous avez vues adorées dans la Samothrace : Rhée, Cérès, Pluton, Proserpine, Mercure, Hécate. Il n'y a de plus sur le monument que Minerve, qui n'était pas sans liens

1. *De Nat. D.*, III, 37. — Tout le sel de cette réponse se trouve dans *enim :* je remarque si bien, répond le philosophe, ceux qui ont été sauvés, que j'en suis réduit à ne remarquer que ceux-là ; *car* on n'a peint nulle part ceux qui, après avoir fait des vœux, ont péri misérablement. Mais qui m'assure que le nombre de ces derniers ne serait pas supérieur, ou tout au moins égal ?

L'abbé d'Olivet a fait un commentaire plutôt qu'une traduction, quand il a fait dire à Diagoras : « *Je vois les sauvés, mais ceux qui* « *ont fait naufrage, où les a-t-on peints ?* » Dans l'original, la pensée et le trait satirique sont à demi voilés ; et c'est ce qui en fait la finesse ingénieuse et piquante.

avec nos métallurges, mais qui ne fut point comprise dans la religion de l'île sainte.

Voilà ce que j'avais à dire du sanctuaire de la Samothrace, et le peu d'histoire que j'en ai donné s'ajoute naturellement à l'histoire des métallurges, l'explique et la complète. Dans cet ensemble de faits partant d'un même principe, s'enchaînant par de régulières déductions et aboutissant à une même fin, il est impossible de méconnaître une doctrine religieuse fondée sur la découverte et le premier usage des métaux, comme celle d'Éleusis l'était sur l'invention et la première culture du blé. Dès lors, nous n'hésitons plus à croire que nous avons remis en lumière les mystères de la métallurgie cachés sous le nom des mystères de la Samothrace, et que nous avons renoué les liens qui unissaient ce dernier sanctuaire à celui d'Éleusis. Et ne serait-il pas étrange, en effet, que de deux inventions qui tenaient étroitement l'une à l'autre, on eût négligé la plus ancienne et, à la rigueur, la plus utile? Non, les hommes ne se montrèrent point ingrats envers les auteurs de ces généreuses découvertes. La superstition abuse de tout; mais descendez au fond de ces extravagances, et vous trouvez un sentiment qui honore l'humanité et qui la fait absoudre de tous ses travers : la reconnaissance pour ses premiers bienfaiteurs, pour ceux qui lui enseignèrent les arts nécessaires à la vie.

Strabon dit en commençant cette savante digression, qui a soutenu et alimenté notre travail : « C'est un « genre d'étude qui appartient tout entier à la théolo- « gie, et qui n'est point étranger à la méditation du « philosophe. — Ἔστι θεολογικὸς πᾶς ὁ τοιοῦτος τρόπος τῆς

« ἐπισκέψεως, καὶ οὐκ ἀλλότριος τῆς τοῦ φιλοσόφου θεωρίας[1]. » L'histoire de nos métallurges n'est, en effet, que le tableau de la bienfaisance des dieux envers les hommes et de la reconnaissance des hommes envers les dieux. Mais cette première méditation sur nos rapports avec l'infini en fait naître bientôt une seconde, et le philosophe considère comment de l'idée de cause l'homme s'est élevé progressivement jusqu'à la cause absolue, pour lui tout rapporter.

1. X, p. 466.

FIN DE L'HISTOIRE DES GÉNIES MÉTALLURGES.

# APPENDICE

## SUR LA FORMATION DE MÉTALLURGE ET MÉTALLURGISTE

### ET DE PLUSIEURS AUTRES MOTS ANALOGUES.

Il est à présumer que plusieurs de mes lecteurs, dans le cours de cette histoire, se seront souvenus que l'Académie française donne *métallurgiste*, au lieu de *métallurge*, que j'ai constamment employé ; et comme il se pourrait que quelques-uns d'entre eux me soupçonnassent d'avoir cédé à la tentation de faire du néologisme, je vais exposer dans un court Appendice les raisons qui m'ont déterminé à choisir l'un plutôt que l'autre de ces deux mots.

J'avoue que, pour écrire *métallurge*, je n'avais point ouvert le Dictionnaire de l'Académie ; je sais trop par une longue expérience que l'Académie, qui devrait guider aussi, ne fait que suivre, qu'elle ne contrôle pas, mais qu'elle enregistre, et que le mot qu'on lui offre avec persistance, elle finit par l'accepter, sans examiner ni la qualité ni l'origine. J'avais donc consulté une autorité plus sûre et plus respectable que la sienne : l'analogie et la règle de formation suivie par notre langue.

*Métallurgie* est un mot purement grec, et qui, dans les deux langues, a la même signification : l'art de mettre en œuvre les métaux. Mais on sentit l'inconvénient de recourir à une périphrase toutes les fois qu'il s'agirait de désigner celui qui s'occupe de cet art, et l'on songea à faire un substantif. La langue qui avait fourni *métallurgie* offrait à sou-

hait le substantif désiré, c'était μεταλλουργός. Il n'y avait qu'une simple désinence à changer pour s'approprier le mot; on fit ce changement, et l'on crut avoir francisé μεταλλουργός en produisant *métallurgiste*. Mais la formation de *métallurgiste* est-elle régulière? est-elle légitime? Pourquoi pas? demanderont les industriels et les demi-savants, qui ont forcé la main à l'Académie française. Pourquoi pas? parce qu'il y a des lois qui régissent la langue, comme il y a des lois qui régissent la nature, et que ces lois se trouvent ici violées.

Dans tous les mots que notre langue a tirés du grec et du latin, c'est-à-dire dans l'immense majorité de ceux qui composent son vocabulaire, elle a suivi des règles plus rigoureuses qu'on ne pense. Quelle que soit la nature du mot qu'elle emprunte, qu'il soit simple ou composé, elle consulte toujours les langues primitives pour y conformer sa composition et ses désinences.

Ainsi l'on peut affirmer que la plupart des noms terminés en *en*, *ien* et *in* viennent de primitifs latins terminés principalement en *us*, un certain nombre en *um*, et quelques-uns en *is*. Il serait trop aisé, et par conséquent superflu, d'apporter des exemples.

Passons à une classe de mots assez nombreuse et d'une étude un peu plus complexe, aux mots terminés en *iste*, et exprimant une habitude, une profession, un métier.

Il est à remarquer d'abord que tous sont tirés du grec ou de formation indigène, du moins quant à la désinence; ainsi, de *diurnus*, *jour*, puis *journal*, et, en ajoutant la terminaison *iste*, *journaliste;* de *Latinus*, *latin*, et, en ajoutant la terminaison *iste*, *latiniste*, celui que Montaigne appelait *latineur*[1]; de *publicus*, *public*, et en ajoutant la terminaison *iste*, *publiciste*, etc.

Une seconde remarque, c'est que les mots grecs de cette

1. *Essais*, I, 25, t. II, p. 54, éd. Froment.

terminaison se rapportent tous à un verbe en ίζω, et ont le même sens qu'en français.

Maintenant, comment notre langue s'est-elle conduite à l'égard de ces mots tirés du grec? Fort souvent elle les a reproduits intégralement; ainsi, *apologiste*, régulièrement tiré de ἀπολογίζομαι; *mythologiste* et *mythologue*, dont les deux formes sont légitimes, en vertu de λογίζομαι et de λέγω; *psalmiste*, du latin *psalmista*, mais qui suppose ψαλμιστής, dont la grécité me paraît suffisamment garantie par saint Jérôme[1].

Quelquefois cependant elle semble s'être montrée un peu moins docile à imiter son modèle; mais on s'aperçoit bientôt qu'elle a cédé à quelque contrainte. Ainsi, *anarchie* est le mot grec ἀναρχία; mais *anarchiste* trouble tous les rapports d'analogie. Le grec ne connaît point de verbe ἀρχίζω, il n'a que ἄρχω, d'où il a fait ἄναρχος pour exprimer l'idée d'*anarchiste;* mais le français pouvait-il se résigner à recevoir *anarque?* Non sans doute. Laissons de côté la dureté sourde du mot, *anarque* eût été véritablement inintelligible. Je le dis, sans oublier que Rabelais en a fait plaisamment usage, pour nommer ainsi le roi des Dipsodes : « Le roy y est en « personne, et nous le nommons Anarche, roy des Dipso- « des[2]. » Passage, du reste, où il a pris, assez plaisamment encore, *Anarche* dans le sens de *privé de royaume*.

Je ne parle point de *lithotomiste*. La nomenclature médicale de ces derniers temps accuse trop souvent le défaut de savoir, de méthode et de critique, et laisse surtout à désirer pour les termes relatifs à l'opération de la taille; la remarque en a été faite par de doctes médecins[3]. Ici les nomenclateurs ont voulu suivre le grec, mais ils en ont fait une fausse appli-

1. *Adv. Pelag.*, I, 2.
2. II, 26, t. IV, p. 20, éd. Dalibon.
3. *Dictionnaire de Médecine*, article *Taille; Dictionnaire des sciences médicales*, article *Lithotome*.

cation. Les Grecs appelaient l'opération λιθοτομία, l'opérateur λιθοτόμος et l'instrument λιθοτόμον, marquant par la distinction des genres la différence des deux derniers noms. Les nomenclateurs ont retenu *lithotomie* pour l'opération, *lithotome* pour l'instrument, et imaginé *lithotomiste* pour l'opérateur. C'était *lithotome* qu'il fallait appeler l'opérateur, et désigner l'instrument d'un nom particulier, si l'on tenait à lui donner un nom.

*Lithotomiste* appelle inévitablement *anatomiste*, et semble soulever la même difficulté au sujet de ce dernier mot; mais il ne faudrait pas s'y tromper, c'est du latin *anatomia*, et non du grec ἀνατομή, que notre langue a dérivé directement *anatomie*, ce qui lui laissait toute liberté de former *anatomiste*.

Qu'il me soit permis de justifier encore un mot, qui semble doublement barbare, c'est *minéralogie*. Il fallait de toute nécessité un mot pour désigner le lieu d'où l'on extrait les minéraux, un mot pour désigner les corps extraits de ce lieu, et, plus tard, un mot pour désigner la connaissance raisonnée de ces corps et des procédés de leur extraction. Ce n'est qu'au douzième siècle que nous voyons paraître dans le latin barbare de l'époque *minera* et *mineria*, pour signifier ce que nous appelons *mine*, *minière;* mais on peut, je crois, relever et ennoblir cette origine. Les Romains appelaient les endroits d'où ils extrayaient le *minium*, *miniariæ;* c'est là le nom particulier qui paraît avoir engendré plus tard *minera* et *mineria*, et être devenu le nom générique de *mine* et de *minéral*, d'où ont été tirés ensuite *minéralogie* et *minéralogiste*. Mais ces dernières formes, en accouplant un mot latin à un mot grec, ont produit un hybride. Il ne faut pas sans doute engendrer les mots hybrides à plaisir, mais il ne faut pas non plus les éviter à tout prix : bientôt, lorsque nous nous occuperons du métal que les anciens appelaient *Orichalque*, nous aurons occasion de montrer que les Romains eux-mêmes s'accommo-

daient assez bien de cette espèce équivoque, Quintilien nous l'atteste[1].

Je tiens surtout à montrer que notre langue a toujours été sagement disciplinée, et qu'elle n'a commis des écarts qu'à son corps défendant. Venons à l'espèce de mots qui nous intéresse plus particulièrement.

La langue grecque possède un assez grand nombre d'adjectifs composés de deux mots, dont le dernier est ἔργον ; ces adjectifs sont tous terminés en γὸς, et ont presque tous un féminin correspondant en γία : ἀμπελουργὸς, *qui travaille à la vigne*, ἀμπελουργία, *travail de la vigne*. Notre langue a fait plus d'un emprunt à cette classe ; mais ici, peut-être plus encore que partout ailleurs, elle s'est montrée rigoureuse observatrice de la règle. Comme elle ne pouvait supposer un verbe ἐργίζω, qui n'exista jamais en grec, elle a toujours évité la terminaison en *iste*, et s'est toujours conformée à la terminaison en *urge*.

Ainsi, *démiurge* est l'exacte reproduction de δημιουργὸς, qui désignait tantôt le *Démiurge* suprême, le Créateur de l'univers, tantôt les principaux magistrats de certains peuples de la Grèce.

Ainsi, *thaumaturge*, *le faiseur de miracles*, est exactement moulé sur θαυματουργός.

Ainsi, lorsque Rabelais veut désigner d'un mot qui soit à la fois un nom et un portrait le vrai héros du *Pantagruel*, il traduit l'adjectif πανουργὸς, et appelle le personnage *Panurge*. C'est que Rabelais savait son grec, cette langue « Sans laquelle, dit-il lui-même, c'est honte qu'une per« sonne se die savant[2]. »

Mais citons un exemple où notre langue semble avoir fait elle-même sa déclaration de principes par une distinction aussi judicieuse que nettement marquée : c'est *dramatiste* et

1. I, 5, 68.
2. *Pantagruel*, II, 8, t. III, p. 261, éd. Dalibon.

*dramaturge*, exprimant l'un et l'autre, avec des nuances de synonymie dont nous n'avons pas ici à nous occuper, un *auteur dramatique*. Pourquoi le premier terminé en *iste*? parce qu'il est directement tiré de δραματίζω. Pourquoi le second terminé en *urge*? parce que c'est tout simplement δραματουργὸς francisé.

Quelqu'un sera peut-être tenté de m'opposer *chirurgien*, qui se dit en grec χειρουργός. Je répondrai que *chirurgie* et *chirurgien* ne dérivent pas directement du grec, mais de *chirurgia* et de *chirurgus*, qui sont de la plus pure latinité, et que dès lors il était aussi loisible de traduire *chirurgus* par *chirurgien* que *theologus* par *théologien*.

Comment expliquer maintenant l'origine de *métallurgiste*? Il ne faut assurément pas songer à une raison d'harmonie; cette raison d'abord serait insuffisante; en second lieu, *métallurge* est sans contredit plus élégant et plus noble. Songerait-on à le tirer de *metallurgus*? Mais d'abord *metallurgus* n'autoriserait point *métallurgiste*; en second lieu, il n'a jamais été latin. Non, la science n'a rien à faire ici : ce sont des industriels qui ont forgé *métallurgiste*, des industriels qui ne se seraient crus ni des chimistes ni des naturalistes, s'ils n'avaient pas aussi leur désinence en *iste*. *Métallurgiste* est donc un barbarisme sans raison et sans excuse.

J'en dis autant de *liturgiste*, que l'Académie française a, je ne sais sur quelle autorité, enregistré dans sa dernière édition. Jusqu'à présent, les savants n'ont employé que *liturge*, dont l'Académie ne parle pas, pour désigner le personnage appelé chez les Grecs λειτουργὸς, personnage exerçant des fonctions publiques, civiles ou religieuses. Quand Montfaucon explique λειτουργὸς d'une inscription grecque, « Il y a, « dit-il, sur la même inscription un *liturge*, λειτουργός[1]. » Pourquoi l'auteur qui s'occupe de liturgie ne serait-il pas appelé

1. *Antiquité expliquée*, t. II, p. 9.

aussi liturge, à l'imitation du grec, où le mot avait deux sens très-différents? Et que deviendrait une langue, s'il fallait donner à chaque signification un terme particulier? Mais, d'ailleurs il n'y a pas aujourd'hui de confusion à craindre.

L'abbé Bergier, dans son *Dictionnaire de théologie*, a consacré un article étendu et approfondi à la *liturgie*; mais jamais il ne s'est servi ni de *liturge* ni de *liturgiste*, et il appelle constamment *auteurs* ou *rédacteurs* de liturgies ceux que l'Académie a cru pouvoir nommer *liturgistes*. Pour moi, je suivrais l'exemple de Bergier, et, en parlant d'Isidore de Séville, je dirais qu'il est regardé comme le principal auteur de la liturgie mosarabique; j'en ferais au besoin un *liturge*, mais je me garderais d'en faire un *liturgiste*.

Puisqu'elle se laisse aller si aisément sur cette pente, je recommande à l'Académie *théurgiste*, au lieu de *théurge*, pour sa prochaine édition.

Que l'on y prenne garde! cette fureur des désinences en *isme* et en *iste* tend à désorganiser notre idiome, et à l'appauvrir de ses richesses naturelles, et elle en fera, si on ne la réprime, un jargon barbare et ridicule.

Mon intention est évidente : ce n'est pas l'emploi d'un mot que j'ai voulu justifier, c'est un principe que je cherche à défendre; je n'ai la prétention de corriger personne, mais je tiens à protester, au nom de notre belle langue, contre les violences qu'on lui fait.

FIN DE L'APPENDICE.

# DU MÉTAL

## QUE LES ANCIENS APPELAIENT

# ORICHALQUE

## HISTOIRE

## DU CUIVRE ET DE SES ALLIAGES

DEPUIS LES TEMPS ANTIQUES JUSQU'AUX TEMPS MODERNES

SUIVIE D'UN EXAMEN

DES PRINCIPALES OPINIONS AVANCÉES SUR L'ORICHALQUE

# AVANT-PROPOS.

La métallurgie antique est encore aujourd'hui un sujet tout plein d'obscurité, et cependant il n'est pas de connaissance qui nous pût faire entrer plus avant dans la vie des hommes d'autrefois : les métaux sont la matière et l'instrument des arts, le ressort de toute activité politique, l'âme de la civilisation.

Théophraste avait composé un ouvrage *Sur la métallurgie*, Περὶ τῶν μεταλλευομένων, il nous l'assure lui-même, au commencement de son traité *Sur les pierres*[1]. Son biographe, Diogène de Laerte, nous apprend que cet ouvrage comprenait deux livres[2], et Olympiodore ajoute que l'auteur s'y occupait de chaque métal en particulier : « Ἔγραψεν ἰδίᾳ περὶ ἑκάστου « μετάλλου[3]. » Nous voyons aussi par Athénée qu'un

1. T. I, p. 686, ed. Schneider.
2. V, 44.
3. *In Meteorol.*, III.

Philon avait fait un livre intitulé, ὁ Μεταλλικὸς, *le Métallique*[1]. Enfin, dans le sommaire du XXXIIIᵉ livre de l'*Histoire naturelle* de Pline, il est parlé d'un Timée historien, qui avait écrit un ouvrage *Sur la médecine métallique* : « Timæo historico, qui *de medicina metallica* scripsit. »

Malheureusement tous ces traités ont péri, et avec eux les renseignements qu'ils nous eussent donnés sur la science de leur temps, et les lumières précieuses qu'ils eussent fournies à la science moderne. Car c'est une erreur de croire que l'antiquité nous fut inférieure dans ce genre de connaissances ; il suffisait, pour en prendre une idée plus favorable et plus juste, même en l'absence des ouvrages spéciaux, de rassembler quelques notions éparses, de tirer de quelques faits des inductions légitimes. La remarque a été déjà faite avec une autorité que je ne lui saurais donner : « Les « modernes, dit Buffon, se sont persuadés que les « anciens n'avaient pas, à beaucoup près, autant de « connaissances en histoire naturelle que nous en « avons. Cependant c'est tout le contraire, et nous « aurons dans la suite de cet ouvrage (son *Histoire* « *naturelle*) mille occasions de prouver que les anciens « étaient beaucoup plus avancés et plus instruits que « nous ne le sommes, je ne dis pas en physique, mais « dans l'histoire naturelle des animaux et des miné- « raux, et que les faits de cette histoire leur étaient « bien plus familiers qu'à nous, qui aurions dû

1. VII, p. 322.

« profiter de leurs découvertes et de leurs remar-
« ques[1]. »

Mais la science moderne s'inquiète peu de l'érudition; on dirait qu'elle ne se croit point d'aïeux, ou qu'elle tient à faire dater sa noblesse d'elle-même. Il y a là étroitesse de vue et manque d'élévation d'esprit; il y a, ce qui touchera davantage, défaut de calcul : les tâtonnements de nos prédécesseurs nous apprennent à marcher avec plus de sûreté, et l'on ne sait jamais mieux conduire la science en avant que lorsqu'on sait le chemin qu'elle a fait jusqu'à nous. Ajoutons que cette étude du passé, en excitant les idées de la science moderne, pourrait les féconder et amener d'importantes découvertes.

C'est donc rendre un service que de recueillir ces notions éparses, de les discuter et de produire, s'il se peut, la lumière sur un point déterminé. Tel est le motif qui a inspiré le traité que je publie aujourd'hui pour la seconde fois, après l'avoir un peu retouché et augmenté, et en lui donnant une place qui expliquera mieux l'origine fabuleuse du métal dont je m'occupe, que n'auraient su le faire toutes mes paroles, en le mettant à la suite des *Origines religieuses de la métallurgie*.

Pour faire apprécier d'un coup d'œil l'importance et la difficulté de ces recherches en même temps que la manière dont elles ont été mises en œuvre, je vais

1. *Manière de traiter l'hist. nat.* Œuvres complètes, t. I, p. 49, éd. Rapet.

tracer en quelques lignes l'exposé du sujet et le résumé de mon travail.

A l'aurore de la littérature grecque, un métal se montre dans la poésie, doué des plus rares propriétés. Plus tard, l'esprit d'examen le relègue parmi les fables. Cependant les fidèles de la poésie se révoltent, non qu'ils aient des arguments en leur faveur, mais parce qu'ils croient, et qu'ici, comme dans les choses plus respectables, la docilité absolue est la marque d'une foi sincère. Bientôt après, l'art découvre un alliage, et le nom du métal fabuleux sert à le désigner. On pourrait croire que la réalité va repousser la fiction dans son domaine naturel; erreur! elles se confondent. Ce n'est pas tout; les poètes d'une époque plus récente, qui traitent des sujets mythologiques, favorisent l'illusion, en remontant à la substance imaginée par leurs prédécesseurs. Ajoutez à cela les calculs de l'imposture, qui marche toujours à l'ombre de l'équivoque, et qui, dans ce cas, lorsqu'elle veut rehausser la valeur ou l'antiquité de quelque objet, n'hésite pas à le donner comme étant fait avec le métal imaginaire. Enfin, pour comble d'embarras, le nom, en passant des Grecs aux Romains, se charge d'une nouvelle fable.

C'est sous ce voile successivement épaissi que l'orichalque arrive entre les mains des savants et des érudits modernes. Les uns, négligeant la partie fabuleuse de l'histoire, ne s'attachent qu'à la partie réelle; les autres déclarent qu'il faut renoncer à découvrir ici la vérité. Est-ce, en effet, une énigme sans mot? Nullement. Pour résoudre le problème, il fallait d'abord

concilier l'invention des poètes avec l'opposition des incrédules ; il fallait ensuite distinguer soigneusement, dans tout le cours de l'existence du métal, l'être véritable de l'être mensonger, et montrer que la transformation qu'il subit chez les Romains ne dépendit que d'une méprise d'orthographe. C'est là ce que j'ai fait; et, poussant l'histoire jusqu'au bout, je n'ai quitté la brillante substance qu'au moment où elle disparaissait obscurément sous un mot de notre propre langue.

Au sujet principal se rattachaient des questions accessoires importantes, qui n'ont pas été négligées. Ainsi, j'ai prouvé que les anciens trempèrent le cuivre pour le durcir; qu'ils connurent le zinc, et le mêlèrent au cuivre pour produire le laiton. Un second alliage que j'ai constaté, c'est celui de l'étain avec le cuivre. Je me suis en outre arrêté sur quelques autres métaux, soit fictifs, soit réels, tels que le chalcolibanon et le cuivre démonésien. Parmi les procédés de la métallurgie antique, j'en ai signalé un qui s'est transmis à la pratique moderne, l'usage des fondants pour accélérer la fusion des métaux.

Mon sujet présentait encore un côté moral, qui touche à l'histoire de l'art et à la philosophie, et que j'ai eu soin de mettre en relief. Je veux parler de cette disposition irrésistible des anciens à créer des légendes pour expliquer les faits merveilleux, et qui, dans cette circonstance, s'efforça de rattacher la découverte et le nom de l'orichalque à un statuaire appelé Oreius.

De pareilles études, pour être rigoureuses et complètes, appellent souvent les discussions philologiques;

jamais nous n'avons écarté ces dernières, toutes les fois que quelque passage les réclamait.

Nous n'avons pas même jugé inutile de remonter à l'origine, et de fixer le sens de quelques termes servant à désigner les substances qui reviennent le plus fréquemment dans notre traité : c'est ainsi que nous avons donné l'étymologie des mots *cuivre*, *laiton* et *bronze*, et fait sur le nom d'*Orichalque* toutes les observations que demandait sa forme matérielle.

Je n'ajouterai plus qu'un mot sur la dernière partie de mon travail. En parcourant les noms de ceux qui se sont occupés de l'orichalque, on se convaincra de l'intérêt qu'a su inspirer notre métal ; en lisant la critique des hypothèses qu'ils ont proposées sur la matière, on jugera que le problème attendait encore sa solution.

# DU MÉTAL

## QUE LES ANCIENS APPELAIENT

# ORICHALQUE[1]

## HISTOIRE

## DU CUIVRE ET DE SES ALLIAGES

DEPUIS LES TEMPS ANTIQUES JUSQU'AUX TEMPS MODERNES

SUIVIE D'UN EXAMEN

DES PRINCIPALES OPINIONS AVANCÉES SUR L'ORICHALQUE

---

Il y a aujourd'hui un peu plus d'un siècle, c'était au mois de juin de l'année 1751, qu'on apporta sous les yeux de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres sept épées de cuivre jaune avec une roue creuse, un morceau de cuivre ressemblant à un fer de lance et quelques petites pièces de même métal, déterrés à Gensac près de Gannat en Bourbonnais.

La vue de ces débris, des épées surtout, souleva

1. Ce travail, publié d'abord en 1852, sous le titre de : *Mémoire sur le métal que les anciens appelaient Orichalque*, avait été lu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans les séances du 27 août et suivantes de la même année.

J'ai laissé subsister le préambule du *Mémoire*, comme souvenir cher à l'auteur et honorable pour l'ouvrage.

d'abord un grand nombre de questions et partagea les avis des académiciens. Deux sentiments se trouvèrent aux prises : les uns soutenant que c'étaient des armes de combat; les autres, qu'elles n'avaient jamais été fabriquées pour la guerre. Mais on ne tarda pas à s'apercevoir que pour terminer la dispute, il fallait abandonner le terrain de l'archéologie pure, et se transporter sur celui de la science; on en vint donc à examiner si les anciens avaient employé le cuivre à la guerre dans leurs armes offensives. Ici trois champions descendirent dans la lice, le comte de Caylus, Lévesque de La Ravalière et l'abbé Barthélemy.

Le comte avait décidé du premier coup d'œil que les épées étaient antiques, et de fabrique romaine. Pour appuyer la décision de l'archéologue, il soutint que les anciens se servaient du cuivre dans leurs armes offensives et défensives; et il tâcha de le prouver par les monuments, par les raisons physiques et par l'expérience. Par les monuments , en montrant que toutes les armes antiques découvertes jusque-là étaient, à quelques rares exceptions près , de ce métal; par les raisons physiques, en observant que le cuivre est beaucoup plus aisé à fondre que le fer, d'où il suit que la première de ces substances a dû être employée longtemps avant la seconde, ce que confirme l'histoire; par l'expérience, en faisant fabriquer lui-même des épées toutes pareilles à celles de Gensac, et en communiquant au cuivre, à l'aide de la trempe, toutes les propriétés du fer.

Lévesque de La Ravalière prit le contre-pied du comte de Caylus. Celui-ci s'était faiblement appuyé sur les témoignages des auteurs, son antagoniste déploya un grand luxe de citations sacrées et profanes, et s'efforça de prouver que ni les Grecs, ni les Romains, ni les

Gaulois, ni les Francs n'avaient employé le cuivre pour leurs armes offensives. Mais il fit de son érudition un emploi peu critique; écartant les témoignages qui lui étaient contraires, produisant ceux qui le servaient, il conclut du particulier au général, et de ce qu'il voyait le fer mentionné quelquefois avec le cuivre, dans les auteurs les plus anciens, il en inféra l'usage exclusif du premier de ces métaux. Quant à la destination des débris découverts, il conjectura que c'étaient des monuments de fêtes et d'exercices de chevalerie, tournois et joutes, si communs aux douzième et treizième siècles.

La vérité était entre ces deux extrêmes; c'est là que la chercha et que la trouva l'abbé Barthélemy. Par un intelligent et sage emploi du témoignage des auteurs, Barthélemy établit solidement, 1° que les premières armes des Grecs furent de cuivre; 2° que les armes de fer s'introduisirent vers l'époque de la guerre de Troie, sans exclure d'abord les autres; 3° que dans les siècles suivants, les armes de cuivre ne sont plus mentionnées comme étant en usage. Ce troisième point l'ayant amené à dire son avis sur les épées déterrées à Gensac, l'illustre abbé ajouta que, si du silence des auteurs on devait conclure que les Romains n'avaient point employé le cuivre pour leurs armes offensives, il inclinait à les attribuer à des Francs du temps de Childéric; et il en donna quelques raisons[1].

Le souvenir de cette mémorable discussion, si féconde en importants résultats, aurait déjà suffi pour me faire espérer qu'un travail rattaché par tant de points aux Mémoires que je viens d'analyser, serait favorablement

1. *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XXV, p. 109-123.

accueilli de l'illustre compagnie à laquelle j'ai l'honneur de le présenter. Mais je savais en outre que l'Académie des Inscriptions est le tribunal où ressortissent toutes les questions scientifiques qui, pour être résolues, demandent à passer par l'érudition, et qu'à ce titre, elle est l'auxiliaire indispensable de sa noble et glorieuse sœur l'Académie des Sciences. Ce qui m'a surtout encouragé, ce qui m'a fait presque compter d'avance sur l'indulgente faveur de mes juges, c'est que le sujet dont j'avais à les entretenir, intéresse en même temps presque toutes les études dont ils s'occupent eux-mêmes, et qu'ils ont pour mission de cultiver : je veux dire la mythologie et l'histoire, les fictions poétiques et les faits réels, les détails relatifs aux procédés de l'art et à son histoire, la métallurgie naturelle et la métallurgie mythique, les arts du desssin et de l'industrie, l'accroissement du catalogue des artistes, l'explication et la restitution des auteurs ; car il a fallu toucher à tout cela pour traiter de l'orichalque d'une façon complète et approfondie.

---

Parmi les substances métalliques dout parle l'antiquité, une des plus curieuses et des plus intéressantes pour nous, c'est sans contredit l'orichalque. La mention fréquente qu'en ont faite les auteurs, depuis les temps les plus reculés jusqu'aux époques récentes, les épaisses ténèbres dont fut enveloppée son existence primitive, la tradition équivoque et légendaire attachée à sa découverte, les changements successifs qu'il a subis pendant sa longue durée, les usages divers auxquels on l'appliqua, tout concourt à le rendre un

sujet d'étude attrayant et utile pour la science et pour l'érudition. Aussi a-t-il pendant longtemps exercé les savants et les commentateurs les plus habiles[1]; aussi a-t-il engendré çà et là de nombreuses notes explicatives et provoqué plusieurs hypothèses scientifiques.

Toutefois, après tant de soins et d'efforts réitérés, l'histoire de l'orichalque est encore à faire, et le mot de l'énigme encore à trouver. Que dis-je? les passages mêmes les plus essentiels pour arriver à la connaissance de ce métal, ne sont encore ni discutés ni éclaircis. Quelle en peut être la cause? J'ai hâte de le dire. D'abord la matière est obscure, puisqu'elle embarrassa les anciens eux-mêmes, nous le verrons bientôt. Ensuite, pour comprendre les détails, il eût fallu embrasser l'ensemble, et les érudits se sont bornés à quelques rapprochements partiels; il eût fallu surtout disposer les matériaux avec ordre, les combiner avec art, et les érudits les ont donnés pêle-mêle; il eût fallu discuter les passages un à un, et on s'est contenté ordinairement de citer. De leur côté, les savants, qui ont fait ici des hypothèses, je parle principalement de ceux qui cultivent les sciences exactes ou les sciences d'observation, prenant pour point de départ les fables débitées sur l'orichalque primitif, sans se demander si elles n'étaient pas contradictoires, et ne consultant d'ailleurs qu'un petit nombre de passages, ont cherché parmi les métaux naturels ou com-

1. Tandis que, par contre, des auteurs qui en auraient dû parler avec étendue, ne l'ont pas même nommé. De ce nombre est Bl. Caryophile qui, dans son ouvrage intitulé : *De antiquis auri, argenti, stanni, æris, ferri plumbique fodinis*, n'a pas écrit une seule fois le mot *orichalque*.

posés celui qui répondait le moins mal à la substance imaginaire, et les ont donnés l'un pour l'autre.

Il ne serait donc pas étonnant qu'avec une critique indépendante, quelqu'un aujourd'hui recueillant toutes les notions éparses relatives à l'orichalque, et les éclaircissant l'une par l'autre, suivant pas à pas le métal chez les Grecs et chez les Romains, et le comparant à des substances d'une destinée analogue, appelant partout l'expérience scientifique au secours de l'érudition, et les faisant dans le besoin se soutenir mutuellement; il ne serait pas étonnant, dis-je, que quelqu'un pût déchiffrer aujourd'hui l'énigme, et montrer nettement à la philologie le sens qu'elle doit attacher au mot *orichalque*, à la science, le métal actuel qu'elle doit voir sous le métal antique. Tel est le travail auquel je me suis livré, et tel est, je l'avoue, le résultat que je crois avoir obtenu.

---

# CHAPITRE PREMIER.

**Première époque, ou âge mythique de l'orichalque. — Il est assimilé aux substances les plus précieuses. — Les anciens ne l'ont point connu ; leur dispute à ce sujet éclaircie. — Son origine expliquée par celle du chalcolibanon. — Étymologie du mot orichalque. — Détails sur l'artiste qui passe pour avoir donné son nom à ce métal. — Note sur la trempe que les anciens donnèrent au cuivre.**

L'orichalque ne figure ni dans Homère ni dans Pindare ni chez aucun des poètes dramatiques de la Grèce; il se montre pour la première fois dans le *Bouclier d'Hercule*, où il est dit que le héros mit autour de ses jambes ses cnémides d'orichalque brillant, présent fameux de Vulcain :

> ........ Κνημῖδας ὀρειχάλκοιο φαεινοῦ,
> Ἡφαίστου κλυτὰ δῶρα, περὶ κνήμησιν ἔθηκε [1].

Le second auteur qui en a parlé, c'est l'auteur de l'hymne homérique à Vénus, où nous voyons les Heures attacher aux oreilles de la déesse un ornement d'orichalque et d'or :

> ........ Ἐν δὲ τρητοῖσι λοβοῖσιν
> Ἄνθεμ' ὀρειχάλκου χρυσοῖο τε τιμήεντος [2].

Vient ensuite Platon, qui, dans son île imaginaire,

1. V. 122.
2. VI, 9.

fait jouer à l'orichalque un grand et noble rôle. Dans le dialogue intitulé *Critias*, ce personnage, louant la fécondité du sol de l'Atlantide, nous dit : « Et le mé- « tal qu'aujourd'hui nous nommons seulement, était « alors quelque chose de plus qu'un nom ; l'orichalque, « le plus précieux des minéraux après l'or, aux yeux « des hommes de ce temps, s'extrayait de la terre en « plusieurs endroits de l'île. — Καὶ τὸ νῦν ὀνομαζόμενον « μόνον, τότε δὲ πλέον ὀνόματος ἦν τὸ γένος ἐκ γῆς ὀρυττόμενον, « ὀρειχάλκου κατὰ τόπους πολλοὺς τῆς νήσου, πλὴν χρυσοῦ τι- « μιώτατον ἐν τοῖς τότε ὄν[1]. » Et un peu plus bas, parlant de ces trois murs qui formaient la triple enceinte circulaire de l'acropole, il nous apprend qu'ils étaient revêtus, le plus extérieur, de cuivre ; celui du centre, d'étain ; le dernier, d'orichalque ayant des reflets de feu : « Καὶ τοῦ μὲν περὶ τὸν ἐξωτάτω τροχὸν τείχους χαλκῷ « περιελάμβανον πάντα τὸν περίδρομον, τοῦ δ' ἐντὸς καττιτέρῳ « περιέτηκον, τὸν δὲ περὶ αὐτὴν τὴν ἀκρόπολιν ὀρειχάλκῳ μαρμα- « ρυγὰς ἔχοντι πυρώδεις[2]. » Et quelques lignes au-dessous, décrivant le temple de Neptune, il nous fait remarquer qu'au dedans le plancher supérieur était tout entier d'ivoire, orné d'or et d'orichalque, et que la surface des murs, des colonnes et du sol était tout entière couverte d'orichalque : « Τὰ δὲ ἐντὸς, τὴν μὲν ὀρο- « φὴν ἐλεφαντίνην ἰδεῖν πᾶσαν χρυσῷ καὶ ὀρειχάλκῳ πεποικιλ- « μένην, τὰ δὲ ἄλλα πάντα τῶν τοίχων τε καὶ κιόνων καὶ ἐδά- « φους ὀρειχάλκῳ περιέλαβον[3]. » Et plus loin encore, dans le même temple de Neptune, il nous montre une colonne d'orichalque sur laquelle étaient gravées les lois des

1. T. III, p. 114, ed. H. St.
2. *Ibid.*, p. 116.
3. *Ibid.*

ancêtres, que devaient suivre les rois de l'île. « Ὡς ὁ νόμος αὐτοῖς παρέδωκε, καὶ γράμματα ὑπὸ τῶν πρώτων ἐν στήλῃ γεγραμμένα ὀρειχαλκίνῃ, ἣ κατὰ μέσην τὴν νῆσον ἔκειτο ἐν ἱερῷ Ποσειδῶνος[1]. »

Apollonius de Rhodes s'est souvenu aussi du brillant métal pour l'associer à l'or et à l'argent. Dans les *Argonautiques*, il est question des filles du Soleil, qui paissent les troupeaux de leur père; Phaéthuse, la plus jeune de ces Nymphes, mène les brebis, tenant en main une houlette d'argent; Lampétie conduit les bœufs, agitant une baguette d'orichalque brillant. Tous ces bœufs ont la blancheur du lait, et se montrent fiers de leurs cornes d'or :

Ὁπλοτέρη Φαέθουσα θυγατρῶν Ἠελίοιο,
Ἀργύρεον χαῖον παλάμῃ ἔνι πηχύνουσα·
Λαμπετίη δ' ἐπὶ βουσὶν ὀρειχάλκοιο φαεινοῦ
Πάλλεν ὀπηδεύουσα καλαύροπα.
. . . . . . . . . . . . . . . . Πᾶσαι δὲ γάλακτι
Εἰδόμεναι, χρυσέοισι κεράασι κυδιάασκον[2].

Parlant du jour où Pâris devait adjuger le prix de la beauté, Callimaque nous dit que ce jour-là Pallas ne se mira ni dans l'orichalque, ni dans le tourbillon transparent du Simoïs; mais que Vénus prit le cuivre resplendissant :

Οὐδ' ἐς ὀρείχαλκον μεγάλα θεὸς, οὐδὲ Σιμοῦντος
Ἔβλεψεν δίναν ἐς διαφαινομέναν.
. . . . . . . . Κύπρις δὲ διαυγέα χαλκὸν ἑλοῖσα[3].

Si nous consultons maintenant les grammairiens,

1. T. III, p. 119.
2. IV, 971-978.
3. *Hymn. in Lavacr. Pallad.*, 19 sqq.

Hésychius définit l'orichalque, un cuivre semblable à l'or : « Ὀρίχαλκος (sic)· χαλκὸς χρυσῷ ἐοικώς· ἢ κρήνη « ἀρχίχαλκος[1]. » Photius : « Le cuivre brillant : — « Ὀρείχαλκος· ὁ διαυγὴς χαλκός[2]. » Suidas de même, en ajoutant seulement δόκιμος : « Le cuivre bril- « lant, estimé. — Ὀρείχαλκος· ὁ διαυγὴς χαλκὸς, ὁ δό- « κιμος[3]. »

Quelle est donc cette matière si haut placée dans l'estime, employée à des usages si relevés, et qu'on affecte en même temps de reculer dans un passé mystérieux, d'envelopper de termes vagues et contradictoires ? Tâchons de dévoiler le secret.

Les anciens connurent le cuivre longtemps avant le fer, et surent lui donner une trempe qui le rendait propre aux mêmes usages que ce dernier[4], l'employant à la fabrication des armes et des instruments d'agriculture. Hésiode nous dit de la troisième génération des hommes : « Ils avaient des armes de cuivre, des

1. V. Ὀρίχαλκος. Il est douteux qu'Hésychius, dans la seconde partie de sa glose : ἢ κρήνη, κ. τ. λ., veuille faire allusion à ce cuivre qu'on trouvait sous la mer dans l'île de Démonèse, et qui était extrait par des plongeurs, comme nous l'apprend l'auteur du recueil des *Récits merveilleux* : « Ἔστι δὲ αὐτόθι χαλκὸς κολυμβητὴς « ἐν δυεῖν ὀργυιαῖς τῆς θαλάσσης. » (*De Mirab. Auscult.*, c. 59, p. 118, ed. Beckmann.) J'aime mieux prendre κρήνη dans le sens métaphorique de *mine*, ainsi que l'est πηγὴ dans ce vers des *Perses*, où Eschyle dit en parlant des Athéniens : « Ils possèdent une « *source* (mine) d'argent, trésor de la terre. — Ἀργύρου πηγή τις « αὐτοῖς ἐστι, θησαυρὸς χθονός. » (V. 236.) Et la phrase signifiera : « Ou source (mine) d'un cuivre supérieur. »

Ἀρχίχαλκος doit trouver place dans les lexiques.

2. V. Ὀρείχαλκος.

3. V. Ὀρείχαλκος.

4. Voy. la Note qui se trouve à la fin du chapitre.

« maisons de cuivre, et ils travaillaient la terre avec « le cuivre, et le fer noir n'existait pas. »

Τοῖς δ' ἦν χάλκεα μὲν τεύχεα, χάλκεοι δέ τε οἶκοι,
Χαλκῷ δ' εἰργάζοντο· μέλας δ' οὐκ ἔσκε σίδηρος[1].

Et Lucrèce traduisant presque ces vers :

Et prior æris erat quam ferri cognitus usus :
Ære solum terræ tractabant, æreque belli
Miscebant fluctus, et volnera vasta ferebant[2].

« L'usage du cuivre était connu avant celui du fer : « c'est avec le cuivre qu'ils remuaient la surface de « la terre, avec le cuivre qu'ils bouleversaient les flots « des combattants, et qu'ils faisaient de larges bles- « sures. »

Et Proclus à son tour les commentant : « Le poète « nous montre, dit-il, que les hommes, dans cette gé- « nération, exerçaient la force du corps, et négligeant « le reste, s'occupaient de la fabrication des armes, et « pour cet usage, se servaient du cuivre, comme du « fer pour l'agriculture, donnant par une trempe par- « ticulière de la dureté à ce premier métal, qui est « mou de sa nature ; mais que cette trempe s'étant « perdue, ils en vinrent aussi à l'emploi du fer dans « les combats. — Δηλοῖ ὅτι τῶν σωμάτων τὴν ῥώμην ἤσκουν « οἱ ἐν τούτῳ τῷ γένει, τῶν δ' ἄλλων ἀμελοῦντες, περὶ τὴν « τῶν ὅπλων κατασκευὴν διέτριβον, καὶ τῷ χαλκῷ πρὸς τοῦτο « ἐχρῶντο, ὡς τῷ σιδήρῳ πρὸς γεωργίαν, διά τινος βαφῆς τὸν

1. *Oper. et D.*, 150 sq.
2. V. 1286 sqq.

« χαλκὸν στεῤῥοποιοῦντες, ὄντα φύσει μαλακόν· ἐκλιπούσης π
« τῆς βαφῆς, ἐπὶ τὴν τοῦ σιδήρου καὶ ἐν τοῖς πολέμοις χρῆσ
« ἐλθεῖν[1]. »

A ces témoignages de l'histoire se peuvent encor
ajouter les raisons physiques : « La terre, disait le com
« de Caylus dans le Mémoire analysé plus haut, pr
« sente le cuivre avec facilité, et en parties fort éte
« dues : il se met aisément en fusion, il prend
« moule d'une façon complète. Le fer, au contrair
« n'est point du tout apparent dans la mine, on ne
« trouve qu'en très-petites parties, qu'il faut réun
« par une première fonte. Nous nous persuadons, sa
« examen, que le fer est le plus commun des métau
« parce que la terre en est remplie dans la partie
« l'Europe que nous habitons ; mais sans faire u
« énumération des pays dans lesquels on ne l
« jamais trouvé, il n'existait ni dans la Grèce,
« dans l'Asie, ni dans la partie de l'Afrique conn
« des anciens. »

Écoutons un juge plus compétent en pareille m
tière. « Il n'existe, dit Buffon, nulle part de grand
« masses de fer pur et pareil à notre fer forgé,
« même semblable à nos fontes de fer, et à pei
« peut-on citer quelques exemples de petits morcea
« de fonte ou de régule de fer trouvés dans le sein
« la terre.... De toutes les substances métalliques,
« mine de fer est la plus difficile à fondre : il s'
« passé bien des siècles avant qu'on en ait trouvé l
« moyens. On sait que les Péruviens et les Mexica

1. Voy., pour une difficulté que présente ce passage de Pr
clus, la Note qui se trouve à la fin du chapitre.

« n'avaient en ouvrages travaillés que de l'or, de l'ar-
« gent, du cuivre et point de fer ; on sait que les armes
« des anciens peuples de l'Asie n'étaient que de cui-
« vre, et tous les auteurs s'accordent à donner l'im-
« portante découverte de la fusion de la mine de fer
« aux habitants de l'île de Crète, qui, les premiers,
« parvinrent aussi à forger le fer dans les cavernes du
« mont Ida, quatorze cents ans environ avant l'ère
« chrétienne.... Le cuivre, qui de tous les métaux
« après le fer, est le plus difficile à traiter, n'exige pas
« à beaucoup près autant de travaux et de machines
« combinées : comme plus ductile et plus souple, il se
« prête à toutes les formes qu'on veut lui donner[1]. —
« Le cuivre primitif, qui subsiste encore en masses
« métalliques, s'est offert le premier à la recherche
« des hommes ; et comme ce métal est moins difficile
« à fondre que le fer, il a été employé longtemps aupa-
« ravant pour fabriquer les armes et les instruments
« d'agriculture. Nos premiers pères ont donc usé,
« consommé les premiers cuivres de l'ancienne na-
« ture : c'est, ce me semble, pour cette raison que
« nous ne trouvons presque plus de cuivre primitif
« dans notre Europe non plus qu'en Asie ; il a été
« consommé par l'usage qu'en ont fait les habitants
« de ces deux parties du monde, très-anciennement
« peuplées et policées, au lieu qu'en Afrique, et sur-
« tout dans le continent de l'Amérique, où les hom-
« mes sont plus nouveaux, et n'ont jamais été bien
« civilisés, on trouve encore aujourd'hui des blocs
« énormes de cuivre en masse, qui n'a besoin

1. *Histoire nat.*, article du *Fer*.

« que d'une première fusion pour donner un métal « pur[1]. »

Le cuivre, par les usages variés auxquels on l'appliqua d'abord, et qui fut dans le principe l'unique métal employé pour les besoins habituels de la vie, devait donc être en grande estime; aussi le voyons-nous à l'origine des sociétés mis au-dessus de l'or et de l'argent, parce que ces derniers étaient jugés d'une nature trop molle et trop peu résistante; Lucrèce nous l'assure :

Nec minus argento facere hæc auroque parabant,
Quam validi primum violentis viribus æris :
Nequicquam, quoniam cedebat victa potestas,
Nec poterant pariter durum sufferre laborem;
Nam fuit in pretio magis æs, aurumque jacebat
Propter inutilitatem, hebeti mucrone retusum[2].

« Les hommes se disposaient à faire servir à ces « usages l'argent et l'or de la même façon qu'ils y « avaient employé les forces puissantes du solide « cuivre : ce fut en vain, parce que leur consistance « vaincue ne résistait pas, et qu'ils ne pouvaient sup- « porter également un dur travail; aussi le cuivre « fut-il en plus grande estime, et l'or était dédaigné, « à cause de son inutilité, n'opposant qu'une pointe « facile à émousser. »

En avançant même de plusieurs siècles, et jusqu'au temps de la guerre de Troie, c'est-à-dire à une époque où le fer était déjà fort répandu, nous trouvons encore le cuivre assez haut prisé pour constituer une des

1. *Hist. nat.*, article du *Cuivre*.
2. V, 1268 sqq.

principales richesses. Dans l'*Iliade*, Ulysse, pour désarmer la colère d'Achille, lui offre, au nom d'Agamemnon, d'emplir, après la prise de Troie, ses vaisseaux de tout l'or et de tout le cuivre qu'on y pourra entasser :

Νῆας ἅλις χρυσοῦ καὶ χαλκοῦ νηήσασθαι
Εἰσελθών[1]....

Achille refuse fièrement ces offres, et pour montrer qu'il est au-dessus des présents d'Agamemnon, il répond : « En outre, j'emporterai d'ici de l'or et du « cuivre rouge ainsi que des femmes à la ceinture élé- « gante et du fer brillant, toutes richesses que j'ai du « moins obtenues par le sort. »

Ἄλλον δ' ἐνθένδε χρυσὸν καὶ χαλκὸν ἐρυθρὸν,
Ἠδὲ γυναῖκας ἐϋζώνους, πολιόν τε σίδηρον
Ἄξομαι, ἅσσ' ἔλαχόν γε[2]......

Mais avec le progrès des arts et de la civilisation,

1. *Il.*, I', 279.
2. *Ibid.*, 365.

C'est, je pense, pour consacrer le souvenir des services que rendit le cuivre primitif et du haut prix qu'y attachèrent les hommes, que plus tard la religion affecta de se servir d'instruments et d'outils de ce métal. Macrobe a constaté l'usage : « Omnino autem ad « rem divinam pleraque ænea adhiberi solita, multa indicio sunt « (*Saturn.*, V, 19, 11). » Une loi de Numa ordonnait aux prêtres de se couper les cheveux avec des ciseaux de cuivre et non de fer : « Καὶ τοῦτο δὲ πρὸς τοῦ Νουμᾶ διατίθεται, ὥστε τοὺς ἱερεῖς χαλ- « καῖς ψαλίσιν, ἀλλ' οὐ σιδηραῖς ἀποκείρεσθαι. » Lydus, qui nous l'apprend, croit cette loi inspirée par les idées Pythagoriciennes, d'après lesquelles le fer appartenait à la matière informe : « Ὁ γὰρ σίδηρος « κατὰ τοὺς Πυθαγορείους τῇ ὕλῃ ἀνάκειται (*De Mens.*, I, 31). »

L'explication que je donne me paraît plus raisonnable que les rêveries attribuées aux Pythagoriciens.

la fonte du fer est mieux connue, et ce métal remplace le cuivre partout où il est besoin de force et de durée. D'un autre côté, le luxe, par une valeur de convention, rehausse le prix de l'or et de l'argent, et relègue le cuivre parmi les substances vulgaires. Lucrèce signale encore cette vicissitude comme un des caprices auxquels tout semble assujetti, les caprices de la fortune et du temps :

> Nunc jacet æs, aurum in summum successit honorem;
> Sic volvenda ætas commutat tempora rerum;
> Quod fuit in pretio, fit nullo denique honore.

« Maintenant c'est le cuivre qui est dédaigné, l'or qui « est parvenu au comble de l'honneur ; ainsi le temps « dans ses révolutions, change les conditions des cho« ses ; ce qui fut en estime finit par n'être plus d'au« cun prix. »

Cependant les poètes se rappelant les services nombreux que le cuivre avait rendus et l'estime singulière où l'avaient d'abord tenu les hommes, idéalisèrent ce métal, et l'appelèrent *orichalque* ou *cuivre de montagne* par excellence, de ὄρος et de χαλκός. Par cette transformation, il devint quelque chose d'intermédiaire entre l'or et l'argent, placé habituellement au-dessous du premier, et au-dessus du second ; quelquefois aussi, grâce à l'indécision de sa nature, assimilé aux substances métalliques les plus précieuses. Telle est l'origine de l'orichalque, double fiction des poètes ; de là vient cette matière équivoque, qui fit illusion

V, 1274 sqq.

aux anciens eux-mêmes, et dont le nom exerça sur les imaginations un tel prestige, qu'on ne put se résigner à le laisser dans le domaine de la fable, et qu'on l'appliqua tantôt à un alliage de cuivre, tantôt au cuivre pur, lui communiquant une vitalité qui lui a fait traverser les siècles de la décadence, et l'a transmis jusqu'à notre propre langue.

Ces assertions, pour avoir quelque valeur, demandent à reposer sur des faits ; aussi fournirai-je des preuves et de plus d'une sorte. Et d'abord, s'il me faut combattre l'opinion des anciens, je puis, d'un autre côté, m'appuyer du témoignage de plusieurs d'entre eux, et parmi eux, des meilleurs raisonneurs comme des juges les plus experts. Je puis montrer ensuite que l'orichalque n'eut jamais dans la nature de matière correspondante ; en troisième lieu, j'alléguerai l'exemple d'un nom composé d'éléments analogues, imaginé pour le même besoin, et donné à une substance tout aussi chimérique.

J'ai dit que je pouvais m'appuyer sur des témoignages anciens et des plus respectables pour nier l'existence de l'orichalque ; écoutons, en effet, le scholiaste d'Apollonius de Rhodes : « Ὀρείχαλκος· εἶδος
« χαλκοῦ, ἀπὸ Ὀρείου τινὸς γενομένου εὑρετοῦ ὠνομασμένος.
« Ἀριστοτέλης δὲ ἐν Τελεταῖς φησὶ μηδὲ ὑπάρχειν τὸ ὄνομα,
« μηδὲ τὸ τούτου εἶδος. Τὸν γὰρ ὀρείχαλκον ἔνιοι ὑπολαμβάνουσι
« λέγεσθαι μὲν, μὴ εἶναι δέ· τῶν δὲ εἰκῆ διαδεδομένων καὶ
« τοῦτο. Οἱ γὰρ (leg. δὲ) πολυπραγμονέστεροί φασιν αὐτὸν
« ὑπάρχειν. Μνημονεύει καὶ Στησίχορος καὶ Βακχυλίδης· καὶ
« Ἀριστοφάνης δὲ ὁ γραμματικὸς σεσημείωται τοῦτο. Ἄλλοι δὲ
« ἀνδριαντοποιοῦ λέγουσιν ὄνομα, ὡς Σωκράτης καὶ Θεόπομπος
« ἐν εἰκοστῷ πέμπτῳ. Οὕτως ἦν ἐν τῇ Κωμικῇ λέξει τῇ συμ-

« μύκτῳ[1]. — Orichalque, espèce de cuivre, appelé ainsi « d'un certain Oreius, qui en fut l'inventeur. Aristote, « dans *les Mystères*, assure que cette espèce de cuivre « n'existe ni de nom ni de fait. Quelques-uns prétendent, en effet, qu'on parle bien de l'orichalque, « mais qu'il n'existe point; et que c'est encore une de « ces choses inventées à plaisir. Cependant les curieux « qui ont fait des recherches plus approfondies prétendent que ce n'est point une fable. Stésichore et « Bacchylides en font mention; et Aristophane le « grammairien l'a remarqué. D'autres disent que c'est « le nom d'un statuaire; de ce nombre est Socrate « ainsi que Théopompe, dans le vingt-cinquième livre « de ses *Philippiques*. Voilà ce qu'on trouve dans le « *Glossaire comique mêlé*. »

Cette scholie si savante et si curieuse est tirée, à ce qu'il paraît, textuellement du *Glossaire des mots comiques* de Didyme, qui avait composé également un *Glossaire des mots tragiques*. La mention du premier ouvrage se trouve dans le lexique manuscrit cité par Ruhnken[2]: « Φησὶ γὰρ ὁ Δίδυμος ἐν τῇ Κωμικῇ λέξει, « κ. τ. λ. » La mention du second nous est fournie par Harpocration: « Ὡς Δίδυμος ἐν εἰκοστῇ ὀγδόῃ Τραγικῆς « λέξεως[3]. » Je reviendrai bientôt sur l'inventeur ou le statuaire Oreius; ne nous occupons pour le moment que de ce qui est dit de l'orichalque, et afin de tirer de cet extrait toutes les lumières qu'il renferme, commentons-le dans le détail.

Quel est d'abord cet ouvrage que Didyme appelle

1. Ad *Argonaut.*, IV, 973.
2. *Præfat. Hesychii*, p. IX sq.
3. V. Ξηραλοιφεῖν.

Τελεταὶ, *les Mystères?* Je ne trouve aucun renseignement sur ce point. Seulement, nous voyons cité dans le Préambule de Diogène de Laerte[1] et dans la *Vie d'Aristote*, publiée par Ménage, un livre du Stagirite *sur la Magie*, Μαγικόν. Nous voyons aussi dans la *Vie* du même philosophe, écrite par Ammonius, qu'Aristote avait composé un ouvrage *sur la Théologie*, Θεολογούμενα. Or, comme le disait Chrysippe, cité par le grand Étymologique[2], « C'est avec raison « qu'on appelle τελεταὶ les discours touchant les choses « divines. — Χρύσιππος δέ φησι τοὺς περὶ τῶν θείων λόγους « εἰκότως καλεῖσθαι τελετάς. » On sait enfin qu'il exista dans l'antiquité plusieurs ouvrages intitulés τελεταὶ, parce qu'ils s'occupaient des *mystères*. Suidas en cite un attribué à Orphée et à Onomacrite : « Ἔγραψε « Τελετάς· ὁμοίως δέ φασι καὶ ταύτας Ὀνομακρίτου[3]. » Le grand Étymologique allègue celui de Néanthes[4], et celui de Stésimbrote[5].

Quoi qu'il en soit de la nature de ce livre, le grand philosophe y niait d'une manière absolue et radicale l'existence de l'orichalque. Selon lui, jamais il n'y eut de substance pareille, et jamais l'usage ne désigna par ce nom aucun corps réel. Didyme ajoute que quelques-uns, en effet, soupçonnaient qu'on parlait de l'orichalque sans qu'il en eût jamais existé. Il est vrai que le grammairien oppose, d'un autre côté, l'opinion de quelques curieux, qui défendaient la réalité

1. § 1 et 8.
2. V. Τελετή.
3. V. Ὀρφεύς.
4. V. Βριτόμαρτις.
5. V. Ἰδαῖοι.

de ce métal, mais sans alléguer la moindre preuve qui infirmât l'assertion positive d'Aristote. A ces partisans de l'incrédulité du philosophe se vient joindre Pollux : « Quant au métal de l'orichalque, dit-il, son existence « n'est pas même encore à présent bien avérée. — « Τὸ δὲ τοῦ ὀρειχάλκου μέταλλον οὐδέπω καὶ νῦν εἰς πίστιν « ἥκει βεβαίαν[1]. » Hésychius s'est borné à mettre en regard les deux opinions qui sont exprimées dans la glose de Didyme : « Τῶν εἰκῆ διαδεδομένων εἶναι τοὔνομα· « οἱ δὲ πλείους, ὑπάρχειν αὐτῶν (leg. αὐτόν)[2]. — Ils disent « que c'est le nom d'une de ces choses inventées à « plaisir ; mais la plupart prétendent que ce métal « existe. »

Pour le génie perçant et éclairé d'Aristote, l'orichalque se montra du premier coup d'œil ce qu'il était, une création des poètes, et tous les esprits un peu critiques jugèrent comme lui. Mais les Grecs aimaient la fable ; ils y inclinaient par goût plutôt que par superstition. Le plus grand nombre paraît donc avoir éprouvé ici de la répugnance à supposer que les poètes eussent mis en œuvre une matière purement idéale ; et pour concilier leur foi avec l'absence de toute preuve physique, ils admirent que l'orichalque avait bien existé, mais qu'il ne s'en trouvait plus. Nous avons déjà entendu Platon nous dire, en décrivant l'Atlantide : « Et le métal qu'aujourd'hui nous « nommons seulement, était alors quelque chose de

1. VII, 100.
2. V. Ὀρειχάλκων. Dans Hésychius, il faut lire bien certainement ὀρείχαλκον ; la note du scholiaste d'Apollonius de Rhodes, où le lexicographe a puisé sa glose, le prouve jusqu'à l'évidence. Ce génitif ὀρειχάλκων a été attiré par les génitifs qui suivent.

« plus qu'un nom ; l'orichalque, le plus précieux des « minéraux après l'or, aux yeux des hommes de ce « temps, s'extrayait de la terre en plusieurs endroits « de l'île. » Que Platon ne se fît aucune illusion sur la réalité de l'orichalque, c'est ce que je crois très-fermement ; mais la présence de ce métal dans son Atlantide le servait merveilleusement. Elle venait au secours de sa fable, et semblait dire à la plupart des Grecs : Qu'y a-t-il d'étonnant que l'île enchantée se soit évanouie, lorsqu'une substance précieuse, que célébraient naguère les poëtes, a disparu de la nature ? Et de là le rôle brillant que joue l'orichalque dans la fiction allégorique du philosophe.

Nous trouvons encore d'autres traces et assez fréquentes de la même opinion. Pline regarde l'orichalque comme un cuivre naturel, qui fit tomber les métaux de cette espèce dans un grand discrédit, « Parce qu'il eut une qualité supérieure, et qu'il ob« tint une vogue de durée. » Mais il ajoute : « Qu'on « n'en trouve plus depuis longtemps, la terre étant « épuisée. — Mox vilitas præcipua, reperto in aliis ter« ris præstantiore, maxime aurichalco, quod præci« puam bonitatem admirationemque diu obtinuit. Nec « repetitur longo jam tempore, effeta tellure[1]. » Quelques lignes plus bas, il dit encore que le cuivre Marianien imitait l'excellence de l'orichalque : « Auri« chalci bonitatem imitatur. » Buffon a cru pouvoir inférer de ces paroles que l'aurichalque de Pline devait être une espèce de *tombac*, cuivre chinois, mêlé d'une assez grande quantité d'or : « L'*auri-*

1. *Nat. Hist.*, XXXIV, 2.

« *chalcum* de Pline, dit-il, paraît être une espèce de « tombac, qu'il désigne comme un cuivre naturel, « d'une qualité particulière, et plus excellente que le « cuivre commun, mais dont les veines étaient depuis « longtemps épuisées[1]. » Il n'y avait qu'une conséquence possible à tirer des paroles de Pline, c'est qu'il reproduisait le préjugé des Grecs, tout en ayant l'air de parler pour son compte, ce qui a fait illusion à Buffon; c'est que chercheur de curiosités plutôt qu'historien de la nature, il laissait la science de côté pour prendre le parti de la fable; c'est qu'ajoutant sa propre fiction à celle des poètes, il signalait dans une matière inconnue des propriétés imaginaires.

Le grammairien Jean Pédiasimus, s'autorisant du témoignage de Jean Philoponus, grammairien Alexandrin qui vivait au VI^e siècle, nous dit dans son commentaire sur le *Bouclier d'Hercule* : « Ὀρείχαλκος · τὸ « λευκὸν χάλκωμα· ἐν ὄρεσι γὰρ εὑρίσκεται. Ἄλλοι δέ φασιν, « ὧν καὶ Φιλόπονος, ὀρείχαλκον εἶναι ὕλην τινὰ μεταλλικὴν τι- « μιωτέραν χαλκοῦ, ἣ νῦν οὐχ εὑρίσκεται[2]. — Orichalque, « cuivre blanc (de ὄρος, *montagne*, et χαλκὸς, *cuivre*); « car il se trouve dans les montagnes. D'autres, au « nombre desquels est Philoponus, disent que l'ori- « chalque est une certaine matière métallique, plus « précieuse que le cuivre, laquelle ne se trouve plus « à présent. »

Tzetzès, dans ses scholies sur le même poème, dit également : « Ὀρείχαλκος · εἶδος ὕλης οὕτω καλουμένης, ἥ- « τις νῦν οὐχ εὑρίσκεται[3]. — Orichalque, espèce de ma-

1. *Histoire nat.*, article du *Cuivre*.
2. Ad *V*. 122.
3. Ad *V*. 122.

« tière ainsi appelée, qui ne se trouve pas à pré« sent. »

Le grand Étymologique et Zonaras offrent la même glose; le dernier avec la variante de καλούμενον, au lieu de καλουμένης[1].

De ce que nous venons d'entendre il suit déjà que parmi les anciens les uns niaient absolument l'existence de l'orichalque, que les autres l'admettaient par égard pour les fables de la poésie plutôt que par conviction, et que tous ignoraient ce que fut le prétendu métal. C'est le moment de montrer qu'en effet, l'orichalque, à le juger par les notions que les anciens eux-mêmes nous ont laissées, ne peut être qu'une création fantastique.

Je ferai d'abord remarquer l'adresse des premiers inventeurs qui, pour soustraire leur objet à la curiosité de l'esprit, et le mettre à jamais sous l'empire de l'imagination, le désignèrent par le nom à la fois le plus générique et le moins significatif, l'appelant *cuivre de montagne*. Toutes les mines métalliques, en effet, se trouvent généralement au sein des montagnes, et cela est rigoureusement vrai de celles de cuivre; en sorte que tout métal de cette espèce serait de l'orichalque au même titre. Peut-être cependant est-il arrivé ici ce qu'on a vu ailleurs, le nom générique s'est-il fait nom propre pour désigner une espèce par excellence. Mais, dans ce cas du moins, a-t-on fait connaître la mine d'où s'extrayait ce cuivre supérieur? A-t-on indiqué le lieu où il fut mis en œuvre? Nul renseignement à cet égard. Voyons alors

1. V. Ὀρείχαλκος.

les caractères distinctifs qu'on a prêtés à l'orichalque.

L'auteur de l'hymne homérique à Vénus nous a dit, en parlant de l'ornement que les Heures attachent aux oreilles de la déesse : « Parure d'orichalque et d'or « précieux. » Que faut-il croire de cette substance, qui a le pas sur l'or, et qui sert à former un bijou de Vénus ? Platon nous l'apprendra peut-être : « L'ori-« chalque, dit-il, le plus précieux des minéraux après « l'or. » Ici l'orichalque est entre l'or et l'argent ; mais quel est, demandons-nous encore, ce métal intermédiaire ? Apollonius de Rhodes ne sera guère plus clair : il est vrai que la houlette d'orichalque de Lampétie est nommée après la houlette d'argent de Phaéthuse, et que les bœufs qui précèdent les jeunes filles, ont des cornes d'or, en sorte que la gradation serait l'or, l'argent et l'orichalque, et qu'ici l'orichalque toucherait au cuivre par son rang. Mais qui ne voit que les deux sœurs ont dû être traitées avec les mêmes égards, et que le poète, loin d'établir entre elles aucune différence, s'est réfugié, au contraire, dans le vague de l'orichalque pour prévenir toute comparaison ? L'exemple de Callimaque semble vouloir s'expliquer plus nettement : il nous dit que Pallas ayant dédaigné de se mirer dans l'*orichalque*, Vénus ne négligea point ce soin, et prit *le cuivre resplendissant*. Comme il ne peut être question que d'un seul miroir, ou tout au moins de deux d'une même matière, il s'ensuit que l'orichalque a dans cette circonstance le simple cuivre pour équivalent ; et ce qui persuade que le poète ne les distinguait pas, c'est que les anciens firent souvent leurs miroirs de ce der-

nier métal, témoin ce beau vers d'Eschyle, conservé par Stobée :

Κάτοπτρον εἴδους χαλκός ἐστ', οἶνος δὲ νοῦ[1].

« Le cuivre est le miroir du corps, et le vin celui de « l'esprit. » Et cet autre de Nonnus, quand il loue la Nymphe Béroé dont la beauté n'empruntait rien à l'art :

Οὐ χροὸς ἀντιτύποιο διαυγέϊ μάρτυρι χαλκῷ
Μιμηλῆς ἐγέλασσεν ἐς ἄπνοον εἶδος ὀπωπῆς[2].

« Jamais devant le cuivre resplendissant, ce témoin « qui réfléchissait la forme de son corps, Béroé ne « sourit à l'image inanimée de sa figure reproduite. »

Mais cette synonymie, au lieu de résoudre la difficulté, la complique. Elle met d'abord Callimaque en contradiction avec tous les écrivains que nous venons d'entendre ; elle confond ensuite deux substances regardées comme essentiellement distinctes ; enfin elle nie l'existence de la chose sans expliquer la présence du nom. Tenons compte toutefois de cette assimilation, que nous aurons bientôt à rappeler.

Ce sont là toutes les notions que nous fournissent les plus anciens écrivains qui ont parlé de l'orichalque; il serait inutile de demander après cela le sentiment des grammairiens, qui n'ont fait que reproduire ces passages en guise d'explication. Ainsi Hésychius qui a signalé les divers sens que reçut le mot orichalque, a commencé par nous dire que c'était un cuivre ressem-

1. *Serm. Eth.*, XVIII.
2. *Dionysiac.*, XLII, 79.

blant à l'or, se rappelant sans aucun doute les vers de l'*Hymne à Vénus* et le *Critias*. Il nous a exposé ensuite d'après Didyme, l'opinion de ceux qui niaient et de ceux qui soutenaient l'existence de ce métal. Quant à Photius et à Suidas, ils ont pris le second synonyme de Callimaque pour définition du premier, sans s'inquiéter du cercle vicieux.

De ce conflit d'attributions, de ces caractères divers et opposés n'est-on pas en droit de conclure qu'on n'a voulu ni pu désigner dans l'orichalque une production de la nature, mais un être idéal, une création de la fantaisie poétique? La poésie, qui aime le vague, se plaît à créer de ces substances que l'imagination puisse embellir à son gré de mille propriétés. On en connaît plusieurs exemples; je me contenterai d'en citer un, qui devrait être ici un argument décisif. Est-ce de l'électre que je veux parler? Quoiqu'il ne soit guère moins fabuleux que le métal qui nous occupe, l'exemple ne me paraîtrait point assez concluant. Il s'agit d'un composé où entre aussi le cuivre, et qui forme un amalgame également fictif, destiné aussi à réveiller l'idée d'une matière très-précieuse, et à ouvrir l'inconnu à l'imagination; il s'agit du *chalcolibanon* de l'*Apocalypse*. L'Apôtre inspiré décrivant l'image divine qui lui est apparue, dit : « Et ses yeux « étaient comme la flamme du feu, et ses pieds sem-« blables au chalcolibanon, comme embrasés dans la « fournaise. — Καὶ οἱ ὀφθαλμοὶ αὐτοῦ ὡς φλὸξ πυρὸς, καὶ οἱ « πόδες αὐτοῦ ὅμοιοι χαλκολιβάνῳ, ὡς ἐν καμίνῳ πεπυρωμέ-« νοι[1]. » Qu'est-ce que ce *chalcolibanon*? Un métal

1. I. 15; cf. II, 18.

dont le cuivre fait la base apparemment. On l'a dérivé de χαλκὸς et de λίβανος, mais pour y voir, les uns une composition de cuivre et d'*encens* (λίβανος), les autres, un cuivre tiré du *Liban* (Λίβανος). C'est à ces vaines étymologies que se réduisent les six conjectures que propose Bochart, trois de son cru, dit-il, et trois provenant d'ailleurs : « His tribus conjecturis, quæ nostræ « sunt, aliorum addo totidem[1]. » Saumaise a pris le mot dans un sens tout différent, se fondant sur des raisons qui méritent examen. Selon lui, la composition grecque de χαλκολίβανος ne peut signifier qu'un *encens couleur de cuivre*, c'est-à-dire *jaune;* et il allègue ensuite, ce qui serait bien autrement imposant, le témoignage des Grecs eux-mêmes, qui, à ce qu'il prétend, appelèrent l'encens blanc ἀργυρολίβανος, *encens d'argent*, ou couleur d'argent; et l'encens jaune, χαλκολίβανος, *encens de cuivre*, ou couleur de cuivre. « Les « Grecs, dit-il, dont j'ai cité plus haut le passage, « parlant des différentes espèces d'encens, nous di- « sent : « Il y a une espèce mâle et une espèce femelle; « l'espèce mâle est appelée χαλκολίβανος, qui a la cou- « leur des rayons du soleil et qui est rousse, c'est-à- « dire jaune; l'espèce femelle est appelée λευκολίβανος, « *encens blanc* et ἀργυρολίβανος. — Non parum etiam « errant, qui χαλκολίβανον cum veteri interprete de « orichalco accipiunt in *Apocalypsi.* Vocis compositio « Græcanica non admittit hanc significationem, quæ « nihil aliud potest denotare quam *thus æris colore....* « Ut *candidum thus* dixere Græci ἀργυρολίβανον, ita *flavum* χαλκολίβανον. Græci, quorum locum jam supra

1. *Hieroz.*, p. 883 sqq.

« adduximus, de thuris differentiis : Ἔστι γὰρ τὸ μὲν « ἄῤῥεν, τὸ δὲ θῆλυ· καὶ ὁ μὲν ἄῤῥην ὀνομάζεται χαλκολί« βανος, ἡλιοειδὴς καὶ πυῤῥὸς ἤγουν ξανθός· τὸ δὲ θῆλυ καλεῖ« ται λευκολίβανος καὶ ἀργυρολίβανος[1]. »

Voilà des faits et des termes tout nouveaux dans l'histoire naturelle des Grecs ; il est curieux de savoir où ils ont été puisés. Si l'on se transporte à l'endroit indiqué du livre de Saumaise, on y lit : « Dans un « fragment de vieux grammairien que j'ai cité ailleurs, « je trouve que de cet arbre à encens proviennent « trois sortes de résines, le χαλκολίβανος ou χρυσολίβανος, « l'*encens couleur de cuivre* ou *couleur d'or*, l'ἀργυρο« λίβανος, l'*encens couleur d'argent*, qui s'appelait « aussi λευκολίβανος, l'*encens blanc*, et le λίβανος, l'*en« cens* proprement dit. Le grammairien interprète « χαλκολίβανος par *semblable en couleur aux rayons « du soleil* et *roux* ou *jaune*. — In fragmento veteris « grammatici quod alibi citavi, reperio hujus δένδρου « λιβάνου tres esse gummi species, χαλκολίβανον, sive « χρυσολίβανον et ἀργυρολίβανον, qui et λευκολίβανος et λί« βανος proprie dictus. Χαλκολίβανον interpretatur ἡλιο« ειδῆ καὶ πυῤῥὸν ἤγουν ξανθόν[2]. » Mais quel est ce vieux grammairien, qui, par parenthèse, parle grec d'une façon si étrange ? et où a-t-on découvert ce fragment ? Saumaise aurait bien dû nous donner quelques éclaircissements à cet égard, s'il ne voulait se rendre suspect. Quoi qu'il en soit, le mot χαλκολίβανον ne figure que dans l'*Apocalypse*, et les détails du fragment n'ont été imaginés que pour expliquer le texte

1. *De Homonym. Hyl. Iatr.*, p. 229.
2. *De Homonym. Hyl. Iatr.*, p. 152.

sacré. Quant au sens prêté par Saumaise et son grammairien à χαλκολίβανον, il est absolument inadmissible dans le passage de saint Jean. Que signifieraient, en effet, des pieds d'encens dans une fournaise ardente? ne sont-ce pas deux idées inconciliables? Et le verbe πεπυρωμένοι ne serait-il pas d'une impropriété choquante, en parlant d'une résine que la moindre action du feu suffit pour liquéfier? Évidemment l'intention de l'Apôtre a été de nous montrer un métal incandescent, et l'obscurité mystérieuse dont il s'enveloppe ne tend qu'à nous dérober l'espèce et la composition de cette matière. De là donc, après Saumaise, comme après Bochart et tous les autres[1], l'insoluble question que s'adressaient déjà les anciens : quel est ce métal? Suidas le définit : « Une espèce d'électre, plus pré-« cieuse que l'or. — Χαλκολίβανον· εἶδος ἠλέκτρου, τιμιώ-« τερον χρυσοῦ; » et il définit immédiatement après l'électre : « De l'or sous une autre forme, mêlé de verre « et de pierre précieuse : c'est de cette composition « qu'est faite aussi la sainte table de la grande église « (Sainte-Sophie). — Ἀλλότυπον χρυσίον, μεμιγμένον ὑέλῳ « καὶ λιθείᾳ· ὁποίας ἐστὶ συνθέσεως καὶ ἡ ἁγία τράπεζα τῆς « μεγάλης ἐκκλησίας[2]. » Définitions illusoires expliquant l'inconnu par l'inconnu.

La Vulgate a rendu le mot par *aurichalcum*; je vois aussi que Théodore de Bèze, qui a laissé dans sa version littérale de l'*Apocalypse*, le mot grec *chalcolibano*,

1. Je ne m'arrête point à l'opinion de dom Calmet, qui, dans son commentaire sur la *Bible*, incline fort à croire que saint Jean a voulu désigner par χαλκολίβανον un cuivre tirant sur le blanc (t. VIII, p. 927).

2. V. Χαλκολίβανον.

le rend par *aurichalco*, dans la version explicative. Χαλκολίβανον et *aurichalcum* sont en effet deux mots qui se valent, et qui désignent deux substances chimériques au même titre.

Le mot orichalque ne fut donc jamais un nom créé par l'usage ni imposé à aucune substance naturelle, comme l'avait très-justement prononcé Aristote; mais ce fut une pure fiction des poètes.

Avant de passer outre, il nous reste encore à traiter une question d'étymologie, qui forme en même temps un point important de l'histoire de l'art. Le grammairien Jean Pédiasimus dérivant orichalque de ὄρος et de χαλκὸς, nous a dit que ce métal fut ainsi appelé, *parce qu'il se trouvait dans les montagnes* ἐν ὄρεσι γὰρ εὑρίσκεται. Festus n'est pas d'un autre avis, et il s'exprime dans les mêmes termes que le grammairien grec : « *Orichalcum* sane dicitur, *quod in montuosis locis in-* « *venitur ; mons enim* Græce ὄρος appellatur[1]. » Cependant une autorité grave en soi, mais plus imposante encore ici par les témoignages qu'elle invoque, Didyme de son côté nous a dit, au commencement de sa note : « Orichalque, espèce de cuivre, ainsi appelé d'un « certain Oreius, qui en fut l'inventeur. — Ὀρείχαλκος· « εἶδος χαλκοῦ, ἀπὸ Ὀρείου τινὸς γενομένου εὑρετοῦ ὠνομα- « σμένος. » Et à la fin : « D'autres disent que c'est le « nom d'un statuaire; de ce nombre est Socrate ainsi « que Théopompe, dans le vingt-cinquième livre de « ses *Philippiques*. — Ἄλλοι δὲ ἀνδριαντοποιοῦ λέγουσιν « ὄνομα, ὡς Σωκράτης καὶ Θεόπομπος, ἐν εἰκοστῷ πέμπτῳ[2]. »

1. *De Verb. sign.*, V. *Aurichalcum*.

2. Il y a ici équivoque : le grec semble dire que le statuaire s'appela *Orichalque ;* mais un pareil composé ne peut avoir formé

Ce qui signifie, qu'Oreius, selon les uns, était l'inventeur de l'orichalque, selon les autres, le statuaire, qui l'avait probablement mis en œuvre le premier, et, dans l'un ou l'autre cas, le personnage qui donna son nom à ce métal, appelé de là ὀρείχαλκος, ou *cuivre d'Oreius*, Ὀρείου χαλκός.

A laquelle de ces deux étymologies, de *cuivre de montagne* ou *cuivre d'Oreius*, doit-on donner la préférence ? La première me paraît incontestablement la plus raisonnable et la plus plausible ; je ne craindrai même pas de dire que cet Oreius n'est à mes yeux qu'un être purement fictif. Mais la question de logique et de grammaire décidée, reste la question de l'histoire de l'art, qui mérite une attention sérieuse.

Les archéologues modernes ont tous passé sous silence le statuaire Oreius. Si cette omission est volontaire, il la leur faut reprocher comme un tort. Il n'est point loisible d'omettre un fait attesté par des autorités graves ; on peut lui refuser sa créance, mais on est tenu de lui accorder une mention. Or, l'existence d'Oreius repose sur le témoignage de Socrate et de Théopompe. Quel est ce Socrate ? Il y eut plusieurs personnages de ce nom, indépendamment du grand philosophe ; je crois qu'ici c'est l'historien que Diogène de Laerte mentionne immédiatement après le maître de Platon, et à qui il attribue une *Périégèse d'Argos* : « Γέ« γονε δὲ Σωκράτης καὶ ἕτερος, ἱστορικὸς, Περιήγεσιν Ἄργους « γεγραφώς[1]. » La place qui est assignée par Diogène

un nom propre. Assurément le grammairien songeait à rapprocher les deux phrases où il donne l'étymologie d'orichalque, et il y attachait le sens que nous avons développé.

1. II, 47.

à cet historien, et celle que Didyme lui donne avant Théopompe, semblent annoncer qu'il suivit de près le fils de Sophronisque, et qu'il a dû par conséquent fleurir entre 399 et 360 avant le Christ. Quant à Théopompe, nous verrons plus bas qu'il s'était, dans sa grande histoire, spécialement occupé de l'orichalque.

De gré ou de force, Oreius doit donc obtenir une place parmi les artistes de l'antiquité. Mais faut-il dire ma pensée tout entière? Selon moi, ces sortes d'existences dont la réalité peut à bon droit paraître suspecte, méritent d'être enregistrées dans l'histoire de l'art tout aussi soigneusement que celles qui sont bien avérées. Quelle en est la raison? C'est que si le nom d'un artiste même obscur, mais authentique, enrichit d'un fait précieux l'histoire du passé, en ajoutant un acteur de plus à la scène de la vie, et en devenant une source de renseignements et de lumières, les fictions dont je parle constatent une loi de l'esprit humain, une disposition particulière de l'antiquité, et peuvent en mainte rencontre avertir et guider la critique. Le cas actuel nous fournit une application des plus frappantes, et met dans tout son jour une tendance naturelle au génie grec. Quand l'abstraction, l'obscurité, une cause inconnue quelconque les gênait, les Grecs se mettaient à l'aise, en inventant un personnage, ou plutôt en personnifiant une étymologie. Ainsi en agirent-ils à l'égard de l'orichalque, et de là naquit sans doute le fictif Oreius. De pareilles créations ne sont pas rares dans l'histoire de l'art; elles sont même beaucoup plus communes qu'on ne semble l'avoir cru, et forment une légende aussi attachante et non moins instructive que l'histoire réelle.

# NOTE

## SUR LA TREMPE QUE LES ANCIENS DONNÈRENT AU CUIVRE.

Buffon, avec son grand sens, et en voyant les seuls usages que les anciens firent du cuivre, avait très-logiquement conclu qu'ils possédèrent le secret de donner à ce métal une dureté particulière. « Les Égyptiens, les Grecs et les Ro-« mains, dit-il, savaient donner au cuivre un grand degré « de dureté, soit par la trempe, soit par le mélange de « l'étain ou de quelque autre minéral, et ils rendaient leurs « instruments et leurs armes de cuivre propres à tous les « usages auxquels nous employons ceux de fer[1]. »

Mongez, dans ses *Mémoires sur le bronze des anciens*, a essayé de réfuter l'opinion relative à la trempe, et bien qu'il l'ait fait avec une faiblesse qui nous dispenserait de le réfuter à notre tour, nous allons examiner rapidement ses raisons, et les détruire en quelques mots.

Le savant académicien élève deux difficultés contre la trempe du cuivre attribuée aux anciens ; la première, c'est que par la trempe, ils auraient amolli le métal, au lieu de le durcir ; la seconde, c'est qu'aucun de leurs écrivains n'a mentionné une semblable opération : « Si les anciens, en « effet, dit-il, avaient trempé le cuivre, comment serait-il « arrivé que leurs écrivains eussent gardé le silence sur un « procédé aussi utile pour les arts[2] ? »

A la première de ces difficultés, je n'objecterai pas que le comte de Caylus fit faire par le chimiste Geoffroy des essais

1. *Hist. nat.*, article du *Cuivre*.
2. *Mémoires de la Classe de Littérature et Beaux-arts de l'Institut*, t. V, p. 208.

qui, au dire de celui-ci, réussirent assez bien : « J'ai cherché, « dit Geoffroy, à imiter pour la dureté et pour le tranchant « une épée romaine, et je crois n'y avoir pas trop mal « réussi dans celle que j'ai remise à M. le comte de Caylus [1]. »

Je me contenterai de répondre qu'en opposant une expérience moderne à une expérience antique, sans tenir compte des circonstances qui purent accompagner cette dernière (et l'on sait de quelle importance sont en pareil cas les circonstances accessoires), Mongez a comparé le connu à l'inconnu, ou rapproché deux termes, dont l'un est illusoire.

Quant à la seconde objection, ce sont les anciens eux-mêmes qui se chargeront d'y faire une réponse péremptoire ; ils attestent que la haute antiquité sut donner au cuivre, à l'aide de la trempe, une dureté qui le rendait propre aux mêmes usages que le fer.

Proclus, dans un passage déjà cité, à propos des vers d'Hésiode, dit : « Le poète nous montre que les hommes, « dans cette génération, exerçaient la force du corps, et « négligeant le reste, s'occupaient de la fabrication des « armes, et pour cet usage, se servaient du cuivre, comme « du fer pour l'agriculture, donnant par une trempe parti- « culière de la dureté à ce premier métal, qui est mou de « sa nature ; mais que cette trempe s'étant perdue, ils en « vinrent aussi à l'emploi du fer dans les combats. — Δηλοῖ ὅτι « τῶν σωμάτων τὴν ῥώμην ἤσκουν οἱ ἐν τούτῳ τῷ γένει, τῶν δ' ἄλλων « ἀμελοῦντες, περὶ τὴν τῶν ὅπλων κατασκευὴν διέτριβον, καὶ τῷ χαλκῷ « πρὸς τοῦτο ἐχρῶντο, ὡς τῷ σιδήρῳ πρὸς γεωργίαν, διά τινος βαφῆς τὸν « χαλκὸν στεῤῥοποιοῦντες, ὄντα φύσει μαλακόν· ἐκλιπούσης δὲ τῆς βαφῆς, « ἐπὶ τὴν τοῦ σιδήρου καὶ ἐν τοῖς πολέμοις χρῆσιν ἐλθεῖν [2]. »

1. *Recueil d'Antiquités* de Caylus, t. I, p. 239.

2. Il y a dans ce passage de Proclus une difficulté fort embarrassante, que personne, je crois, n'a signalée jusqu'ici.

Proclus fait dire à Hésiode que les hommes de cette génération usaient

Tzetzès, de son côté, interprétant les mêmes vers, nous dira : « Anciennement les hommes se servaient et d'armures « et d'épées et d'instruments aratoires de cuivre, durcissant « le métal de ces objets au moyen d'une trempe particu- « lière. Mais la trempe, qui donnait cette dureté au cuivre, « s'étant perdue, nous nous servons du fer. — Χαλκοῖς τὸ πα- « λαιὸν καὶ ὅπλοις, καὶ ξίφεσι, καὶ γεωργικοῖς ἐργαλείοις ἐχρῶντο, βαφῇ « τινι ταῦτα στομοῦντες. Ἀπολλυμένης δὲ τῆς στομούσης βαφῆς τὸν χαλ- « κὸν, χρώμεθα τῷ σιδήρῳ. »

Un autre commentateur d'Hésiode, Moschopule, s'exprime dans des termes semblables : « C'est à l'aide du cuivre que « les anciens exerçaient les travaux de l'agriculture, durcis- « sant ce métal au moyen d'une trempe particulière. — Διὰ « τοῦ χαλκοῦ τὰ γεωργικὰ ἔργα εἰργάζοντο, διά τινος βαφῆς στεῤῥο- « ποιοῦντες αὐτόν. »

Remarquons, avant d'aller plus loin, la façon de parler dont se servent tous ces interprètes : διά τινος βαφῆς, *au moyen d'une certaine trempe;* n'indiquent-ils point par là que l'opération avait dans ce cas quelque chose de particulier? que c'était une trempe *non ordinaire?* Et voilà précisément une de ces circonstances accessoires que nous supposions tout à l'heure, et dont Mongez n'a tenu aucun compte.

Des commentateurs d'Hésiode passons à celui d'Homère. On sait que le poète a parlé de la trempe du fer comme d'une pratique déjà vulgaire de son temps. C'est dans cette

du cuivre pour les armes comme du fer pour l'agriculture, et il confirme ce sens en ajoutant : « Mais cette trempe s'étant perdue, ils en vinrent « *aussi* à se servir du fer dans les combats (comme ils s'en servaient déjà « dans la culture des champs). » Or, le poète dit positivement qu'on n'employait alors que du cuivre pour les armes et pour l'agriculture. D'où peut donc venir l'erreur du commentateur? Il faut qu'il ait parlé pour son compte, et non plus pour celui du poète.

Barthélemy, qui a eu occasion de citer et de traduire le passage de Proclus, dans le Mémoire que nous avons cité plus haut, a supprimé le membre de phrase embarrassant, et accommodé le sens général à cette suppression, ce qui prouve qu'il avait senti la difficulté.

comparaison si connue, où il décrit tout ensemble et met l'action sous nos yeux :

> Ὡς δ' ὅτ' ἀνὴρ χαλκεὺς πέλεκυν μέγαν, ἠὲ σκέπαρνον,
> Εἰν ὕδατι ψυχρῷ βάπτει μεγάλα ἰάχοντα,
> Φαρμάσσων (τὸ γὰρ αὖτε σιδήρου τε κράτος ἐστίν)[1].

« De même que, lorsqu'un homme adonné au travail des « métaux plonge dans l'eau froide une grande hache ou « une cognée, qui siffle avec violence, lui communiquant « une vertu particulière (car c'est encore une nouvelle force « pour le fer lui-même). »

Toutefois, ce n'est point à propos de cette trempe qu'Eustathe nous parle de celle du cuivre, mais interprétant ce vers de l'*Iliade :* Περὶ γάρ ῥά ἑ χαλκὸς ἔλεψε, il nous dit : « Le poète « donne au fer le nom de cuivre, à cause de l'emploi que « l'on fit anciennement de ce dernier métal, lorsqu'on le « trempait pour l'appliquer aux mêmes usages que le fer, « et que les hommes, comme le dit Hésiode, travaillaient la « terre avec le cuivre, et que le fer noir n'existait pas. — Χαλ- « κὸν δὲ τὸν σίδηρον λέγει, διὰ τὴν πάλαι ποτὲ χρῆσιν τοῦ χαλκοῦ, « ὁπηνίκα εἰς σιδήρου χρείαν ἐβάπτετο, ὅτε καὶ χαλκῷ, κατὰ τὸν Ἡσίο- « δον, εἰργάζοντο ἄνθρωποι, μέλας δ' οὐκ ἔσκε σίδηρος[2]. »

Et plus loin : « Il fut un temps où le cuivre était durci par « la trempe, pour servir à la fabrication des armes. — Ἦν « γὰρ ὅτε χαλκὸς βαπτόμενος ἐστομοῦτο πρὸς ὅπλα[3]. »

On peut citer encore un passage de Pausanias, qui, sans nous apprendre l'effet qu'on se proposait d'obtenir par la trempe du cuivre, n'en constate pas moins l'emploi du procédé, et condamne une fois de plus l'assertion si imprudemment absolue de Mongez. Parlant de la fontaine Pirène à Corinthe : « On raconte, dit le Périégète, que l'airain de « Corinthe est plongé dans cette eau, tandis qu'il est encore

1. *Odyss.*, I', 391 sqq.
2. Ad *Il.*, A', 236, p. 93.
3. Ad *Il.*, Γ', 336, p. 421.

« enflammé et brûlant. — Καὶ τὸν Κορίνθιον χαλκὸν διάπυρον καὶ « θερμὸν ὄντα ὑπὸ ὕδατος τούτου βάπτεσθαι λέγουσιν[1]. »

Pollux confirme le passage de Pausanias par un exemple remarquable. Notant l'emploi de βάψις, au lieu de βαφή : « Antiphon, observe-t-il, a dit la trempe (βάψις) du cuivre « et du fer. — Ἀντιφῶν δὲ εἴρηκε βάψιν χαλκοῦ καὶ σιδήρου[2]. »

J'aurais pu m'autoriser de ce vers si connu, où Virgile représente les Cyclopes *plongeant dans l'eau le cuivre sifflant*, qu'ils viennent de retirer de la forge :

....... Alii stridentia tingunt
Æra lacu[3].

Mais le vague poétique du morceau ne m'a point paru en faire un exemple assez rigoureusement concluant.

Cependant le savant académicien, qui avait interrogé si superficiellement l'antiquité dans son premier Mémoire, apprit plus tard qu'il existait de graves témoignages des anciens en faveur du fait qu'il avait nié ; et dans un troisième Mémoire, publié fort longtemps après, il s'efforça de concilier ces témoignages avec son assertion ; mais à quel prix ! écoutons-le : « Il est *vraisemblable*, dit-il, que les « ouvriers qui travaillaient le bronze ne cachaient point leurs « procédés, entre autres l'immersion dans l'eau froide, mais « qu'*ils en cachaient le motif*. *Probablement* ils terminaient « l'opération en chauffant de nouveau les pièces de bronze « amollies par l'immersion dont le travail était achevé ; et « en les laissant refroidir dans l'air, ils leur donnaient un « certain degré de dureté. Proclus et Eustathe ont attribué « cette dureté à l'immersion dont ils ignoraient le but. C'est « par ce second procédé, le refroidissement dans l'air, que

1. II, 3, 3.
2. VII, 169.
3. *Æn.*, VIII, 450 ; cf. *Georg.*, IV, 172.

« les anciens sont parvenus à rendre tranchants des épées et « des couteaux de bronze[1]. »

Tout à l'heure Mongez ôtait arbitrairement à l'antiquité une industrie que lui attribuent des témoignages respectables, et voici qu'il lui prête gratuitement l'emploi d'un procédé dont personne ne parle. Est-ce ainsi que raisonne la science? est-ce là de la critique?

Je ne relève pas d'autres suppositions tout aussi invraisemblables. Pourquoi, par exemple, les ouvriers auraient-ils *caché le motif* qui leur faisait plonger le bronze dans l'eau froide? jusqu'à quelle époque a-t-on tenu dans le secret une opération si vulgaire? Comment ensuite Mongez a-t-il pu croire un seul instant que Proclus et Eustathe exprimaient ici des opinions personnelles, et n'étaient pas simplement les échos d'une explication donnée longtemps avant eux, et relative à un procédé dont on n'avait que faire de leur temps?

1. *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. VIII, année 1827, p. 368.

# CHAPITRE II.

Deuxième époque, ou âge réel de l'orichalque. — Il désigne : 1° le cuivre pur ; 2° l'alliage du cuivre et du zinc. — Discussion du passage de Strabon qui établit ce fait. — 3° L'alliage du cuivre et de l'étain. — Règle à suivre pour démêler ces trois acceptions dans les auteurs ; application de la règle à plusieurs exemples grecs et latins. — Détails sur l'origine et sur l'histoire des noms du cuivre, du laiton et du bronze.

Ici finit ce qu'on peut appeler l'époque primitive de l'orichalque, son âge exclusivement poétique et fabuleux. A partir de ce moment, nous l'allons voir désigner non plus seulement un corps imaginaire, mais une réalité, tout en restant le signe fictif de la création des poètes : il signifiera tantôt le cuivre ordinaire, tantôt un alliage de cuivre et de zinc, et quelquefois un alliage de cuivre et d'étain. C'est sous les Alexandrins que paraît s'être opéré ce changement dans sa destinée ; mais déjà le discrédit avait commencé sous les disciples d'Aristote, et ici, comme en tout le reste, le maître lui-même donna l'exemple. Vers ce temps, l'esprit d'examen et de doute, l'observation attentive des faits étaient entrés dans la science, dans les études grammaticales, dans l'histoire ; et l'orichalque ne résista point à ces épreuves. Suivons-le à travers ces vicissitudes.

Tout nous porte à penser que Callimaque, dans

l'exemple cité, en interprétant par χαλκὸς la substance qu'il venait d'appeler ὀρείχαλκος, a voulu désigner le simple cuivre, mais avec l'intention secrète, si je ne me trompe, de jeter sur ce dernier métal un reflet de l'ancien orichalque.

Pollux, au chapitre où il énumère les métaux, range l'orichalque après l'argent, et sans parler du cuivre : « Χρυσὸς, ἄργυρος, ὀρείχαλκος, σίδηρος, καττίτερος, « μόλυβδος[1]. — L'or, l'argent, l'orichalque, le fer, l'é- « tain, le plomb. » Ce qui prouve évidemment que l'orichalque tient ici la place du simple cuivre.

Hésychius, entre autres sens du mot, nous apprend qu'on entendait aussi par orichalque une matière semblable au cuivre : « Ἔστι δὲ καὶ ὕλη, ὁμοία χαλκῷ[2]. »

Cependant lorsque les anciens connurent l'alliage de ce métal avec le zinc, ce qui arriva d'assez bonne heure, et que l'expérience leur eut montré la supériorité de cette composition sur le cuivre pur, ils désignèrent le plus souvent le cuivre jaune ou le laiton par orichalque. Sur ce point, l'autorité classique, comme on dit, est Strabon ; mais le passage est assez difficile pour n'avoir point encore été compris, et il mérite par conséquent de nous arrêter. Le géographe est dans la Mysie, et à propos d'Andira, ville de cette contrée, il nous dit : « Il est aux environs d'Andira une pierre qui, « brûlée, devient du fer ; ensuite, après s'être calcinée « au fourneau avec une certaine terre, elle distille du « faux argent. La même pierre, s'adjoignant le cuivre, « devient ce qu'on nomme alliage de cuivre, et que

1. III, 87.
2. V. Ὀρίχαλκος.

« quelques-uns appellent orichalque : il se produit « aussi du faux argent aux environs du Tmolus... — « Ἔστι δὲ λίθος περὶ τὰ Ἄνδειρα, ὃς καιόμενος σίδηρος γίνε- « ται· εἶτα μετὰ γῆς τινος καμινευθεὶς ἀποστάζει ψευδάργυρον, « ἣ προσλαβοῦσα χαλκόν, τὸ καλούμενον γίνεται κρᾶμα, ὅ « τινες ὀρείχαλκον καλοῦσι· γίνεται δὲ ψευδάργυρος καὶ περὶ « τὸν Τμῶλον [1]. »

J'ai traduit tout d'abord cette phrase comme elle doit, je pense, être entendue. Casaubon n'y a trouvé à redire que la répétition, oiseuse, selon lui, de : « Τὸ « καλούμενον κρᾶμα, ὅ τινες ὀρείχαλκον καλοῦσι. — Elle de- « vient ce qu'on appelle le mélange, que quelques-uns « appellent orichalque ; » et il croit qu'après καλούμενον il y a un mot de passé, ou qu'il faut au moins suppri- mer τὸ καλούμενον. « Quis hanc battologiam in optimo « scriptore ferat ? Equidem non dubito vel post καλού- « μενον aliquod deesse verbum, vel tollenda certe esse « hæc τὸ καλούμενον. » La remarque porterait à faux, si les Grecs avaient employé κρᾶμα tout seul pour dé- signer l'alliage du cuivre et du zinc, comme ils le fai- saient pour désigner le mélange du vin et de l'eau ; or, c'est ce qu'indique la façon de parler de Strabon, laquelle, à ce titre, mérite d'être enregistrée dans les lexiques. Quoi qu'il en soit, la répétition ne forme point obstacle, et dans un passage où se rencontrent de si graves et de si nombreuses difficultés, le grand philologue s'est arrêté à une vétille.

Beckmann, qui n'était pas un philologue, mais qui s'entendait assez bien en histoire naturelle, a eu occasion de s'occuper du même passage, dans son

1. XIII, p. 610.

commentaire sur le livre des *Récits merveilleux*, faussement attribué à Aristote. Au sujet du cuivre des Mosynœques, dont nous parlerons tout à l'heure, et qui n'était qu'une espèce de laiton obtenu par la cémentation de la cadmie fossile ou de la calamine, Beckmann rappelle la phrase de Strabon, pour observer que cette terre, ajoutée à la pierre d'Andira, était sans doute la cadmie fossile : « Loquitur noster de « terra, qua æris seu cupri color mutabatur in candi« dum, quæ zinci ochra, quæ hodie vocatur *cadmia* « *fossilis*, fuerit necesse est.... Neque unus Aristoteles « terræ cuprum tingentis meminit, etiam Strabo auctor « est ejusdem generis terram ad eandem rem esse « adhibitam ab aliis populis. Nimirum circa Andeira, « urbem Lelegum, reperiebatur terra, quæ cupro ad« dita, efficiebat τὸ καλούμενον χρᾶμα, ὅ τινες ὀρείχαλκον « καλοῦσι[1]. » C'est une erreur qui rendrait toute la phrase inintelligible ; nous allons voir que ce n'était point la terre ajoutée à la pierre d'Andira, mais bien la pierre elle-même, qui devait être ici la cadmie fossile ou la calamine. Du reste, Beckmann ne s'est attaché qu'à cette seule circonstance, laissant ainsi toutes les difficultés du passage intactes, ce qu'il semble reconnaître lui-même, puisqu'il ajoute : « Ita intelligenda « esse verba Strabonis palam est, etsi quæ ea exci« piunt, intellectu difficilia sint. »

Venons à un homme qui avait des connaissances en histoire naturelle, et qui fut surtout un grand Grec ; je veux parler de Coray. Dans la traduction française de Strabon, voici comme il rend le passage qui nous oc-

1. *De Mirabil. Auscult.*, p. 132 sq.

oupe : « Aux environs d'Andira, on trouve une espèce « de pierre qui se change en fer par l'action du feu ; « ce fer mis ensuite en fusion avec une certaine terre, « produit le zinc. Du mélange de ce dernier avec du « cuivre, résulte ce métal que quelques-uns appellent « orichalque. » Ainsi d'après cette traduction, nous aurions ici un enchaînement d'effets devenant causes à leur tour, et dont la pierre d'Andira serait le principe générateur : celle-ci produirait le fer, le fer produirait le zinc, et le zinc uni au cuivre produirait l'orichalque. Mais qui jamais a pu avancer que le fer produit le zinc ? Sans doute ils se rencontrent souvent dans le même minerai ; mais les deux métaux y sont parfaitement distincts ; on sait qu'un métal n'est presque jamais isolé dans sa mine, et qu'il s'en trouve ensemble jusqu'à trois et quatre et au delà. L'or est toujours mêlé d'une plus ou moins grande quantité d'argent ; dira-t-on pour cela que l'or produit l'argent, ou que l'argent produit l'or ? L'argent se trouve très-souvent mêlé de plomb et de cuivre ; peut-on dire qu'il les produit, ou qu'ils le produisent ? Telle est cependant l'énormité que le docteur Coray prête à Strabon. Mais si le géographe avait commis l'erreur ? Il n'en est point ainsi ; et la faute est tout entière au traducteur. La phrase de Strabon se compose de trois propositions ayant un seul sujet, qui est λίθος ; il suffit d'un coup d'œil pour s'en convaincre : « Ἔστι δὲ λίθος περὶ τὰ Ἄνδειρα, ὃς « καιόμενος σίδηρος γίνεται. — Il est aux environs d'An- « dira une pierre qui, brûlée, devient du fer. » Εἶτα « μετὰ γῆς τινος καμινευθεὶς ἀποστάζει ψευδάργυρον. — En- « suite calcinée au fourneau avec une certaine terre, « elle distille du faux argent. » Il est évident que c'est

encore la pierre, qui calcinée au fourneau, distille ce faux argent, et qu'on doit reprendre λίθος devant χαμινευθείς. Qu'a fait cependant Coray? Il a supposé trois sujets différents aux trois propositions, transformant l'attribut de la première en sujet de la seconde, et l'attribut de la seconde en sujet de la troisième. Ainsi pour lui, ce n'est pas λίθος qu'on doit reprendre devant χαμινευθεὶς, mais σίδηρος, l'attribut de la première proposition. C'est là, ne craignons pas de le dire, fausser la syntaxe grecque[1]. Si le docteur eût jeté les yeux sur un autre géographe, sur Étienne de Byzance, il se serait sans aucun doute aperçu de son erreur. Au mot Ἄνδειρα, en effet, Étienne de Byzance reproduisant la phrase de Strabon, la simplifie et l'éclaircit : « An-

1. Une chose à noter, mais que je ne remarque certainement pas à la décharge de Coray, c'est que Savot, habile numismatiste, mais qui n'était que peu ou point du tout hélléniste, a traduit à peu près comme lui la phrase de Strabon : « Strabon, dit-il, sur « le subjet du mot *Andoira*, dit qu'auprès de cette ville, mesme « suivant l'opinion de quelques-uns, proche le mont *Tmolus*, se « trouve une certaine pierre, laquelle estant fondue rend du fer : « par après si on mesle dans le fourneau ce fer avec une certaine « terre, qu'il en découle, et s'en fait un certain minéral, qu'il « appelle *pseudargyrum*, avec lequel, si on adjouste du cuivre, « on en fait l'*orichalcum* ou latton. » (*Discours sur les Médailles antiques*, p. 110.)

Le docteur Coray publia plus tard une édition du texte de Strabon, avec des notes en grec littéral ; j'ai vérifié s'il était revenu sur le sens de la phrase, et je me suis assuré qu'il nous avait donné son dernier mot ; voici, en effet, ce que dit sa note : « Pour « la leçon et pour le sens de ce qui suit, voyez ce que j'ai remarqué dans la traduction française. — Περὶ δὲ τῆς γραφῆς καὶ ἐξη- « γήσεως τῶν ἑπομένων, ἔπιθι τὰ σημειωθέντα μοι ἐν τῇ Γαλλικῇ με- « ταφράσει (t. IV, p. 279). »

« dira, dit-il, où se trouve une pierre qui, brûlée « devient fer; ensuite, calcinée au fourneau avec une « certaine terre, elle distille du faux argent; puis mêlée « au cuivre, elle devient orichalque. Ainsi le racontent « Strabon et Théopompe dans leur treizième livre. — « Ἄνδειρα· ἐν ᾗ λίθος, ὃς καιόμενος, σίδηρος γίγνεται· εἶτα « μετὰ γῆς τινος καμινευθεὶς, ἀποστάζει ψευδάργυρον· εἶτα « κραθεὶς χαλκῷ, ὀρείχαλκος γίγνεται. Στράβων ιγ´ καὶ Θεό- « πομπος ιγ´[1]. »

Il est vrai que le dernier membre de la phrase de Strabon surprend d'abord par une apparente irrégularité; car, après nous avoir dit : ὃς καιόμενος, καμινευθεὶς, l'historien passe brusquement au féminin de la façon suivante : ἡ προσλαβοῦσα χαλκὸν, etc. Ce changement de genre embarrassait beaucoup Coray; écoutons sa note : « Beckmann, dit-il, exprime un peu « différemment ce passage de Strabon, qui, en effet, « n'est pas fort clair. Cet ἡ προσλαβοῦσα (au féminin) « ne se rapporte à rien dans la phrase. Si l'on adop- « tait pour le second mot la variante προσλαβὼν (au « masculin) de quelques manuscrits, et qu'on chan- « geât le premier en ἣ (avec esprit doux), comme il « est écrit dans le nôtre, 1393, il faudrait alors tra- « duire : *On trouve une espèce de pierre qui se change*

1. A la place du second nombre ιγ', qui me paraît attiré par le premier, je proposerais de lire κε', chiffre donné en toutes lettres par le scholiaste d'Apollonius de Rhodes. (Voyez p. 221). Les deux citations, en effet, doivent appartenir au même passage, et M. Wichers, l'éditeur des *Fragments de Théopompe*, s'est évidemment trompé en plaçant la citation d'Étienne de Byzance au XIII[e] livre des *Philippiques*, et celle du scholiaste au XXV[e] (*Theopompi Fragm.*, p. 84 et 96; cf. p. 192 sq. et 225).

« *en fer par l'action du feu : ce fer mis ensuite en*
« *fusion avec une certaine terre, produit le zinc : s'il*
« *est uni* (ἡ προσλαβὼν), *avec du cuivre, il se change*
« *en métal, que quelques-uns appellent du nom d'ori-*
« *chalcum*[1]. »

On voit que cette note ne touche point du tout au fond de la difficulté, et qu'elle cherche seulement à régulariser une construction. Le docteur trouve que cet ἡ προσλαβοῦσα (au féminin) ne se rapporte à rien dans la phrase ; moi je trouve qu'il se rapporte à trop de choses, et que c'est ce qui le rend un peu embarrassant. On peut, en effet, le mettre en rapport avec γῆς, qui n'en est séparé que par trois mots, et avec λίθος, le sujet principal ; car λίθος est des deux genres. Que ce dernier rapport soit le seul légitime, cela est incontestable ; il suffira de rappeler que Théophraste, dans le traité *des Pierres*, a souvent passé du masculin au féminin de λίθος, et qu'il offre des exemples de cette permutation dans une même phrase. Ainsi, au sujet des pierres fusibles : « Quant à la combustion « des pierres, dit-il, quelques-unes se fondent et se li- « quéfient, comme les métalliques ; celle, en effet, qui « contient l'argent, le cuivre et le fer, se liquéfie avec « ces métaux, soit à cause de l'humidité des substances « renfermées en elle, soit aussi par sa propre nature : « — Κατὰ δὲ τὴν πύρωσιν, οἱ μὲν τήκονται καὶ ῥέουσιν, ὥσπερ « οἱ μεταλλευτοί· ῥεῖ γὰρ ἅμα τῷ ἀργύρῳ καὶ τῷ χαλκῷ καὶ « τῷ σιδήρῳ καὶ ἡ λίθος ἡ ἐκ τούτων, εἴτ' οὖν διὰ τὴν ὑγρότητα « τῶν ἐνυπαρχόντων, εἴτε καὶ δι' αὑτάς[2]. »

1. *Traduction de Strabon*, t. IV, 2e part., p. 206.
2. *De Lapid.*, § 9, t. I, p. 688, ed. Schneider. — Schneider a

Οἱ λίθοι τήκονται.... οἱ μεταλλευτοὶ, au masculin ; ἡ λίθος ἡ ἐκ τούτων.... δι' αὐτὰς, au féminin.

Toutefois, comme un manuscrit a donné προσλαβὼν, j'aimerais mieux lire : εἶτα προσλαβών. Εἶτα continue la construction du second membre : εἶτα μετὰ γῆς τινος καμινευθεὶς, et se trouve confirmé par Étienne de Byzance : εἶτα κραθεὶς χαλκῷ. La correction de Coray, qui consiste simplement à changer ἡ en ἢ, et à faire ainsi du relatif une conjonction, paraît fort plausible ; mais en réalité elle va contre l'esprit du passage ; car Strabon avance trois propositions affirmatives, et la conjonction *ou* rendrait la dernière hypothétique. Du reste, en laissant le texte tel qu'il est, on peut l'expliquer grammaticalement, et dans aucun cas, il ne saurait subsister la moindre incertitude sur le sens général.

La question grammaticale discutée et éclaircie, il nous reste à traiter la question physique, ce qu'on n'a point fait jusqu'à présent. Quelle est cette pierre merveilleuse, qui produisait de si surprenants effets, qui engendrait le fer, le zinc et transformait le cuivre en laiton ? C'est la pierre calaminaire ou la mine de zinc. Disons d'abord que la matière appelée par les Grecs ψευδάργυρος, est, selon toute vraisemblance, notre zinc. Tel qu'on l'obtient par la fusion, le zinc est une substance dure, sans être cassante, d'un blanc assez brillant, et que l'antiquité a pu désigner convenablement sous le nom de *faux argent*. Ce métal est grand ami du fer, et il se trouve très-souvent avec lui. Dans la

écrit δι' αὐτοὺς, au lieu de δι' αὐτάς : « Δι' αὐτὰς, dit-il, mutavi in αὐτούς. » (*Annot. ad libr. de Lapid.*, t. IV, p. 548.) C'est un tort.

plupart des mines de fer, il s'en rencontre en plus ou moins grande quantité; cependant alors sa présence ne se révèle qu'à la suie des fourneaux. Comme il est extrêmement volatil, il se sublime aisément sous l'action du feu vif qu'on emploie pour réduire le minerai du fer, et il s'attache, sous une forme concrète aux parois des cheminées des fonderies. C'est cet enduit qu'on appelle *la cadmie des fourneaux*[1], et qui pulvérisée et fondue avec le cuivre rouge, le transforme en cuivre jaune ou laiton. Le procédé se nomme *cémentation*. Mais le zinc a aussi sa mine ou plutôt ses mines propres dont on l'extrait en vapeur ou en fusion; ce sont la calamine, qu'on appelle encore *cadmie fossile*, et la blende; or, ces deux mines contiennent toujours du fer avec le zinc, et la blende, en plus grande quantité que l'autre. Voilà donc une pierre qui réunit déjà deux conditions de celle d'Andira, puisqu'elle contient du fer et du zinc ou du faux argent; poursuivons. Nous venons de dire que le laiton ou cuivre jaune s'obtient par la cémentation de la *cadmie des fourneaux*, ou concrétion du zinc sublimé; on le produit encore en alliant le zinc fondu avec le cuivre rouge. Mais le plus beau et le meilleur tout à la fois, c'est celui que donne la cémentation de la mine même du zinc, cémentation qui consiste à réduire en poudre la pierre calaminaire, à la mêler avec une égale quantité de poudre de charbon un peu humectée, et à recouvrir de ce mélange les lames de cuivre rouge, qu'on met ensuite au fourneau. Voilà donc la troisième condition

1. Les anciens qui nous ont transmis le nom de *cadmie*, en connaissaient aussi l'usage, comme il se voit par Pline (*Nat. Hist.*, XXXIV, 2 et 22) et Dioscoride (V, 84).

remplie, puisque la même pierre, s'adjoignant le cuivre, le transforme en laiton.

Je n'ai pas encore tout dit; Strabon n'a prétendu établir aucune solidarité entre les trois effets de la calamine, et s'il les présente successivement et comme en relief, c'est pour faire de cette pierre une sorte de curiosité naturelle. Quant à la terre qu'on ajoutait à la chaux du zinc, c'était sans doute un fondant pour la rendre plus fusible, comme on se sert encore de poussière de charbon. Il est peu de minerais qui n'aient besoin d'un pareil auxiliaire; ainsi la mine de fer, si elle est chargée de matière calcaire, demande l'addition d'une certaine quantité de terre vitrifiable, et si elle est mélangée de matière vitreuse, demande l'addition d'une certaine quantité de terre calcaire. Notons d'ailleurs que l'emploi de ces agents pour accélérer la fusion fut pratiqué des anciens. L'auteur des *Récits merveilleux*, dans un passage fort important pour la connaissance de la métallurgie antique, nous apprend que les Chalybes, en fondant leur fer, y jetaient de la pierre appelée *pyromaque*, qui se trouve abondamment dans leur pays : « Παρεμβάλλειν δὲ τὸν « πυρίμαχον καλούμενον λίθον· εἶναι δὲ ἐν τῇ χώρᾳ πολύν[1]. » Aristote, qui paraît avoir fait en grande partie les frais de ce passage, donne à peu près le même détail dans ses *Météorologiques*[2]; et Théophraste à la suite d'une phrase citée plus haut, lorsqu'il parle des pierres fusibles, dit à son tour : « C'est ainsi que les pierres « pyromaques et les pierres de meulière entrent en

1. *De Mirab. Ausc.*, XLIX, p. 92, éd. Beckm.
2. IV, 5.

« fusion avec le métal auquel les ajoutent les fondeurs.
« — Ὡσαύτως δὲ καὶ οἱ πυρομάχοι καὶ οἱ μυλίαι ῥέουσιν, οἷς
« ἐπιτιθέασιν οἱ καίοντες[1]. »

Il ne s'agit donc ici que de la mine du zinc ; et disons-le maintenant, Strabon avait lui-même clairement indiqué son objet ; car en finissant son article, il ajoute : « Il se produit aussi du faux argent aux envi-
« rons du Tmolus. »

J'ai éclairci, je crois, le passage du géographe, et résolu la question physique. Il est donc bien avéré que les anciens appelèrent orichalque l'alliage du zinc et du cuivre rouge, ou le laiton ; Strabon vient de le dire en le prouvant, et Étienne de Byzance a confirmé le fait en indiquant la source où il avait été puisé, les *Philippiques* de Théopompe, ce qui remonte la fabrication du cuivre jaune au moins au milieu du IVe siècle avant l'ère chrétienne[2]. Remarquons à présent que du rapprochement des diverses citations qu'ont faites de Théopompe, au sujet de l'orichalque, Strabon, Étienne de Byzance et le scholiaste d'Apollonius de Rhodes, il résulte évidemment que l'auteur des *Philippiques* avait parlé en détail de cette sub-

1. *De Lapid.*, § 9, t. I, p. 688, ed. Schneid.

2. Théophraste a signalé aussi le procédé et les principaux effets de la cémentation du cuivre par la calamine, dans un passage fort curieux et trop peu connu pour que je ne le cite point : « La
« terre, dit-il, la plus remarquable par ses propriétés est celle
« qu'on mêle au cuivre ; car à la faculté d'entrer en fusion, et de
« se confondre avec le métal, elle joint une vertu tellement effi-
« cace, qu'elle rend ce cuivre supérieur par la beauté de la cou-
« leur. — Ἰδιωτάτη δὲ ἡ τῷ χαλκῷ μιγνυμένη· πρὸς γὰρ τῷ τήκεσθαι
« καὶ μίγνυσθαι καὶ δύναμιν ἔχει περιττήν, ὥστε τῷ κάλλει τῆς χρόας
« ποιεῖν διαφοράν. » (*De Lapid.*, § 49, t. I, p. 698, ed. Schneider.)

stance, et qu'il l'avait considérée sous le double rapport de l'histoire et de la physique.

A ces graves témoignages, nous en pouvons ajouter d'autres qui empruntent de ceux-ci un nouveau poids. Festus, définissant la cadmie fossile, nous dit : « Cadmea, terra quæ in æs conjicitur, ut fiat orichalcum[1]. — Cadmie, terre qu'on jette sur le cuivre « pour produire l'orichalque. » Le grand Étymologique[2] et Tzetzès, définissant l'orichalque, nous disent à leur tour : « D'autres prétendent que l'orichalque « est un alliage du cuivre qu'on trouve à présent et « dont on a fait du cuivre blanc; car ce n'est qu'à « l'aide d'une préparation particulière que le cuivre « devient blanc, étant roux de sa nature. — Ἄλλοι δὲ « λέγουσιν, ὅτι χύμευσίς ἐστι χαλκοῦ τοῦ νυνὶ εὑρισκομένου, « λευκοῦ χαλκοῦ [γενομένου]· σκευασίᾳ γάρ τινι γίνεται ὁ χαλ« κὸς λευκὸς, φύσει πυῤῥὸς ὤν[3]. » Le grammairien Jean

1. V. *Cadmea*. Les éditions ponctuent mal; la virgule doit être après *Cadmea*, et non après *terra*.

2. V. Ὀρείχαλκος.

3. Ad *Scut. Hercul.*, 122. — J'ai fondu la glose de Tzetzès avec celle du grand Étymologique, parce que c'est évidemment la même; seulement chacun des grammairiens l'a donnée de son côté fautive et incomplète. En les rapprochant, j'ai été assez heureux, je crois, pour pouvoir les corriger et les compléter l'une par l'autre, et rétablir intégralement le texte primitif, sauf un seul mot que j'ai ajouté. Rendons compte de ce travail critique.

Voici la glose de Tzetzès : « Ἄλλοι δὲ λέγουσιν, ὅτι ὀρείχαλκος χύ« μευσίς ἐστι χαλκοῦ τοῦ νῦν εὑρισκομένου. Οὐ γὰρ σκευασίᾳ τινὶ γίνεται « ὁ χαλκὸς λευκὸς, φύσει πυῤῥὸς ὤν. »

Voici celle du grand Étymologique : « Ἄλλοι δὲ λέγουσιν, ὅτι ὀρεί« χαλκος χύμευσίς ἐστι χαλκοῦ, τοῦ νυνὶ εὑρισκομένου λευκοῦ χαλκοῦ· « οὗτος γὰρ σκευασίᾳ τινὶ γίνεται λευκὸς, φύσει. »

Dans le premier grammairien, où qui vient après εὑρισκομένου,

Pédiasimus nous avait déjà dit : « Ὀρείχαλκος· τὸ λευκὸν « χάλκωμα[1]. — Orichalque, cuivre blanc, » désignant sans aucun doute le laiton. Il faut noter, à propos de l'épithète *blanc*, donnée à cet alliage, qu'elle lui convient aussi ; car le laiton est plus ou moins blanc, jaune ou rouge, suivant les différentes doses du mélange.

Ces explications contribuent à éclaircir un passage malheureusement mutilé de Théophraste, mais où l'on verra surtout à présent, que le philosophe naturaliste, qui vient de nommer simplement le *cuivre*, χαλκὸν, ne peut désigner que le cuivre pur et le cuivre allié, quand il ajoute quelques mots après, ἐρυθρὸν καὶ λευκὸν, *rouge et blanc*[2].

De là il suit aussi que Dioscoride n'a pas d'autre intention, lorsque dans sa *Matière médicale*, il parle au commencement d'un chapitre, du *cuivre blanc*, χαλ-

n'est que la fin du mot λευκοῦ ; qui manque ainsi que χαλκοῦ, comme il se voit par le grand Étymologique. Un manuscrit de Tzetzès offre σκευασία γὰρ, leçon certaine, et qui prouve que c'était là le commencement de la phrase.

Dans le second grammairien, il faut nécessairement après λευκοῦ χαλκοῦ, ajouter γενομένου ou un mot équivalent ; car l'auteur doit vouloir dire que l'orichalque est un alliage du cuivre ordinaire, devenu cuivre blanc ou laiton. Mais le οὗτος qui suit, omis par le premier grammairien, doit disparaître ; car l'auteur dirait que le cuivre, qui est déjà blanc, devient blanc. C'est χαλκὸς, fourni par Tzetzès, qui réclame cette place. Enfin, φύσει attend manifestement πυῤῥὸς ὢν du même Tzetzès. Ces combinaisons réunies produisent la restitution suivante : « Ἄλλοι δὲ λέγουσιν, ὅτι χύμευσίς ἐστι χαλ-« κοῦ τοῦ νυνὶ εὑρισκομένου, λευκοῦ χαλκοῦ [γενομένου]· σκευασίᾳ γάρ « τινι γίνεται ὁ χαλκὸς λευκὸς, φύσει πυῤῥὸς ὤν. »

1. Ad *Scut. Hercul.*, 122.

2. *De Odor.*, t. I, p. 757, ed. Schneid.

χοῦ λευκοῦ, ou du cuivre allié, et à la fin, du *cuivre rouge*, ἐρυθροῦ χαλκοῦ, ou du cuivre pur[1].

Les mêmes explications prouvent encore que le cuivre appelé par les Latins *album*, *blanc*[2], ne dut pas avoir une autre signification que χαλκὸς λευκός.

Ainsi l'orichalque signifia tantôt le cuivre pur, tantôt le cuivre mélangé de zinc. Il se prit aussi, avons-nous dit, pour l'alliage que nous appelons aujourd'hui airain ou bronze ; c'est le lieu de le montrer.

L'étain fut connu des anciens et dès les temps les plus reculés, puisqu'il en est question dans les livres sacrés et souvent dans Homère. Qu'ils aient connu aussi le mélange de ce métal avec le cuivre, c'est ce que montre un passage des *Récits merveilleux*. Il s'agit du cuivre des Mosynœques, peuple qui habitait les bords du Pont-Euxin : « On dit, nous raconte l'auteur, « que le cuivre mosynœque est très-brillant et très-« blanc, non parce qu'on y mêle de l'étain, mais parce « qu'on l'allie avec une espèce de terre, qui existe en « ce pays, et qu'on fait calciner avec le métal. On « rapporte que l'inventeur de cet alliage ne l'enseigna « à personne ; c'est pourquoi les premiers ouvrages « en cuivre faits en ce pays sont supérieurs, et ceux « qui leur ont succédé ne le sont plus. — Φασὶ τὸν « Μοσύνοικον χαλκὸν λαμπρότατον καὶ λευκότατον εἶναι, οὐ « παραμιγνυμένου αὐτῷ κασσιτέρου, ἀλλὰ γῆς τινος αὐτοῦ γινο-« μένης καὶ συνεψομένης αὐτῷ. Λέγουσι δὲ τὸν εὑρόντα τὴν « κρᾶσιν, μηδένα διδάξαι· διὸ τὰ προγεγονότα ἐν τοῖς τόποις « χαλκώματα, διάφορα· τὰ δ' ἐπιγιγνόμενα, οὐκέτι[3]. » Nous

1. V, c. 189.
2. Plin. *Nat. Hist.*, XVI, 22 ; XXXIV, 26, et passim.
3. *De Mirabil. Ausc.*, c. LXIII, p. 134 sq. ed. Beckmann.

avons ici, en effet, dans le premier cas, l'alliage du cuivre avec l'étain, pour produire le bronze, et dans le second cas, l'alliage du cuivre avec la calamine, pour produire le laiton.

Un autre passage qui ne montre pas moins clairement l'usage habituel de la première de ces compositions, c'est celui de Polyen. Il nous apprend que Perdiccas, se trouvant à court de pièces d'argent, fit frapper à son empreinte une monnaie d'étain mêlé de cuivre, « Περδίκκας ἀργυροῦ νομίσματος ἀπορούμενος, χαλκό- « κρατον κασσίτερον ἐχάραξε[1]. »

Hésychius définit κρατέρωμα par : « Mélange de cui- « vre et d'étain. — Κρατερώματα· μίξις χαλκοῦ καὶ κασσι- « τέρου[2]. » Κρατέρωμα, qui n'a pas encore été compris, signifie *durcissement*, les anciens ayant fort bien observé que du mélange de ces deux métaux résultait un alliage beaucoup plus dur que chacun d'eux.

Venons aux preuves qui établissent qu'on donna le nom d'orichalque au mélange du cuivre avec l'étain. Aucun auteur ancien ne le déclare expressément; mais nous trouvons désignés comme étant de cette matière des objets qui ne pouvaient être que de bronze ou d'airain. Suidas, à la définition de l'orichalque que nous avons citée plus haut, ajoute des exemples pour montrer que ce métal servit à faire des cloches, des cymbales et des stèles : « Après avoir, dit-il, creusé un « tronc de sapin, ils y adaptent des cloches d'ori- « chalque. Dans une épigramme : Il consacra ces cym- « bales retentissantes d'orichalque et une boucle de

1. IV, 10, 2.
2. V. Κρατερώματα.

« cheveux parfumée. Et (ailleurs) une stèle d'orichal-
« que. — Φιτρὸν ἐλάτης κοιλάναντες ἐναρμόζουσιν εἰς αὐτὸν « κώδωνας ὀρειχάλκους. Ἐν ἐπιγράμματι·

« Ταῦτά τ' ὀρειχάλκου λάλα κύμβαλα, καὶ μυρόεντα
« Βόστρυχον (θήκατο).

« Καὶ ὀρείχαλκος στήλη [1]. »

Tous ces objets, les deux premiers surtout, les cloches et les cymbales, devaient être sans aucun doute non de laiton, mais d'airain. C'est encore l'airain qu'a voulu indiquer, selon moi, Libanius, sous le nom d'orichalque, lorsqu'il dit à l'empereur Julien : « Vous ne trouverez aucune colonne ni de pierre ni « de cuivre ni d'orichalque, pas même de diamant, « plus durable que le souvenir. — Οὔτε λιθίνην οὔτε « χαλκῆν οὔτ' ὀρειχαλκίνην, ἀλλ' οὐδ' ἐξ ἀδάμαντος στήλην « εὑρήσεις μονιμωτέραν τῆς μνήμης [2]. » Le but de l'orateur, en effet, est de rendre sa comparaison plus sensible, en énumérant les substances les plus dures, et en les disposant dans leur gradation naturelle : la pierre, le cuivre, le bronze et le diamant.

Nous sommes donc autorisés à croire que le nom d'orichalque, tout en désignant le plus ordinairement le laiton, désigna aussi parfois le bronze, et que de la sorte, indépendamment du cuivre naturel, il comprit les deux principaux alliages de ce métal.

Mais de ce triple emploi ne doit-il pas résulter aujourd'hui de fréquentes ou plutôt de continuelles

1. V. Ὀρείχαλκος. Tous ces exemples sont empruntés à divers auteurs : l'épigramme est d'Érycius, et a pour sujet une offrande faite par un prêtre de Cybèle à sa déesse (*Anthol. Pal.*, VI, 234).
2. *In Jul. Cons.*, t. I, p. 369.

équivoques ? Établissons avant tout une synonymie et une distinction qui pourront déjà simplifier et éclaircir la difficulté. Chez les Grecs, χαλκός fut le terme générique qui désigna le cuivre sous toutes ses formes ; ὀρειχαλκος, nous venons de le voir, comprit trois espèces dont la principale et la plus ordinaire était le laiton. Chez les Latins, *æs* se prit généralement pour le cuivre naturel, et particulièrement pour un mélange de cuivre et d'étain, quelle que fût la proportion. *Orichalcum* ne désigna jamais, sauf le sens fabuleux, que le laiton.

Maintenant, comment démêler les trois sens d'ὀρειχαλκος chez les Grecs ? Je crois d'abord qu'on n'a point à s'embarrasser de celui qui exprimait le bronze ou l'airain ; car la nature des objets le détermine suffisamment. Quant à la distinction des deux autres, voici, pour se guider, une règle assez sûre. Toutes les fois qu'il s'agira d'un objet de cuivre qu'on aura pu confondre avec l'or, ou dont on aura cherché à relever la valeur par l'éclat et la propreté, l'orichalque désignera tout naturellement le laiton ; car le cuivre jaune est moins sujet à verdir que l'autre, et rien ne ressemble mieux à l'or par le brillant et la couleur que cet alliage bien poli. Vérifions cette règle.

Une inscription trouvée dans les papiers de Fourmont, et publiée par M. Boeckh[1], nous offre le mot ὀριχαλκος (*sic*) ; mais comme il n'est question dans ce document que d'ustensiles de cuisine, en cuivre ordinaire, tels que χαλκεια θερμαντηρια, *des bouilloires de cuivre*, ἠθμω χαλκω, *des passoires de cuivre*, ὀρειχαλκος

1. *Corp. Inscr.*, t. I, p. 286, n° 161.

ne peut désigner ici que du laiton, bien que l'ustensile qu'il caractérisait, fasse défaut dans l'inscription.

On ne peut guère douter qu'il ne s'agisse encore du laiton dans ce passage du *Périple de la mer Érythrée* d'Arrien. Le géographe parlant des marchandises qu'on portait à l'entrepôt général d'Adulis : « Il y ar-« rive aussi, dit-il, de l'orichalque dont ils se servent « en guise de parure, et qu'ils coupent en morceaux « pour leur tenir lieu de monnaie. — Προχωρεῖ δὲ καὶ ὀρεί-« χαλκος, ᾧ χρῶνται πρὸς κόσμον, καὶ εἰς συγκοπὴν ἀντὶ νομί-« σματος[1]. » Si la monnaie pouvait désigner ici le cuivre pur, la parure doit désigner un métal plus choisi.

Philostrate, dans sa *Vie d'Apollonius de Tyanes*, a parlé de notre métal, et il l'a fait aussi en déterminant clairement sa nature. Apollonius veut montrer que le mépris des richesses numéraires se doit étendre non-seulement à l'or et à l'argent, mais aux métaux plus vulgaires ; et comme il se trouve en ce moment dans l'Inde, il a recours à une comparaison de la monnaie de ce pays avec celle des Romains et des Perses : « Ainsi, dit-il, les Indiens, par exemple, ont une mon-« naie d'orichalque et de cuivre noir, avec laquelle « sont obligés de tout acheter tous ceux qui sont ve-« nus s'établir au milieu de ce peuple. Quoi donc ? si « ces excellents nomades nous offraient leur numé-« raire, est-ce, ô mon cher Damis, qu'en me le voyant « refuser, tu m'avertirais et tu me montrerais que ce « qui constitue cette richesse, ce sont les pièces que « frappent les Romains ou le roi des Perses, mais que « cette monnaie-ci est une matière toute différente,

1. P. 45, ed. Blancard.

« fabriquée par les Indiens? — Καὶ μὴν καὶ νομίσματά « ἐστιν Ἰνδοῖς ὀρειχάλκου τε καὶ χαλκοῦ μέλανος, ὧν δεῖ δή- « που πάντα ὠνεῖσθαι πάντας, ἥκοντας ἐς τὰ Ἰνδῶν ἤθη. Τί « οὖν; εἰ χρήματα ἡμῖν ὤρεγον οἱ χρηστοὶ νομάδες, ἆρ' ἄν, « ὦ Δάμι, παραιτούμενόν με ὁρῶν, ἐνουθέτεις τε καὶ ἐδίδασκες; « ὅτι χρήματα μὲν ἐκεῖνά ἐστιν, ἃ Ῥωμαῖοι χαράττουσιν, ἢ ὁ « Μήδων βασιλεύς, ταυτὶ δὲ ὕλη τις ἑτέρα κεκομψευμένη τοῖς « Ἰνδοῖς[1]; » De ce passage, en effet, il s'ensuit clairement qu'Apollonius mettait l'orichalque et le cuivre noir bien au-dessous de l'or et de l'argent, et qu'il les regardait comme deux métaux composés. Ce cuivre noir, dont il est question plusieurs fois dans la Vie du thaumaturge, n'était sans doute qu'une combinaison du même genre que le bronze. Quant à l'orichalque, ce ne peut avoir été que le laiton.

Philostrate les associe encore plus loin ; le biographe nous montre encastrées dans les murs de la chapelle d'un temple des tables de cuivre représentant les actions de Porus et d'Alexandre, et où l'artiste, pour remplacer les couleurs, a mis en œuvre des métaux de plusieurs sortes : « Des tables de cuivre gravées, dit-il, « sont scellées dans chaque mur ; on y a représenté les « actions de Porus et d'Alexandre en orichalque, en ar- « gent, en or et en cuivre noir. — Χαλκοῖ πίνακες ἐγκεκρό- « τηνται τοίχῳ ἑκάστῳ γεγραμμένοι· τὰ δὲ Πώρου τε καὶ Ἀλε- « ξάνδρου ἔργα γεγράφαται ὀρειχάλκῳ καὶ ἀργύρῳ, καὶ χρυσῷ καὶ « χαλκῷ μέλανι[2]. » Ici l'orichalque est mis en première ligne ; mais, dans ce cas, il est inutile de le remarquer, la place ne préjuge rien de la valeur intrinsèque du métal.

1. II, 7, p. 55.
2. II, 20, p. 71.

La même observation ne saurait s'appliquer au passage suivant du même ouvrage. Apollonius étant à Rhodes, demande à Canus, fameux joueur de flûte, qui se trouvait alors dans cette ville, et qui venait de vanter les effets surprenants de son art : « Est-ce, « ô Canus, la flûte elle-même qui produit de tels « effets, parce qu'elle est d'or et d'orichalque et d'os « de jambes de cerfs ou de jambes d'ânes ? — Τοῦτο « οὖν, ὦ Κάνε, πότερον αὐτὸς ἐργάζεται ὁ αὐλὸς, διὰ τὸ χρυσοῦ « τε καὶ ὀρειχάλκου, καὶ ἐλάφων κνήμης ξυγκεῖσθαι, ἢ δὲ καὶ « ὄνων[1] ; » La place que donne ici Apollonius à l'orichalque annonce évidemment une matière inférieure à l'or ; mais, d'un autre côté, l'emploi qu'a reçu cette matière annonce un éclat rival de celui de l'or, par conséquent un laiton distingué.

Il en faut dire autant de l'orichalque d'un discours de l'empereur Julien. Dans son Panégyrique de l'impératrice Eusébie, décrivant une pompe royale, l'orateur nous y montre un grand nombre de chars, de chevaux, de véhicules de toutes sortes, travaillés avec un art exquis en or, en argent, et en orichalque : « Ἁρμάτων καὶ ἵππων καὶ ὀχημάτων παντοδαπῶν χρυσῷ « καὶ ἀργύρῳ, καὶ ὀρειχάλκῳ μετὰ τῆς ἀρίστης τέχνης εἰργα« σμένων[2]. » Cette place donnée immédiatement après l'or et l'argent, dans un objet de luxe, travaillé avec tant d'art, ne convient point au simple cuivre, c'est celle du laiton et du laiton le plus brillant.

Il nous reste à faire voir par des exemples éprouvés avec la même règle, que partout où les Romains ont

1. V, 21, p. 204.
2. *Orat.*, III, p. 110, ed. Spanhem.

désigné l'orichalque comme un corps réel, ils ont voulu parler de l'alliage du cuivre et du zinc.

Cicéron suppose le cas de conscience suivant : « Si quelqu'un, dit-il, vendant de l'or, croit vendre de l'orichalque, un acheteur honnête l'avertira-t-il que c'est de l'or, ou achètera-t-il un denier ce qui en vaut mille ? — Si quis aurum vendens, orichalcum se putet vendere, indicetne ei vir bonus, aurum illud esse, an emat denario, quod sit mille denarium[1] ? » Puisque le vendeur lui-même confond les deux métaux, il faut que leur ressemblance apparente soit grande ; et d'un autre côté, puisqu'il y a tant de disproportion dans leur valeur intrinsèque, il faut que leur matière soit très-différente ; partant le laiton seul peut concilier ces deux oppositions.

C'est sans doute le même alliage qu'il faut voir dans l'orichalque dont parle Horace, et qui servit à joindre les différentes parties de la nouvelle flûte des théâtres :

> Tibia non, ut nunc, orichalco vincta, tubæque
> Æmula ; sed tenuis simplexque foramine pauco[2].

Porphyre, le vieux commentateur du poète, l'entendait bien ainsi, puisqu'il dit : « La flûte, qui est passée d'usage, n'était ni aussi précieuse, ni aussi grande que la flûte actuelle, qui est ornée d'orichalque, lequel est très-semblable à une feuille d'or. — Nec tibia quæ interiit, tam pretiosa erat, neque tam magna, quam nunc est, quæ orichalco ornatur, quod simillimum bracteæ aureæ est. »

1. *De Offic.*, III, 23.
2. *Art. Poet.*, 202 seq.

Lorsque Suétone nous raconte que Vitellius, pendant qu'il n'était encore qu'administrateur des travaux publics de Rome, passait pour avoir enlevé les offrandes et les ornements des temples, et fait parfois des substitutions, en mettant à la place de l'or et de l'argent l'étain et l'orichalque : « In urbano officio « dona atque ornamenta templorum subripuisse, » et « commutasse quædam ferebatur, proque auro et ar« gento stannum et aurichalcum supposuisse[1] ; » assurément *aurichalcum* désigne ici du laiton ; car c'était la composition qui pouvait le mieux, et à moins de frais, simuler l'or et dissimuler le larcin. D'ailleurs Vitellius avait appris de César à commettre habilement ces fraudes sacriléges. « César, à l'époque de « son premier consulat, nous raconte le même Suétone, ayant dérobé du Capitole trois mille livres d'or, mit à la place un poids égal de cuivre doré. — « In primo consulatu tria millia pondo auri furatus « e Capitolio, tantumdem inaurati æris reposuit[2]. »

Un autre exemple qui marque assez nettement la distinction de ce métal artificiel, c'est celui de Pline. L'historien qui nous a déjà déclaré que l'orichalque ne se trouvait plus, prenant ici le mot dans l'acception vulgaire, sans nous en avoir prévenus, et sans se souvenir peut-être de ce qu'il avait avancé trois livres plus haut, nous dit au sujet de la chrysolithe ou topaze : « On enferme dans un chaton celles qui sont transparentes ; on met de l'orichalque sous les autres. « — Funda includuntur perspicuæ, ceteris subjicitur

1. *Vitell.*, V, 3.
2. *J. Cæs.*, LIV, 4.

« aurichalcum[1]. » C'est-à-dire que sous les topazes moins brillantes, il était d'usage de mettre une feuille de beau laiton, pour leur donner ce jaune d'or, qui en fait le lustre et le prix.

Lorsque le jurisconsulte Marcianus, au sujet de cette question de droit : « Si quelqu'un a vendu, sans le sa- « voir, un vase d'orichalque pour un vase d'or, » la résout en disant, « Que le marchand est tenu de four- « nir l'or qu'il a vendu. — Si vas aurichalcum pro « auro vendidisset ignorans, tenetur ut aurum quod « vendidit præstet[2]; » il résulte de la question que le vase a pu ressembler assez bien à l'or pour que le vendeur et l'acheteur y fussent trompés, et de la décision, que ce vase n'avait de commun avec l'or que l'apparence, double caractère qui s'applique au laiton sans équivoque.

Lorsque le grammairien L. Ampélius, qui a peut-être vécu au quatrième siècle, et qui nous a laissé un recueil de faits curieux, sous le titre de *Liber memorialis*, nous dit au chapitre VIII, où il passe en revue les *Merveilles du monde*, *Miracula mundi* : « Ibi « (Ephesi) et sepulchrum Icari stertentis, quasi dor- « miat, miræ magnitudinis, ex orichalco et ferro. — « A Éphèse se voit aussi le tombeau d'Icare ronflant, « comme s'il n'était qu'endormi, monument d'une « grandeur merveilleuse, fait d'orichalque et de fer, » l'orichalque de ce monument ne saurait être que du laiton.

Enfin lorsque Prudence nous dit que les païens,

1. *Nat. Hist.*, XXXVII, 42.
2. I, 45, ff. *De contrah. empt.*

après avoir imaginé de faire du soleil un dieu qui conduisait un quadrige, voulurent réaliser ces fictions à l'aide du bronze doré ou du marbre, ou de l'orichalque,

> Æris inaurati, vel marmoris aut orichalci,
> Jusserunt nitido fulgere polita metallo[1],

sans aucun doute l'*æs inauratum* représente le bronze doré, et l'*orichalcum*, le laiton.

Mais si par orichalque on doit souvent entendre du laiton, il est aussi des cas où sous le nom générique de cuivre, on doit voir l'orichalque assez clairement désigné.

Parmi les riches présents qu'Esdras apporta de Babylone pour le temple de Jérusalem, figuraient, nous dit l'historien Josèphe, *des vases de cuivre, plus précieux que l'or*, du poids de douze talents, χαλκᾶ σκεύη χρυσοῦ κρείττονα, σταθμοῦ ταλάντων δώδεκα[2].

Sur ce passage, Hudson a écrit la note suivante : « Æs istud erat aurichalcum, quod olim omnium me- « tallorum pretiosissimum habitum. » Je suis de son avis : ce cuivre ne saurait être que l'orichalque.

L'auteur des *Récits merveilleux* rapporte « Qu'il « existe dans l'Inde un cuivre tellement brillant, pur « et inoxydable qu'on ne peut à la couleur le distin- « guer de l'or. — Φασὶ δὲ καὶ ἐν Ἰνδοῖς τὸν χαλκὸν οὕτως « εἶναι λαμπρὸν καὶ καθαρὸν καὶ ἀνίωτον, ὡς μὴ διαγινώσκεσθαι « τῇ χρόᾳ πρὸς τὸν χρυσόν[3]. »

Je crois qu'il s'agit ici de l'orichalque, mais auquel

1. *Contra Symmach.*, I, 345 sqq.
2. *Antiq. Jud.*, XI, 5, 2.
3. *De Mirabil. Auscult.*, c. L, p. 97, ed. Beckmann.

on a prêté quelques-unes de ses propriétés fabuleuses; car le métal réel est très-oxydable.

Diodore de Sicile raconte que Jupiter, par reconnaissance pour les abeilles, ses nourrices, « Changea « leur couleur, et la rendit approchante d'un cuivre « semblable à l'or. — Ἀλλάξαι μὲν τὴν χρόαν αὐτῶν, καὶ « ποιῆσαι χαλκῷ χρυσοειδεῖ παραπλησίαν[1]. »

Il ne peut être ici question que d'un laiton très-éclatant. Souvenons-nous, en effet, que plus haut Hésychius a précisément défini l'orichalque : « Un cuivre « semblable à l'or. — Χαλκὸς χρυσῷ ἐοικώς, » ou χρυσο-« ειδής, comme parle Diodore de Sicile.

## NOTE

### SUR L'ÉTYMOLOGIE DES MOTS CUIVRE, LAITON ET BRONZE.

Terminons ce chapitre par quelques détails qui s'y placent naturellement, par quelques détails sur l'origine et sur l'histoire des trois noms que nous avons à prononcer si souvent, le *cuivre*, le *laiton* et le *bronze*.

Les Romains n'eurent d'abord que le mot *æs* pour désigner le cuivre en général, soit naturel, soit mélangé. Mais vers l'an 57 avant l'ère chrétienne s'étant emparés de Chypre, ils imprimèrent à l'exploitation des mines de cette île une telle activité que son métal se répandit dans tout l'empire, et en devint même un des revenus importants. On peut s'en faire une idée par ce que nous dit Josèphe. L'historien

1. V, 70.

nous apprend qu'Hérode ayant offert à Auguste, qui s'apprêtait à donner des jeux et à faire des largesses au peuple romain, la somme de trois cents talents, l'empereur lui donna en retour la moitié des revenus des mines de cuivre de l'île de Chypre, et lui confia le soin de l'exploitation de l'autre moitié : « Καῖσαρ δὲ αὐτῷ τοῦ μετάλλου τοῦ Κυπρίων χαλκοῦ τὴν « ἡμίσειαν πρόσοδον καὶ τῆς ἡμισείας τὴν ἐπιμέλειαν ἔδωκεν[1]. »

Dès lors le cuivre de Chypre tendit à remplacer les autres, et fut d'un usage à peu près exclusif. La langue suit les mouvements de la civilisation, et en reflète les changements : le mot *æs* tout seul ne suffisait donc plus pour désigner le cuivre qui avait prévalu, et l'on ajouta l'adjectif *Cyprium*. Bientôt même on se contenta de cet adjectif, et l'on dit simplement *Cyprium*. Pline, qui a parlé si souvent du cuivre, surtout dans le XXXIV[e] livre de son *Histoire naturelle*, emploie concurremment *æs Cyprium* et *Cyprium* tout seul, mais en usant plus fréquemment du dernier.

L'adjectif, qui n'exprime qu'un attribut de la substance, engendra un nom pour exprimer la substance entière, et *Cyprium* forma *cuprum*. Spartien, dans la *Vie de Caracalla*, parlant de barreaux d'*airain* ou de *cuivre*, se sert de *cuprum* : « Nam et ex ære vel cupro cancelli superpositi esse dicuntur[2]. » Toutefois, ce substantif ne se montre qu'au quatrième siècle, et il est juste d'ajouter qu'alors même il paraît avoir été exclu de la langue élégante, qui ne se servit que de *æs Cyprium*, ou plutôt de *æs* tout seul. *Cuprum* a formé à son tour le mot *cuivre*.

Cette étymologie me conduit à celle du mot *laiton*, mais autant la première est claire et facile, autant la seconde est obscure et embarrassante.

Ménage, plus malheureusement subtil que de coutume, veut dériver *laiton* d'ἔλατρον, mot grec qu'il imagine. Les

1. *Antiq. Jud.*, XVI, 4, 5.
2. *Hist. Aug.*, t. I, p. 725.

Italiens appellent ce métal *ottone*, en supprimant le *l* initial, comme ils l'ont fait pour d'autres mots, et au lieu de dire *lottone;* les Espagnols l'appellent *lata;* mais il s'agit de remonter plus haut. Je ne trouve qu'une origine qui satisfasse mon esprit, c'est l'adjectif *luteum*, *jaune*. On aura dit d'abord *æs luteum*, *cuivre jaune*, et l'adjectif devenant substantif en vertu de la loi que nous avons signalée, à propos de *Cyprium*, on se sera contenté de *luteum*. Il existe un cas tout pareil : le *jaune* de l'œuf se dit en latin *luteum*, pris substantivement.

Mais nous pouvons serrer encore de plus près notre mot. Les anciens teignaient la chrysocolle avec une plante nommée *luteum*, ou plus ordinairement *lutum* (le *Reseda luteola*). C'est ce *lutum*, ou plutôt *loutoum*, prononcé à la romaine, qui aura engendré l'italien *lottone*, et de là le français *leton*, *laton* et *laiton*.

Les anciens voulurent très-naturellement désigner les différents alliages du cuivre par la couleur que ce mélange donnait au métal. Ainsi, quand le cuivre *rouge*, æs *rubrum*, devint jaune, ils l'appelèrent, nous venons de le voir, æs *luteum*, puis *luteum* , *lutum*, cuivre *jaune*. Cette idée va nous servir de guide dans la recherche de l'étymologie de *bronze*.

L'airain que nous appelons aujourd'hui de ce nom, est, comme on sait, un mélange de cuivre, d'étain et de zinc, et sa couleur est un brun plus ou moins foncé, tirant plus ou moins sur le noir. Quel est donc le nom qui conviendra le mieux à cet alliage ? évidemment celui qui exprimera le mieux sa couleur. Du Cange interprétant, sur l'autorité d'un glossaire, le mot *brunea*, *brunia* ou *bronia*, dit que dans la basse latinité le mot s'est pris pour désigner une armure défensive de la poitrine, une *cuirasse :* « Thorax, lorica, *brunia*; » et comme ces cuirasses étaient ordinairement d'airain, c'est de *brunia* qu'il dérive le mot *bronze*. Il va plus loin; il pense que la couleur désignée par *brunus*, c'est-à-dire sombre, noirâtre, *brune*, dérive elle-même du nom de la cuirasse. Au mot *Brunus :* « Il est peut-être tiré, dit-il, ou

« de la couleur des prunes, comme le pense Ottavio Ferrari, « ou parce qu'il reproduit la couleur de la *brunia*, ou cui- « rasse ; d'où les Français ont tiré le mot *bronze*, pour dési- « gner l'*airain* dont on fait aussi les statues appelées « *bruneæ*, *de bronze*. — Sic forte dictus a prunorum colore, « ut censet Octavius Ferrarius, vel quod *bruniæ*, seu loricæ « colorem referat ; unde nostri *bronze*, pro ære ex quo « *bruneæ* et statuæ conficiuntur. »

Ce n'est pas là raisonner juste ; Du Cange prend le dérivé pour le primitif ; car nécessairement le nom de la couleur a précédé le nom de la cuirasse, et celui-ci ne peut venir que de celui-là. C'est donc de *brunus* qu'a été tiré *brunia* et ensuite notre mot *bronze*. Ménage fait sortir ce dernier de *frontis* : rien de plus forcé et de moins vraisemblable. Nous avons déjà presque le mot français dans *brunus*, prononcé *brouns*, après la suppression de l'*u* final ; toutefois, l'étymologie n'est pas encore complète. De même que les Latins disaient *album æs*, pour désigner un laiton tirant sur le blanc, de même ils ont dû dire *nigrum æs*, pour désigner le bronze plus ou moins foncé, comme les Grecs disaient χαλκὸς μέλας ; et plus tard, lorsque le mot *brunus* s'est employé dans le sens de *fuscus*, ils ont dû dire plus justement encore *brunum æs*, et ensuite, les cas et les genres se perdant, *brunus æs*, qui prononcé *brounsès*, touche à *bronze*.

Je trouve une preuve sensible de cette agglutination dans un mot de la basse grécité, rapporté par Du Cange, au même endroit. Un anonyme parle de *portes d'airain*, et dans sa langue métisse, il les appelle πόρτας προύτζινες : « Ἔχει καὶ δύο « πόρτας προύτζινες. » Le mot est mal écrit, et devant προύτζινες il doit y avoir un μ. Les Grecs modernes n'ayant pas dans leur alphabet de caractère équivalent à notre *b*, pour la prononciation, le figurent par μπ, parce que dans leur langue, lorsque ces deux muettes sont suivies d'une voyelle, le π se prononce comme notre *b* ; ainsi ἄμπελος = *ambelos*. Μπρούτζινες représente donc *broutzinès*, et me paraît décider la question.

Maintenant, à quelle époque *brunus* est-il entré dans le latin, pour y devenir le synonyme de *fuscus*? Il serait difficile de le déterminer. Du Cange signale *brunia*, *cuirasse*, dans un capitulaire de l'année 805. Mais comme le mot *bronze* devait exister antérieurement, et que l'adjectif désignant la couleur de cet alliage devait lui-même remonter encore plus haut, on pourrait conjecturer que *brunus* date du septième siècle. Je n'ose m'appuyer sur Isidore, bien qu'il semble résulter au premier abord d'un article de ses *Origines*, que *brunus* était en usage de son temps. Lorsqu'il définit le métis, produit de l'accouplement du cheval avec l'ânesse, métis plus petit que le mulet, et ordinairement plus roux, et qui se nommait en latin *burdo*, *hinnus* ou *mannus*, il dit qu'on l'appelle vulgairement *brunitus* : « Mannus vero « equus brevior est, quem vulgo *brunitum* vocant[1]. » Mais de meilleurs manuscrits ont donné *brunicum*, qui ne paraît lui-même qu'une corruption. *Mannus* avait pour synonyme *burrichus*, du grec πυῤῥιχὸς, *roux*, d'où est venu notre mot *bourrique*. Ce nom de *burrichus*, qui s'écrivait aussi *buricus*, paraît avoir dégénéré plus tard en *brunicus*, témoin le passage d'Isidore où il faut rétablir sans hésitation *buricum*, et cela, de l'aveu d'Isidore lui-même, qui, dans son *Glossaire*, interprète *mannulus* par *buricus* : « Mannulus, caballus, bu-« ricus. » *Brunicus*, en effet, ne pourrait venir que de *brunus*; or, la couleur de l'animal s'y oppose.

Quant à l'étymologie de *brunus*, il ne sort certainement pas de *prunum*, comme le croyait Ferrari ; le dériver de l'allemand *braun*, *brun*, c'est tomber dans une pétition de principes ; remonter à *brennen*, *brûler*, c'est s'écarter du sens du mot. Concluons que la racine de *brunus* nous échappe; et qu'il nous suffise d'avoir découvert, je crois, l'origine de *bronze*.

1. *Orig.*, XII, 1.

# CHAPITRE III.

L'orichalque est rappelé de temps en temps à son rôle primitif; raisons qui portent à lui rendre son ancien prestige. — Il désigne un cinquième âge du monde. — Plusieurs exemples, dont deux surtout intéressent l'histoire de l'art, et dont le dernier offre un curieux échantillon de la critique philologique chez les Grecs. — Détails sur le cuivre de Démonèse.

Cependant tandis que le commun des auteurs appliquait le nom d'orichalque à l'alliage vulgaire du cuivre et du zinc, d'autres écrivains faisaient signifier à ce nom la substance fabuleuse, et cherchaient à lui maintenir encore son ancien prestige, tantôt par imitation des poètes qui l'avaient célébré, tantôt pour rehausser la valeur et l'antiquité de quelque objet. Cette simple observation suffira, je crois, pour éclaircir bon nombre de passages qui ont embarrassé jusqu'à présent les critiques et les commentateurs. On verra d'abord que les poètes épiques surtout, célébrant des actions fabuleuses, n'ont pu et ne pouvaient que rappeler l'orichalque fabuleux, sous peine de mettre les choses en contradiction avec le temps.

Le premier que nous avons à citer, c'est Virgile; décrivant la cuirasse de Turnus, il dit :

Ipse dehinc auro squalentem[1] alboque orichalco
Circumdat loricam humeris[2].

1. *Squalens* ne signifie pas ici *resplendissant*, selon une erreur trop accréditée, mais *recouvert d'écailles*, *de lames*, etc. La cuirasse de Turnus est plaquée d'or et d'orichalque comme l'armure que décrit Stace un peu plus bas : « Et *sparsa orichalca* renident. »

2. *Æn.*, XII, 87.

« Lui-même ensuite attache autour de ses épaules sa « cuirasse recouverte de lames d'or et d'orichalque « brillant. » Nul doute que le poète latin ne rappelle ses devanciers grecs et notamment l'auteur de l'hymne homérique à Vénus, en associant comme lui, l'or et la substance imaginée pour rivaliser avec l'or,

Ἄνθεμ' ὀρειχάλκου χρυσοῖό τε τιμήεντος.

Servius a fait sur ce passage une note confuse et inexacte en quelques points, mais curieuse à beaucoup d'égards et renfermant des traditions que nous ne connaissions point d'ailleurs : « Chez les anciens, dit-il, « l'orichalque fut plus précieux que les autres métaux; « car, comme dit Lucrèce, les hommes qui, dans le « principe, n'avaient encore l'expérience de rien, ayant « incendié les forêts, la terre qui produit tout, sua « fortuitement les métaux par la chaleur de l'incendie, « et entre ces métaux, l'orichalque fut estimé le plus « précieux comme réunissant l'éclat de l'or à la du- « reté du cuivre. En effet, la hache qu'on avait faite « en or, dans le principe, fut abandonnée à cause de « sa mollesse; la même raison fit rejeter l'usage de « l'argent, bientôt celui du cuivre; on adopta l'ori- « chalque, jusqu'à ce qu'on en fût arrivé à l'emploi « du fer. C'est d'après ces métaux qu'on a établi aussi, « dit-on, une division des siècles. — Apud majores « orichalcum pretiosius omnibus fuit metallis; nam- « que, sicut Lucretius dicit, quum primum homines « silvas incendissent, nullarum adhuc rerum periti, « terra casu, fertilis omnium, ex incendii calore de- « sudavit metalla, inter quæ orichalcum pretiosius

« visum est, quod et splendorem auri et æris duritiem « possideret. Namque de auro primum securis facta « displicuit causa mollitiei; simili ratione et argenti « contemptus est usus, mox æris; orichalcum placuit « donec veniretur ad ferrum. Unde etiam sæcula ita « dicuntur fuisse divisa. »

Le grammairien, en nous disant tout d'abord que l'orichalque fut aux yeux des anciens le plus précieux des métaux, montre bien qu'il entend parler de la substance fabuleuse, et qu'il ne suppose pas d'autre intention à son poète ; mais lorsqu'il s'appuie sur l'autorité de Lucrèce, il se trompe. Lucrèce, qui attribue réellement la fortuite fusion des métaux à un incendie des forêts, n'a point parlé de l'orichalque, s'étant borné à signaler comme produit de l'accident, l'or, l'argent, le cuivre, le fer et le plomb :

Quod superest, *æs* atque *aurum* *ferrum*que repertum est,
Et simul *argenti* pondus *plumbi*que potestas,
Ignis ubi ingentes silvas ardore cremarat
Montibus in magnis. . . . . . . . . . . .[1].

« Au reste, le *cuivre* et l'*or* et le *fer* furent trouvés, « en même temps que l'amas de l'*argent* et la masse « du *plomb*, après que le feu eut consumé par son « ardeur les vastes forêts sur les grandes mon- « tagnes. »

Une autre erreur de Servius, c'est d'avoir confondu deux époques fort éloignées, et d'avoir attribué aux anciens Grecs une opinion particulière aux Romains, et qui ne reposa, comme nous le verrons bientôt, que

1. V, 1240 sqq.

sur une fausse étymologie. Quant à la tradition qui, aux quatre âges du monde, désignés par l'or, l'argent, le cuivre et le fer, en aurait ajouté un cinquième désigné par l'orichalque, le commentateur de Virgile est notre seul garant. Du reste, ce serait une preuve de plus de la grande célébrité dont jouit notre métal.

Le second poète épique qui a rappelé l'orichalque primitif, c'est Valerius Flaccus, quand il nous représente Bellone agitant dans sa démarche retentissante, l'orichalque de son armure :

. . . . . Passuque movens orichalca sonoro[1].

Nul doute encore que nous n'ayons ici la même matière dont Apollonius de Rhodes, le modèle de Valerius Flaccus, a fait la houlette que Lampétie *agite*, ὀρειχάλκοιο φαεινοῦ πάλλεν χαλαύροπα, la même matière dont Virgile a fait la cuirasse que Turnus essaye.

Au chantre des *Argonautiques* doit succéder celui de la *Thébaïde;* Stace nous montre le Sphinx qu'on a représenté sur le casque de Ménœcée, tressaillant de la fureur guerrière du héros, tandis que les ornements d'orichalque répandus sur cette armure, en sont tout radieux :

Emicat effigies, et sparsa orichalca renident[2].

Inutile d'insister sur la nature du métal; les raisons alléguées la déterminent clairement.

En quatrième lieu se vient placer Philostrate, qui

1. *Argon.*, III, 61.
2. *Theb.*, X, 654.

décrit ainsi la lance d'Achille : « Cette lance, dit-il, « avait sa hampe de frêne d'une longueur qu'on ne « vit jamais à aucune autre ; le bois en était droit, et « d'une telle force qu'on ne l'eût pu rompre ; la « pointe en était d'un indomptable acier, et pénétrait « tout ; à l'autre extrémité, elle avait le bout revêtu « d'orichalque, afin qu'en portant ses coups, elle fulminât des éclairs tout entière. — Καί φησι μῆκος μὲν « εἶναι τῇ μελίᾳ, ὃ μὴ ἄλλῃ αἰχμῇ· εὐθὺ δὲ τὸ ξύλον, καὶ « οὕτω τοι ἐῤῥωμένον, ὡς μὴ ἂν κλασθῆναι· τὸ δὲ στόμα τῆς « αἰχμῆς, ἀδάμαντός τε εἶναι, καὶ παντὸς διεκπαίειν· τὸν δὲ « στύρακα ἐκ τοῦ ἐπὶ θάτερα ὀρειχάλκου ἐμβεβλῆσθαι, ἵνα « ἅπασα δὴ ἀστράπτουσα ἐμπίπτῃ[1]. » Deux raisons nous font regarder ici l'orichalque du στύραξ, ou extrémité inférieure de la hampe, comme étant la substance merveilleuse, parce qu'il jetait des reflets éblouissants, et surtout parce qu'il ornait la lance d'Achille.

Au sophiste nous joindrons un poëte chrétien du IVe siècle, Apollinaire, qui a paraphrasé en hexamètres grecs les Psaumes de David. Arrivant à ce verset du roi-prophète : « Ἐν χαλινῷ καὶ κημῷ τὰς σιαγόνας αὐτῶν « ἄγξαι. — Étreins leurs mâchoires avec le frein et la « muselière, » il le rend par ce vers :

Γαμφηλὰς ξυνέαξον ὀρειχάλκοιο χαλινοῖς[2].

« Brise leurs mâchoires avec des freins d'orichalque. » Cet orichalque ajouté au texte comme ornement d'amplification, est-ce autre chose encore qu'une réminiscence poétique ?

1. *Heroïc.*, XIX, 4, p. 732.
2. *Psalm.*, XXXI, 9 et 21.

Mais ce n'est pas seulement le désir d'imiter les anciens poètes, et le respect pour les illusions du temps où l'on se plaçait, qui firent supposer à l'orichalque son antique valeur ; souvent aussi la tradition, pour accroître la vétusté ou la vénération de quelque objet, le fit passer pour être de ce précieux métal. J'ai à citer deux exemples et tous deux fort remarquables.

Le premier nous est offert par l'auteur des *Récits merveilleux*. Parlant du cuivre qu'on trouvait à Démonèse, île de la Propontide, et qui était extrait par des plongeurs, il dit : « C'est de ce métal qu'est la statue « qu'on voit à Sicyone dans un temple antique d'A« pollon, de même que celles qu'on appelle à Phénée « *statues d'orichalque*, et qui portent l'inscription : « *Hercule, fils d'Amphitryon, après avoir pris Elis,* « *les consacra.* — Ὅθεν ὁ ἐν Σικυῶνί ἐστιν ἀνδριὰς ἐν τῷ « ἀρχαίῳ ναῷ τοῦ Ἀπόλλωνος, καὶ ἐν Φενεῷ οἱ ὀρείχαλκοι κα« λούμενοι, ἐπιγέγραπται δὲ αὐτοῖς· Ἡρακλῆς ὁ Ἀμφιτρύωνος, « Ἦλιν ἑλὼν ἀνέθηκεν[1]. »

Ce qu'il y a surtout d'important pour nous dans ce

1. *De Mirabil. Ausc.*, c. LIX, p. 118 sq. ed. Beckmann. — On sent aisément une allitération cherchée dans le rapprochement Ἦλιν ἑλὼν, et il est difficile de méconnaître dans Ἦλιν ἑλὼν ἀνέθηκεν, la fin d'un hexamètre. Les anciens aimaient tant à rédiger leurs inscriptions en vers, que lorsque des mots rebelles, des noms propres en général, ne leur permettaient point de fournir le vers entier, ils se résignaient à n'en donner qu'une portion : les exemples abondent ; ceux qui sont un peu versés dans l'épigraphie grecque le savent. Je crois donc que l'inscription actuelle se composait de deux lignes, l'une en prose, et l'autre formant la fin d'un vers :

Ἡρακλῆς ὁ Ἀμφιτρύωνος,
Ἦλιν ἑλὼν ἀνέθηκεν.

récit, c'est l'assertion, d'une part que les statues de Phénée en Arcadie, étaient de cuivre démonésien, d'une autre part qu'on les appelait *statues d'orichalque*. Il semble, en effet, d'après ce rapprochement, qu'on n'ait établi aucune différence entre les deux matières, et Beckmann en a cru pouvoir tirer la conséquence que dans les deux cas il ne s'agissait que d'un laiton naturel : « Ergo æs Demonesium fuit non cuprum pu-« rum, sed auricalcum naturale[1]. » Cette hypothèse est purement gratuite, et ne paraît pas moins contraire à l'expérience physique qu'à la vraisemblance et aux faits positifs de l'histoire. Le laiton n'est d'abord qu'une production artificielle; ensuite, il est impossible de faire remonter la connaissance de cette composition jusqu'aux temps héroïques; enfin le docte naturaliste ne songe pas qu'aux yeux des Phénéens, c'eût été bien peu relever l'antiquité et le prix de ces œuvres d'art, que de les supposer simplement de laiton. La vérité est donc ailleurs.

Je suis engagé à dire un mot du cuivre de Démonèse. Beckmann pense que les veines de cette mine s'ouvraient dans la mer, et que c'est pour cela qu'on était obligé de la faire extraire par des plongeurs; il cite à l'appui de son opinion l'extraction sous-marine de pyrites vitrioliques, pratiquée de son temps à Harwich, en Angleterre : « Petebant vel expiscabantur « eam e mari, excurrentibus venis in mare. Neque « hæc res exemplo caret : expiscantur Angli e mari ad « oppidum Harwich pyritas, unde vitriolum elixant[2]. »

1. Ad c. LIX, p. 125.
2. *Ibid.*, p. 124.

Ce qu'il y a de plus sûr, c'est que cette espèce de métal jouit d'une assez grande renommée dans l'antiquité : Hésychius le signale comme une production remarquable[1], et Pollux nous apprend qu'il avait servi de matière à Vulcain pour former ce chien miraculeux, que le dieu anima du souffle de la vie, et qu'il offrit en présent à Jupiter ; nous lisons dans l'*Onomasticon* : « Νίκανδρος ὁ Κολοφώνιος τοὺς Ἰνδοὺς κύνας ἀπογόνους « φησὶν εἶναι τῶν Ἀκταίωνος κυνῶν, ὥσπερ καὶ τὰς Χαονίδας « καὶ Μολοττίδας ἀπογόνους φησὶ κυνὸς, ὃν Ἥφαιστος ἐκ χαλ- « κοῦ Δημονησίου χαλκευσάμενος,

« Καὶ ψυχὴν ἐνθεὶς, δῶρον ἔδωκε Διΐ[2]. »

« Nicandre de Colophon dit que les chiens de l'Inde « descendent des chiens d'Actéon, comme il dit aussi « que les chiens de Chaonie et de Molossie descendent « du chien que Vulcain, après l'avoir fabriqué de cui- « vre démonésien, et l'avoir pourvu d'une âme, offrit « en don à Jupiter. »

Mais personne jusqu'à présent n'a dit que le cuivre de Démonèse ait eu la nature ni porté le nom de l'orichalque. Comment cependant expliquer la double assertion de l'auteur des *Récits merveilleux* ? En supposant que les statues de Phénée aient jamais existé, chacun voit de prime abord que l'antiquité qu'on leur attribuait est ridiculement exagérée, que la matière et le travail de l'art démentent formellement l'inscription qu'elles portaient, et que l'inscription elle-même se discrédite la première. Mais pour la crédulité religieuse

1. V. Δημονήσιος χαλκός.
2. V, 38 et 39.

et pour le vulgaire des Grecs, cette contradiction était-elle apparente? Non, sans doute; et l'exagération même ne faisait que rendre les objets plus vénérables et plus saints. Nous saisissons maintenant le but et le vrai sens du mot orichalque dans cette circonstance. Tous ceux qui avaient intérêt à perpétuer l'illusion, à entretenir le respect superstitieux, se gardèrent bien d'assigner pour matière à ces statues soit l'airain, soit le laiton ou le cuivre même de Démonèse; mais ils les supposèrent d'orichalque, afin de reposer l'imagination sur une substance dont l'origine et la nature se dérobaient à toutes les recherches.

Je ne puis quitter le passage du pseudonyme Aristote sans me demander à quelle ancienne statue de Sicyone il y est fait allusion. Beckmann, pour appuyer son auteur, renvoie sans hésitation à Pausanias[1] et à Pline[2]. Mais Pausanias ne dit pas un mot qui puisse fournir l'appui qu'on lui demande, et Pline dit simplement que la statue qu'on admirait à Sicyone était l'œuvre de Dipœnus et de Scyllis. Or, peut-on inférer de là que cette statue était aussi de cuivre, et de cuivre démonésien? Beckmann l'a pensé : « Illo e « cupro Demonesio conflata fuit statua Apollinis, quæ « Sicyone erat[3]. » Erreur grave, assurément; tout porte à croire, au contraire, que la statue était de marbre; Pline lui-même semble le déclarer expressément lorsque, avant de rapporter la cause miraculeuse qui provoqua cette œuvre d'art, il nous apprend que Dipœnus et Scyllis furent les premiers de tous

1. II, 7, 7-8.
2. *Nat. Hist.*, XXXVI, 4.
3. *De Mirabil. Ausc.*, ad c. LIX, p. 124.

qui se distinguèrent dans la sculpture du marbre : « Marmore scalpendo primi omnium inclaruerunt « Dipœnus et Scyllis. »

Le second exemple que j'ai à citer intéresse aussi vivement l'histoire de l'art, et de plus, il nous offre un curieux échantillon de la critique philologique chez les Grecs. Pausanias visitant les marais de Lerne, et s'occupant des mystères qu'on y célébrait : « On pré« tend, dit-il, que Philammon institua les mystères des « Lernéens; mais d'abord il est bien évident que les « paroles qu'on y prononce pendant les pratiques sa« crées, ne sont pas anciennes[1]; et quant à ce que j'ai « ouï dire qui est écrit sur le cœur fait d'orichalque[2], « Arrhiphon a trouvé que cela n'est pas non plus de « Philammon. Cet Arrhiphon originaire de Triconium « en Étolie, et de notre temps un des plus considérés « parmi les Lyciens, habile à découvrir ce que per« sonne avant lui n'avait vu, a eu aussi le talent de « surprendre sur le cœur les particularités suivantes, « que les vers hexamètres, aussi bien que la prose qui « s'y trouvait mêlée avec ces vers, étaient entièrement « composés en dialecte dorien. Or, avant le retour des « Héraclides dans le Péloponnèse, les Argiens parlaient « la même langue que les Athéniens, et du temps de

1. Clavier a traduit : « Il est évident que ce qui se dit de ces « cérémonies secrètes, n'est pas ancien, » comme s'il y avait περὶ τῶν δρωμένων. Cette traduction n'est pas exacte; car elle forme une équivoque, si elle veut faire entendre les paroles qu'on prononçait pendant les cérémonies religieuses, et un contre-sens, si elle signifie les propos vagues qui couraient sur ces mystères.

2. Clavier a traduit, un cœur *de cuivre jaune* : il eût sagement fait, pour ne pas se compromettre, de rendre, *le cœur d'orichalque*.

« Philammon, le nom des Doriens n'était pas même, à « ce que je crois, arrivé aux oreilles de tous les Grecs[1]. « Tels sont les faits dont Arrhiphon démontrait la vé- « rité. — Καταστήσασθαι δὲ τῶν Λερναίων τὴν τελετὴν Φι- « λάμμωνά φασι. Τὰ μὲν οὖν λεγόμενα ἐπὶ τοῖς δρωμένοις δῆλά « ἐστιν οὐκ ὄντα ἀρχαῖα· ἃ δὲ ἤκουσα ἐπὶ τῇ καρδίᾳ γεγράφθαι « τῇ πεποιημένῃ τοῦ ὀρειχάλκου, οὐδὲ ταῦτα ὄντα Φιλάμμωνος « Ἀῤῥιφῶν εὗρε, τὸ μὲν ἀνέκαθεν Τριχωνιεὺς τῶν ἐν Αἰτωλίᾳ, « τὰ δὲ ἐφ' ἡμῶν Λυκίων τοῖς μάλιστα ὁμοίως δόκιμος, δεινὸς « δὲ ἐξευρεῖν, ἃ μή τις πρότερον εἶδε, καὶ δὴ καὶ ταῦτα φωρᾶσαι « ἐπὶ τῷδε· τὰ ἔπη, καὶ ὅσα οὐ μετὰ μέτρου μεμιγμένα ἦν τοῖς « ἔπεσι, τὰ πάντα Δωριστὶ ἐπεποίητο. Πρὶν δὲ Ἡρακλείδας κα- « τελθεῖν ἐς Πελοπόννησον, τὴν αὐτὴν ἠφίεσαν Ἀθηναίοις οἱ « Ἀργεῖοι φωνήν· ἐπὶ δὲ Φιλάμμωνος οὐδὲ τὸ ὄνομα τὸ Δωριέων « (ἐμοὶ δοκεῖν) ἐς ἅπαντας ἠκούετο Ἕλληνας. Ταῦτα μὲν δὴ « ἀπέφαινεν οὕτως ἔχοντα[2]. »

1. Clavier a traduit : « Le nom des Doriens n'était pas même, « à ce que je crois, connu des Grecs. » C'est là, selon moi, un grave contre-sens, qui du même coup altère la pensée de l'auteur et fausse l'histoire. Pausanias dit seulement que le nom des Doriens, à cette époque, n'était pas même arrivé à la connaissance de tous les Grecs ; et il ajoute encore une réserve assurément très-légitime en pareil cas, ἐμοὶ δοκεῖν, *à ce que je crois*. Que les Doriens, en effet, fussent absolument inconnus aux Grecs avant le retour des Héraclides, c'est là ce qui est invraisemblable, et ce que personne du reste n'était en droit d'affirmer.

2. II, 37, p. 199. — Il y a dans ce passage un rapport que l'on ne saisit pas du premier coup d'œil ; il se trouve dans le membre de phrase : Φωρᾶσαι ἐπὶ τῷδε.

A quoi se rapporte τῷδε ? On a proposé plusieurs conjectures, ou voulu faire divers changements au texte ; je crois qu'il faut simplement sous-entendre τῷ ὀρειχάλκῳ, après τῷδε. L'écrivain ne se souvenant que du nom masculin de la matière, et oubliant le nom féminin de l'objet, a dit ἐπὶ τῷ ὀρειχάλκῳ comme il avait dit ἐπὶ τῇ καρδίᾳ.

Je ne veux ni ne pourrais affaiblir en rien les éloges que donne ici Pausanias à la sagacité du critique étolien ; mais que de raisons encore à faire valoir avant et après la sienne! Existait-il à cette époque une prose et des vers? un langage rhythmé, et un autre qui ne l'était point? avait-on songé surtout à les mêler ensemble? et l'écriture elle-même et la forme des lettres? Venons à notre objet : après tant d'artifices mis en jeu pour abuser la simplicité religieuse, peut-on douter qu'on n'ait cherché à faire passer la matière du cœur mystique pour l'orichalque mystérieux des poètes?

## CHAPITRE IV.

**Troisième époque, ou âge latin de l'orichalque. — Les Romains altèrent l'orthographe du mot, et ce changement fait croire à une nouvelle composition fabuleuse du métal, et en engendre deux espèces. — Preuve évidente qu'il n'entrait pas du tout d'or dans l'orichalque. — Remarques grammaticales sur la déclinaison et la prosodie de ce nom.**

Je n'ai pas encore signalé toutes les vicissitudes qu'éprouva notre métal; les Romains devaient apporter dans sa destinée un changement considérable, et faire commencer ici la troisième époque de son histoire.

On sait que les anciens Latins remplacèrent la diphthongue *au* par *o*, écrivant *plostrum* pour *plaustrum*, *codex* pour *caudex;* d'où sont restés *sodes* pour *si audes*, *explodo* pour *explaudo*, etc. Plus tard, cette orthographe se régularisa, et rendit la diphthongue aux mots qui la réclamaient, en l'imposant même à quelques-uns qui la repoussaient. De ce nombre fut *orichalque*, et la raison en est aisée à deviner. Parmi les mots qui s'écrivaient avec la simple voyelle *o*, se trouvait *orum* pour *aurum;* Festus nous le dit, en nous apprenant que les campagnards, conservateurs opiniâtres des anciens usages, retinrent longtemps cette façon de prononcer. Au mot *orata*, espèce de poisson qu'on appelle vulgairement *daurade*, et que les ichthyologistes ont nommé le *spare dorade:* « *Orata*, « dit-il, espèce de poisson ainsi appelé de la couleur

« de l'or (*aurum*), que les campagnards prononçaient « *orum*, comme *oriculas* pour *auriculas*. — Orata, « genus piscis, a colore auri dicta, quod rustici *orum* « dicebant, ut *auriculas*, *oriculas*. » Cette orthographe primitive fit croire que la première moitié d'*orichalque* représentait aussi l'ancien *orum*, et que ce nom désignait une composition d'*or* et de *cuivre*. C'est pourquoi lorsque arriva la permutation de la voyelle *o* en la diphthongue *au*, dans *orum*, le changement s'étendit aussi à *orichalcum*, et engendra le mot hybride *aurichalcum*, espèce équivoque dont le goût des Romains paraît s'être fort bien accommodé; car chez eux ces composés étaient une des sources qui fécondaient la langue; Quintilien nous l'atteste. Après avoir dit que leurs mots se formaient quelquefois de deux mots latins entiers, comme *superfui*, *subterfugi*, il continue : « Ou bien ils se forment encore d'un mot de « notre langue et d'un mot étranger, comme *bicli-* « *nium* (du latin *bis* et du grec κλίνη); ou, en renver- « sant l'ordre (d'un mot étranger et d'un mot latin), « comme *epitogium* (du grec ἐπὶ et du latin *toga*) et « *Anticato* (du grec ἀντὶ et du latin *Cato*); ou de « deux mots étrangers, comme *epirrhedium*. Car « bien que la préposition ἐπὶ soit grecque, et que « *rheda* soit gaulois; et que ni les Grecs cependant « ni les Gaulois ne se servent d'un pareil composé, « les Romains, en accouplant les deux mots étran- « gers, en ont fait un qui leur est propre. — Aut « (junguntur) ex nostro et peregrino, ut *biclinium*; « aut contra, ut *epitogium* et *Anticato*; aut ex duobus « peregrinis, ut *epirrhedium*. Nam cum sit præpositio « ἐπὶ Græca, *rheda* Gallicum; nec Græcus tamen, nec

« Gallus utitur composito; Romani suum ex utroque « alieno fecerunt[1]. »

Festus reproduisant l'une et l'autre orthographe, et les accompagnant de leur étymologie, nous dit encore: « *Aurichalcum* vel *orichalcum* quidam putant com- « positum ex *ære* et *auro*, sive, quod colorem habeat « aureum. *Orichalcum* sane dicitur, quod in *montuosis* « *locis* invenitur; mons etenim Græce ὄρος appellatur[2]. « — *Aurichalcum* ou *orichalcum*: quelques-uns pen- « sent que ce métal est appelé *aurichalcum*, parce « qu'il est composé de *cuivre* et d'*or*, ou qu'il a *la* « *couleur de l'or*. Quant au nom d'*orichalcum*, il lui « vient sans aucun doute de ce qu'on le trouve dans « les endroits montueux ; car en grec, *montagne* se « dit ὄρος. »

Isidore admet la première orthographe à l'exclusion de la seconde, et affirme positivement que le mot est composé du latin et du grec : « Est autem nomen « compositum ex lingua Latina et Græca ; *æs* enim ser- « mone Græcorum χαλκὸς vocatur[3]. »

1. I, 5, 68. — Pour plus amples détails sur ces hybrides, dans la langue latine, on peut consulter Saumaise (Ad *Hist. Aug. Script.*, t. II, p. 405). Cependant je dois dire qu'ailleurs le même érudit a prétendu que les Romains n'étaient point dans l'usage de former des hybrides du genre d'*aurichalcum* : « Non hic mos antiquorum « mixto genere voces hybridas componere, ut hæc composita vi- « detur, si *aurum* in ea sumimus, ex Græco Latinoque. » (*De Homonym. Hyl. Iatr.*, p. 229.)

Cette assertion est formellement démentie par le principe de Quintilien et par le témoignage de Festus ; je ne parle pas d'Isidore.

2. V. *Aurichalcum*.

3. *Etymol.*, XVI, 20. — Isidore, quoique égaré sur l'étymologie par la fausse orthographe, a cependant bien vu que l'*aurichalcum*

Ainsi l'orichalque était réservé à devenir une seconde fois un métal fabuleux, et cette fois par une fausse étymologie! Plaute, qui n'était pas dupe de l'erreur, en a tiré cependant un parti fort avantageux; il a parlé assez souvent de l'orichalque, et toujours avec l'intention de jouer sur la première moitié du mot, et d'en faire briller l'or.

Dans le *Curculio*, Phædrome, le jeune amoureux, dit à Palinure, son esclave, qui vient de le rappeler à la modération : « Trouve-moi, au poids de l'or, un « amant qui ait de la retenue; et je te donne ce pe- « sant d'or. »

Auro contra cedo modestum amatorem; a me aurum accipe.

Et l'esclave reprenant vivement : « Trouve-moi au « poids de l'aurichalque un maître sensé à servir. »

Cedo mihi contra aurichalco, cui ego sano serviam.[1]

Ici l'aurichalque est plaisamment opposé à l'or, pour en faire tout au moins le contre-poids, sinon pour l'emporter.

Dans le *Miles gloriosus* : « Donne-moi au poids de

n'était que du laiton. Il croit qu'il fut ainsi nommé, parce qu'à l'éclat de l'or il joint la dureté du cuivre : « *Aurichalcum* di- « ctum, quod et splendorem auri et duritiam æris possideat. » Une chose remarquable, c'est qu'Isidore prend pour raison de son étymologie ce que Servius nous a donné pour raison de la préférence accordée à l'orichalque sur les autres métaux. Le commentateur de Virgile, en effet, nous a dit plus haut : « *Orichal-* « *cum* pretiosius visum est, quod et splendorem auri et æris « duritiem possideret. »

1. I, 3, 45 sq.

« l'aurichalque trois hommes avec des mœurs pa-
« reilles. »

Cedo treis mihi homines aurichalco contra cum istis moribus[1].

Et dans le *Pseudolus* : « Dieux immortels ! mon « imposture ne serait pas chère au prix de l'auri-« chalque. »

Di immortales! aurichalco contra non carum fuit
Meum mendacium[2].

Dans tous ces exemples, l'aurichalque est présenté comme une matière très-précieuse, grâce à la présence de l'or.

J'ai dit que le poète comique n'était point dupe de l'erreur; aucun Romain un peu instruit ne pouvait l'être; tous devaient savoir, en effet, ce qui était authentiquement avéré, qu'il n'entrait pas dans l'orichalque la moindre parcelle d'or. On peut mettre encore aujourd'hui cette vérité en évidence, en rapprochant deux Lois du Digeste.

Le premier qui ait songé à cette démonstration, c'est le jurisconsulte allemand Henri Salmuth, le traducteur à la fois et le commentateur de l'ouvrage de Gui Panciroli *Sur les anciennes inventions perdues*. Interprétant l'article de quelques lignes que son auteur a consacré à l'orichalque, il dit : « Quod autem dixi-« mus, *aurichalcum ex auro et ære mixtum non esse*, « id Marciani quoque auctoritate confirmatur negantis « eam valere venditionem, qua *aurichalcum* pro auro « esset venditum (L. 45, *De contrah. empt.*). At si « quid auri admixtum illud haberet, tum venditionem

1. III, 1, 64.
2. II, 3, 22.

« omnino consistere Ulpianus respondit; idque exem-
« plo viriolæ, quæ ex gemmis contextis auro vel ar-
« gento aliave materia componi solet. Hæc si aurea
« dicatur et vendatur, etsi magna ex parte inventa
« fuerit ærea, placuit tamen valere venditionem,
« maxime si aliqua ex parte saltem aurea sit, qualis
« dicebatur, atque ita auri quid admixtum habeat. »
(L. 14, *De contrah. empt.*[1])

Après Salmuth, un autre jurisconsulte a fait le même rapprochement pour en tirer la même conséquence, c'est l'avocat belge de Launay, dans un Mémoire que j'aurai bientôt à juger. Mais de Launay s'est rendu ici coupable d'une grave omission (car le rapprochement des deux Lois a de l'importance), il a négligé d'indiquer le commentaire qu'il avait sous les yeux, et qu'il venait de traduire, il n'a pas nommé Salmuth. Voici du reste le passage de son Mémoire. Après s'être posé la question, s'il entrait de l'or dans la composition de de l'orichalque, il y répond ainsi : « Un témoignage de
« l'antiquité, c'est-à-dire deux décisions de la législa-
« tion romaine, qui ont un rapport entre elles, nous
« prouvent bien clairement que non. La Loi 45 du
« Digeste (Tit. *De contrah. empt.*) présente ce qui
« suit : *Si quis vas aurichalcum pro auro vendidisset*
« *ignorans, tenetur ut aurum quod vendidit præstet.*
« Passons maintenant à la Loi 14 du même titre; voici
« le cas et la décision qu'elle renferme : « Si et ego me
« vendere aurum putarem, et tu emere, quum æs esset,
« ut puta coheredes viriolam, quæ aurea dicebatur,

1. Guidonis Panciroli *Rerum Memorabilium sive Deperditarum*, part. I, tit. VIII, p. 27 sq.

« pretio exquisito uni heredi vendidissent, eaque in-
« venta esset magna ex parte ænea, venditionem esse
« constat; ideo quia auri aliquid habuit. » Le lecteur
« a déjà saisi la conséquence véritablement frappante,
« qui résulte de la combinaison des deux passages que
« je viens de transcrire. Si croyant avoir vendu de l'or,
« l'on n'avait livré que de l'orichalque, cette vente
« est nulle, décide la Loi 45; et quelle en est la rai-
« son? c'est que dans l'orichalque il n'y a pas la
« moindre portion d'or; car s'il y en avait, la vente
« serait valide, témoin la Loi 14 où le jurisconsulte
« suppose que l'on a vendu un bijou, qui passait pour
« être d'or, et qui cependant, comme on l'a reconnu
« ensuite, n'était en grande partie que du cuivre :
« malgré cela, cette Loi décide que la vente subsiste,
« parce que, dit-elle, il y avait au moins une portion
« d'or dans le bijou vendu[1]. »

Mais on ne s'en tint pas à cette transformation du métal; la double orthographe produisit deux sortes d'orichalque. Festus les a distingués à peu près; Diomède le grammairien les signale nettement. Remarquant que les noms de métaux s'employaient toujours au singulier, chez les Latins, il cite l'*orichalque* et l'*aurichalque* : « Item metallica sunt sem-
« per singularia, ut argentum, aurum, ferrum,
« plumbum, *orichalcum*, stannum, cassiterum et
« *aurichalcum*[2]. »

Cependant, à mesure que l'on s'éloigne de l'antiquité, la signification du mot orichalque se précise

1. *Mémoires de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Bruxelles*, t. III, p. 378 sq.

2. I, p. 315.

davantage, en dépit de l'orthographe *aurichalcum*; et lorsqu'on approche des temps modernes, elle est déjà fixée dans le sens exclusif et permanent de *laiton*.

Au VI[e] siècle, Primase, évêque d'Adrumète, commentant le verset de l'*Apocalypse* où figure le *chalcolibanon*, voit sous la substance mystérieuse l'orichalque lui-même, et en donne ainsi la composition : « La « raison qui l'a porté à comparer les pieds à l'auri- « chalque, c'est que ce métal se fait avec le cuivre, « qu'on traite à grand feu, et auquel, par le moyen « d'un ingrédient qu'on y ajoute, on fait prendre la « couleur de l'or. — Aurichalco autem illa ratione « comparavit (pedes), quod ex ære fit, cum igne « multo, et, medicamine adhibito, perducitur ad au- « reum colorem[1]. »

Au VII[e] siècle, Isidore, évêque de Séville, reproduit textuellement la même définition : « Fit autem ex ære « et igne multo, ac medicaminibus perducitur ad au- « reum colorem[2]. »

Au VIII[e] siècle, l'auteur d'un commentaire sur l'*Apocalypse*, attribué à saint Ambroise, mais restitué depuis à un prêtre du nom de Bérengaud, qui paraît avoir vécu sous Charlemagne, s'exprime dans les mêmes termes que l'évêque d'Adrumète : « Qui similes « aurichalco dicuntur (pedes); æs namque in fornace, « quibusdam medicaminibus admixtis, tamdiu confla- « tur, usque dum colorem auri accipiat, et dicitur au- « richalcum[3]. »

L'*ingrédient* en question n'est bien certainement

1. *Comment. in Apocalypsin*, lib. I, *ad Apocal.*, I, 15.
2. *Etymol.*, XVI, 20.
3. *Ad calcem S. Ambrosii*, t. II, p. 502.

que la cadmie fossile ou calamine, et nous n'avons ici que du pur laiton; mais on voit que l'orthographe *aurichalcum*, qui avait prévalu, embarrassait les écrivains de ce temps, et que, pour la mettre d'accord avec la composition réelle du métal, ils supposèrent que la première moitié du mot signifiait non plus de l'or, mais la couleur de l'or.

Au IX^e siècle, Anastase, le Bibliothécaire, sans changer la signification d'*aurichalcum*, en modifie légèrement l'orthographe, et écrit plusieurs fois *aurochalcum*, dans ses *Vies des Pontifes*. Dans la *Vie* de Sixte III : « Obtulit et canthara cerostrata aurochalca[1]. » Il avait déjà dit dans la *Vie* de saint Sylvestre : « Fecit autem candelabra aurochalca[2]. » Ce n'est pas qu'il s'interdise la forme *aurichalcum*; quelquefois, au contraire, il les emploie l'une et l'autre à quelques lignes de distance.

La même orthographe se montre dans un des glossateurs publiés par H. Estienne : « Aurochalca, χραμάτινα. » B. Vulcanius a voulu lire : « Aurichalcum, χρᾶμά τι. » Ne changeons rien; *aurochalca* est ici un adjectif neutre, comme dans Anastase, et χραμάτινα un autre adjectif neutre, de χραμάτινος. Ce dernier mot me paraît même confirmer ce que j'ai dit du χρᾶμα de Strabon, à la page 245.

Au XIII^e siècle, un esprit plus ambitieux que puissant, mais qui eut aussi sa force propre, Albert le Grand, dans le livre des *Minéraux*, au chapitre où il traite de la nature et de l'alliage du cuivre (*De natura*

1. *Vit. Pontif.*, p. 64.
2. *Vit. Pontif.*, p. 15.

*et commixtione æris*), nous apprend le procédé qu'il vit employer lui-même à Paris, à Cologne et dans plusieurs autres endroits, pour convertir le cuivre en *aurichalcum*. C'est la pratique des temps modernes : on se servait de la calamine, réduite en poudre (*per pulverem lapidis qui calamina vocatur*). Albert observa que pour donner au laiton une teinte plus claire et plus approchante de la couleur citrine de l'or, on y mêlait un peu d'étain, remarquant toutefois avec justesse que cet ingrédient ôte beaucoup à l'alliage de la ductilité du cuivre pur. Il observa aussi que pour faire prendre au laiton un jaune d'or plus brillant encore, on attachait au cuivre la pierre calaminaire, afin que le zinc qu'elle contient, se trouvât plus longtemps en contact avec le métal qu'il devait jaunir. Mais ceux qui veulent, ajoute-t-il, rendre l'*aurichalcum* semblable à l'or jusqu'à rendre l'apparence trompeuse, remplacent l'étain par l'argent.

DE NATURA ET COMMIXTIONE ÆRIS.

« Hi autem qui in cupro multum operantur in no-
« stris partibus, Parisiis videlicet et Coloniæ, et in
« aliis locis in quibus fui et vidi experiri, convertunt
« cuprum in aurichalcum per pulverem lapidis qui
« calamina vocatur; et cum evaporat lapis, adhuc re-
« manet splendor obscurus declinans aliquantulum ad
« auri speciem. Ut autem albius efficiatur, et ita citri-
« nati auri magis sit simile, immiscent aliquantulum
« de stanno : propter quod etiam aurichalcum mul-
« tum de ductibilitate cupri amittit. Et illi qui deci-
« pere volunt, et splendorem similem auro inducere,
« ligant lapidem, ita quod diutius remanet in ære in

« igne, non evaporans cito ab ære.... Qui autem ad-
« huc amplius assimilare auro intendit, loco stanni
« ponit argentum, et immiscet aurichalco ; et hoc
« efficitur ita rutilum et citrinum, quod multi credunt
« ipsum esse aurum, cum in veritate adhuc sit in spe-
« cie æris[1]. »

A la même époque, un écrivain du même genre, et qui travailla sur un plan encore plus vaste qu'Albert le Grand, l'abréviateur encyclopédiste et trop souvent inintelligent, Vincent de Beauvais, consacrait dans son *Speculum naturale* un chapitre à l'*aurichalque*. Les sources où il a puisé sont au nombre de quatre : Isidore, Pline, le livre *de Naturis rerum* et l'ouvrage intitulé *Doctrina Alchimiæ*. Nous allons rapporter ce chapitre, et nous nous y arrêterons un moment pour faire quelques remarques.

DE AURICHALCO.

« *Isidorus*. Aurichalcum dicitur, eo quod splendo-
« rem auri et duritiem æris possideat. Est autem no-
« men compositum ex lingua Latina et Græca : æs
« enim Græce χαλκὸς vocatur ; fit autem ex ære et igne
« multo, ac medicaminibus ad aureum colorem per-
« ducitur. »

« *Plinius*, *libro* XXXIV. In Ægypto (ut dictum est
« supra) fuit æris inventio prima. Moxque vilitas ejus
« præcipua, in aliis terris præstantiore reperto, maxi-
« meque aurichalco, quod ob præcipuam bonitatem,
« diu obtinuit admirationem. Summa gloria in Cordu-
« bensi, quod imitatur bonitatem aurichalci. »

1. *De Mineral.*, IV, 6, t. II, p. 264 sq. ed. Jammy.

« *Ex libro de Naturis rerum.* Ex aere fit aurichal-
« cum, sic dictum quia splendorem habeat auri, vel
« quia de ipso sit aurum. Dicit enim philosophus, in
« libro *de Lumine* : *Quod ex urina pueri et aurichalco*
« *fit aurum optimum*. Quod intelligendum est in co-
« lore, non in substantia; dicit enim idem Aristoteles :
« *Quod variatur color, sed substantia manet.* Hoc au-
« richalcum frequentius Scripturæ vocant *electrum*; et
« hoc propter colorem electro prope consimilem. »

« *Ex Doctrina Alchimiæ.* Æs autem transmutatur
« in aurichalcum, quod fit mediante tuchia (sic), quia
« fumus ejus albificat et habet naturam spiritus; sta-
« timque cum pulvis ejus projicitur super æs fusum,
« vel miscetur cum laminis æris, in ipsa æris fusione
« tuchia calefit et fugam quærit tanquam spiritus :
« unde apparet quod ejus fuga fit per æris corpus fu-
« sum; sicque siccat ipsum, quia fumus ejus est tem-
« perate albus, et album hujusmodi mixtum cum
« rubeo reprimit rubedinem, et fit citrinum et ita auri-
« chalcum[1]. »

Les extraits d'Isidore et de Pline n'étant autres que ceux que nous avons cités nous-mêmes, nous passerons outre, après avoir seulement relevé une erreur dans le passage emprunté à Pline. Ce n'est pas en Égypte que l'historien fait découvrir le cuivre, comme le lui fait dire Vincent, mais à Chypre : « In Cypro, « ubi prima fuit, etc. » Ailleurs, à l'endroit où il s'occupe des différentes inventions, Pline dit également : « Cinyras inventa les tuiles, et découvrit les mines de « cuivre, ayant fait cette double découverte à Chypre.

1. *Speculum naturale*, VII, 36.

« Tegulas invenit Cinyras et metalla æris, utrum-« que, in insula Cypro[1]. »

Venons à l'extrait de l'ouvrage intitulé *de Naturis rerum*, *des Natures des choses*. Cette encyclopédie, qui coûta de longues années de travail, et qui ne comprend pas moins de vingt livres, est de Thomas de Cantipré, un illustre disciple d'Albert. G. Cave, dans son *Histoire littéraire*, s'est trompé, lorsqu'il a dit que cet ouvrage était perdu : « Interiit liber operosus « *de Naturis rerum*, a Thoma Cantipratensi labore « quindecenni scriptus[2]. » L'encyclopédie de Thomas existe ; mais elle attend le grand jour de l'impression.

« L'aurichalque, est-il dit dans l'extrait, provient « du cuivre, et il est ainsi appelé, parce qu'il a l'éclat « de l'or, ou parce qu'il sert à faire l'or. Le philoso-« phe dit, en effet, dans son livre *sur la Lumière*, « *Que* « *le meilleur or se produit avec l'urine d'un enfant et* « *l'aurichalque.* » Ce qu'il faut entendre de la couleur, « et non de la substance; car le même Aristote ajoute « *Que la couleur change, mais que la substance reste.* »

Quel est d'abord cet écrit d'Aristote *sur la Lumière*? Parmi les ouvrages du philosophe, Diogène de Laerte signale un traité *sur l'Optique*, en un livre, Ὀπτικὸν α΄[3] : c'est là ce que je vois de plus approchant de l'écrit *sur la Lumière*. Quant à la recette pour produire la couleur d'or, c'est tout simplement la recette que donne Pline pour produire la chrysocolle, destinée à souder l'or. Il n'y

1. *Nat. Hist.*, VII, 57.
2. T. II, p. 309.
3. V, 26.

[illegible] que se nourrit ou [illegible] les prières [illegible] la chrysa- [illegible] même de ses em- [illegible] qui en est [illegible] qui se servent [illegible] en mettant en [illegible] d'un enfant [illegible] du livre. — Dans so- [illegible] mêmes [illegible]

[illegible] — [illegible] passage de l'âme [illegible] Toutes les al- [illegible]

[illegible] le sens du passage et [illegible] Il se demande [illegible] de l'âme, [illegible] ne se [illegible]

[illegible] dans la peinture et [illegible] s'en servent ainsi

L'observation, qui termine l'extrait de l'ouvrage de Thomas, n'est pas sans importance pour l'histoire de l'orichalque, et nous y reviendrons, dans l'Appendice que nous consacrons à l'*Électre*. « Les livres saints, « remarque l'auteur, appellent le plus souvent cet au- « richalque *électre*; et cela, à cause de sa couleur pres- « que semblable à celle de l'électre. »

Passons à l'extrait du livre intitulé *Doctrina Alchimiæ, Doctrine de l'Alchimie*. L'orichalque semblait avoir droit à trouver place dans un traité d'Alchimie; car s'il n'y a pas transmutation de métaux dans les alliages, il y a du moins conversion en un métal différent. Cet extrait ne nous apprend rien de plus que ce qu'a dit Albert le Grand; mais les effets chimiques de la tuthie, ou cadmie des fourneaux, sur le cuivre rouge, le sort qu'elle éprouve elle-même et ses efforts pour échapper par sa fuite et sa sublimation à la plus grande action du feu, sont décrits avec exactitude :

« Le cuivre se transmue en aurichalque, ce qui a « lieu par l'intermède de la tuthie, parce que sa fumée « blanchit, et qu'elle a la nature d'une vapeur; et « aussitôt qu'on la jette réduite en poudre sur le cui- « vre fondu, ou qu'on la mêle avec des lames de ce « métal, pendant la fusion même du cuivre, elle s'é-

*pour souder l'or, agglutinando auro;* et c'est même *de cet emploi* (*inde*), continue-t-il, que *tous ceux qui usent de* cette substance (*omnes utentes*) *s'accordent à dire* (*similiter dicunt*) que la chrysocolle *a tiré son nom* (*appellatam*). On aurait pu croire, en effet, que les orfèvres dérivaient l'étymologie du nom au profit de leur art; mais tous, peintres, médecins et autres, conviennent que la chrysocolle s'est réellement ainsi appelée de l'emploi qu'on en fait *pour souder l'or;* car tous lisent avec le nom son étymologie même : χρυσὸς κόλλα, *soudure de l'or*.

« chauffe, et cherche sa fuite comme une vapeur. Ce « qui montre que sa fuite a lieu à travers la masse li- « quéfiée, et que par là elle se dessèche, c'est que sa « fumée est modérément blanche, et que c'est cette « blancheur-là, qui, mêlée au rouge du cuivre, affai- « blit la couleur de ce dernier, et forme un jaune « pâle, et par là l'aurichalque. »

Un autre compilateur encyclopédiste, mais bien inférieur à ceux que nous venons de citer, Barthélemy Glanvill, moine du quatorzième siècle, a parlé de l'orichalque, dans son ouvrage *sur les Propriétés des choses, de Proprietatibus rerum;* mais il n'est pas allé au delà d'Isidore de Séville. Toutefois, comme il n'a pas respecté scrupuleusement les paroles de son auteur, je citerai la définition qu'il donne de notre métal: « Aurichalcum itaque, dit-il, habet duritiem æris, sive « cupri : ex mixtione enim æris et stanni et auripi- « gmenti, et quibusdam aliis medicaminibus perduci- « tur in igne ad colorem auri, ut dicit Isidorus; co- « lorem itaque habet auri et similitudinem, sed non « valorem[1]. »

On voit qu'il fait entrer dans la composition de son laiton du *cuivre*, de l'*étain*, de l'*orpiment*, et *quelques autres ingrédients*.

De ces divers procédés nous pourrions encore rapprocher ceux qu'indique le moine Théophile pour la composition et la dorure de l'*aurichalque*, dans son *Essai sur divers arts, diversarium artium Schedula*[2].

La science positive, la métallurgie elle-même finit

1. *De Propriet. rer.*, XVI, c. 4.
2. III, 65-67, éd. de L'Escalopier.

par adopter *aurichalcum*, et s'en servit, tant qu'elle parla latin, pour désigner l'alliage du cuivre et du zinc, et cela, en concurrence du mot *laiton*, qui s'était établi depuis très-longtemps dans notre langue.

Ainsi, Martin Rulandus, dans son *Lexique d'Alchimie*, imprimé en 1612, au mot *Laton*, l'interprète par *aurichalcum ;* et, au mot *Aurichalcum*, il traduit celui-ci par l'allemand Ertz oder Messing, *airain ou laiton.*

Ainsi, Jean Corbichon, traducteur et presque contemporain de Barthélemy Glanvill, rend l'*aurichalcum* de son auteur par *laiton*, comme il s'écrit aujourd'hui. Dans *le grand Propriétaire de toutes choses* (traduction du titre, *de Proprietatibus rerum*), publié en 1556, nous lisons : « Laiton meslé avec airain et orpin et « autres médecines, prent la couleur d'or, quand on « le met au feu, mais il n'en prent pas la valeur[1]. »

L'*aurichalcum* ne persista pas seulement à se maintenir dans la langue latine, il était aussi entré dans la langue française, sous cette forme et sous cette acception. Mais subissant une loi de commune contraction, il lui fallut s'amoindrir, se resserrer jusqu'à devenir le nom qui désigne encore aujourd'hui le fil de laiton, le nom d'*archal*, corruption évidente de *aurichalcum*, devenu *archalcum*, puis *archal*.

La Glose de la Bible française, imprimée à Paris, en 1544, au chapitre 7 du livre III des *Rois*, nous dit : « Ne ayes pas merveilles, si tu lis en aucuns lieux « à la fois, que ces choses estoient d'*airain* et à la « fois *arcal ;* car *airain* et *arcal* est un mesme métal. »

Il est, en effet, fréquemment question du cuivre

1. P. 139.

dans ce chapitre, et la Vulgate, après avoir rendu partout χαλκὸς par *æs*, le rend, au verset 45, par *aurichalcum* : « Omnia vasa, quæ fecit Hiram, de *auri*« *chalco* erant. — Tous les vases que fit Hiram « (l'artiste employé par Salomon pour la construction « et les ornements du temple) étaient d'aurichalque. » D'où vient ce changement? Le grec des Septante porte : « Πάντα τὰ ἔργα, ἃ ἐποίησε Χιρὰμ, χαλκᾶ ἄρδην. — Tous « les ouvrages que fit Chiram étaient *entièrement* de « cuivre. » La Vulgate aurait-elle pris ἄρδην comme indiquant une *supériorité* dans le cuivre? Cela ne se peut.

Citons encore un exemple d'*archal* de la version même de cette Bible française. Quand l'auteur arrive au verset 15 du chapitre I de l'*Apocalypse*, où figure le mot χαλκολίβανος, qui nous a précédemment occupés, et que la Vulgate a rendu par *aurichalco* : « Et « pedes ejus similes aurichalco, » il traduit : « Et ses « pieds semblaient à *archal*[1]. »

Toutefois, le nom d'*aurichalque* ne tarde pas à s'effacer presque entièrement devant celui de *laiton*, et il ne tient plus à la langue que par un fragile lien, qui va bientôt se briser, et mettre fin à sa destinée.

Pour ne pas interrompre l'histoire de notre métal par des remarques de grammaire, nous avons reculé jusqu'ici quelques observations qui ont pour objet exclusif la forme matérielle du mot *orichalque*.

Les Grecs firent toujours ὀρείχαλκος du masculin, parce que les noms de leurs métaux étaient tous de ce genre; les Latins firent toujours *aurichalcum* du neutre, parce que les noms de leurs métaux étaient tous de ce genre.

1. V, p. 663.

En grec, ὀρείχαλκος n'a pas de pluriel; Diomède, nous venons de l'entendre, croyait qu'*aurichalcum* n'en avait pas non plus, et Priscien était du même avis : « Sciendum, dit-il, quod metallorum nomina « pleraque semper singularia inveniuntur, ut aurum, « argentum, æs, plumbum, stannum, vitrum, *ori-* « *chalcum*, electrum, etc.[1] » Mais les deux grammairiens se sont trompés; car Valerius Flaccus et Stace, comme nous l'avons vu plus haut, ont l'un et l'autre employé *orichalca*.

L'adjectif dérivé de ce nom avait en grec deux désinences, ὀρείχαλκος, qui ne différait pas du substantif, et ὀρειχάλκινος. En latin, il n'y en avait qu'une, et qui le confondait presque avec son substantif, c'était *aurichalcus, a, um*.

Pour ce qui est de la quantité prosodique, les Grecs ont toujours fait longue la syllabe ρει; Les Latins, au contraire, ont toujours fait *ri* bref, qu'ils écrivissent *aurichalcum* ou *orichalcum*. Ils pouvaient s'y croire autorisés par les poètes grecs eux-mêmes, qui, dans les composés de cette sorte, abrégent quelquefois la diphthongue ει en ῐ, comme ὀριμαλίδες pour ὀρειμαλίδες, dans ce vers de Théocrite :

Οὐδὲ γὰρ οὐδ' ἀκύλοις ὀριμαλίδες, αἷ μὲν ἔχοντι[1].

Et ὀρίβακχος pour ὀρείβακχος, dans ce vers d'Oppien :

Οὐκ ἐθέλω τριετῆ σε τανῦν ὀρίβακχον ἀείδειν[2].

Toutefois, si nous consultons les grammairiens grecs,

1. V, 94. — Les manuscrits et Grégoire de Corinthe (p. 263, ed Schæf.) donnent ὀρομαλίδες, leçon admise aujourd'hui par beaucoup d'éditeurs.

2. *Cyneg.*, I, 24.

jamais il ne fut loisible d'abréger la diphthongue dans ὀρείχαλκος et dans les noms de cette espèce ; voici, en effet, la règle que pose Philémon, dans son *Lexique technologique*, au mot ὀριβρεμέτης : « Il faut savoir, « dit-il, que les composés de ὄρος, s'ils ont la syllabe « qui suit ρι, commençant par deux consonnes, s'é- « crivent avec ι, comme ὀρίβρομος, ὀριβρεμέτης et autres « semblables ; et s'ils ont cette syllabe commençant « par une seule consonne ou par deux voyelles ou par « une, ils s'écrivent avec la diphthongue ει, comme « ὀρειβάσιος, ὀρείχαλκος, ὀρείαυλος et autres semblables. « — Ἰστέον δ' ὅτι τὰ παρὰ τὸ ὄρος συγκείμενα, εἰ μὲν ἔχουσι « τὴν πρὸ τοῦ ρι συλλαβὴν διὰ δύο συμφώνων, διὰ τοῦ ι γρά- « φεται, οἷον ὀρίβρομος, ὀριβρεμέτης, καὶ τὰ ὅμοια· εἰ « δὲ δι' ἑνὸς συμφώνου, εἴτε διὰ δύο φωνηέντων, εἴτε δι' ἑνὸς, « διὰ τῆς ει διφθόγγου, οἷον ὀρειβάσιος, ὀρείχαλκος, « ὀρείαυλος, καὶ τὰ ὅμοια[1]. » Le grand Étymologique[2], l'Étymologique de Gude[3] et Eustathe[4] reproduisent à peu près la même règle. Le premier ajoute quelques détails dignes d'intérêt ; parlant des composés où entre le datif d'un nom neutre, terminé en ος, il dit : « Si ce « datif est suivi d'une voyelle ou d'une simple con- « sonne, il garde la diphthongue ει, comme ὄρει dans « ὀρείαυλος, ὀρειγενής ; ἔγχει dans ἐγχείμορος. Mais s'il est « suivi de deux consonnes, il rejette l'ε, comme ἔγχει « dans ἐγχίκτυπος, ὄρει dans ὀρίτροφος. Sont exceptés les « composés de κάλλος et de ὕψος, ou plutôt les seuls com- « posés de κάλλος ; car pour ceux qui paraissent déri-

1. P. 86, ed. Osann.
2. V. Ὀρίγανον.
3. V. Ἐγχειρίδιον.
4. Ad *Il.* Δ', 166, p. 460.

« ven de ὕψος, on est d'avis de les tirer de l'adverbe « ὕψι. — Εἰ μὲν φωνῆεν ἐπιφέρηται, ἢ ἓν ἁπλοῦν σύμφωνον, « φυλάττεται ἡ ει δίφθογγος, οἷον· ὄρει, ὀρειάυλος, ὀρειγενής· « ἔγχει, ἐγχείμορος. Εἰ δὲ δύο σύμφωνα ἐπιφέρηται, ἀποβάλ- « λουσι τὸ ε· ἔγχει, ἐγχίκτυπος· ὄρει, ὀρίτροφος· χωρὶς τῶν « παρὰ τὸ κάλλος καὶ τὸ ὕψος, οἷον· καλλιπάρθενος, ὑψίθρονος. « Κρεῖττον δὲ σημειοῦσθαι μόνα τὰ παρὰ τὸ κάλλος· περὶ γὰρ « τῶν δοκούντων παρὰ τὸ ὕψος εἶναι, λέγεται ὅτι παρὰ τὸ ὕψι « ἐπίῤῥημα εἰσί. »

De cette distinction, qui n'est pas, comme le prétend Lobeck[1], une vaine subtilité, on peut déduire le principe suivant, que les poëtes grecs, sauf de rares exceptions dont l'ὀρίχαλχος d'Oppien est la plus notable, n'abrégeaient point la diphthongue dans ces sortes de composés. Mais comment expliquer la différence d'orthographe ? L'ι simple n'aura sans doute remplacé d'abord la diphthongue que dans les cas où celle-ci était abrégée; puis, à la faveur de l'iotacisme, il se sera introduit dans un grand nombre de ces mots, et enfin, après avoir été réprimé par une sorte de règle, il aura été encore toléré dans les endroits où, devant deux consonnes, il n'affaiblissait nullement la quantité de la syllabe. De là il suit que les Latins, en abrégeant la diphthongue de ὀρείχαλκος, consultèrent plutôt la commodité de leur vers que les lois de la prosodie grecque.

Nous avons suivi l'orichalque à travers ses vicissitudes chez les Grecs et chez les Romains, et on l'a vu, durant sa première période, ne représenter qu'une substance imaginaire, éclose du cerveau des poëtes.

1. Ad *Phrynic.*, p. 684.

Cette fiction s'est expliquée par le rapprochement d'une substance de semblable origine, et bientôt après, l'étymologie, qui devait exercer une si grande action sur la destinée de ce métal, a tiré de son nom un inventeur et un statuaire.

Avec la seconde période a commencé l'existence réelle de l'orichalque, qui s'est pris parfois pour le simple cuivre, et s'est transformé le plus ordinairement en une composition de cuivre et de zinc; nous avons expliqué les auteurs qui constatent le fait, et la science nous a prêté son flambeau pour éclairer nos recherches érudites. Plus tard, il a subi encore un troisième changement, et il est devenu un alliage de cuivre et d'étain. Mais ici s'élevait une difficulté embarrassante; comment démêler les trois sens du mot chez les auteurs? Nous avons posé une règle destinée à servir de guide, et nous en avons éprouvé la sûreté par de nombreux exemples grecs et latins. Cependant, d'un autre côté, il a été établi que l'orichalque, tout en désignant ces substances vulgaires, ne cessa jamais d'être le signe fictif de la substance idéale, et qu'on lui laissa souvent son ancien prestige, soit par imitation des vieux poètes, et afin de rendre la peinture de l'âge mythique plus fidèle, soit pour rehausser la vétusté ou la vénération de quelque objet, qu'on supposait de ce métal. Pour faire ressortir cette dernière intention, j'ai cité deux exemples intéressant vivement l'histoire de l'art, et le second, nous offrant en outre un précieux échantillon de la critique philologique chez les Grecs.

L'orichalque n'était pas encore au bout de ses épreuves; de nouveaux changements l'attendaient

chez les Romains, et c'est là qu'a commencé son troisième âge. Par un retour bizarre et un jeu de sa fortune, il a dû alors à une fausse étymologie de devenir fabuleux pour la seconde fois, et à une double orthographe de revêtir une seconde nature. Mais en avançant vers les temps modernes, il s'est restreint à l'unique et modeste signification de laiton ; nous l'avons montré, en suivant sa trace jusqu'au quatorzième siècle, et en ne le quittant qu'au moment où le métal, si brillant à son origine, disparaissait obscurément sous un mot de notre propre langue.

Il ne restait plus qu'à faire quelques remarques grammaticales sur la forme extérieure du nom, et c'est par là que nous avons terminé.

Là s'arrêtait aussi la tâche que j'avais entreprise ; mais il m'a semblé que pour compléter mon travail, autant que par égard pour les savants qui s'étaient occupés du même sujet, il convenait de résumer en peu de mots les principales hypothèses qu'ils ont avancées sur l'orichalque. J'observerai l'ordre chronologique plutôt que l'ordre d'importance de ces explications, afin que l'on puisse voir d'un coup d'œil ce qu'elles se doivent les unes aux autres, ou tout au moins celles qui ont l'avantage de la priorité pour certaines idées.

---

# CHAPITRE V.

**Analyse critique des principales hypothèses qui ont été émises sur l'orichalque.**

---

## JULES-CÉSAR BOULLENGER.

Jules-César Boullenger, le compilateur tumultueux, l'érudit un peu superficiel, a consacré trois ou quatre lignes à l'orichalque, où nous voyons qu'il ne remontait pas au delà de la fausse orthographe et de la fausse étymologie du latin *aurichalcum*, et qu'il assimilait de son chef l'airain de Corinthe à cette dernière composition : « Latini putarunt aurichalcum ex auro et ære « componi, addita Cadmea terra, sicut electrum ex « auro et argento. Æs Corinthium fuit verum auri- « chalcum, quia ex auro et ære conflatum. Orichal- « cum illud montanum Aristoteles in rerum natura « esse negat; optime[1]. »

## SAVOT.

Savot, le docte et habile numismatiste, que nous avons déjà eu occasion de citer, était aussi fort versé

1. *Opuscul.*, t. I, p. 35.

dans la métallurgie, principalement celle qui touche aux médailles, ce qui lui a valu de la part d'un excellent juge, du P. Jobert, l'éloge « D'avoir traité plus « curieusement que tous les autres antiquaires le dé« partement des métaux dans les monnaies[1]. »

Amené donc par son sujet à parler de l'orichalque, il l'a fait en quelques mots, mais fort aventurés, et que nous ne relevons que par considération pour l'auteur. C'est une conjecture, en effet, purement gratuite, formée sur un aperçu vague et superficiel du sujet, et en outre, contradictoire. « Le cuivre, dit-il, qui a esté « teint en jaune principalement avec la calamine ou la « tuthie, est appelé par les Latins *orichalcum*. J'ay dit « cy-devant qu'il s'en fait aujourd'hui un très-beau, « et fort approchant de la couleur de l'or, par le moyen « du *calaem* ou speautre qui vient des Indes, lequel « speautre pouvoit bien estre le *pseudargyrus* de Stra« bon.... Ce speautre apporté des Indes, qui rend le « cuivre pareil à l'or en beauté, et meilleur que l'or « en dureté, pourroit bien estre la teinture de cet *ori« chalcum* des anciens, qui a esté si rare qu'il ne se « trouvoit plus du temps de Platon, ny d'Aristote, et « encore moins de celuy de Josephe ou de Pline, et « lequel estoit anciennement plus estimé que l'or « mesme, comme le dit Servius, etc.... Quelques« uns tiennent, nonobstant les observations de *Nico« laus Erythræus*, qu'il faut escrire ce mot *aurichal« cum*, par la diphthongue *au*, et non pas par un *o*, « croyant que ce métal fust composé d'or et de cui« vre, ce qui n'est pas sans apparence, et sans appuy

1. *La Science des Médailles*, t. I, p. 44.

« de raison; car les anciens ne sçachant pas l'art de « séparer l'argent et le cuivre d'avec l'or, sans perdre « l'argent et le cuivre, il est à présumer qu'ils en fai- « soient plustost que de les perdre, principalement « quand l'or se trouvoit meslé avec une quantité no- « table d'argent et de cuivre, deux particulières es- « pèces de métal, appelant la première, où l'argent « estoit meslé, *electrum*, et l'autre où il y avoit du « cuivre, *aurichalcum*, quoy que quelques-uns pren- « nent quelques fois l'*aurichalcum* pour l'*electrum*[1]. »

La plupart de ces suppositions se trouvent déjà réduites au néant par ce qui a été dit dans le Mémoire, le reste sera réfuté par les réponses que nous avons à faire à d'autres hypothèses; je me contenterai de remarquer ici que Savot aurait pu enrichir la synonymie, ou plutôt augmenter l'équivoque du mot *aurichalcum*, en le rapprochant de *pyropus*, qui était un amalgame de cuivre et d'or, dans les proportions suivantes, les quatre cinquièmes de cuivre et un cinquième d'or, comme nous l'apprenons de Pline : « Æs in « uncias, additis auri scrupulis senis, prætenui pyropi « bractea ignescit[2]. » Mais il n'a point parlé du pyrope, qui lui eût offert la véritable composition qu'il a faussement vue dans l'*aurichalcum* par les yeux des grammairiens.

### SAUMAISE.

Après Savot, je place immédiatement Saumaise, bien que le livre où se trouve sa doctrine sur l'ori-

1. *Discours sur les Médailles antiques*, p. 114-116.
2. *Nat. Hist.*, XXXIV, 20.

chalque, n'ait été publié qu'en 1689, parce que cet ouvrage posthume remonte beaucoup plus haut. Le grand érudit habituellement désordonné, contradictoire, s'est montré ici avec tous ses défauts, mais un peu exagérés; tâchons de recueillir et de coordonner ses idées confusément éparses.

Saumaise a d'abord voulu corriger le passage d'Aristote, cité par le scholiaste d'Apollonius de Rhodes. Jugeant que le philosophe ne pouvait avoir avancé que l'orichalque n'existât pas même de nom, il croit qu'on doit lire nécessairement : « Φησὶ μὲν ὑπάρχειν τὸ « ὄνομα, μὴ εἶναι δὲ τὸ τούτου εἶδος, — Aristote assure « que cette espèce de cuivre existe de nom, sans « exister de fait, » au lieu de : « Φησὶ μηδὲ ὑπάρχειν τὸ « ὄνομα, μηδὲ τὸ τούτου εἶδος, — Aristote assure que cette « espèce de cuivre n'existe ni de nom ni de fait. » « Verba illa non sine vitio. Mirum enim si putasset « Aristoteles nec exstare nomen orichalci, ut nec res « exstabat; omnino legendum : Φησὶ μὲν, κ. τ. λ.[1] ».

Saumaise n'a point compris la pensée d'Aristote; le philosophe ne songeait nullement à nier que le mot *orichalque* n'existât dans la langue, puisqu'il s'en sert lui-même; mais il prétendait que c'étaient là des syllabes imaginées par les poètes, et qui ne s'appliquaient à rien dans la nature : il prétendait que l'usage n'avait jamais imposé ce nom à une substance quelconque; d'où il se croyait en droit d'affirmer que l'orichalque, en tant que réalité, n'existait ni de nom ni de fait.

Après avoir modifié la pensée d'Aristote à son gré,

1. *De Homonym. Hyl. Iatricæ*, p. 228.

l'illustre érudit l'interprète encore à sa manière. On s'est étrangement abusé, s'il faut l'en croire, quand on s'est imaginé que les anciens avaient nié absolument l'existence de l'orichalque. Leur négation n'était que relative; ils niaient qu'il existât un pareil métal à l'état de corps simple, comme l'or ou l'argent; mais tous reconnaissaient un alliage de ce nom, produit par l'industrie de l'homme. Telle est l'opinion que Saumaise a développée ou plutôt délayée dans des redites qui annoncent le premier jet d'une pensée informe : « Profecto oportet speciem aliquam fuisse cognitam « veteribus, cui hoc nomen fuerit positum. Nec eorum « rationem capio, qui ferebant nomen ipsum jactari, « quum res ipsa non exstaret.... Sed nec bene intellecta « videtur dubitatio illa veterum quorumdam, an esset « orichalcum. Qui hoc in dubium vocarunt, non ne- « gabant aliquid esse, quod diceretur orichalcum; « sed exstare hujus rei metallum inficias ibant, ut æris, « argenti et auri inveniuntur metalla. Hoc male qui- « dam acceperunt, quasi negaretur ab illis in totum « aliquid esse in rerum existentia, quod vocaretur « orichalcum; quod profecto absurdissimum. Intel- « ligebant quippe illi nullam exstare naturalem venam, « quæ daret orichalcum, ut est quæ æs edit et aurum « argentumque. Orichalcum igitur rem esse factitiam « et mixtam compositamque voluerunt; æris nempe « genus aliquod, cui color ille auri quæreretur arte, « cuique nomen impositum esset orichalci[1]. »

Cette prétendue distinction attribuée à Aristote et à ses partisans n'est qu'une supposition gratuite et de

1. *De Homonym. Hyl. Iatricæ*, p. 228.

tout point inadmissible. Comment croire, en effet, que si du temps d'Aristote, il existait un alliage de cuivre appelé orichalque, le philosophe eût pris la peine d'observer que cette composition ne se produisait point naturellement, c'est-à-dire d'enseigner ce que tout le monde savait aussi bien que lui? Il n'a donc pu vouloir marquer la différence d'un métal natif avec un alliage artificiel; et son unique but, dans cette circonstance, a été de faire justice de l'orichalque des poètes, en le signalant comme une double chimère. Du reste, nous aurons occasion de revenir encore sur cette hypothèse que Beckmann a renouvelée.

BOCHART.

Bochart, dont personne ne conteste la riche et vaste érudition, mais qui se préoccupait bien plutôt d'étaler du savoir que d'approfondir la science, de multiplier les citations que de les digérer avec méthode, a consacré à notre métal quatre colonnes de notes dans l'*Hierozoïcon*. Ces notes cousues bout à bout, et sans autre ordre que celui où elles étaient entassées dans ses *Adversaria*, troublent l'esprit au lieu de l'éclairer, et embrouillent la matière au lieu de l'éclaircir. En outre, aucune des nombreuses difficultés du sujet ne s'y voit, je ne dirai pas sérieusement discutée, mais même abordée; et tous les résultats qu'on en recueille, c'est que le savant orientaliste a pensé que l'*aurichalcum* des anciens ne se trouvait plus, et qu'il n'entreprend point de décider s'il existe réellement ou s'il a jamais existé; qu'en résumé son avis est qu'on

peut rendre compte du nom, mais que la chose est à peu près indéfinissable. « Et an vere exstet, aut vere « unquam exstiterit, jam inde ab Aristotele contro- « versa res fuerit inter scriptores.... Sed rem definire « cuivis non est obvium[1]. »

KIRCHER.

Le P. Kircher, dans son *Mundus Subterraneus*, assure que l'orichalque n'est autre chose qu'une combinaison du cuivre et de la calamine, opérée dans le sein de la terre par la main de la nature, et s'en extrayant comme un autre minéral. Cependant il reconnaît aussi une seconde espèce, résultat de la même combinaison, opérée dans nos fourneaux par l'industrie de l'homme. Il y a donc, selon lui, un orichalque natif et un orichalque artificiel, et c'est au premier qu'il rapporte le métal dont Pline a vanté l'excellence. « Dicimus orichalcum nihil aliud esse quam æs cadmia « fossili, Vulcani subterranei vi tinctum, et subinde « naturale reperiri; attamen factitium, neque tanta « laborum difficultate, neque tot operarum expensis « paratur. Est itaque orichalcum duplex, naturale « et artificiale. Nativum vocamus ex propriis mineris « erutum, quod Plinius ob insignem bonitatem sum- « mopere commendavit; id postea dicta de causa « desiit, et species quædam orichalci naturalis, quæ « inter Mexicum et Darienem effoditur, quæ nulla « tamen flammarum violentia fundi potest, sat super- « que demonstrat[2]. »

1. *Hieroz.*, p. 880 sqq.
2. T. II, p. 218.

Ces assertions n'expliquent rien, contredisent tout, et s'appuient en outre sur un fait physiquement inadmissible, à savoir l'existence d'un laiton naturel. C'est là de la géologie comme en a fait trop souvent le P. Kircher, dans son *Monde* plutôt *imaginaire* que *souterrain*.

### BUFFON.

Buffon, nous l'avons entendu, présumait que l'*aurichalcum* de Pline était une espèce de *tombac*, cuivre chinois, dit-il, « Qui ne paraît être au premier coup « d'œil qu'une simple mine de cuivre, mais qui est « mêlé d'une assez grande quantité d'or. »

C'est là une conjecture avancée au hasard et sans connaissance de cause. Assurément le grand écrivain n'était pas sorti de Pline pour s'enquérir de l'orichalque; mais abusé d'abord par la fausse orthographe des Romains (*aurichalcum*), il en sera venu naturellement à leur fausse étymologie, et aura rencontré à souhait le *tombac* pour expliquer l'une et l'autre.

### DE LAUNAY.

J'arrive à une explication qui réclame de nous une attention particulière; il ne s'agit plus, en effet, cette fois, d'une hypothèse jetée en passant, mais d'une dissertation *ex professo* sur le sujet même qui nous occupe.

En 1780, un membre de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Bruxelles, de Launay, avocat au Conseil souverain de Brabant, lut devant sa so-

ciété, dans la séance du 10 février, un *Mémoire sur l'Orichalque des anciens*[1]. Ce travail semblait devoir rendre le nôtre sinon superflu, du moins d'une utilité fort secondaire; mais une courte analyse du Mémoire de l'académicien belge suffira pour montrer, que loin d'avoir épuisé la matière, de Launay ne l'a pas même effleurée; et que, content d'avoir présenté le sujet sous une de ses plus étroites faces, il a méconnu ce qui en faisait l'importance et la difficulté, et laissé absolument intact le problème qui embarrassait jusqu'à présent la science et la philologie.

De Launay s'est exclusivement préoccupé d'établir ce que tout le monde avait dit avant lui, de prouver ce que personne ne contestait, à savoir, qu'à une époque de sa durée, l'orichalque désigna le cuivre jaune. Mais en vérité la difficulté n'était point là, et c'est avoir méconnu la donnée du problème. Il s'agissait d'abord de découvrir comment une substance qui avait abouti par n'être plus qu'un alliage vulgaire, fut célébrée pendant longtemps à l'égal des plus rares et des plus précieux métaux. Qu'a fait de cette question le savant belge? Il ne s'en est nullement embarrassé. « C'est « pour avoir ajouté foi, dit-il, ainsi qu'a fait Pline, aux « récits des poètes; c'est en outre pour avoir recueilli « indifféremment tout ce que les anciens nous ont « laissé sur l'orichalque, ou tout ce qui dans leurs « écrits semble y avoir trait, que les commentateurs « modernes ont embrouillé la matière, en sorte qu'on « ne trouve plus qu'un chaos d'idées dans l'ensemble

1. *Mémoires de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Bruxelles*, t. III, p. 365-383.

« de toutes leurs observations sur la substance métal-« lique dont il s'agit [1]. » Et là-dessus il ne trouve rien de plus commode que de supprimer les récits des poëtes, de supprimer les passages des anciens, sauf un ou deux, établissant que l'orichalque se prit pour un alliage de cuivre et de zinc.

Mais sans m'arrêter aux procédés de cette étrange critique, comment de Launay n'a-t-il pas senti qu'à la difficulté qu'il supprimait, il en substituait une autre beaucoup plus embarrassante? Il serait, en effet, tout aussi absurde que les anciens poëtes connaissant l'orichalque pour un véritable laiton, l'eussent placé au-dessus de l'or et de l'argent, qu'il serait absurde de voir aujourd'hui nos poëtes montrer cette bizarre préférence. Sur quelles preuves s'est ensuite appuyé de Launay pour reculer indéfiniment l'origine du laiton? Quant à moi, je n'ai pu, après des recherches minutieuses et approfondies, remonter le commencement de cet alliage au delà de Théophraste et de Théopompe. Cependant en avançant dans son Mémoire, le savant belge paraît avoir éprouvé un scrupule; « Si je laisse à part, dit-il, tout ce qui concerne « l'orichalque dans des descriptions purement poé-« tiques, auxquelles un historien ne s'arrêtera guère « et un naturaliste encore moins, je ne trouve pas « que cette substance ait eu chez les anciens un « mérite tel qu'on se l'est quelquefois imaginé [2]. » Mais, pour parler ainsi, a-t-il pesé mûrement tous

1. *Mémoires de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Bruxelles*, t. III, p. 377 sq.
2. *Ibid.*, p. 381.

les témoignages? Il cite une seule phrase de Platon, d'après la version latine, et pour le ranger parmi les poètes; il ne tient aucun compte de Pline; et quant aux grammairiens, il les passe sous silence.

A cette difficulté s'en rattachait étroitement une autre, celle d'expliquer le retour de plusieurs écrivains d'une époque récente à l'opinion admirative des anciens pour l'orichalque et à l'emploi de cette substance pour les plus nobles usages. De Launay qui n'a cité que l'exemple de Virgile, et qui aurait pu l'écarter avec son système d'exclusion, a pensé que le poète désignait par l'*orichalcoalbo* de la cuirasse de Turnus le κασσίτερος, l'*étain* d'Homère. On voit qu'il était difficile de conjecturer plus malheureusement, et pour ma part, j'aime cent fois mieux la réserve modeste de M. Laurent Lersch qui, dans ses *Antiquités virgiliennes*, à propos de l'orichalque de cette même cuirasse, nous dit : « Orichalcum metallum pretiosissimum quale fuerit, « naturæ scrutatoribus relinquendum existimo[1]. »

Restait en finissant un dernier nœud à résoudre; il s'agissait de rendre compte du changement d'orthographe et de sens arrivé dans le mot orichalque, chez les Romains. De Launay n'a rien aperçu sous ces altérations, et n'en a pas même soupçonné la cause.

Dirai-je maintenant qu'il n'existe aucun ordre dans ce Mémoire, et que la critique n'y fait pas moins défaut que la méthode? Ajouterai-je qu'on y trouve à peine la vingtième partie de l'érudition nécessaire? Pour le faire juger sous ce dernier rapport, il suffira de remarquer que l'auteur non-seulement n'a pas dis-

1. *Antiquit. Virgil.*, Bonnæ, 1843, p. 65.

cuté, mais qu'il n'a pas même cité, et qu'il a connu à peine sur ouï-dire les deux passages fondamentaux de son sujet, le passage du scholiaste d'Apollonius de Rhodes et celui de Strabon.

Ces omissions font présumer assez, sans qu'il soit besoin de le dire expressément, que dans le travail de l'académicien belge, on ne rencontre aucun de ces détails sur lesquels nous nous sommes longuement arrêté, détails si importants pour la connaissance de la métallurgie antique, si précieux pour l'histoire des arts du dessin.

Une insuffisance si bien démontrée, serait néanmoins difficile à comprendre, si nous n'en donnions en quelque sorte le secret. Pour traiter un pareil sujet, c'était peu d'être historien et naturaliste; il fallait être encore et surtout un philologue, capable d'entrer dans la discussion approfondie des textes grecs et latins. Sans parler, en effet, de beaucoup d'autres difficultés, dont la solution ne s'obtenait qu'à ce prix, ce n'est que par la philologie latine qu'on pouvait expliquer la destinée de l'orichalque chez les Romains; ce n'est que par la philologie grecque qu'on pouvait éclaircir le passage de Strabon, et tirer de celui du scholiaste d'Apollonius tous les curieux enseignements qu'il renferme. Or, cet instrument n'a pas été mis une seule fois en œuvre dans tout le Mémoire; il serait même permis de penser, si on en juge à l'extrême rareté des citations grecques, et à l'usage constant des versions latines, que l'auteur était peu familiarisé avec le grec. Je crois donc pouvoir répéter sans injustice et à titre de conclusion, le jugement que j'ai porté du Mémoire de l'académicien belge:

RICHARD WATSON.

Trois ans après de Launay, en 1783, un membre de la Société Littéraire et Philosophique de Manchester, Richard Watson, évêque de Landaff, présentait aussi à sa compagnie un Mémoire *Sur l'orichalque, On orichalcum*[1]. Ce travail, qui ne diffère essentiellement en rien de celui de l'avocat du Brabant, mérite les mêmes reproches, mais un peu aggravés : ni ordre, ni critique, ni discussion d'aucun genre, pas même l'indication des passages les plus indispensables.

Comme son prédécesseur, Watson a vu partout du laiton sous l'orichalque : s'appuyant de quelques passages, notamment de celui de Cicéron, où l'orichalque désigne évidemment cet alliage, il en a conclu par induction que de tout temps le même mot signifia la même chose. Mais l'assertion négative d'Aristote et de ses partisans; mais cette longue réclamation de l'antiquité contre l'existence de l'orichalque primitif? Watson ne s'en inquiète point. Cependant le docte évêque reconnait que dans la haute antiquité notre métal jouit d'une estime universelle, et que pour cette raison, on a été fondé jusqu'à un certain point à le regarder comme une substance d'un ordre plus relevé que le cuivre; mais il croit pouvoir concilier cette difficulté avec son opinion, à l'aide d'une hypothèse qui lui est particulière, et qui fait aussi toute l'originalité de son Mémoire. A son avis, après

[1] *Memoirs of the Literary and Philosophical Society of Manchester*, t. II, p. 47-67.

la découverte du laiton, il dut s'écouler un temps considérable, peut-être même plusieurs siècles, pendant lesquels cet alliage fut extrêmement rare; or cette rareté, jointe à la supériorité réelle du métal, dut le rendre un objet très-précieux, et lui valoir les plus grands éloges. « Whenever the method of mak-« ing brass was first found out, it is certain that it « must have been for some time, perhaps for some « ages, a very scarce commodity; and this scarcity « added to its real excellence as a metallic substance, « must have rendered it very valuable, and intitled it « to the greatest encomiums[1]. »

Cette hypothèse n'est pas plus soutenable que celle de de Launay, et les mêmes objections se présentent. D'abord Watson remonte arbitrairement l'origine du laiton à une époque où bien certainement il n'existait pas; en second lieu, il oublie que les anciens ont toujours donné l'orichalque primitif comme un métal naturel, et que les propriétés qu'ils lui supposent ne sauraient s'appliquer au laiton. Le docte prélat à la vérité admet aussi l'existence d'un orichalque natif. « Pour ce qui est, dit-il, de l'orichalque naturel, « rien n'empêche de supposer qu'une mine de cuivre « puisse être si intimement mêlée avec une mine de « zinc ou de quelque autre substance métallique, que « le composé, quand on vient à le fondre, puisse pro-« duire un métal mixte, d'une teinte plus pâle que le « cuivre, et ressemblant en couleur, soit à l'or, soit à « l'argent. — As to the natural orichalcum, there is

1. *Memoirs of the Literary and Philosoph. Society of Manchester*, t. II, p. 61.

« no impossibility in supposing, that copper ore may « be so intimately blended with an ore of zinc, or of « some other metallic substance, that the compound, « when smelted, may yield a mixt metal of a paler « hue than copper and resembling the colour of either « gold or silver[1]. » Mais il ne fait par là qu'ajouter une impossibilité physique à ses autres erreurs.

Nous avons dit que Watson ne discute point, en revanche il affirme beaucoup. A l'entendre, on serait autorisé à conclure d'un passage d'Aristote et d'un autre de Strabon, qu'il se fit du laiton en Asie absolument de la même manière qu'il paraît s'en être fait à Rome : « Much after the same manner in which « it appears to have been made at Rome. » Le lecteur connaît les deux passages, et il s'étonnera sans doute que Watson ait découvert la fabrique du laiton dans le premier, et qu'il n'ait point expliqué comment il la découvrait dans le second.

Qu'ajouter encore? si ce n'est qu'au lieu d'un Mémoire d'académie, nous n'avons ici en réalité que quelques conjectures jetées superficiellement sur un sujet que l'auteur avait peu étudié, et qu'il eût peut-être difficilement approfondi, faute de l'instrument qui manquait à de Launay.

BECKMANN.

Beckmann, dans son commentaire sur le traité des *Récits merveilleux*, prétend que l'orichalque des anciens était un mélange de cuivre et de zinc, en même

1. *Memoirs of the Literary*, etc., p. 59.

temps qu'une production naturelle, et il allègue pour raison que dans un grand nombre de mines le zinc et le cuivre se trouvent réunis, et donnent du laiton à la première fonte. Quant à l'assertion négative d'Aristote, il l'explique en disant que le philosophe ne niait pas ce mélange, mais qu'il soutenait seulement que l'orichalque n'existait point à l'état simple ou pur ; ce qui, ajoute-t-il, entendu de la sorte, est vrai, puisque l'orichalque n'est jamais qu'un alliage opéré par la nature ou par l'art. « Verum tamen prorsus non dubito quin aurichalcum primum quod innotuit, et plurimum quod olim in usu fuit, aurichalcum fuerit non arte factum, sed naturale. Constat enim inter omnes, in multis fodinis ærariis zincum, quod cuprum tingit, vario modo immixtum junctumque reperiri, ita ut inde cuprum prima jam fusione luteum existat.... Videlicet Aristoteles negavit aurichalcum esse peculiare metallum simplex sui generis. Recte ita quidem ; nam factitium est metallum, compositum vel natura vel arte e cupro et zinco[1]. »

Cette hypothèse se compose, on le voit tout d'abord, de deux emprunts ; l'un fait au père Kircher, pour la première partie, l'autre à Saumaise, pour la seconde. Est-ce une réminiscence? est-ce une rencontre? L'un ou l'autre sans doute, puisque Beckmann n'a nommé aucun de ses prédécesseurs. Quoi qu'il en soit, examinons son hypothèse ; ce sera une occasion de compléter la critique que nous avons déjà faite des explications de Kircher et de Saumaise.

En ce qui touche la première partie, Beckmann est

1. *De Mirabil. Auscult.*, p. 133 sq.

tombé dans un singulier abus de raisonnement, et qui suffirait pour compromettre chez lui le logicien et le naturaliste. Les anciens n'ont point parlé de deux métaux, mais d'un seul; et ce qu'ils rapportent de l'orichalque primitif ne saurait, nous l'avons montré, s'appliquer au laiton. Le docte commentateur allègue comme *chose avérée* (*constat inter omnes*) que dans plusieurs mines le zinc et le cuivre, déjà unis ensemble, ne demandent qu'une première fonte pour produire un cuivre jaune. Cela nous paraît peu croyable. Toutes les mines, en effet, où le zinc se trouve uni à un autre métal sont de seconde formation; or, les mines de ce genre exigent toujours des travaux plus ou moins considérables, comme feux de grillage réitérés et fontes successives, avant de se laisser réduire en bon métal. Maintenant, s'il en est ainsi, est-on bien venu à dire qu'on obtient un cuivre jaune à la première fonte, et que ce cuivre est du laiton? N'est-il pas surtout souverainement abusif d'appeler ce produit de notre art et de nos efforts une production naturelle? Beckmann s'appuie sur le récit d'un naturaliste, qui nous apprend que dans une province du Chili on trouve le cuivre uni au zinc, ou *le laiton naturel*, en morceaux de différentes grandeurs, adhérents à une espèce de pierre terreuse, friable, de couleur tantôt jaunâtre, tantôt vert brun: « Nelle colline della provin-
« cia di Huilquilemu si ritrova il rame unito al zinco,
« o sia l'ottone naturale in pezzi di differenti gran-
« dezze, aderenti ad una specie di pietra terrosa, frangi-
« bile, di colore ora giallognolo, e ora verde bruno[1]. »

1. *Saggio sulla storia naturale del Chili*, Bologna, 1782, p. 99.

Mais, malgré le terme impropre de *laiton naturel* employé par Molina, l'exemple n'en dit pas moins le contraire de ce qu'on lui demande. La présence des deux métaux, mélangés de terre, annonce une pyrite cuivreuse, de difficile réduction et demandant plusieurs feux pour désunir les parties terrestres d'avec les métalliques. Envisagée comme interprète de la pensée des anciens, l'hypothèse de Beckmann n'est pas moins insoutenable. Jamais les anciens ne nous ont donné à entendre que l'orichalque primitif fût une composition; toujours, au contraire, ils en ont parlé comme d'une substance simple. Ce qu'ils disent ensuite de l'excellence de ce métal ne saurait, nous l'avons aussi montré, s'appliquer au laiton.

Mais le tort le plus grave du commentateur des *Récits merveilleux*, c'est d'avoir, par une subtilité vraiment sophistique, prêté ses idées ou plutôt ses erreurs à Aristote. Ni les paroles du philosophe, ni l'opinion de ses contradicteurs, rapportées par le scoliaste, ni les termes mêmes dont se sert ce dernier, n'autorisent à croire un seul instant qu'Aristote ait songé à faire la vaine distinction qu'on lui attribue entre un laiton prétendu naturel et un laiton artificiel. Il niait, nous l'avons entendu, purement et simplement, l'existence de l'orichalque, et si sa négation ne tombe pas sur le métal imaginé par les poètes, elle est sans objet.

MARTIN.

Ernesti, dans son *Archéologie littéraire*, n'avait consacré que trois ou quatre lignes à l'orichalque, se bornant sur ce point, comme en tout le reste, à tracer

des linéaments plutôt qu'à dessiner des formes, à indiquer les sujets plutôt qu'à les traiter: mais le docte commentateur de son livre, Martini, dans un de ces *Excursus* destinés à développer et à rectifier les points principaux que le sommaire n'avait qu'effleurés, a réparé la brièveté insuffisante d'Ernesti[1]. Toutefois cet *Excursus*, plus érudit que critique, s'est surtout attaché à réunir un certain nombre de passages relatifs à l'orichalque, sans observer ni ordre ni méthode, sans toucher non plus à aucune des graves difficultés du sujet. Le seul passage auquel Martini se soit arrêté, c'est celui du scoliaste d'Apollonius de Rhodes, pour examiner l'assertion d'Aristote; mais il y est tombé dans plus d'une erreur.

Il a pensé que dans la phrase : « Ἀριστοτέλης δὲ ἐν « Τελεταῖς φησι μηδὲ ὑπάρχειν τὸ ὄνομα, μηδὲ τὸ τούτου « εἶδος, » il fallait entendre ὄνομα, du nom de l'inventeur de l'orichalque; or, le sens et la syntaxe grecque s'y opposent formellement. « Τὸ ὄνομα (ejus puto, qui « id invenisse, et ex quo nominatum esse creditur). »

Il a cru, en second lieu, pouvoir reprocher à Aristote d'avoir manqué, dans cette circonstance, de réserve et de pénétration : selon lui, le philosophe aurait dû voir que si les poètes embellissent, altèrent même la vérité, le fond de leurs récits n'en est pas moins toujours réel; c'est pourquoi il se range de l'avis de Platon, qui a positivement attesté l'existence de l'orichalque, dans son île perdue. « Namque vel « ipsa eorum commenta et fabulæ, adeo non meræ

1. Ernesti *Archæologia liter.*, ed. G. H. Martini, *Excurs.* VII, p. 182-189.

« sunt fabulæ, mera commenta, ab omni vero longe « remotissima, ut potius in singulis veri nonnihil « insit. Aristoteles igitur non ita ut par erat et acu-« tum prudentemque philosophum decebat, sese ges-« sit, dum ὀρείχαλκον, a poetis tantopere laudatum, « præterquam inane nomen, nil esse, nec nisi ex « illorum ingenio effluxisse contendebat. Huic ejus « sententiæ, præter aliorum, quos πολυπραγμονεστέρους « vocat scholiastes, scriptorum testimonia, plane « adversatur Plato..... Nimirum ut Aristotelis de ori-« chalco sententia admodum infirma, et assensione « nostra vix digna appareat, nosque non temere nec « inconsiderate Platonis in partes transire videamur[1]. »

Ainsi Martini a replacé la question au point même où elle était du temps d'Aristote, et il s'imagine la résoudre contre le philosophe, en lui opposant précisément les témoignages que celui-ci récusait. Il est vrai que Martini allègue le noyau de réalité qui sert de fondement aux récits poétiques; mais c'est encore là le point de la difficulté. Aristote demandait aux poètes quel était ce métal qu'ils assimilaient à l'or, et qu'ils mettaient parfois au-dessus; s'il tenait de l'usage son nom d'orichalque, et s'il existait dans la nature quelque matière analogue; et nul ne répondait à ces questions. Il n'y avait qu'un moyen de concilier le fondement réel des allégories poétiques avec les démentis du philosophe, c'était de montrer dans l'orichalque le cuivre naturel idéalisé; mais alors on donnait gain de cause à Aristote, et l'orichalque

1. Ernesti *Archæologia liter.*, ed. G. H. Martini, *Excurs.* VII, p. 185-187.

n'était plus un métal aux veines épuisées ni disparu de la nature, c'était tout simplement un nom fictif donné à une substance vulgaire, afin de l'ennoblir.

Cependant, après avoir rejeté la grave autorité d'Aristote, et pris résolûment parti pour la fable, Martini se trouvait encore dans l'obligation de nous dire quelle était la substance qui, selon lui, avait servi de fondement ou au moins de prétexte aux embellissements des poètes. Il en a découvert une, en effet; écoutons-le : « Non ita diu innotuit metallum, auro « fere par, quod *platinæ* nomine vocare solent viri « harum rerum amantes. Id ultra Herculis columnas, « in Americæ regionibus reperiri, in Europam deportari, colore fere candido esse, maximique æstimari « constat. Possintne hæc omnia nos in opinionem « adducere, ut hoc metallum, Europæis brevi abhinc « tempore cognitum, si non pro ipso antiquorum « *orichalco*, certe quidem pro genere ipsi simillimo « finitimoque habere audeamus[1]? »

L'aurait-on deviné? c'est le platine. De toutes les hypothèses, voilà sans contredit la moins soutenable qui se soit produite. Le platine est une matière métallique connue seulement en Europe depuis à peu près un siècle, et que l'ancien monde ignora complétement; en outre, sa nature, qui n'a rien de commun avec celle du cuivre, sa couleur, qui est presque celle de l'argent, auraient fait du nom d'*orichalque* la plus impropre et la plus inconcevable des dénominations. Joint à cela que le platine est encore moins fusible

1. Ernesti *Archæologia liter.*, éd. G. A. Martini, *Excurs.* VII, p. 188.

que la mine de fer, laquelle les anciens n'avaient pas su fondre. Du reste, soyons justes, Martin ne s'est point dissimulé la vanité de sa supposition; car aux paroles que nous venons de citer, il ajoute immédiatement : « Equidem decernere nolo; videant alii « intelligentiores; » et vers la fin de son *Excursus*, il dit encore : « Plura hariolari non lubet. » Déjà dans la Préface du livre, il avait rangé l'existence de l'orichalque naturel au nombre des problèmes qui lui paraissaient insolubles : « Eis adnumero quæ « de *orichalco non factitio, sed nato* aliis disputata « sunt. »

Il est donc bien entendu que nous ne prendrons pas ses imaginations au sérieux, c'est lui-même qui nous en avertit; seulement, on se demande alors à quoi bon former des présomptions que l'on détruit soi-même?

GOETTLING.

Je termine cette revue analytique par l'exposé de l'opinion la plus étrange, disons mieux, la plus paradoxale, qui se pût imaginer sur la matière : c'est celle d'un récent commentateur d'Hésiode, de Goettling. Selon cet érudit, ce serait le latin *aurum* qui aurait engendré le grec ὀρείχαλκος; à l'entendre, les Toscans, à qui les Latins doivent le mot *aurum*, avaient composé un métal d'*or* et de *cuivre*, et l'ayant transmis aux Grecs, ceux-ci le désignèrent par ὀρείχαλκος. Comment cependant la transmission s'opéra-t-elle? Toujours selon M. Goettling, le poète le plus ancien qui ait parlé de l'orichalque, c'est l'auteur de l'hymne homérique à Vénus; or, ce poète connaissait les Tos-

cans, puisque l'auteur de l'hymne homérique à Bacchus fait mention du même peuple. D'un autre côté, tout porte à croire que le cuivre fut agréable à Vénus, comme étant une production importante de son île privilégiée, l'île de Chypre, d'où le métal s'appela même *cuprum* ou æs *Cyprium*. Citons textuellement pour bien établir que nous n'y mettons point du nôtre : « Hoc metallorum genus ab auctore hymni « *in Vener.*, 9, primo memoratum. Tamen Latinorum « *aurum* in ὀρειχάλκου (aurichalci) vocabulo latere « nullus dubito. Videtur enim a Tuscis primum, ex « quorum sermone *aurum* receptum est Latinis, hoc « metallorum genus Græcis allatum esse, conflatum « ex *auro* et *cupro*, proprio illo Tuscorum metallo. « Atqui Tyrrheni (nempe Tusci) noti sunt auctori « hymni *in Bacchum*, 8, et *cuprum* propterea Veneri « acceptum fuisse videtur, quod in Cypro insula « magna ejus metalli vis effodiebatur, unde nomen « tulit apud nos. Cuprum enim est metallum Cy- « prium[1]. »

Si de pareils jeux d'esprit méritaient une réfutation sérieuse, nous demanderions à M. Goettling comment il prouve que l'*Hymne à Vénus* est plus ancien que le *Bouclier d'Hercule*; comment il prouve que l'auteur de l'*Hymne à Bacchus* est le même que celui de l'*Hymne à Vénus*. Nous lui demanderions qui lui a fourni des renseignements si certains sur l'origine étrusque du mot *aurum*, et du prétendu métal d'*or* et de *cuivre*; nous lui demanderions enfin pourquoi il ne nous a point fait connaître le nom que les Tos-

1. Ad *Herc. Scut.*, 122.

cans donnaient à leur alliage, à moins que ce ne soit *aurichalcum* lui-même, le composé hybride qu'il attribue aux Grecs. Assurément l'un ne serait guère plus bizarre que l'autre, et les hypothèses coûtent si peu, quand elles sont, comme ici, purement gratuites !

FIN DE L'ORICHALQUE.

# APPENDICE

## SUR LES SUBSTANCES QUE LES ANCIENS APPELAIENT ÉLECTRE

On s'est déjà sérieusement et à plusieurs reprises occupé de l'électre, et cela, non pas seulement dans des notes séparées plus ou moins courtes, mais dans des travaux spéciaux plus ou moins étendus. Ainsi J. M. Gesner, dans les *Mémoires de l'Académie de Goettingue*[1], et plus tard Buttmann, dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*[2], ont consacré des dissertations entières à l'électre. Tout récemment encore, M. Ferdinand de Lasteyrie, membre de l'Institut, est revenu sur le même sujet, mais pour l'envisager sous ce point de vue particulier : *L'Électrum des anciens était-il de l'émail?*[3] Question qu'il a très-pertinemment résolue par la négative.

Avant Gesner et Buttmann, Bochart, qui semait son vaste savoir dans des notes confuses et décousues, avait déjà, dans un chapitre de l'*Hiérozoïcon*, donné d'amples détails sur l'électre. Je dirai même que si les

1. *Comment. Societ. Goetting.*, t. III, p. 67-114, ann. 1753.
2. *Abhandl. der philosophischen Classe*, p. 38-59, ann. 1818-1819.
3. Paris, Firmin Didot, 1857.

# APPENDICE

## SUR LES SUBSTANCES QUE LES ANCIENS APPELÈRENT

## ÉLECTRE.

On s'est déjà sérieusement et à plusieurs reprises occupé de l'électre, et cela, non pas seulement dans des notes séparées plus ou moins courtes, mais dans des travaux spéciaux plus ou moins étendus. Ainsi J. M. Gesner, dans les *Mémoires de l'Académie de Goettingue*[1], et plus tard Buttmann, dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*[2], ont consacré des dissertations entières à l'électre. Tout récemment encore, M. Ferdinand de Lasteyrie, membre de l'Institut, est revenu sur le même sujet, mais pour l'envisager sous ce point de vue particulier : *L'Electrum des anciens était-il de l'émail*[3] *?* Question qu'il a très-pertinemment résolue par la négative.

Avant Gesner et Buttmann, Bochart, qui semait son vaste savoir dans des notes confuses et décousues, avait déjà, dans un chapitre de l'*Hierozoïcon*, donné d'amples détails sur l'électre. Je dirai même que si les

1. *Comment. Societ. Gotting.*, t. III, p. 67-114, ann. 1753.
2. *Abhandl. der philosophischen Classe*, p. 38-59, ann. 1818-1819.
3. Paris, Firmin Didot, 1857.

deux savants allemands ont le mérite d'avoir mis un peu plus d'ordre et de méthode dans leurs dissertations, Bochart a l'avantage d'avoir fait à peu près tous les frais de l'érudition du sujet.

Quant aux divers sens qu'il convient d'attacher au mot *électre*, les uns et les autres en sont restés à la distinction de Pline, distinction insuffisante et fausse.

Si je reprends à mon tour une matière si souvent traitée, ce n'est pas seulement pour compléter ce que j'avais à dire de l'orichalque, qui finit par se confondre avec l'électre, c'est encore et surtout, je l'avoue, pour montrer que l'électre ne pouvait révéler sa véritable nature qu'à celui qui l'étudierait en suivant la méthode que j'ai appliquée à l'orichalque.

### AGE MYTHIQUE DE L'ÉLECTRE.

A côté de la métallurgie terrestre et réelle, il y eut dans l'antiquité une métallurgie tout idéale, éclose du cerveau des écrivains. Pour répandre du merveilleux sur un objet, les poètes n'hésitaient point à créer des substances qui n'avaient rien de correspondant dans la nature, mais qui, par le vague éblouissant du nom, et par le rôle qu'on leur faisait jouer, semblaient appartenir à un monde surnaturel, et réveillaient dans l'esprit des images qu'il complétait, en les agrandissant. L'orichalque est un exemple irrécusable de ces sortes de créations; nous avons ici l'autorité des faits et l'aveu même des anciens. Le *chalcolibanon*, nous l'avons vu, n'eut point d'autre origine. Qu'est-ce maintenant que l'électre? Encore une invention du génie poétique.

Les anciens poètes grecs appelaient le *soleil* ἠλέκτωρ, et Homère lui a donné plus d'une fois ce nom[1]. Ἠλέκτωρ vient lui-même de ἥλιος, lequel dérive à son tour de ἕλη ou εἵλη, puis ἑλεύη, qu'Hésychius définit par : Ἡ τοῦ ἡλίου αὐγή, *l'éclat du soleil*[2]. C'est d'ἠλέκτωρ que fut ensuite formé ἤλεκτρος, par le seul déplacement du ρ.

L'intention évidente des poètes était de désigner sous ce nom une substance capable de rivaliser par son éclat avec l'astre même de la lumière. Mais quelle a pu être la substance d'abord ainsi nommée ? Remontons au premier emploi du mot.

L'Homère de l'*Iliade* n'a point connu l'électre ; l'Homère de l'*Odyssée* en a fait mention jusqu'à trois fois. Dans ce dernier poème, Télémaque fait admirer au fils de Nestor l'opulente richesse du palais de Ménélas, où resplendit l'éclat du cuivre, de l'or, de l'électre, de l'argent et de l'ivoire.

> Χαλκοῦ τε στεροπήν . . . . . . . . . . . . . .
> Χρυσοῦ τ' ἠλέκτρου τε, καὶ ἀργύρου, ἠδ' ἐλέφαντος[3].

Ailleurs, il s'agit d'un collier que veulent vendre des pirates phéniciens, et il est dit de celui qui l'apporte :

> Χρύσεον ὅρμον ἔχων, μετὰ δ' ἠλέκτροισιν ἔερτο[4].

« Ayant un collier d'or, auquel était aussi associé « l'électre. »

Dans le troisième passage, il est encore question d'un ornement de cou, celui qu'Eurymaque fait

1. *Il.*, Z', 513 ; T', 398.
2. V. Εἵλη et V. Ἑλεία.
3. Δ', 71 sq.
4. O', 459.

offrir à Pénélope, *collier travaillé avec beaucoup d'art*, ὅρμον πολυδαίδαλον,

Χρύσεον, ἠλέκτροισιν ἐερμένον, ἠέλιον ὥς[1].

« Collier d'or, auquel est associé l'électre, semblable « au soleil. »

Consultons encore la plus grave autorité des temps antiques, après Homère, Hésiode. Il fait figurer l'électre sur le bouclier d'Hercule : « Le bouclier, dit-il, « dans toute sa rotondité, reluisait de gypse, de blanc « ivoire et d'électre, et il était brillant de l'éclat de « l'or ; et des lames de cyanus s'étendaient d'un bord « à l'autre, en le traversant. »

Πᾶν μὲν γὰρ κύκλῳ τιτάνῳ, λευκῷ τ' ἐλέφαντι,
Ἠλέκτρῳ θ' ὑπολαμπὲς ἔην, χρυσῷ τε φαεινῷ
Λαμπόμενον· κυάνου δὲ διὰ πτύχες ἠλήλαντο[2].

De quel corps dans la nature les deux poètes ont-ils voulu parler? Pline distinguait deux sortes d'*électre* : l'un, composé métallique d'or et d'argent, et l'autre, cette production résineuse qu'on appelle ambre jaune ou succin. Les savants qui se sont occupés de la matière, dans les temps modernes, ont admis la distinction; mais ils ont cru que les deux poètes n'avaient désigné dans l'*électre* que l'*ambre jaune*. Pline était d'un autre avis; après avoir parlé de la composition de l'électre métallique, il ajoute immédiatement : « Et « electro auctoritas, Homero teste, qui, Menelai re- « giam auro, electro, argento, ebore fulgere tradit[3].— « Et l'électre a été mis en crédit, témoin Homère, qui

1. Σ', 295.
2. *Scut. Herc.*, 141 sqq.
3. *Nat. Hist.*, XXXIII, 23.

« rapporte que le palais de Ménélas resplendissait d'or, « d'électre, d'argent et d'ivoire ; » ce qui prouve bien qu'il n'entend parler que du métal composé d'or et d'argent.

Eustathe, sans se prononcer ici positivement, incline cependant vers l'électre résineux. Eustathe reconnaissait trois sortes d'électre, comme nous le verrons plus bas : l'alliage d'or et d'argent, et un alliage de cuivre et de zinc, ou l'orichalque. Après avoir signalé les deux premiers, il ajoute, au sujet de celui qui ornait le palais de Ménélas : « Mais celui qui me paraît « être indiqué en ce moment, c'est l'autre espèce d'é« lectre que la fable appelle une larme des Héliades, « à cause de sa couleur, qui la rapproche du soleil. — « Δοκεῖ δὲ καὶ ὁ λοιπὸς δηλοῦσθαι νῦν ἤλεκτρος, ὃν ὁ μῦθος, διὰ τὸ « οἷον ἡλιῶδες τῆς χρόας, δάκρυον εἶναι τῶν Ἡλιάδων λέγει[1]. »

Mais disons tout de suite, pour trancher dans le vif cette difficulté, de quelque part qu'elle nous soit suscitée, qu'Homère et Hésiode n'ont pu parler ni de l'électre résineux ni de l'électre métallique. L'ambre jaune, en effet, ne fut connu que plusieurs siècles après eux, nous le prouverons un peu plus bas ; et quant à la composition d'or et d'argent, la haute antiquité ne s'en douta jamais : l'alliage des métaux ne fut pratiqué qu'à une époque postérieure ; montrons du moins qu'il n'y en a point trace dans les écrits d'Homère et d'Hésiode.

Spanheim, dans sa traduction des *Césars* de l'empereur Julien, croit fermement qu'Homère a parlé de l'alliage des métaux : « Il est vrai, dit-il, qu'Homère,

1. Ad *Odyss.*, Δ', 73, p. 1483.

« dans un autre endroit, où il parle de cette science de « fondre et d'allier ensemble de l'or et de l'argent, « dit qu'on la tient de Vulcain et de Minerve[1]. »

Le passage d'Homère n'a pas été entendu; il n'y est nullement question de l'alliage, mais de la juxtaposition des métaux; il s'agit de la dorure de l'argent, dorure qui s'effectuait avec une mince lame d'or appliquée sur l'autre métal. Le poète voulant rendre sensible, par une comparaison, l'effet des changements que Minerve a opérés dans la personne d'Ulysse, dit : « De même que répand l'or autour de l'argent un « homme habile, que Vulcain a instruit, ainsi que Pal-« las Minerve, dans toutes sortes d'arts, et qui exé-« cute des œuvres élégantes; de même aussi la déesse « répandait la grâce autour de la tête et des épaules « d'Ulysse[2]. »

Ὡς δ' ὅτε τις χρυσὸν περιχεύεται ἀργύρῳ ἀνὴρ
Ἴδρις, ὃν Ἥφαιστος δέδαεν καὶ Παλλὰς Ἀθήνη
Τέχνην παντοίην, χαρίεντα δὲ ἔργα τελείει·
Ὡς ἄρα τῷ κατέχευε χάριν κεφαλῇ τε καὶ ὤμοις[3].

Mais le morceau sur lequel on se fonde principalement

1. *Les Césars de l'emp. Jul.*, p. 19.

2. Millin se trompe aussi, lorsqu'il croit pouvoir déduire de ce passage la conséquence suivante : « Ce passage, dit-il, prouve que « Minerve protégeait et enseignait particulièrement les métallur-« gistes (*Minéralogie Homérique*, p. 96). »

Remarquons d'abord qu'il est question ici de toute espèce d'arts, et qu'alors intervient naturellement l'enseignement de Minerve; qu'ensuite la déesse prête son inspiration à tous les arts qui demandent de l'invention, et qui s'appuient sur le dessin. Mais là s'arrête la portée des paroles d'Homère, et rien n'autorise à en conclure que Minerve ait été la patronne et l'institutrice des métallurges, et surtout des *métallurgistes.*

3. *Odyss.*, Z', 232 sqq.

dans Homère, pour affirmer que l'amalgame des métaux fut connu du poète, c'est la description du bouclier d'Achille. Voyons donc s'il est dans ce tableau quelque circonstance qui pût favoriser une telle opinion.

Pour fabriquer le bouclier du héros, Vulcain se sert de quatre métaux, le cuivre, l'étain, l'or et l'argent; et dans toute la description, ce sont les seuls métaux qui reparaissent, sans la moindre indication qu'ils aient été alliés entre eux, ou qu'on les ait altérés d'une façon quelconque. Il est vrai qu'en un endroit, le poète, parlant d'un champ qu'on laboure, nous dit que le sol de la terre, qui était d'or, se montrait noircissant par derrière, à mesure que le soc de la charrue le déchirait :

Ἡ δὲ μελαίνετ' ὄπισθεν, ἀρηρομένῃ δὲ ἐῴκει,
Χρυσείη περ ἐοῦσα[1].

« Et la terre noircissait par derrière, et ressemblait à « une terre qu'on aurait labourée, bien qu'elle fût en- « tièrement d'or. »

Et c'est de cet endroit qu'on a voulu particulièrement s'autoriser, pour soutenir que l'âge homérique connaissait l'art d'allier les métaux, et savait faire *des ors de couleur*. Millin, dans sa *Minéralogie Homérique*, nous dit avec assurance : « A l'art de fondre « les métaux, on joignait celui de les allier. Les « différentes couleurs des objets représentés sur le « bouclier d'Achille, sans le secours de la peinture, « semblent indiquer que cet art était alors très- « avancé[2]. » Et plus loin : « Nous avons vu que les an-

1. *Il.*, Σ', 548 sq.
2. *Minéral. Hom.*, p. 80.

« ciens savaient colorer les métaux par l'alliage, et « faire ce qu'on appelle des ors de couleur. Dans le « bouclier d'Achille, on voyait le sol noircissant sous « le soc de la charrue, comme la terre retournée[1]. »

On pourrait d'abord répondre que pour produire ces différentes nuances, il n'était pas nécessaire d'un alliage particulier, et qu'il eût suffi d'ombrer l'or d'un vernis, ou simplement d'en ternir l'éclat, en le rendant plus mat, ce qu'indique le scholiaste de Venise, quand il dit : « Σκιὰν οὖν δεικνὺς ἐγκεῖσθαι τῷ χρυσῷ. Il est donc « vraisemblable que l'or était ombré. »

Mais laissons ces ridicules explications ; comment n'a-t-on pas vu que l'on allait à la fois, et contre l'intention du poète et contre le sens du mot ? Si un alliage avait pu produire ces effets, il n'y aurait plus eu de merveilleux dans le travail du dieu ; or, le poète donne ces effets pour un miracle ; car il ajoute : « Τὸ « δὴ περὶ θαῦμα τέτυκτο. Ce qui était assurément une « œuvre des plus merveilleuses. » Et immédiatement avant, pour que l'on ne se méprît pas sur le prestige opéré par le dieu, il avait dit : « Bien que cette terre « fût *entièrement* d'or. — Χρυσείη περ ἐοῦσα. » Il avait même insisté par l'adverbe περ, un de ces mots qu'on néglige, je le sais, mais dont la suppression affaiblit toujours, et altère quelquefois profondément la pensée.

Après cet avertissement du poète, je ne conçois pas, je l'avoue, que l'on ait persisté à se faire illusion ; et cependant, comme si l'on cherchait à s'abuser soi-même, on nous allègue encore cette partie de la description : « Là Vulcain plaçait aussi une vigne pesam-

1. *Minéral. Hom.*, p. 177.

« ment chargée de raisins, belle, d'or, et dont les « grappes étaient noires; elle se soutenait sur des « échalas d'argent, qui la traversaient en tout sens. »

Ἐν δ' ἐτίθει σταφυλῇσι μέγα βρίθουσαν ἀλωὴν
Καλὴν, χρυσείην· μέλανες δ' ἀνὰ βότρυες ἦσαν·
Ἑστήκει δὲ χάμαξι διαμπερὲς ἀργυρέῃσιν[1].

Millin, toujours en vue de prouver qu'au temps d'Homère *on savait colorer les métaux par l'alliage, et faire ce qu'on appelle des ors de couleur*, dit encore : « Vulcain avait placé sur ce bouclier une vigne chargée de « raisins noirs. »

Est-il besoin de remarquer qu'ici comme précédemment le poëte a voulu surtout faire prendre une idée merveilleuse de l'habileté de l'artiste, et mettre ensuite plus de variété dans son propre récit? Cette dernière observation a été déjà faite par Eustathe : « Vois, « dit-il, l'artifice de la poésie pour établir de la variété. « D'un côté, le sol où se trouve la vigne est d'or, et « peut-être aussi les pampres; mais les grappes sont « noires, de la même façon que plus haut noircissait « le champ labouré, tandis que les échalas sont d'ar« gent. — Καὶ ὅρα τὸ εἰς ποικιλίαν τεχνικὸν τῆς ποιήσεως· « Τὸ μὲν γὰρ ἔδαφος τῇ ἀλωῇ χρυσοῦν, ἴσως δὲ καὶ τὰ κλή« ματα· μέλανες δὲ οἱ βότρυες, ᾧ τρόπῳ καὶ ἡ νειὸς ἀνωτέρω « ἐμελαίνετο· αἱ δὲ χάμακες ἀργυραῖ[2]. »

Venons à des raisons plus graves. Homère nous a dit que Vulcain n'avait mis en œuvre que quatre sortes de métaux; or, si partout où nous voyons employer

1. V. 561 sqq.
2. Ad v. 564, p. 1163.

au lieu de ces métaux, des couleurs pour désigner la forme extérieure des objets, nous supposons l'emploi de métaux alliés, non-seulement le poète n'aura pas atteint son but, qui est de faire contraster, au profit du divin artiste, la grandeur des effets avec l'insuffisance des moyens, mais il nous aura lui-même induits en erreur; car des métaux alliés forment réellement de nouveaux métaux. Ce n'est pas tout; nous demanderons quel est l'alliage qui a su produire ici ces raisins *noirs*, là ces brebis *blanches*, ἀργεννῶν ὀΐων[1]; ailleurs le sang *rouge* dont est souillé un vêtement, εἷμα δαφοινεὸν αἵματι[2], et plus loin le sang *noir* dont s'abreuvent des lions, μέλαν αἷμα λαφύσσετον[3]; et l'on sera forcé de reconnaître qu'à ce compte l'antiquité aurait été pour le moins aussi habile dans la combinaison des métaux que la science moderne, et la question se trouvera par là résolue.

Mais veut-on maintenant un échantillon de la logique de ces archéologues? Comme ils ne prétendaient voir que de l'ambre jaune dans tous les passages où Homère parle de l'électre, ils en ont partout écarté l'électre désignant le composé d'or et d'argent; et leur grande raison (on ne l'aurait pas deviné), c'est que si le composé eût été connu d'Homère, le poète n'aurait pas manqué de s'en servir pour le bouclier d'Achille. Ainsi a raisonné Gesner, et, après lui, Millin a répété: « Si l'*électron* d'Homère avait été une combinaison « métallique, il n'aurait pas manqué de la faire entrer « dans la composition du bouclier d'Achille; puisqu'il

1. V. 529.
2. V. 538.
3. V. 583.

ne l'a pas fait, l'alliage nommé *électron* n'était probablement pas connu de son temps[1]. »

Pour nous rien de surprenant qu'Homère n'ait point employé l'électre, métal composé ; car nous soutenons qu'Homère n'a point connu l'alliage des métaux. Mais que penser du raisonnement de ceux qui, après avoir supposé le poète si bien entendu dans les combinaisons métalliques les plus habiles, lui refusent la connaissance de l'alliage le plus vulgaire, d'une composition que la nature elle-même offrait aux regards de l'homme ?

Ce que nous venons de dire du bouclier d'Achille, s'applique rigoureusement au bouclier d'Hercule d'Hésiode ; et les raisons que nous avons données pour le premier, il faudrait les répéter pour le second.

Mais si l'électre dont parlent les deux poètes ne fut ni l'ambre jaune ni le composé d'or et d'argent, qu'était-il ? Un métal d'abord. Le rôle et la place qu'ils lui donnent, le montrent déjà. On a pensé que l'électre, qui ornait le palais de Ménélas, devait être de l'ambre, à cause de la mention de l'ivoire ; mais remarquons d'abord l'ordre de ces substances : Télémaque fait admirer l'éclat du cuivre, de l'or, de l'électre, de l'argent et de l'ivoire. Souvenons-nous ensuite que les anciens furent dans l'usage de lambrisser les riches appartements avec les métaux même les plus précieux ; et n'oublions pas enfin que l'ivoire est un ornement des plus anciennement connus, et que sa présence n'implique nullement celle de l'électre.

La principale circonstance que l'on a fait valoir en faveur de l'ambre jaune, c'est que l'auteur de l'*Odyssée*

1. *Minéral. Homér.*, p. 51 sq.

le fait entrer jusqu'à deux fois dans la composition d'un collier. Mais un métal précieux était une matière assurément très-convenable pour former un collier, et ce qui le prouve ici même, c'est l'emploi de l'or conjointement avec l'électre. Deux métaux précieux n'en devaient que mieux remplir cette destination. Dans le *Traité sur l'orichalque*, l'auteur de l'hymne homérique à Vénus nous a montré les Heures attachant aux oreilles de la déesse un ornement d'orichalque et d'or :

Ἄνθεμ' ὀρειχάλκου χρυσοῖό τε τιμήεντος.[1]

Que faut-il donc entendre par cet électre métal, qui n'était ni l'ambre jaune ni le composé d'or et d'argent? Une substance de ce règne idéal dont nous avons parlé, une production de cette minéralogie mythique dont nous avons montré l'existence par le fait bien constaté de l'orichalque fabuleux. On devra désormais, en effet, reconnaître comme une vérité que les anciens poètes créaient eux-mêmes des substances, et, dans leurs fictions inépuisables, enrichissaient la nature de corps imaginaires. Mais les Grecs, pleins de respect pour ces créations du génie, les réalisaient ensuite, et mettaient une chose sous ce qui n'avait été qu'un nom. Ainsi en arriva-t-il pour l'électre; et de là ses nombreuses transformations, mais toutes dérivées de son point de départ, et justifiées par l'idée qui avait inspiré le nom même. Les poètes, nous l'avons dit, n'avaient que voulu faire songer à un métal tenant quelque chose de l'éclat du soleil, métal aussi précieux et plus brillant que l'or dont ils

1. Voy. p. 211.

le rapprochaient toujours; et les Grecs, fidèles à ces intentions, appelèrent *électre* tout ce qui leur parut avoir de l'éclat, du brillant et de la transparence[1].

Il ne faudrait cependant pas croire que dans le cours de ses changements successifs, l'électre ne se soit point arrêté quelquefois, pour remonter à sa source, et reprendre son sens primitif. Il eut encore ici la destinée de l'orichalque; et longtemps après qu'il fut devenu le signe d'une réalité, on le rappela pour lui faire représenter l'abstraction originelle.

C'est sous cette acception renouvelée que Virgile l'emploie évidemment. Vénus est allée demander à Vulcain des armes pour Énée, et le divin forgeron, heureux de plaire cette fois, s'empresse d'offrir tout ce que pourra produire son art à l'aide des métaux : « Tout ce qui se peut faire, dit-il, avec le fer ou l'élec- « tre fondu. »

Quod fieri ferro liquidove potest electro[2].

On s'attendait au moins à l'énumération des métaux qui entrent dans la composition du bouclier d'Achille; le poëte latin s'est contenté d'en signaler deux, les deux

1. On dirait même que pour mieux rendre l'incertitude de la nature de l'objet, ils évitèrent d'en fixer le nom dans un même genre, le faisant tantôt masculin, tantôt féminin, tantôt neutre.

Pour le masculin d'ἤλεκτρος, voy. Sophocle (*Antig.*, 1019), et sur ce vers le scholiaste Triclinius; voy. aussi une note érudite de Fr. A. G. Spohn (*Ad Nicephor. Blemmidæ duo opusc. geogr.*, p. 28).

Pour le féminin d'ἤλεκτρος, voy. Aristophane (*Equit.*, 532) et son scholiaste.

Quant au neutre ἤλεκτρον, c'est le genre le plus autorisé du mot.

2. *Æn.*, VIII, 402.

extrêmes : le plus obscur et le plus brillant. Mais l'or ne lui a pas suffi pour exprimer le dernier terme; il a recouru à une substance qui résumait en elle le cuivre, l'argent et l'or, et qui faisait songer encore au delà, il a recouru à l'électre.

Maintenant, si nous parcourons la description du travail de Vulcain, nous voyons que le divin artiste a mis en œuvre l'or, l'argent, le cuivre et le fer. Quant à l'électre, le poète ne le signale que comme ayant servi de matière pour les bottines du héros (les jambards) :

Tum leves ocreas electro auroque recocto[1].

Je n'hésite pas non plus à voir une allusion à l'électre fabuleux dans ce passage où Lucien, parlant des chaînes allégoriques de l'Hercule gaulois, le même que le Mercure grec, nous dit que « Les liens dont il se « servait étaient de minces chaînes d'or et d'électre, « semblables aux plus beaux colliers. — Δεσμὰ δέ εἰσιν αἱ « σειραὶ λεπταὶ χρυσοῦ καὶ ἠλέκτρου εἰργασμέναι, ὅρμοις ἐοι« κυῖαι τοῖς καλλίστοις[2]. »

Tel fut le rôle exclusif de l'électre pendant son premier âge, c'est-à-dire pendant toute la durée qui comprend Homère, Hésiode et les deux siècles suivants.

### L'ÉLECTRE EST PRIS POUR L'AMBRE JAUNE, OU SUCCIN.

Voici la première substance réelle et définie qu'ait représentée l'électre. C'est ce bitume formé, selon les uns, par l'épaississement d'une résine que la mer dé-

1. *Æn.*, VIII, 624.
2. *Hercul.*, t. III, p. 83, ed. Reitz.

tache des terres inondées et qu'elle rejette ensuite sur ses bords; c'est, selon d'autres, cette production résineuse que l'on observe fossile ou flottante sur les eaux de la mer, principalement en Prusse; c'est, disent ceux-là, cette espèce de gomme paraissant provenir de quelque arbre résineux, gomme dont la couleur est un jaune foncé ou un jaune clair, et qui est quelquefois fort transparente; c'est, en un mot, l'ambre jaune ou succin, et pour parler nettement, une substance dont la formation nous échappe encore aujourd'hui.

A quelle époque le succin arriva-t-il à la connaissance des Grecs? Je ne pense pas que l'on puisse reculer cette date au delà d'un siècle environ avant la naissance d'Hérodote, soit : 584 ans avant l'ère chrétienne. Il est vrai que l'on peut opposer le témoignage de Diogène de Laërte, qui attribue positivement la connaissance de l'ambre jaune à Thalès, dont la naissance est fixée à l'an 639 avant Jésus-Christ; il dit en effet : « Aristote et Hippias assurent que Thalès accordait une âme même aux « corps inanimés, le conjecturant d'après la pierre « d'aimant et d'après l'électre. — Ἀριστοτέλης καὶ Ἱππίας φασὶν αὐτὸν καὶ τοῖς ἀψύχοις μεταδιδόναι ψυχὰς « τεκμαιρόμενον ἐκ τῆς λίθου τῆς μαγνήτιδος καὶ τοῦ ἠλέ« κτρου[1]. » Le scholiaste de Platon confirme ce témoignage en disant : Ἀλλὰ καὶ εὗρε Θαλῆς ἄψυχα ψυχὴν ἔχειν ὁπωσοῦν ἐκ τῆς μαγνήτιδος καὶ τοῦ ἠλέκτρου[2]. Malgré cette double autorité, je regarde le fait en ce qui concerne

1. I, 24.
2. *In Rempubl.*, X, t. II, p. 600, ed. H. St.

l'électre comme peu probable, et il me paraît être l'invention d'une époque beaucoup plus récente, où l'on a voulu faire expérimenter Thalès sur les deux corps attirants par excellence. Je l'induis non pas seulement de l'invraisemblance du fait, laquelle résultera naturellement de ce que j'ai encore à dire, mais surtout et principalement du silence d'Aristote. Le philosophe, à qui on renvoie, n'a parlé que de l'aimant, et n'a rien dit de l'électre. « Thalès, dit-il[1], « a conclu qu'il y avait une âme dans la pierre d'ai« mant, puisqu'elle attire le fer. »

Ce qu'il y a de certain, c'est que l'écrivain le plus ancien qui ait parlé de l'ambre jaune, c'est Hérodote, et il ne laisse point entendre qu'il l'ait bien connu lui-même ; voici ce qu'il dit : « Je n'admets point « quant à moi qu'il y ait un fleuve appelé par les « barbares Éridan, se jetant dans la mer située du « côté du vent du nord, fleuve dont on nous apporte, « à ce qu'on dit, l'électre ; car ce nom d'Éridan dé« clare par lui-même que c'est un nom grec et nulle« ment barbare, forgé par quelque poëte. Mais je ne « puis, malgré les soins que je me donne, apprendre « de personne, comme l'ayant vu soi-même, ce que « c'est que cette mer, qui se trouve au delà de l'Eu« rope. C'est du moins de cette extrémité que nous ar« rive l'électre. » Οὔτε ἔγωγε ἐνδέκομαι Ἠριδανόν τινα καλέεσθαι πρὸς βαρβάρων ποταμὸν, ἐκδιδόντα ἐς θάλασσαν τὴν « πρὸς βορῆν ἄνεμον, ἀπ᾽ ὅτευ τὸ ἤλεκτρον φοιτᾶν λόγος ἐστί· « τοῦτο μὲν γὰρ, ὁ Ἠριδανὸς, αὐτὸ κατηγορέει τὸ οὔνομα ὡς

1. *De Anim.*, I, 2, 14.

[illegible]

Je crois en vérité que l'historien ne connaissait guère mieux la substance apportée de la Baltique que la Baltique elle-même. Si l'ambre jaune, en effet, eût été plus répandu en Grèce, est-il à croire qu'Hérodote se fût borné à cette vague et rapide mention, comme s'il se fût agi d'une fable? Mais ce qu'il faut louer ici, c'est cet instinct de sagacité critique, qui lui a fait sentir que, si l'ambre jaune venait d'un fleuve se jetant dans la mer du Nord, ce fleuve ne pouvait s'appeler *Éridan*, puisque ce nom a une physionomie toute grecque, et qu'il était dû sans doute au génie des poètes[1].

Cependant le nom d'Éridan n'a rien d'essentiellement poétique en soi, et il était déjà porté par une rivière de l'Attique, dont Callimaque faisait mention dans son *Recueil des Fleuves* (ἐν Συναγωγῇ τῶν Ποταμῶν)[2], et de laquelle Pausanias a remarqué qu'elle avait le même nom que le fleuve d'Italie[3]. D'un autre côté, Hérodote savait que bien des années avant l'importation de l'ambre jaune en Grèce, Hésiode avait célébré un fleuve fabuleux, du nom d'Éridan[4]. Il faut donc qu'il y ait ici une allusion que l'on n'a point pénétrée,

1. III, 115.
2. Ap. Strabon., IX, p. 397.
3. I, 19, 6.
4. *Theogon.*, 338.

et qui a valu au père de l'histoire des reproches aussi durs qu'immérités.

Qui ne sait l'histoire de Phaéthon, le fils du Soleil et de Clymène, qui ayant imprudemment obtenu la conduite du char de son père, menaçait le monde d'un embrasement universel, par son ignorance à diriger le fougueux attelage, lorsqu'il fut frappé de la foudre de Jupiter, et précipité dans l'Éridan, le fleuve d'Italie qu'on appelle Padus? Qui ne sait en même temps que les filles du Soleil, les Héliades, sœurs de Phaéthon, désolées du malheur de leur frère, le pleuraient sans interruption, lorsqu'elles furent métamorphosées en peupliers, et leurs larmes converties en électre, distillant de leur forme nouvelle?

Cette fable est relativement récente dans la mythologie, et il n'en faut croire ni le mythographe Hygin[1], ni le scholiaste de Germanicus[2], ni le grammairien Lactance Placide[3], qui la mettent sur le compte d'Hésiode; car elle se trouve en désaccord avec la tradition même qu'a suivie Hésiode relativement à Phaéthon. La critique me fournit encore d'autres raisons. J'ai toujours pensé que dans ces auteurs le nom d'Hésiode avait usurpé celui d'Eschyle; car nous allons voir que c'est à des poètes tragiques qu'est due l'invention de cette fable. Mais il y a plus, les auteurs eux-mêmes nous viennent en aide. On sait, en effet, qu'Hygin a principalement exposé les fables des poètes dramatiques; et Lactance lui-même indique clairement le nom d'Eschyle, lorsqu'il dit : « Les

1. *Fab.*, CLIV.
2. German. *Arat. Phænom.*, ad v. 366.
3. *Narrat. Fabul. Ovid.*, p. 796, ed. Staver.

« larmes des Héliades furent converties en électre ;
« comme le montrent Hésiode et Euripide. — La-
« crimæ earum, ut Hesiodus (leg. Æschylus) et Euri-
« pides indicant, in electrum sunt conversæ. » Hé-
siode n'est-ce pas ici Eschyle? du reste, prouvons-le.

Les premiers qui firent connaître à la Grèce l'am-
bre jaune, paraissent avoir été des marchands phéni-
ciens, qui l'apportèrent des côtes de la Baltique. Ils
durent apprendre aux Grecs, selon la conjecture très-
vraisemblable de Wesselling[1], que la rivière qui le leur
fournissait, s'appelait *Rhodaune*, rivière, en effet, qui
se jette dans la Vistule, laquelle a son embouchure
dans la Baltique. Ce nom de *Rhodauné*, qui sonnait
un peu barbarement à des oreilles grecques, fut na-
turellement changé en celui d'*Éridan*, déjà connu.
Mais toutes les difficultés ne se trouvent point par là
résolues, et il en reste encore beaucoup d'autres sur
lesquelles on nous laisse sans lumière. D'où vint le
nom d'électre à l'ambre jaune? Comment l'Éridan de
la Baltique se changea-t-il en Éridan de l'Adriatique?
Et pourquoi l'origine fabuleuse du succin fut-elle cé-
lébrée sur les bords du Padus, au lieu de l'être sur les
bords de la Vistule? Le Padus enfin s'appelait-il Éri-
dan avant la découverte de l'électre? Telles sont les
questions qu'il s'agirait de résoudre.

Quand le succin parut pour la première fois aux
yeux des Grecs, leurs souvenirs poétiques durent se
réveiller; la transparence lumineuse et dorée de cette
résine leur rappela le métal fabuleux auquel la poésie
avait donné le nom même du soleil, et dans leur en-

1. Ad Herodot. l. c.

thousiasme, ils appelèrent aussi *électre* la substance nouvellement connue.

Mais l'esprit grec n'en resta pas là ; une fois en mouvement, il ne se reposait qu'après l'enfantement d'une fable. S'agissait-il, par exemple, de quelque découverte? une fable aussitôt en entourait le berceau, en consacrait le souvenir. Ici ce furent les poètes tragiques qui se chargèrent de la fiction. Pline, après avoir rappelé le sort de Phaéthon foudroyé et la métamorphose de ses sœurs en peupliers et de leurs larmes en électre, ajoute : « Et ce nom d'*électre* est venu de « ce que le soleil est fréquemment appelé *Élector* (ἠλέ« κτωρ), comme l'ont dit la plupart des poètes, et « les premiers, à ce que je crois, Eschyle, Philoxène, « Nicandre, Euripide, Satyrus. — Et *electrum* appel« latum, quoniam sol vocitatus sit *Elector*, plurimi « poetæ dixere, primique, ut arbitror, Æschylus, Phi« loxenus, Nicander, Euripides, Satyrus[1]. »

Une autorité plus grave, selon moi, que celle de Pline dans cette circonstance, un grammairien des *Scholies antiques sur l'Odyssée*, après avoir conté la métamorphose des Héliades, termine ainsi son récit : « Ἡ δὲ ἱστορία παρὰ τοῖς τραγικοῖς[2]. — L'histoire se « trouve chez les tragiques. »

A l'appui de ces assertions on peut faire valoir qu'Eschyle avait composé une tragédie intitulée les *Héliades*, dont nous possédons encore quelques restes[3]; qu'Euripide avait également composé sur le même su-

1. *Nat. Hist.*, XXXVII, 11.

2. Ad *Odyss.* P', 208, p. 481, ed. Buttmann.

3. On peut consulter sur cette tragédie une dissertation spéciale de Hermann (*Opuscul.*, t. III, p. 130-142).

jeune pièce intitulée *Phaéthon*, dont il subsiste d'assez nombreux fragments, et qu'il a célébré la douleur des Héliades et la conversion de leurs larmes, dans son *Hippolyte*[1].

Nous sommes donc bien assurés que ni la fable des Héliades, ni le nom d'*électre*, appliqué à l'ambre jaune, ne se rencontrent chez aucun poète antérieur à Eschyle.

Comment s'est-il fait maintenant que les poètes dramatiques aient placé la scène de la métamorphose en Italie? Faudrait-il croire que le succin, transporté du golfe *Codanus*, ou la Baltique, à travers la Pannonie et l'Illyrie jusqu'aux embouchures du Pô, ait passé de là en Grèce, et que les Grecs, persuadés que la substance tirait son origine du fleuve, aient supposé sur ses bords l'aventure de Phaéthon? C'est l'explication qui a été à peu près donnée par Pline, et que l'on a reproduite de nos jours. L'auteur de l'*Histoire naturelle* nous dit, en effet : « Certum « est gigni in insulis septentrionalis Oceani, et a Ger« manis appellari *glessum*. Affertur a Germanis in « Pannoniam maxime provinciam : inde Veneti pri« mum, quos Græci Henetos vocant, rei famam fe« cere[2]. — Il est certain que le succin est produit « dans les îles de l'Océan septentrional, et qu'il est « appelé par les Germains *glessum*. Ces Germains l'ap« portent principalement dans la province de Panno« nie ; de là les Vénètes, que les Grecs appellent « Hénètes, mirent d'abord la substance en vogue. »

1. V. 735-741.
2. *Nat. Hist.*, XXXVII, 11, 3.

Mais cette explication, dans sa dernière partie, ne résout nullement les difficultés qui nous arrêtent, et elle se trouve en contradiction avec le témoignage positif des anciens, qui ne parlent nullement des Vénètes de l'Adriatique comme ayant servi d'intermédiaires aux Grecs pour le commerce de l'ambre jaune. Que les choses aient pu se passer ainsi un peu avant l'ère chrétienne, je ne le conteste pas, et alors le témoignage de Pline reprend sa valeur, et il se fortifie de celui de Tacite, qui, parlant des Æstyens, nous dit : « Sed et mare scrutantur, ac soli omnium suc« cinum, quod ipsi *glessum* vocant, inter vada atque « in ipso litore legunt. Ipsis in nullo usu ; rude legi« tur, informe perfertur, pretiumque mirantes acci« piunt[1]. — Ils fouillent encore la mer, et seuls de « tous les peuples, ils ramassent au milieu des bas« fonds et sur le rivage même le succin, qu'ils ap« pellent dans leur langue *glessum*. Il ne leur est à « eux d'aucun usage ; on le recueille brut, on l'ap« porte sans préparation, et ils sont tout étonnés du « prix qu'ils en reçoivent. »

Mais quant aux historiens d'une époque reculée, ils se contentent de signaler l'origine septentrionale de l'électre. Pline lui-même nous apprend que Pythéas (de Marseille) le faisait venir d'une île voisine des Gothons, appelée Abalus ; et il ajoute que Timée était du même avis, sauf que ce dernier appelait l'île Basilia[2]. D'ailleurs l'hypothèse admise ne résoudrait nullement les difficultés qui nous arrêtent, et on se

1. *De Mor. Germ.*, XLV.
2. *Nat. Hist.*, XXXVII, 11.

demanderait encore comment il s'est fait que l'on ait placé la scène de la métamorphose en Italie.

Serait-ce enfin que le Pô, appelé déjà *Éridan*, aurait invité par ce nom les poètes à faire de ses bords le théâtre de leur fable? Cela ne se peut; car ce fut, au contraire, la fable qui donna ce nom au fleuve.

Les Grecs placèrent, de l'aveu de leurs plus graves historiens, l'origine de l'ambre jaune sur les bords de la Baltique. Il n'est pas moins vrai que d'assez bonne heure les poètes tragiques, abusés par une double équivoque, supposèrent cette origine sur les bords de l'Adriatique. Je viens de dire une double équivoque; la première, on la connaît; c'est la *Rhodaune* prise pour l'*Éridan*. Mais il dut y en avoir une seconde, car la première eût été certainement insuffisante non-seulement pour déterminer, mais encore pour suggérer le choix des poètes. Où placer de préférence, en effet, cet Éridan? Pourquoi ici plutôt que là? Quelle fut donc cette seconde équivoque? Si la *Rhodaune*, selon l'ingénieuse conjecture de Wesseling, a pu se prendre pour l'*Éridan*, au jugement des oreilles grecques, plus aisément encore, au même jugement, les *Vénèdes* ont dû se confondre avec les *Vénètes*. Or, il y avait des Vénèdes qui occupaient la côte de l'Océan sarmatique, des Vénèdes mentionnés par Tacite[1] et par Pline[2], et qui formaient un des peuples les plus considérables de la Sarmatie, des Vénèdes enfin chez qui se produisait précisément l'ambre jaune, rejeté en

1. *De Mor. Germ.*, XLVI.
2. *Nat. Hist.*, IV, 13, 21.

abondance par la mer sur leurs côtes. Ces *Vénèdes* devaient donc inévitablement devenir les *Vénètes*, déjà bien connus des Grecs, et se transporter des bords de la Baltique sur ceux de l'Adriatique. De son côté, la *Rhodaune*, dont les premiers Grecs, à qui elle envoya l'ambre jaune, avaient fait l'*Éridan*, devait se débarrasser de ce poétique nom, et le transmettre à un fleuve de la Vénétie, qui recevrait aussi le succin, et le répandrait sur ses rives. Or, quel autre fleuve eût été plus digne que le *Padus* de recueillir ce double héritage ?

Voilà, je crois, l'explication la plus vraisemblable que l'on puisse proposer de l'origine de l'ambre jaune, et de la naissance de la fable des Héliades.

Maintenant, je serai court dans la citation des passages qui parlent de l'ambre jaune, d'autant plus court que ces passages sont plus nombreux.

J'ai dit que les poëtes tragiques avaient les premiers célébré la métamorphose des Héliades; mais après eux, les poëtes épiques, qui s'attachaient de préférence à traiter les sujets ignorés ou négligés de leurs prédécesseurs, ne manquèrent pas d'orner leur poésie de cette fable.

Ainsi Apollonius de Rhodes a raconté la triste aventure de Phaéthon, et la métamorphose de ses sœurs, et le produit merveilleux de leurs larmes : « Et de leurs « paupières, dit-il, elles répandent sur la terre de brillantes gouttes d'électre. »

. . . . . . . . 'Ἐκ δὲ φαεινὰς
Ἠλέκτρου λιβάδας βλεφάρων προχέουσιν ἔραζε.

Et plus bas, rehaussant sa comparaison par une

image ingénieuse, il dit que « Leurs larmes étaient « portées sur les eaux comme des gouttes d'huile. »

Οἷον ἐλαίοιο στάγες ὕδασιν ἐμφορέοντο[1].

Ainsi Quintus de Smyrne a résumé en quelques vers la même histoire, célébrant surtout le produit de l'électre, qu'il appelle fort justement διειδής, *transparent*, et dont il fait même une *importante possession pour les hommes*,

Ἤλεκτρον ποίησε, μέγα κτέαρ ἀνθρώποισιν[2].

Ainsi Nonnus, dans le long cours de ses *Dionysiaques*, a souvent rappelé la fable de Phaéthon[3]; mais il nous en réservait au livre XXXVIII, un interminable récit, qui ne comprend pas moins de trois cents vers, tout un mortel chant, comme il s'entend si bien à les faire.

Ai-je besoin de rappeler que l'aventure de Phaéthon et de ses sœurs a servi de sujet à une des plus brillantes *Métamorphoses* d'Ovide? Le poète latin est tombé sans doute dans la même intempérance que Nonnus; car, pour développer sa matière, il n'a pas dépensé moins de trois cent quarante-sept vers[4]. Mais par combien de qualités il a racheté ce défaut! et comme il a laissé loin derrière lui, par sa fécondité inventive, sa grâce facile et son esprit varié, la verbeuse abondance et l'ennuyeuse prolixité du poète grec!

Les versificateurs géographes, de leur côté, n'ont

1. *Argonaut.*, IV, 597-626.
2. *Paralip.*, V, 623-628.
3. *Dionys.*, XI, 33; XV, 581; XXIII, 93.
4. *Metam.*, II, 1, 19-366.

pas négligé de donner un souvenir à l'origine mythique du succin.

Scymnus de Chio, dans sa *Périégèse*, rappelle, à propos de l'Éridan, l'histoire du foudroiement de Phaéthon, et les résultats de la métamorphose des Héliades : « L'Éridan, qui fournit de très-bel électre, « que l'on dit être une larme pétrifiée, une sorte de « goutte transparente, distillée des peupliers. »

Ἠριδανὸς, ὃς κάλλιστον ἤλεκτρον φέρει,
Ὅ φασιν εἶναι δάκρυον ἀπολιθούμενον
Διαυγὲς αἰγείρων ἀποστάλαγμά τι[1].

Denys le Périégète attribue aussi le succin aux pleurs des Héliades sur les bords du *Padus*, et ces pleurs sont pour lui « La larme de l'électre à l'éclat de l'or. « Δάκρυ χρυσαυγέος ἠλέκτροιο[2]. » Et quelques vers plus bas, avec plus de poésie qu'on n'en eût attendu : « Là « se produit en abondance l'électre au doux éelat, « comme la lumière de la lune à son premier crois- « sant. »

Ἡδυφαὴς ἤλεκτρος ἀέξεται, οἷά τις αὐγὴ
Μήνης ἀρχομένης[3].

L'espèce d'électre dont nous nous occupons, a reçu trois noms différents, celui d'*électre* d'abord ; plus tard, celui de *succin*, et enfin celui d'*ambre jaune*.

Les Latins regardant l'électre comme une substance qui découlait de certains arbres, l'appelèrent *succinum ;* Pline le déclare : « Quod arboris *succum* esse « prisci nostri credidere, ob id *succinum* appellantes[4]. »

1. *Perieges.*, 394-400.
2. *Perieges.*, 290-293.
3. *Perieges.*, 317 sq.
4. *Nat. Hist.*, XXXVII, 11, 3.

« Comme nos anciens croyaient que c'était le suc « d'un arbre, ils l'ont appelé pour cela *sucein*. » De là il suit que le nom de *succinum* est antérieur à Pline; mais il ne faudrait pourtant pas trop presser ce mot *priscus*, qui éloigne quelquefois assez peu l'objet auquel on l'applique.

*Ambre*, dans la basse latinité, s'est dit *ambrum*, d'où est venu notre mot *ambre* : on le dérive généralement de l'arabe *anbar*.

L'ÉLECTRE EST PRIS POUR L'OR.

Dans l'*Antigone*, Sophocle fait dire par Créon à Tirésias :

Κερδαίνετ', ἐμπολᾶτε τὸν πρὸς Σάρδεων
Ἤλεκτρον, εἰ βούλεσθε, καὶ τὸν Ἰνδικὸν
Χρυσόν. . . . . . . . . . . . . [1].

« Enrichissez-vous, acquérez l'électre de Sardes, si « vous voulez, et l'or de l'Inde. »

De quel métal est-il ici question? Serait-ce d'un or allié d'argent? Le poète y songe si peu, que son intention est, au contraire, de citer deux espèces de l'or le plus pur, la première surtout. Les anciens ne s'y sont point trompés; Eustathe fait même à Sophocle un reproche d'avoir abusé de la licence poétique : « Le « poète tragique, dit-il, a appelé l'or *électre*, par un « abus de la poésie, qui lui a fait prendre une espèce « pour une autre. — Ἤλεκτρον, τὸν χρυσὸν οὕτω καλέσας « ποιητικώτερον ἐν τῷ λαβεῖν εἶδος ἀντὶ εἴδους[2]. » Et ailleurs,

1. *Antig.*, 1019 sq.
2. Ad *Il.*, B', 865, p. 366.

revenant sur cette confusion : « Sophocle a osé appeler « l'or lui-même *électre*. — Σοφοκλῆς ἐτόλμησε καὶ αὐτὸν « τὸν χρυσὸν ἤλεκτρον εἰπεῖν[1]. » Le scholiaste de Sophocle, Démétrius Triclinius, commentant ces vers, nous dit : « Il y a, en effet, dans la Lydie, près de Sardes[2], le « fleuve Pactole, qui fournit aux habitants de cette « ville des paillettes d'or. Le poëte appelle donc l'or « *électre*, à cause de sa pureté; car l'électre est ainsi. « — Ἐν γὰρ τῇ Λυδίᾳ πλησίον Σάρδεων ὁ Πακτωλός ἐστι ποτα- « μὸς, ψήγματα χρυσοῦ τοῖς ἐκεῖ χορηγῶν· καλεῖ γοῦν τὸν χρυ- « σὸν ἤλεκτρον, διὰ τὸ καθαρόν· τοιοῦτος γὰρ ὁ ἤλεκτρος. »

Mais, en l'absence de ces témoignages, ne suffirait-il pas, pour mettre en évidence l'intention de Sophocle, de remarquer qu'il fait allusion à l'or en paillettes, le plus pur que connussent les anciens, et que nous offre la nature? « Il n'est point d'or, assure Pline, plus parfait « que celui qui est charrié par les eaux, comme ayant « été rendu extrêmement brillant par sa course même « et par le frottement. — Nec ullum absolutius aurum « est, ut cursu ipso trituque perpolitum[3]. »

« L'or arraché de ses mines, dit Buffon, et roulé « dans le sable des torrents, a été choqué et divisé par « tous les corps durs qui se sont rencontrés sur sa « route. Il est d'autant plus pur qu'il est plus divisé; « et cette différence se remarque en comparant ce « métal en paillettes avec l'or des mines; car il n'est « qu'à vingt-deux karats dans les meilleures mines et « montagnes, souvent à dix-neuf ou vingt, et quel

1. Ad *Odyss.*, Δ', 73, p. 1483.

2. Le Pactole traverse Sardes; Démétrius a lu πρὸ Σάρδεων, lieu de πρὸς Σάρδεων, qui est la vraie leçon.

3. *Nat. Hist.*, XXXIII, 21.

« quefois à seize et même à quatorze, tandis que com-
« munément l'or en paillettes est à vingt-trois karats[1]
« et rarement au-dessous de vingt[2]. »

L'ÉLECTRE NE S'EST POINT PRIS POUR L'ARGENT SEUL.

De la signification de l'or il semblait que l'électre dût passer tout naturellement à celle de l'argent; mais il n'en fut pas ainsi. Les anciens n'ont jamais donné à l'argent seul le nom d'*électre*, comme ils l'ont fait à l'or; et de cette observation découlent quelques conséquences importantes pour la connaissance du métal que nous étudions.

Nous pouvons expliquer maintenant la raison pourquoi on ne donna à ce composé d'or et d'argent dont nous allons parler tout à l'heure, le nom d'électre, selon la juste remarque de Pline, que lorsque la proportion de l'alliage était un cinquième d'argent sur quatre cinquièmes d'or : « Ubicumque quinta argenti « portio est, electrum vocatur. » Supposez, en effet, trois cinquièmes d'argent sur deux cinquièmes d'or, et vous n'aurez guère que la blancheur de l'argent pur; supposez le mélange par moitié, et vous n'aurez encore qu'un blanc équivoque et insignifiant. Mais dans le premier alliage, le cinquième d'argent n'a fait que pâlir un peu la couleur naturelle de l'or, sans la dissimuler.

Nous pouvons aussi relever maintenant l'erreur de Servius et d'Isidore. Ces deux grammairiens, qui pré-

1. On sait que l'or le plus épuré par notre art est à vingt-quatre karats.

2. *Histoire nat.*, article de l'*or*, t. III, p. 442, éd. Rapet.

tendent reproduire la définition de Pline, l'ont altérée en un point essentiel : Pline dit que, pour constituer l'électre, la proportion requise était un cinquième d'argent sur quatre cinquièmes d'or, et les deux grammairiens, un quart d'argent sur trois quarts d'or. Servius : « Secundum Plinium, tria sunt electri genera... « Tertium, quod fit de tribus partibus auri et una « argenti[1]. » Isidore a répété les paroles de Servius[2]. Cette dernière proportion n'est pas seulement en désaccord avec celle de Pline; elle est encore, ce qui est plus grave, condamnée par les remarques que nous venons de faire; puisque un quart d'argent sur trois quarts d'or eût rendu l'alliage trop faible de couleur.

Il fallait donc à la substance qu'on appelait *électre* un bel œil de teinte jaune, qui rappelât le premier des métaux; c'était là son essentielle condition, à laquelle il ne dérogea parfois que pour représenter un éclat sans couleur, et s'appliquer à des corps diaphanes.

L'ÉLECTRE EST PRIS QUELQUEFOIS POUR LE VERRE ET POUR SIGNIFIER LA TRANSPARENCE, EN GÉNÉRAL.

En s'emparant des substances les plus brillantes, l'électre devait nécessairement en venir à s'approprier aussi le verre; c'est ce qui arriva. Un passage de Lucien semble marquer la transition. Décrivant les beautés de la femme : « Et le reste du corps, poursuit-il, brille, comme on dit, avec plus d'éclat que « l'électre ou que le verre de Sidon. — Ἠλέκτρου, φα-

1. Ad *Æn.*, VIII, 402.
2. *Orig.*, XVI, 24.

« αὐγὴ ἢ ἀκτῖνας ἡλίου διαφεγγέστερον ἀποστράπτει¹. » Le scholiaste d'Aristophane, pour sa part, admettait si bien que l'*électre* désignait le *verre*, qu'il croyait que le mot n'avait pas d'autre signification dans Homère, et qu'ἤλεκτρος y remplaçait ὕαλος, inconnu du poëte. A propos d'ὕαλος, « Homère, dit-il, ne connaît point ce « nom; mais chez lui et chez les anciens poëtes, c'est « ἤλεκτρος que l'on emploie, et non pas ὕαλος. — Ὅμηρος « δὲ οὐκ οἶδε τὸ ὄνομα, ἀλλὰ παρ' αὐτῷ καὶ τοῖς ἀρχαίοις ἤλε« κτρος μέν ἐστιν, ὕαλος δὲ οὔ². »

L'électre semblerait avoir subi sa dernière transformation; il ira cependant encore plus loin, s'il se peut, et remontant au je ne sais quoi de son point de départ, il exprimera, non plus seulement l'idéal d'un métal éclatant, mais l'éclat et la transparence même.

Ainsi Callimaque voulant faire briller à nos yeux la pureté d'une eau vive, nous dira, « Qu'elle jaillis« sait de sa source, semblable à l'électre. »

. . . . . Τὸ δ' ὥστ' ἠλέκτρινον ὕδωρ
Ἐξ ἀμαρᾶν ἀνέθυε. . . . . . . . . . .³.

Ainsi Virgile, après lui, voulant donner la plus haute idée de la limpidité d'un fleuve, le représentera comme plus pur que l'électre :

Purior electro campum petit amnis⁴.

Et Servius, à bout d'explications, nous dit, que son poëte a comparé le fleuve à l'électre, parce que *ce*

1. *Amor.*, c. 26, t. II, p. 427, ed. Reitz.
2. Ad *Nub.*, 768.
3. *Hymn. in Cer.*, 29 sq.
4. *Georg.*, III, 522.

métal est plus épuré que tous les autres, *electrum defæcatius est metallis omnibus.*

Ici l'électre nous échappe sous une abstraction, et nous voudrions pouvoir le laisser dans cette indécise obscurité, qui peint si bien sa nature changeante, équivoque, insaisissable; mais nous avons encore à le suivre sous d'autres transformations.

### L'ÉLECTRE EST PRIS POUR UN ALLIAGE D'OR ET D'ARGENT, UN MOT À CE SUJET SUR L'AIRAIN DE CORINTHE.

A la rigueur, on pourrait soutenir que tout or est de l'électre; car il n'y a point de mines dont l'or ne soit allié d'argent; il est même vrai de dire que, dans la plupart d'entre elles, cet alliage naturel se compose d'une plus grande quantité d'argent que d'or. Pline, qui est sur ce point l'autorité prépondérante, nous dit : « Dans tout or se trouve de l'argent en quantité variable, ici allant à un dixième, là à un neuvième, ailleurs à un huitième. Partout où la proportion de l'argent forme un cinquième, le métal est appelé *electrum*. On produit aussi artificiellement de l'électre, en ajoutant de l'argent. Si cet argent dépasse un cinquième, le métal ne résiste pas « à la percussion. » Omni auro inest argentum vario pondere, alibi dena, alibi nona, alibi octava parte. Ubicumque quinta argenti portio est, *electrum* vocatur. Fit et cura electrum, argento addito. Quod si quintam portionem excessit, incudibus non resistit.[1]

De ce passage résultent quelques conséquences im-

1. *Nat. Hist.*, XXXIII, 23.

portantes pour l'histoire de la métallurgie antique, et nous les devons mettre en lumière.

Il s'ensuit d'abord que les anciens donnaient surtout le nom d'électre à un alliage naturel, offrant les proportions requises. Mais comment s'assuraient-ils que ce métal réunissait en effet ces conditions? A l'aide de la pierre appelée *coticula*, ou *lapis Lydius*, *pierre Lydienne*, à l'aide de la pierre de touche, épreuve que Pline préconise avec son habituelle exagération, et qu'il donne comme le moyen d'estimer avec *une admirable précision*, *mirabili ratione*, la quantité d'or, d'argent ou de cuivre, qui se trouvait dans une mine.

Il s'ensuit en second lieu que, lorsqu'on recourait aux procédés de l'art, pour faire de l'électre, il ne s'agissait pas de former un alliage entièrement artificiel, mais de prendre un électre déjà commencé par la nature, et de l'achever, en y ajoutant la quantité nécessaire d'argent. Fallait-il, par exemple, convertir en véritable électre l'alliage que Pline nous a cité comme ayant au sortir de sa mine un dixième d'argent? On ajoutait un autre dixième, et la proportion demandée se trouvait régulière. Mais pourquoi ne faisaient-ils pas l'opération plus complète? Pour tirer parti de l'amalgame naturel, réservant l'or pur à d'autres usages.

On demandera peut-être encore d'où vient qu'ils paraissaient tant tenir à cet électre proprement dit. Ils avaient pour cela des motifs plus graves qu'on ne pense : ils attribuaient à cet alliage une propriété singulière, et lui supposaient une vertu presque surna-

1. *Nat. Hist.*, XXXIII, 43.

*métal est plus épuré que tous les autres, electrum defæcatius est metallis omnibus.*

Ici l'électre nous échappe sous une abstraction, et nous voudrions pouvoir le laisser dans cette indécise obscurité, qui peint si bien sa nature changeante, équivoque, insaisissable ; mais nous avons encore à le suivre sous d'autres transformations.

## L'ÉLECTRE EST PRIS POUR UN ALLIAGE D'OR ET D'ARGENT. UN MOT A CE SUJET SUR L'AIRAIN DE CORINTHE.

A la rigueur, on pourrait soutenir que tout or est de l'électre ; car il n'y a point de mines dont l'or ne soit allié d'argent ; il est même vrai de dire que, dans la plupart d'entre elles, cet alliage naturel se compose d'une plus grande quantité d'argent que d'or.

Pline, qui est sur ce point l'autorité prépondérante, nous dit : « Dans tout or se trouve de l'argent en quantité variable, ici allant à un dixième, là à un neuvième, ailleurs à un huitième. Partout où la proportion de l'argent forme un cinquième, le métal est appelé *electrum*. On produit aussi artificiellement de l'électre, en ajoutant de l'argent. Si cet argent dépasse un cinquième, le métal ne résiste pas « à la percussion. — *Omni auro inest argentum vario pondere, alibi dena, alibi nona, alibi octava parte. Ubicumque quinta argenti portio est, electrum vocatur. Fit et cura electrum, argento addito. Quod si quintam portionem excessit, incudibus non resistit*[1]. »

De ce passage résultent quelques conséquences im-

1. *Nat. Hist.*, XXXIII, 23.

portantes pour l'histoire de la métallurgie antique, et nous les devons mettre en lumière.

Il s'ensuit d'abord que les anciens donnaient surtout le nom d'électre à un alliage naturel, offrant les proportions requises. Mais comment s'assuraient-ils que ce métal réunissait en effet ces conditions? A l'aide de la pierre appelée *coticula*, ou *lapis Lydius*, *pierre Lydienne*, à l'aide de la pierre de touche, épreuve que Pline préconise avec son habituelle exagération, et qu'il donne comme le moyen d'estimer avec *une admirable précision*, *mirabili ratione*, la quantité d'or, d'argent ou de cuivre, qui se trouvait dans une mine[1].

Il s'ensuit en second lieu que, lorsqu'on recourait aux procédés de l'art, pour faire de l'électre, il ne s'agissait pas de former un alliage entièrement artificiel, mais de prendre un électre déjà commencé par la nature, et de l'achever, en y ajoutant la quantité nécessaire d'argent. Fallait-il, par exemple, convertir en véritable électre l'alliage que Pline nous a cité comme ayant au sortir de sa mine un dixième d'argent? On ajoutait un autre dixième, et la proportion demandée se trouvait régulière. Mais pourquoi ne faisaient-ils pas l'opération plus complète? Pour tirer parti de l'amalgame naturel, réservant l'or pur à d'autres usages.

On demandera peut-être encore d'où vient qu'ils paraissaient tant tenir à cet électre proprement dit. Ils avaient pour cela des motifs plus graves qu'on ne pense: ils attribuaient à cet alliage une propriété singulière, et lui supposaient une vertu presque surna-

1. *Nat. Hist.*, XXXIII, 43.

*métal est plus épuré que tous les autres, electrum defæcatius est metallis omnibus.*

Ici l'électre nous échappe sous une abstraction, et nous voudrions pouvoir le laisser dans cette indécise obscurité, qui peint si bien sa nature changeante, équivoque, insaisissable; mais nous avons encore à le suivre sous d'autres transformations.

L'ÉLECTRE EST PRIS POUR UN ALLIAGE D'OR ET D'ARGENT.
UN MOT A CE SUJET SUR L'AIRAIN DE CORINTHE.

A la rigueur, on pourrait soutenir que tout or est de l'électre; car il n'y a point de mines dont l'or ne soit allié d'argent; il est même vrai de dire que, dans la plupart d'entre elles, cet alliage naturel se compose d'une plus grande quantité d'argent que d'or.

Pline, qui est sur ce point l'autorité prépondérante, nous dit : « Dans tout or se trouve de l'argent en « quantité variable, ici allant à un dixième, là à un « neuvième, ailleurs à un huitième. Partout où la « proportion de l'argent forme un cinquième, le mé- « tal est appelé *électre*. On produit aussi artificielle- « ment de l'électre, en ajoutant de l'argent. Si cet « argent dépasse un cinquième, le métal ne résiste pas « à la percussion. » Omni auro inest argentum vario pondere, alibi dena, alibi nona, alibi octava parte. Ubicumque quinta argenti portio est, *electrum* vocatur. Fit et cura electrum, argento addito. Quod si quintam portionem excessit, incudibus non resistit[1].

De ce passage résultent quelques conséquences im·

1. *Nat. Hist.*, XXXIII, 23.

portantes pour l'histoire de la métallurgie antique, et nous les devons mettre en lumière.

Il s'ensuit d'abord que les anciens donnaient surtout le nom d'électre à un alliage naturel, offrant les proportions requises. Mais comment s'assuraient-ils que ce métal réunissait en effet ces conditions? A l'aide de la pierre appelée *coticula*, ou *lapis Lydius*, *pierre Lydienne*, à l'aide de la pierre de touche, épreuve que Pline préconise avec son habituelle exagération, et qu'il donne comme le moyen d'estimer avec *une admirable précision*, *mirabili ratione*, la quantité d'or, d'argent ou de cuivre, qui se trouvait dans une mine[1].

Il s'ensuit en second lieu que, lorsqu'on recourait aux procédés de l'art, pour faire de l'électre, il ne s'agissait pas de former un alliage entièrement artificiel, mais de prendre un électre déjà commencé par la nature, et de l'achever, en y ajoutant la quantité nécessaire d'argent. Fallait-il, par exemple, convertir en véritable électre l'alliage que Pline nous a cité comme ayant au sortir de sa mine un dixième d'argent? On ajoutait un autre dixième, et la proportion demandée se trouvait régulière. Mais pourquoi ne faisaient-ils pas l'opération plus complète? Pour tirer parti de l'amalgame naturel, réservant l'or pur à d'autres usages.

On demandera peut-être encore d'où vient qu'ils paraissaient tant tenir à cet électre proprement dit. Ils avaient pour cela des motifs plus graves qu'on ne pense: ils attribuaient à cet alliage une propriété singulière, et lui supposaient une vertu presque surna-

1. *Nat. Hist.*, XXXIII, 43.

turelle : écoutons Pline : « Il est dans la nature de « l'électre de briller avec plus d'éclat que l'argent à la « lumière des lampes. Celui qui est naturel décèle « aussi le poison ; car sur les coupes des arcs sembla« bles à l'arc-en-ciel vont se traçant de divers côtés, « avec le crépitement de la flamme, et par ce double « signe donnent un pronostic. — Electri natura est, « ad lucernarum lumina clarius argento splendere. « Quod est nativum, et venena deprehendit ; namque « discurrunt in calicibus arcus, cœlestibus similes, « cum igneo stridore, et gemina ratione prædicunt[1]. »

Ici se présente la question, si les anciens savaient faire le départ ou la séparation de l'or et de l'argent, sans perdre du moins ce dernier métal. Un juge très-expert dans la matière, Savot, leur a dénié absolument cette connaissance, et il s'appuie de quelques Lois du *Digeste*, qui prêtent à ses paroles une grave confirmation[2]. Je puis fortifier son opinion d'une preuve nouvelle et plus concluante encore peut-être. Strabon parlant de l'or de l'Espagne, nous dit : « De l'or cuit « et purifié à l'aide d'une certaine terre alumineuse, « il reste un résidu qui forme de l'électre ; si l'on « recuit ensuite ce résidu, qui contient de l'argent et « de l'or, l'argent se consume et l'or reste au fond. « — Ἐκ δὲ τοῦ χρυσοῦ ἑψομένου καὶ καθαιρομένου στυπτηριώ« δει τινὶ γῇ, τὸ κάθαρμα ἤλεκτρον εἶναι· πάλιν δὲ τούτου « καθεψομένου, μίγμα ἔχοντος ἀργύρου καὶ χρυσοῦ, τὸν μὲν « ἄργυρον ἀποκαίεσθαι, τὸν δὲ χρυσὸν ὑπομένειν[3]. »

Quoiqu'il ne soit point dit ce qu'est devenu l'argent

1. *Nat. Hist.*, XXXIII, 23.
2. *Discours sur les Médailles antiques*, p. 79 sqq.
3. III, p. 146.

dans la première opération, on présume sans peine qu'il a subi le même sort que dans la seconde, qu'*il s'est consumé*.

Je ne veux pas négliger de remarquer qu'au lieu d'ἀποκαίεσθαι, *être consumé par le feu*, La Porte du Theil et Coray ont proposé de lire ἀποκαθαίρεσθαι, *être séparé* ou *scorifié*.

Ce ne sont là ni des corrections ni des restitutions, mais des changements arbitraires que la critique désavoue et que la science n'accepte point.

Nous nous rendons mieux compte maintenant de la façon de parfaire l'électre, employée par les anciens, façon toutefois dont on ne se douterait guère, si on s'en rapportait aux traducteurs, qui traduisent : « On « fait aussi de l'*electrum* artificiel, en mêlant de l'ar« gent et de l'or. »

Pline avait déjà indiqué le même procédé, quand il avait dit : « Juvat argentum auro confundere, ut « electra fiant ; addere his æra, ut Corinthia [1]. — On « se plaît à mêler l'argent à l'or, pour produire l'é« lectre ; à allier le cuivre à ces métaux, pour pro« duire l'airain de Corinthe. »

Cependant on conçoit qu'au milieu de tous ces électres, produit de la nature, ou perfectionnement de l'art, il fût souvent difficile de distinguer l'un de l'autre; et c'est, je crois, à cette équivoque incertitude que fait plaisamment allusion Julien, lorsqu'il dit dans les *Césars* : « Ἡ δὲ (κλίνη) τοῦ Διὸς ἦν ἀργύρου μὲν « στιλπνοτέρα, χρυσίου δὲ λευκοτέρα. Τοῦτο εἴτε ἤλεκτρον « χρὴ καλεῖν, εἴτε ἄλλο τι λέγειν, οὐ σφόδρα ἐκ τῶν μεταλ-

1. *Nat. Hist.*, IX, 65.

« λευομένων εἶχέ μοι γνωρίμως ὁ Ἑρμῆς φράσαι[1]. — Le « lit de Jupiter était plus luisant que l'argent, et « plus pâle que l'or. Faut-il appeler cette matière « *électre*, ou la désigner de quelque autre nom ? « C'est ce que Mercure ne pouvait m'expliquer bien « clairement, à en juger d'après les métaux na- « turels[2]. »

On s'habitua même, sans avoir égard à la teinte de jaune plus ou moins clair, qui avait fait d'abord donner le nom d'électre à l'alliage de l'or et de l'argent, on s'habitua à n'employer ce nom que comme la désignation commode d'un troisième métal résultant du mélange des deux autres. C'est ce qu'on peut induire du passage cité de Strabon et des paroles suivantes de Tertullien : « Et bien que « l'électre soit allié d'or et d'argent, je ne l'appel- « lerai cependant ni argent ni or, mais électre. — « Et electrum, licet ex auro et argento fœderatum, « nec argentum tamen nec aurum appellabo, sed « electrum[3]. »

Du reste, cette signification est si vulgaire, qu'il serait inutile d'en citer beaucoup d'exemples ; je me contenterai d'en donner deux ou trois.

Silius Italicus me paraît avoir exprimé avec une

1. Julian. *Oper.*, p. 307, ed. Spanhein.

2. Spanheim, dans sa traduction des *Césars*, n'a nullement entendu cette phrase ; il traduit : « C'est ce que Mercure n'a su « me dire, et dont même il n'a pu s'éclaircir de ceux qui s'ap- « pliquent à la recherche des métaux (*Les Césars de l'empereur « Julien*, p. 19). »

Μεταλλεύεσθαι est au passif, et se dit de tout métal extrait de la terre, et travaillé par l'art.

3. *Adv. Hermog.*, p. 242, ed. Rigalt.

heureuse précision l'alliance des deux métaux pour former un électre naturel, quand il a dit :

Electri gemino pallent de semine venæ[1].

Pausanias n'admettait que deux espèces d'électres, l'ambre jaune et l'alliage d'or et d'argent. A propos d'une statue d'Auguste, qui était d'ambre jaune, il dit : « Cet électre-là dont ils ont fait la statue d'Au-« guste, est extrêmement rare, comme tout celui que « l'on trouve par hasard dans les sables de l'Éridan ; « aussi est-il mis à haut prix par l'homme. Quant à « l'autre espèce d'électre, c'est de l'or mêlé à l'argent. « — Τὸ δὲ ἤλεκτρον τοῦτο, οὗ τῷ Αὐγούστῳ πεποίηνται τὴν « εἰκόνα, ὅσον μὲν αὐτόματον ἐν τοῦ Ἠριδανοῦ ταῖς ψάμμοις « εὑρίσκεται, σπανίζεται τὰ μάλιστα, καὶ ἀνθρώπῳ τίμιον πολ-« λῶν ἐστιν ἕνεκα· τὸ δὲ ἄλλο ἤλεκτρον, ἀναμεμιγμένος ἐστὶν « ἀργύρῳ χρυσός[2]. »

On voit qu'il prenait au sérieux la fable des Héliades, tout en reconnaissant un fait qui aurait dû le désabuser, l'extrême rareté de l'électre que l'on trouvait, dit-il, par hasard dans les sables du Padus. Mais Pausanias n'avait pas l'odorat subtil de Lucien, qui nous apprend fort plaisamment qu'il ne fut jamais, lui, dupe de la fiction[3].

Eustathe, qui admettait trois espèces d'électres, signale comme la principale, l'alliage en question : « Μάλιστα δὲ μίγμα χρυσοῦ καὶ ἀργύρου[4]. — Mais l'é-

1. I, 229.
2. V, 12, 6.
3. Lire le récit intitulé : Περὶ τοῦ ἠλέκτρου, ἢ τῶν κύκνων, t. II, p. 87-91, ed. Reitz.
4. Ad *Odyss.*, Δ', 73, p. 1483.

« lectre est principalement un mélange d'or et d'ar-
« gent. »

Finissons, en rappelant un emploi remarquable que l'on fit parfois de cet alliage ; on en fabriqua des monnaies. Lampride nous apprend qu'Alexandre Sévère fit frapper à l'effigie d'Alexandre le Grand une quantité considérable de médailles, et qu'un certain nombre de ces monnaies étaient même d'électre, mais que la plupart cependant étaient d'or : « Alexandri « habitu nummos plurimos figuravit ; et quidem ele- « ctreos aliquantos, sed plurimos tamen aureos[1]. »

Puisque nous en sommes sur les monnaies d'électre, signalons un abus où sont tombés quelques numismatistes.

Un rédacteur de la *Revue Numismatique*, M. Ed. Lambert, conservateur de la Bibliothèque de Bayeux, à propos de quelques médailles gauloises, nous dit : « Ces pièces sont d'une espèce d'*électrum*, ou amal- « game d'or, d'argent et de cuivre, probablement dans « la proportion du tiers de chacun de ces métaux[2]. »

Jamais les anciens n'ont appelé électre un pareil amalgame, et l'on confond ici l'*électre* avec la composition du *cuivre corinthien*, alliage d'or, d'argent et de cuivre. Pline distinguait, en effet, trois espèces de cuivre corinthien : l'un où l'argent dominait, et qui était blanc ; l'autre, ayant la couleur fauve de l'or ; et le troisième offrant un mélange des trois métaux en proportion égale : « Ejus tria genera : candidum, argento « nitore quam proxime accedens, in quo illa mixtura

1. *Hist. Aug. Script.*, t. I, p. 922 sq.
2. *Revue Numismat.*, année 1836, p. 2.

« prævaluit; alterum, in quo auri fulva natura; tertium,
« in quo æqualis omnium temperies fuit[1]. »

La même confusion a été commise ailleurs. L'analyse d'une pièce sacrifiée à la science par M. le duc de Luynes ayant offert, avec des différences notables dans la proportion de ces métaux, de l'or, de l'argent et du cuivre, quelques numismatistes se crurent autorisés à regarder ces médailles comme des monnaies d'*electrum*. M. Ch. Lenormant s'élève avec raison contre un pareil abus, et n'hésite point à qualifier l'alliage des trois métaux de *prétendu electrum*[2].

J'ai disposé chronologiquement les divers rôles de l'électre, et l'on voit qu'en ce qui touche l'alliage d'or et d'argent, il ne se trouve au delà de l'ère chrétienne aucun témoignage explicite et authentique, attestant qu'on ait donné le nom d'électre à un pareil métal. Je sais qu'on a voulu voir cet alliage dans le passage

1. *Nat. Hist.*, XXXIV, 3. — Je laisse à Pline toute la responsabilité de sa distinction; pour moi, m'attachant à la désignation même de l'alliage corinthien, appelé *airain de Corinthe*, je ne puis croire que l'on ait jamais donné ce nom à un amalgame où l'or, l'argent et le cuivre se seraient trouvés en proportion égale. Qu'il entrât dans cet airain une portion d'argent, une certaine quantité d'or, je le veux bien; mais le cuivre y devait considérablement dominer. C'est du reste ce qu'indique une historiette rapportée par Plutarque. Il ne s'agit plus ici, comme chez Pline, d'un amalgame opéré par le hasard dans l'incendie de Corinthe, amalgame où nous ne savons dans quelle proportion se mêlèrent les trois métaux; mais d'un alliage opéré par le feu « Qui dévore une « maison renfermant un peu d'or et d'argent, et beaucoup de « cuivre qu'on y avait déposé. — Ἐπινειμαμένου πυρὸς οἰκίαν ἔχου- « σάν τι χρυσοῦ καὶ ἀργύρου, πλεῖστον δὲ χαλκοῦ ἀποκείμενον (*De « Pythiæ orac.*, t. VII, p. 553, ed. Reisk.). »

2. *Revue Numismat.*, nouvelle série, t. I, p. 88-98.

d'Hérodote, où l'historien parlant des demi-plinthes que Crésus envoya à Delphes, nous dit : « Que de ces « demi-plinthes quatre étaient d'or pur, pesant chacune deux talents et demi ; et que les autres étaient « d'or blanc, pesant deux talents. — Καὶ τουτέων ἀπέφθου χρυσοῦ τέσσαρα, τρίτον ἡμιτάλαντον ἕκαστον ἕλκοντα· τὰ δὲ ἄλλα ἡμιπλίνθια, λευκοῦ χρυσοῦ, σταθμὸν διτάλαντα[1]. »

Cet *or blanc* a été pris assez généralement pour de l'électre ; mais indépendamment de tout ce qu'il y a d'abusif et de téméraire dans une telle interprétation, j'affirme hardiment, d'après le poids et la couleur, que cet or devait contenir beaucoup trop d'alliage d'argent ou d'autre métal, pour mériter le nom d'électre.

Le même jugement s'applique aux statères de l'Asie Mineure, dont Raoul-Rochette dit : « Les statères « frappés dans les divers États de l'Asie Mineure, pa« raissent avoir été fabriqués de cet or connu des « Romains sous le nom d'*electrum*, et presque blanc, « à cause de la quantité d'argent dont il est naturel« lement allié. Je dis *naturellement*, parce que les « différences de titre que la balance hydrostatique « fait découvrir dans diverses pièces d'un poids et « d'une valeur identiques, prouvent que les Grecs « ignoraient la quantité de cet alliage, et par consé« quent, qu'il n'était point artificiel[2]. »

Jamais les Grecs ni les Romains n'appelèrent ἤλεκτρος ou *electrum*, un or *presque blanc ;* nous avons déterminé plus haut quelle était la teinte requise pour autoriser le nom d'*électre*.

1. I, 50.
2. *Journal des Savants*, avril 1819, p. 208.

### L'ÉLECTRE EST PRIS POUR LE LAITON, ET SE CONFOND AVEC L'ORICHALQUE.

Ce que nous avons dit au sujet de la couleur que l'on supposa généralement à l'électre, faisait déjà pressentir le rôle qu'il avait encore à jouer. Après l'or, l'électre devait représenter la composition qui avoisine ce métal jusqu'à tromper les yeux; il devait représenter le *laiton*. Hésychius le définit d'abord par: « Ἀλλότυπον χρυσίον [1]. — De l'or auquel on a fait prendre une autre forme. » Et au mot suivant, il ajoute: « Μέταλλον χρυσίζον. — Métal ressemblant à l'or. » Cet ἀλλότυπον qui a beaucoup embarrassé, et qu'on a voulu changer de plusieurs manières différentes, toutes inadmissibles, signifie de l'or sous une autre forme que celle qu'il a naturellement, un métal ressemblant à l'or, comme l'explique Hésychius; partant, le laiton: ce sens va s'éclaircir et se préciser.

Sur les trois significations qu'Eustathe a données du mot *électre*, il signale en premier lieu la suivante: « L'électre, dit-il, est peut-être bien aussi, comme on « le croit généralement, une espèce de matière de « la nature du cuivre, mais d'une qualité toute parti- « culière, qui le distingue du cuivre simple. — Ἤλε- « κτρος δὲ, ἴσως μὲν καὶ ὕλη τις, κατὰ τοὺς πολλοὺς, χαλκώδης, « ἰδιαιτάτη, παρὰ τὸν ἁπλῶς χαλκόν [2]. » Ici nous touchons au *laiton*, et c'est dans ce sens que l'on prenait alors généralement l'*électre*, κατὰ τοὺς πολλοὺς, de l'aveu d'Eustathe.

1. V. Ἤλεκτρον.
2. Ad *Odyss.*, Δ', 73, p. 1483.

Nous allons faire un progrès, à l'aide du lexique de Zonaras; on y lit : « Ἤλεκτρον· χάλκωμα καθαρὸν, ἢ ἀλλό-« τυπον χρυσίον[1]. — Électre, cuivre épuré, ou or sous « une autre forme. » Ici l'électre et le laiton se confondent, et on les définit l'un par l'autre.

Venons à une assimilation plus complète encore; le grammairien Jean Pédiasimus, dans son commentaire sur le *Bouclier d'Hercule*, a défini, nous l'avons vu (p. 226), l'*orichalque* par *cuivre blanc* : « Ὀρείχαλκός· « τὸ λευκὸν χάλκωμα. » Dans le même commentaire, il est amené à expliquer aussi l'*électre*, qui se trouve sur l'armure du héros; comment le définira-t-il? Par la définition de l'orichalque, λευκὸς χαλκός, *cuivre blanc :* « Tout le bouclier, dit-il, brillait de cuivre « blanc et d'or. — Ὅλον λαμπρὸν ἦν λευκῷ χαλκῷ καὶ χρυ-« σίῳ[2]. » Et un peu plus bas : « Le mot *électre* désigne « ici abusivement du cuivre brillant comme l'or, à « cause de son éclat. — Ἤλεκτρος καταχρηστικῶς ἐνταῦθα « ὁ χρυσολαμπὴς χαλκὸς, διὰ τὸ λαμπρόν. »

Du reste, au moyen âge, la signification d'*électre* s'arrête et se fixe définitivement dans celle de *laiton*. Du Cange le définit : « Mixtura quædam æris et stanni, « nomen sumens cum electro a coloris similitudine[3]; » et il cite cet exemple emprunté à la Vie de saint Guillaume : « Disciplinabat se catenis tribus electri « vel de latone. — Il se disciplinait avec trois chaînes « d'électre ou de laiton. »

1. V. Ἤλεκτρον. — Les détails qui suivent, dans Zonaras et dans Suidas, et que nous avons rapportés, p. 233, n'influent en rien sur la définition.

2. Ad v. 142.

3. V. *Electrum*.

Nous avons entendu Thomas de Cantipré nous dire (p. 296) : « Hoc aurichalcum frequentius Scripturæ « vocant *electrum* ; et hoc, propter colorem electro « prope consimilem. — Les livres saints appellent « fort souvent cet aurichalque *électre* ; et cela, à « cause de sa couleur presque semblable à celle de « l'électre. »

Ainsi, après s'être enveloppés à l'origine de voiles mystérieux, pour mieux abuser l'imagination sur les qualités fabuleuses qu'ils affectaient l'un et l'autre, l'électre et l'orichalque aboutirent ensemble à un métal vulgaire, où devait s'éteindre pour toujours leur éclat prestigieux. Cette conformité de destinée m'a paru lier indissolublement leur histoire.

FIN.

# INDEX

## DES MOTS ET DES CHOSES LES PLUS REMARQUABLES

CONTENUS DANS CET OUVRAGE.

---

## A

## D

# E

# I



# J

* Au bas de cette page 141, note 1, le signe de correction, *Rom.*, s'est introduit dans le texte; l'effacer.

N



O

## P

## T

## U

FIN DE L'INDEX.

Paris. — Imprimerie de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9.



